



**UNIVERSITÉ DE STRASBOURG**  
**École Doctorale des Sciences de l'Homme et des Sociétés**

---

**Art, histoire et civilisation de l'Europe**

**THÈSE**

Pour obtenir le grade de  
**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG**

**LA SOCIÉTÉ BOURGEOISE FRANÇAISE AU XIX<sup>e</sup> ET AU XX<sup>e</sup>  
SIÈCLE VUE PAR LES ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS**

Présentée et soutenue le 07 décembre 2011

Par

**Anwar YOUNES KADDIS YOUSSEF**

Sous la direction de M. le professeur **Michel HAU**

**Membres de jury**

- Directeur de Thèse : M. Michel HAU, Professeur, Université de Strasbourg  
Rapporteur externe : M. Jérôme GRONDEUX, Maître de conférences,  
Université de Sorbonne Paris IV  
Rapporteur externe : M. Etienne THEVENIN, Maître de conférences,  
Université de Nancy 2  
Rapporteur interne : M. Luc FRAISSE, Professeur, Université de Strasbourg

## REMERCIEMENT

J'exprime ma profonde gratitude à Monsieur le professeur Michel HAU, qui a dirigé mes travaux. La confiance qu'il m'a témoignée, le temps qu'il m'a consacré, et les conseils qu'il m'a donnés tout au long de mes travaux, m'ont largement aidé à mener à bien cette thèse.

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à M. Jérôme GRONDEUX, à M. Etienne THEVENIN et à M. Luc FRAISSE qui ont accepté d'être les rapporteurs de cette thèse.

Ce travail doit également beaucoup aux soutiens et encouragements, tout au long de mes années d'études, à mes proches. A cet égard, ma femme et mes parents méritent une place particulière. Par-delà le soutien moral, ils ont toujours cru en moi et m'ont jamais douté.

Je tiens également à manifester ma gratitude à Dr. Amel Helmi, Dr. Adly Mohamed Abderaouf et Dr. Nadia Gibran pour les conseils qu'ils m'ont apportés durant cette thèse.

Un grand merci à Dr. Atef Gadalla Abdalla, Dr. Cherif Youssef, Dr. Ibrahim Kaddis et Ing. Sameh Nazmi pour le soutien moral.

J'exprime aussi ma profonde gratitude à la Ministère de l'enseignement supérieur égyptien à l'Université de Sohag en Égypte pour son soutien pour obtenir la subvention pour mon doctorat à l'Université de Strasbourg, France.

Enfin un grand merci à tous ceux qui ont contribué, de près ou de loin, à ce travail et que je n'ai pas cité explicitement.

*Le Dieu des cieux nous donnera le succès. Nous, ses  
serviteurs, nous nous lèverons et nous bâtirons.*

*(Néhémie 2-20)*

*De ma fille*



TABLE DES MATIÈRES

## Table des Matières

<b>Introduction</b> .....	12
---------------------------	----

### PREMIÈRE PARTIE

#### **La bourgeoisie française sous La Restauration et La Monarchie de Juillet par Honoré de Balzac**

<b>Introduction</b> .....	28
---------------------------	----

♣ La France sous la Restauration et la monarchie du Juillet.....	28
--	----

♣ Balzac et Le Père Goriot.....	29
---------------------------------	----

a) <b>Les classifications de la société reposant désormais sur l'argent</b> .....	33
--	----

• échelle économique dans la pension Vauquer .....	36
--	----

- Les pensionnaires du premier étage.....	37
---	----

- Les pensionnaires du second étage.....	41
--	----

- Les pensionnaires du troisième étage.....	44
---	----

- Les habitants des mansardes.....	50
------------------------------------	----

• échelle du pouvoir.....	53
---------------------------	----

- La Domination.....	58
----------------------	----

- Pression économique.....	60
----------------------------	----

• échelle sociale.....	63
------------------------	----

- Classe sociale.....	63
-----------------------	----

- Mœurs des pensionnaires.....	77
--------------------------------	----

b) La dimension sociale .....	74
-------------------------------	----

• Les nobles et la haute bourgeoisie
--------------------------------------

- Eugène de Rastignac.....	74
----------------------------	----

- Victorine Taillefer.....	75
----------------------------	----

• Les classes moyennes
------------------------

- Mme Couture.....	76
- Vautrin.....	76
- Mme Vauquer.....	76
• Le peuple.....	77
- Poiret et Mlle Michonneau.....	78
- Jean Joachim Goriot.....	79
- Sylvie et Christophe.....	79
c) La pension Vauquer et le monde extérieur.....	80
- Les nobles et les hauts bourgeois.....	81
- Les classes moyennes.....	97
- Les indigents et les exclus.....	105
<b>Conclusion du chapitre.....</b>	<b>119</b>

## **LA DEUXIÈME PARTIE**

### **La bourgeoisie française du Second Empire ET de la Belle Époque vue par Émile Zola et Georges Feydeau**

<b>Introduction.....</b>	<b>125</b>
<b>I) L'ascension de la bourgeoisie française après 1789</b>	
- Du point de vue politique .....	125
- La bourgeoisie et la Révolution.....	127
- Du point de vue littéraire.....	130
<b>II) Émile Zola et Georges Feydeau</b>	
- Le Réalisme et Vaudville.....	130
- Émile Zola et Georges Feydeau.....	138
- Les Rougon- Macquart et le théâtre de Georges Feydeau .....	149
<b>III) La société bourgeoise: .....</b>	<b>159</b>
- L'importance de l'argent.....	162
- Les relations légitimes et illégitimes.....	174

- Le monde des hommes et de femmes dans le théâtre de Feydeau .....	181
- Le monde des hommes et des femmes dans le roman de Nana.....	186
<b>IV) La prostitution est une institution sociale nécessaire du monde bourgeois .....</b>	<b>189</b>
<b>Conclusion du chapitre.....</b>	<b>202</b>

### **TROISIÈME PARTIE**

#### **La bourgeoisie française au début de La Première Guerre Mondiale vue par Roger Martin du Gard**

##### **Introduction**

- Les racines bourgeoises de R.M.G.....205
- Genèse des Thibault.....209

##### **I) Le premier cycle des Thibault : une bourgeoisie en pleine évolution**

- La famille des Thibault : .....216
  - a) \* Oscar Thibault, le bourgeois traditionnaliste .....216
    - \* La confusion entre le mérite et l'apparence.....226
  - b) \* Antoine Thibault, l'effritement des valeurs bourgeoises ...229
    - \* Apprentissage, souffrance et amour.....230
    - \* Antoine perturbé par sa rencontre avec une aventurière ....234
    - \* La puissance d'action que donne la fortune héritée.....245
  - c) \* Jacques Thibault, un héritier en opposition avec le milieu bourgeois.....253
    - \* Continuité de l'opposition avec le monde des bourgeois..269



* Le calcul bourgeois contre la foi militante.....	271
d) * Gise, bourgeoise malgré elle.....	276
* Les effets d'une éducation autoritaire sur une nature fondamentalement sensuelle.....	286
• La famille de Fontanin :	
a) * Daniel, la rupture avec la foi.....	280
* Hérité et fidélité .....	285
b) * Jenny, la rigueur morale.....	287
* La raideur de l'éducation protestante.....	291
c) * Thérèse de Fontanin, la patience et la foi.....	296
* La patricienne .....	299
* Bourgeoisie et noblesse.....	300
d) * Jérôme de Fontanin : la rupture avec la morale.....	301
* Fin tragique.....	304
<b>II) Les Thibault : l'espace des bourgeois français de 1900</b>	
○ Paris dans le premier cycle des Thibault.....	305
○ Opposition entre Paris bourgeois (rive droite) et Paris intellectuel (rive gauche).....	309
○ La Provence.....	316
○ L'Europe proche.....	317
○ L'Europe du second cycle des Thibault.....	320
○ La Suisse.....	323
○ Le rêve de l'Afrique.....	328
<b>III) La bourgeoisie française entre pacifisme et nationalisme guerrier.....</b>	<b>331</b>
<b>IV) La bourgeoisie française et les questions politiques</b>	
○ La bourgeoisie contre le mouvement ouvrier.....	340
○ La myopie en matière de politique internationale.....	341
○ Antoine montre des sentiments pacifistes.....	347

○ Le déclin des préoccupations religieuses.....	348
○ La déchristianisation dans la bourgeoisie française.....	353
○ Maintien de la pitié chez les gens simples.....	355
<b>Conclusion du chapitre.....</b>	<b>359</b>

**Quatrième partie**  
**La société bourgeoise française entre les deux guerres vue par**  
**Simone de Beauvoir**

**Introduction**

- Autobiographie et les mémoires.....362
- Simone de Beauvoir et Mémoires d'une jeune fille rangée.....365

**I) La famille de Simone de Beauvoir.**

- **Famille bourgeoise.....**367
- **Georges de Beauvoir à mi chemin entre l'aristocratie et la bourgeoisie.....**373
  - a) Père cultivé.....377
  - b) Amour et déception.....379
  - c) Haine.....383
- **Françoise de Brasseur.....**385
  - a) Souvenirs doux.....386
  - b) Amitié et éducation.....389
  - c) Rupture.....390
- **Hélène de Beauvoir**
  - a) Naissance déçue pour la famille.....394
  - b) Mémoires avec Simone .....395
  - c) Reconnaissance.....396

**II) La perte progressive de la foi chrétienne**

- a) La pieuse Simone.....398
- b) La déperdition de foi.....401
- c) La liberté.....403
- d) L'influence de la littérature.....406
- e) Les amours déçues : Jacques, Pradelle, Herbaud.....412

f) Rencontre tardive : Sartre.....	415
<b>III) La remise en question de l'éducation féminine traditionnelle</b>	
• <b>L'adolescence et la découverte de la sexualité</b>	
a) Puberté précoce .....	417
b) Changement du corps de Simone.....	422
c) Influences de cette période sur l'esprit de Simone de Beauvoir.....	426
<b>IV) Mariage et maternité</b>	
a) Le mariage contre la liberté de la femme.....	429
b) Mariage et maternité, tradition bourgeoise corrompue.....	430
c) Condition haineuse pour la femme.....	431
d) Amour et égalité.....	440
<b>Épilogue.....</b>	<b>443</b>
<b>Conclusion du chapitre.....</b>	<b>449</b>
<b>Conclusion .....</b>	<b>455</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>464</b>





INTRODUCTION

Faire l'histoire à partir de la littérature peut sembler étonnant. Ainsi l'histoire peut être considérée comme une science humaine dont l'objet est l'étude du passé tandis que la littérature livre les écrits relevant d'une culture, d'une époque, d'un genre. Donc, on peut dire que le matériau littéraire peut servir de source documentaire au même titre que tout autre document historique. De là, je ne trouve pas des difficultés en choisissant les œuvres littéraires qui servent ma recherche et qui m'aident à décrire la société bourgeoise.

Cette étude traite la société bourgeoise française durant une grande phase de l'histoire de la France : de La Restauration jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale. Au cours de cette grande période je vais traiter comment la bourgeoisie française a évolué et pourquoi le XIX<sup>e</sup> Siècle, est le siècle de la bourgeoisie triomphante d'après les écrits des écrivains contemporains.

La bourgeoisie française a triomphé sous la Révolution et occupe désormais le haut de l'échelle sociale grâce à l'enrichissement que lui apporte le développement du commerce et de l'industrie. La monarchie censitaire voit son apogée politique, puisque le droit de vote est alors réservé aux citoyens aisés. Les écrivains français, qui décrivent la société de leur temps, sont conscients de la puissance de la bourgeoisie et de la force de son emprise sur le pays.

Mais cette classe évolue. La société se démocratise avec le suffrage universel instauré en 1848. Les héritiers, qui bénéficient des fortunes accumulées par les générations précédentes, ont tendance à vouloir se libérer des contraintes liées à la pratique des « vertus bourgeoises ». L'étude des matières ardues, les longs horaires de travail, l'affectation d'une part du revenu à l'investissement, la stabilité conjugale, l'entraide familiale ont fait la force des premières générations

d'entrepreneurs, mais leurs héritiers, assurés désormais d'une grande sécurité financière, aspirent à des genres de vie moins austères.

Cette évolution ne manque pas d'être relevée par les écrivains. Eux-mêmes se posent face à la bourgeoisie comme une élite. Ils exercent un regard très critique sur les mœurs et les comportements de la bourgeoisie et relèvent l'égoïsme des riches, leur relâchement moral et leur étroitesse de vue sur les questions sociales. Au cours du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, la vision que donnent les écrivains se modifie et traduit elle-même les changements qui se produisent dans la bourgeoisie française durant cette période.

D'après les quatre parties qui forment cette étude je poursuis étape par étape la singularité de l'évolution bourgeoise française. La première partie porte le titre de « *La bourgeoisie française sous la Restauration et la Monarchie de Juillet par Honoré de Balzac* ». La deuxième partie parle de « *La bourgeoisie française du Second Empire et de la Belle Époque vue par Georges Feydeau et Émile Zola* ». La troisième partie de cette étude traite « *La bourgeoisie française au début de la Première Guerre Mondiale vue par Roger Martin du Gard* ». La Dernière partie de l'étude parle de « *La bourgeoisie française entre les deux guerres vue par Simone de Beauvoir* ».

Dans la première partie Balzac, d'après *Le père Goriot*, nous permet de dégager quelques traits caractéristiques de Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons observer, dans un premier temps, que la pension Vauquer, comme d'autres pensions de cette époque, est strictement hiérarchisée. Et dans cette pension Balzac nous présente une vie non seulement quelques événements, quelques dates dont on se souvient a posteriori.

*Le père Goriot* est en mesure de nous montrer qu'une vie n'est pas seulement quelques événements, quelques dates dont on se

souvent a posteriori. *Le père Goriot* est simplement une histoire dans l'histoire. Balzac a d'abord observé ce qui se passe autour de lui, puis il a écrit un roman, *Le père Goriot*, en prenant appui sur les réalités de son temps. Balzac avait sa propre vision de la société dans laquelle il a évolué. Les « réalités évoquées dans *La Comédie humaine* sont les réalités de Balzac- événements, personnages familiers ou familiaux – réalités de son temps surtout – l'Histoire et, sinon le nom des rois régnant, du moins celui de ses ministres, et les grandes lignes des faits et des idées ; et aussi réalités de la petite histoire, de la vie quotidienne, humaine, bref l'histoire des mœurs du XIX<sup>e</sup> siècle balzacien. » disait Anne-Marie Meininger.

De surcroît, nous pouvons dire que « Le monde de Balzac est vrai en ceci qu'il est un document sur les contradictions qui engendrent le mouvement de la société.

La société française du XIX<sup>e</sup> Siècle est restée profondément inégalitaire à tous les points de vue. L'idée que Balzac nous donne dans *Le père Goriot* n'échappe pas à cette règle. L'action du roman se déroule pendant la Restauration (1815-1830). Cette période historique, marquée par le retour de la monarchie, ne peut donc guère *a priori* favoriser un rétrécissement du fossé social. La pension Vauquer, qui nous intéresse plus particulièrement puisqu'elle est le centre même de notre étude, est selon Balzac une pension bourgeoise des deux sexes et autres. Il s'agit d'un établissement médiocre situé dans un endroit désolé de Paris, le faubourg Saint-Marceau, peuplé de gens faméliques, faubourg situé sur la rive gauche de Paris. Cette pension représente un petit Paris et dans laquelle nous pouvons facilement voir l'inégalité qui gouverne cette époque. Cette pension constitue une sphère ; une ville aussi, avec son étagement des fortunes, de l'étage noble au grenier ; une société, avec ses trois générations : les vieillards, l'homme de quarante ans, les jeunes

gens. Nous pouvons donc dire que la pension Vauquer est une micro-société constituée de diverses couches sociales.

Quant à la deuxième partie de la thèse, elle donne une étude sur la société bourgeoise sous le Second Empire. Dans cette période on remarque que le XIX<sup>e</sup> siècle est un siècle complexe étrange et confus où des forces nouvelles se heurtent à l'ordre établi et où des formes nouvelles de la vie intellectuelle mettent fin à la culture traditionnelle et créent des goûts nouveaux.

Socialement, la bourgeoisie a remplacé l'ancienne noblesse d'épée. C'est elle qui domine l'édifice social alors que la masse des travailleurs et le peuple vivent dans la plus noire misère.

Politiquement, le caractère dominant de ce siècle est l'instabilité politique. Plus de sept régimes se sont succédé. Nous avons: *le Consulat* de 1799 jusqu'en 1802, *le Consulat à vie* de 1802 à 1804, puis *l'Empire* de 1804 à 1814, la *Restauration de la Monarchie* de 1814 à 1830. Puis c'est *la Révolution* de 1830, appelée aussi "*Les Trois Glorieuses*" parce qu'elle n'a duré que trois jours. A La Révolution de Juillet succède *la Monarchie de Juillet* ou monarchie bourgeoise de 1830 à 1848. Puis nous avons *la Révolution* de 1848 formée par une coalition d'ouvriers et intellectuels qui veulent instaurer le régime républicain. *La Deuxième République* a une vie éphémère: de 1848 à 1851 et évolue plus rapidement vers un régime plus conservateur et plus autoritaire: *Le Second Empire* qui durera de 1851 à 1870. Une révolution socialiste, la Commune, ensanglantera la France en 1871, mais elle se soldera par un échec et ses meneurs seront jugés et condamnés. Enfin, *La III<sup>e</sup> République* qui va durer jusqu'en 1940. Ces changements successifs de régimes, ces révolutions et contre-révolutions témoignent d'une vie politique foisonnante.



Au XIX<sup>e</sup> siècle les conditions matérielles de la vie se transforment, l'argent et la richesse acquièrent une grande importance. Cette richesse n'est plus comme autrefois foncière et par suite héréditaire, elle peut être acquise par de bonnes affaires industrielles ou commerciales. La richesse donne la tentation d'une vie plus facile et moins dominée par les vertus bourgeoises.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a connu des bouleversements politiques mais aussi de grands développements intellectuels et techniques. Il marque une date dans l'histoire de la civilisation occidentale et confirme le mot de Guizot\* qui disait: " le mot civilisation éveille l'idée d'un peuple qui marche, non pas pour changer de place mais pour changer d'état; d'un peuple dont la condition s'étend et s'améliore."

*Le Second Empire*, comme tout le XIX<sup>e</sup> Siècle, est une période de création innombrable. Les contemporains sont certes nombreux à déplorer une prétendue décadence et il est évident que la politique répressive des débuts du régime a été un frein. De surcroît, "l'entrée dans une nouvelle économie culturelle a amorcé une profonde transformation de la vie littéraire et artistique. De nouveaux mouvements (réalisme, Parnasse, impressionnisme) sont apparus." L'Empire, de son côté, n'a pas favorisé ces révolutions esthétiques, il les a même parfois combattues. Mais force est de constater qu'il n'a pas pu les empêcher.

Plusieurs écrivains ont stigmatisé les tares de la société bourgeoise pendant cette période. Parmi eux on peut citer Georges Feydeau d'après le théâtre de vaudeville et Émile Zola d'après le roman de *Nana*. L'écrivain, c'est la conscience de la société. L'écrivain, dans ses œuvres, prend position et par sa force de mobilisation, est amené à influencer l'opinion publique contre une injustice, en faveur de la promotion de certaines valeurs comme l'égalité, la fraternité et le partage.

Dans la deuxième partie de la thèse, je traite le sujet du réalisme et naturalisme chez Émile Zola qui projette comme un observateur rigoureux des réalités sociales et je donne une idée sur la naissance du théâtre de vaudeville qui, à sa façon, transcrit également des réalités dans lesquelles tout le monde se reconnaît plus ou moins. Les deux écrivains traitent la société bourgeoise en deux manières différentes : la satire et le rire.

Zola revient à l'ère florissante des sciences de la nature dans laquelle les chercheurs ont étudié la vie, enregistré ses phénomènes et de plus ils ont fait les essais et codifié les résultats et les commentaires. Ces chercheurs ont rejeté l'imagination et ont maintenu les faits concrets. Les écrivains ont fait la même chose en s'éloignant de l'imagination, de la poésie et s'orientant vers les faits, la nature et l'environnement. De ce point Zola s'intéresse à la structure du roman de vue basée, dit-il, sur une pensée scientifique et véridique et une description exacte de la société et de la réalité.

Le roman, pour Zola, a le devoir d'examiner à nouveau la faute humanitaire et des ajustements à l'adhésion sous la pression de l'humanité de l'environnement et des événements. Zola "veut trouver, à l'extérieur de l'entreprise littéraire, des garanties et des justifications.

De l'autre côté, Georges Feydeau est considéré comme le maître du théâtre de vaudeville qui a réussi à décrire les mœurs des cercles bourgeois parisiens du début du XIX siècle en concentrant son attention sur le thème de l'adultère pour le grand plaisir des spectateurs. De plus ces spectateurs vont au théâtre non seulement pour se divertir, mais aussi pour se juger, se regarder et se plonger à soi-même. Le théâtre a donc l'avantage de grouper le peuple d'après ses contradictions sociales et en même temps il reflète la vie sous toutes ses formes: comique, tragique et absurde.

Deux genres littéraires différents, mais les deux sont utilisés pour nous montrer la corruption morale et politique dans la société bourgeoise au Second Empire. Les deux écrivains nous indiquent l'importance de l'argent pour la société bourgeoise, et la manière d'après laquelle les bourgeois montrent cette richesse, et la prostitution comme le fléau de ce temps.

La troisième partie nous présente une nouvelle étape de l'évolution au moment où s'accélère la déchristianisation et se réduisent les barrières sociales. C'est la période du début de la Première Guerre Mondiale vue par Roger Martin du Gard. Cette partie traite la société bourgeoise selon deux familles : la famille des Thibault et celle des Fontanin.

*Les Thibault* nous introduit au sein d'une famille de la grande bourgeoisie parisienne avant 1914, famille sévèrement régentée par le pater familias, Oscar Thibault qui, veuf, dirige seul et d'une main de fer sa maisonnée. Monsieur Thibault est un homme d'un catholicisme zélé et rigoureux, intolérant envers ceux qui se sont écartés de la vraie foi. Pour cela il a puni son fils Jacques en l'enfermant dans un pénitencier catholique dont il est le fondateur-directeur, quand il a fait une escapade avec Daniel, d'une famille protestante s'appelle les Fontanin. Comment éviter le scandale pour cet homme richissime qui préside à de nombreuses ligues de vertu et est le fondateur d'une institution destinée à redresser les jeunes délinquants?

En 1900 Oscar Thibault, grand industriel, grand bourgeois, grand catholique, a deux fils : Antoine et Jacques. Antoine est un brillant étudiant en médecine. Interne aux hôpitaux de Paris, dévoué aux autres et assez conservateur, il va se vouer entièrement à sa carrière. Le cadet, Jacques, lui, est un écorché vif, un révolté. Les destins opposés d'Antoine et de Jacques Thibault, les feront vivre jusqu'à leur mort dans

l'incompréhension l'un de l'autre. C'est le début d'un drame familial violent, d'un roman d'apprentissage dans lequel les caractères se forment à force de souffrir. Oppositions de générations, de religions, de psychologies : dans un cadre bourgeois se révèlent bien des situations explosives.

Dans une peinture sans concession de la haute bourgeoisie parisienne, *les Thibault* évoque les bouleversements d'une époque et d'une société à une période précise de l'histoire (avant 1914 et le début de la guerre), qui remet en cause ses valeurs mais n'a encore rien d'autre à proposer à sa jeunesse, paralysée par des tabous moraux, sociaux et politiques, qui ne feront que précipiter la guerre.

*Les Thibault* est une œuvre pleine d'actions et des personnages. Alors il était important pour comprendre le déroulement de l'action dans *Les Thibault* de remarquer l'évolution des mentalités. Cette œuvre est une extraordinaire galerie de personnages. Tous aussi *attachants* les uns que les autres. Ils s'offrent à nous avec leurs doutes, leurs contradictions, leurs désirs et leurs lâchetés ; leurs ambivalences. Ils nous parlent, ils nous émeuvent. Ils sont complexes, inachevés et pleins de possibilités comme tout être humain l'est, jusqu'à sa fin. Il n'y a pas de « héros » ou « d'anti- héros », de modèle « sur »-humain auquel nous sommes invités à nous conformer ou à nous opposer. Il n'y a pas de jugements dans ces romans, mais plutôt une peinture remarquable des sentiments *intérieurs* des individus qui insufflent vie à ces pages.

*Les Thibault* se centrent autour des rapports entre deux frères et leur père ou sous la marque qu'il aura laissée sur eux. Une seconde famille, les Fontanin, fait contraste avec la première. Famille aisée mais sur le déclin, protestante, marquée par la présence d'une mère forte et par l'absence d'un père libertin. Les deux enfants entretiendront des relations qui vont évoluer de façon notables avec les deux frères Thibault. Autour

de ces deux familles, le cours du récit croise les destinées de plusieurs bourgeois et des personnes (domestiques, patients, employés,...) qu'ils sont amenés à rencontrer régulièrement ou incidemment.

La plus grande partie des romans se déroulent dans le Paris « *Belle Époque* » des années qui précèdent la Première Guerre Mondiale. Paris et ses rues, constituent une toile de fond omniprésente, vivante, dans laquelle les personnages évoluent. Le Paris des *Thibault* est celui de Roger Martin du Gard : celui de la rive gauche, du quartier Latin, du Luxembourg, et de Saint- Germain des Prés. les personnages principaux sont installés dans ses trois arrondissements préférés : le 5e, le 6e, le 7e. D'autre part nous pouvons dire que la rive gauche, Pour les Thibault comme pour les Fontanin, « semble être le théâtre de la vie quotidienne, de l'étude, de la réflexion. La rive droite, au contraire, apparaît comme le cadre des plaisirs nocturnes, des mondanités, des aventures amoureuses. »<sup>1</sup> D'autres endroits, au gré des trajectoires des deux personnages principaux, Antoine et Jacques, apparaissent (Lausanne, Genève, Le Havre principalement).

De surcroît, *les Thibault* représente un roman cosmopolite dont Roger martin du Gard nous a présenté un voyage à travers la France et à travers l'Europe d'après ses héros. De même, dans cette partie nous parlons de l'Afrique : l'Afrique des merveilles et des aventures. L'Afrique qui attire les personnages des Thibault comme Jacques, Daniel et Rachel, c'est une Afrique imaginaire où toutes les aventures doivent être possibles, où régneraient la liberté et l'abondance. Cette passion vers l'Afrique revient aux années 1904 où la bourgeoisie française et l'Église se sont ralliées au rêve colonial de a III<sup>e</sup> République.

---

1-GARGUILO (René)., *La genèse des Thibault de Roger Marin du Gard*, C.Klincksieck, Paris, 1974. P.22. P. 359.

D'autre part, cette partie traite la situation de la bourgeoisie française vis-à-vis de la situation politique de l'époque. On trouve ce changement de situation dans le second cycle des *Thibault* parce que le premier cycle des *Thibault* représente un roman sentimental. Les personnages sont maintenant en situation et l'histoire envahit le second cycle. « Incontestablement la fresque historique qui retrace la montée des périls en juillet et août 1914, aussi bien que l'évocation des lassitudes et des espoirs de l'année 1918, constituent l'un des centres d'intérêt des derniers volumes. »<sup>2</sup> De quatre-vingt-cinq chapitres, dans *l'Été 1914*, on trouve que neuf chapitres seulement étaient hors de l'atmosphère historique et politique. *L'Épilogue* aussi est dominé par le thème de l'histoire.

A côté de ce thème historique on traite dans cette partie un autre thème : la religion. Dans le premier volume des *Thibault*, le rôle de la religion a été confiné à éclairer davantage la psychologie de certains personnages, en soulignant quelques-unes de leurs tendances.

« Si j'ai prêté des convictions théosophiques à Mme de Fontanin, c'est parce que cela me semblait convenir parfaitement à son caractère, à la forme de son intelligence, à ses aspirations mystiques, au côté chimérique et un peu enfantin de sa nature »<sup>3</sup> disait Roger Martin du Gard.

Réjean Robidoux déclare que « le thème de la religion occupe, dans les premiers *Thibault*, une place, en un certain sens privilégiée. Sa présence est à peu près constante. Non seulement parce que les rôles de Thérèse de Fontanin et d'Oscar Thibault sont de premier plan, mais parce que la religion est, en fait, pour presque tous les personnages, un point fixe de référence, comme un rempart protecteur ou comme un obstacle à franchir. »<sup>4</sup>

---

2- GARGUILO (René), Op.cit., P. 722.

3- GARGUILO (René), Op.cit., P. 402.

Le thème de la religion a aidé Roger Martin du Gard pour nous montrer deux genres des prêtres : l'abbé Binot (rigide et sectaire) et l'abbé Vécard (plus humain et plus serein). La religion contribue également à la caricature d'Oscar Thibault dans les premiers volumes. Elle ajoute à ses défauts d'orgueil et de dureté l'hypocrisie du pharisien.

Dans le second cycle des *Thibault* le rôle de la religion commence à disparaître et les bourgeois des Roger Martin de Gard s'éloignent peu à peu de leur croyance.

Dans cette étape nous voyons la déchristianisation dans la bourgeoisie française et la naissance d'une nouvelle période qui commence avec Simone de Beauvoir et le refus de tout ce qui est bourgeois traditionnel et irrationnellement contraignant.

La dernière partie de cette étude nous présente un nouveau chapitre dans l'évolution de la bourgeoisie française entre les deux guerres. Cette évolution est ressentie par notre moraliste Simone de Beauvoir dans son œuvre intitulée *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Cette œuvre retrace les 20 premières années de la vie de Simone de Beauvoir de 1908 à 1929, où elle raconte son enfance et sa jeunesse avec une assez grande unité et avec une sincérité aussi dépourvue de vantardise que de masochisme, une implacable honnêteté. Également dans cette œuvre, Simone de Beauvoir parle de son éducation dans une famille bourgeoise désargentée et déclassée, sa révolte contre la vie toute tracée que sa mère lui propose (éducation dans une institution catholique au Cour Désir et mariage arrangé avec un jeune bourgeois.)

En effet, à cette époque, le moralisme étroit des familles vouait les jeunes filles au mariage et à la maternité ; l'enseignement était soupçonné de vouloir les « arracher aux mères » ; les études n'étaient

---

4- ROBIDOUX (Rejean), *Roger Martin du Gard et la religion*, Aubier, Paris, 1964, PP. 187-188.

envisagées pour elles que comme un divertissement qu'il était de bon ton de ne pas pratiquer avec trop de sérieux et les établissements féminins ne préparaient pas au baccalauréat.

Alors *Les Mémoires d'une jeune fille rangée* représente une révolution contre la bourgeoisie et en même temps une réforme. Simone de Beauvoir s'est révoltée contre l'éducation reçue soit au cours Désir soit à la maison où il n'y avait pas de place pour la volonté d'indépendance. Elle a refusé cette éducation basée sur le principe d'autorité parce que ce système lui paraît à la fois monolithique et incohérent. On trouve ce système sous plusieurs formes dans *les mémoires d'une jeune fille rangée* : le christianisme conformiste, puritain, de la mère contredit par le scepticisme du père ; le conservatisme, le nationalisme.

De même, Simone de Beauvoir dans ses mémoires a lutté contre la supériorité masculine dans l'éducation et dans le mariage tel qu'ils ressortaient de la condition bourgeoise. « Depuis le XVI<sup>ème</sup> Siècle, les ouvrages sur l'éducation des « filles de bonne famille », ne sont qu'une suite de recettes sur les milles et une manières de rendre les adolescentes dociles et inoffensives. »<sup>5</sup> Par contre pour les garçons qui doivent prendre une éducation solide afin qu'ils puissent succéder valablement à leur père.

Dans les sociétés bourgeoises de cette époque, on remarque que les filles étaient complètement délaissées quant à la sexualité. On ne s'intéressait pas à les préparer pour la période de la puberté mais on leurs donnait des ordres pour ne pas regarder ou découvrir leurs corps. La chair n'a pas eu une existence dans cet univers. « On m'avait appris, disait Simone de Beauvoir, à ne pas

---

5-RENEOTTE (Guy) ., *Étude sur Simone de Beauvoir, Mémoire d'une jeune fille rangée*, Ellipses, Paris, 2002, PP.13-14.



regarder mon corps, à changer de linge sans me découvrir. Dans mon univers, la chair n'avait pas droit à l'existence.»<sup>6</sup> Le monde des bourgeois était incomplet aux yeux de Simone de Beauvoir c'est pourquoi elle était toujours contre cette éducation et contre la place inférieure de l'autre sexe.

Pendant toutes les étapes de l'évolution bourgeoise, le sujet de la femme et son rôle dans la société bourgeoise française reste toujours la question enjeu. La femme bourgeoise était considérée comme un objet sans âme, un jouet et une esclave au service total et sans contestation de son maître, son mari, cela même si c'est elle qui a raison et que c'est l'homme qui commet une faute. Elle doit se cantonner à la maison par la force de la maternité et par celle de la culture masculine qui domine la loi sociale. Recluse à la maison elle ne peut et ne doit pas travailler, ainsi elle sera toujours économiquement dépendante de son époux; en plus en aucun cas elle n'est autorisée à contester, à s'insurger contre les injustices même très cruelles de son mari vis-à-vis d'elle. Ceci nous force à croire qu'elle doit obligatoirement renoncer à être traitée comme un être humain. Simone de Beauvoir a refusé cet abus contre les femmes. Et pour cela elle a renoncé à l'idée du mariage parce qu'elle ne voulait pas être une proie comme sa mère. Elle ne voulait pas être écrasée par la culture masculine de la société bourgeoise.

Donc comme le précise Simone de Beauvoir, contrairement à ce que la société pense, la seule solution pour une femme n'est pas de chercher un mari pour vivre dans son ombre. Elle refuse l'idée que l'avenir d'une femme dépende seulement du mariage mais de profiter de leurs vies. La femme qui croit que son avenir est dans les mains de l'homme n'est jamais sûre de son lendemain, ni de son avenir plus lointain. Et pour ne

---


6- BEAUVOIR (Simone de), *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Folio, Paris. P.81.

pas perdre ces moyens d'existence, elle se sacrifie entièrement. C'est pour cette raison que Simone de Beauvoir croit que le mariage depuis toujours a été un contrat qui engageait pour la vie la femme à servir son mari, autrement dit, c'est un acte de vassalité. Par ailleurs, le mariage, selon Simone de Beauvoir, était le responsable de la disparition de la femme dans l'univers et qui précise le rôle de la femme dans les travaux ménagers et l'éducation des enfants.

Dans *Les mémoires d'une jeune fille rangée*, on traite aussi le sujet de la croyance et le développement de la relation entre Simone de Beauvoir et Dieu. Au début Simone de Beauvoir était croyante et pratiquante mais elle ne trouve pas dans la religion ce qui assouvit l'esprit. Elle cherchait dans la religion l'absolu mais sa recherche se termine par La perte de Dieu.

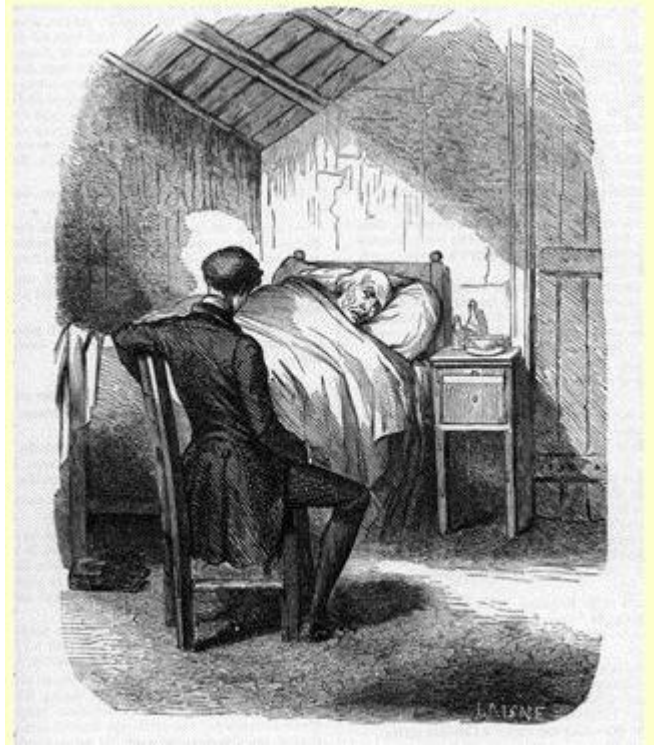
Alors la société bourgeoise vue par les écrivains contemporains couvre une longue période de l'histoire de la bourgeoisie française et traite des différents sujets attachés aux bourgeois. C'est à travers ces quatre parties que nous essayerons de montrer les caractéristiques et l'évolution de la société bourgeoise française d'après H.de Balzac, G. Feydeau, E. Zola, R.M.Gard et Simone de Beauvoir.

\*\*\*\*\*



PREMIÈRE PARTIE

LA BOURGEOISIE FRANÇAISE SOUS LA  
RESTAURATION ET LA MONARCHIE DE JUILLET PAR  
HONORE DE BALZAC



« Les héros de Stendhal attendent l'histoire. Ceux de Balzac la font. Plus exactement, ils sont l'histoire. »<sup>1</sup>

Les événements sociaux, politiques, et économiques qui marquent la fin du XVIII<sup>e</sup> Siècle transforment le monde occidental. La France, à la veille de la Révolution de 1789, était délimitée par des frontières qui ressemblent approximativement à celles du XXI<sup>e</sup> Siècle, mais elle vivait dans une organisation politique et sociale dont il faut préciser les contours, dans la mesure où les personnages du *Père Goriot* soulignent l'importance de ces changements qu'ils ont vu s'opérer sous leurs yeux. L'Ancien Régime, auquel la Révolution de 1789 a mis fin, est une monarchie de droit divin. Les parties multiples du peuple français ne sont pas égales devant la loi : le clergé et la noblesse monopolisent richesse et privilèges, alors que le tiers état (bourgeois, ouvriers et paysans) forme la masse de la nation, environ les neuf dixièmes de la population française. La fin de l'Ancien Régime est marquée par une série de crises qui aggravent brutalement des conditions de vie déjà difficiles. En 1788, par exemple, la récolte de blé est détruite par la grêle dans une grande partie de la France. De plus, l'hiver de 1788-1789 était très rigoureux, les moulins cessent de tourner, le pain devient hors prix et la disette s'installe. Devant l'aggravation de la crise économique, s'ouvrent les États généraux, le 5 mai 1789, date qui marque le début de la Révolution, c'est-à-dire, d'une période de troubles violents qui se prolongent jusqu'à 1799.

Les années de la Révolution voient des dizaines milliers de français passer les frontières ; ces émigrés incarnent rapidement les nostalgiques de l'Ancien Régime. Le coup d'Etat du 9 novembre 1799 voit le renversement du Directoire et l'avènement de Napoléon, couronné empereur des français par le pape Pie VII en 1804. Le retour des émigrés

---

1- BARBERIS (Pierre), *Le monde de Balzac*, Flammarion, Paris, 2006, p. 507.

est favorisé par la nouvelle politique. L'amnistie de 1802 leur rend une partie, mais ne leur restitue pas leurs fortunes confisquées par le gouvernement révolutionnaire et revendues en grande partie.

La Restauration correspond, après 1815, au rétablissement du pouvoir royal. Mais ce pouvoir là continue à se méfier des anciens émigrés qui lui reprochent de les avoir trahis en ne leur permettant pas de recouvrer immédiatement la totalité des biens qui leur ont été confisqués pendant les troubles de la Révolution. G. DE BERTIER DE SAUVIGNY indique dans son œuvre intitulée « *La Restauration* » que « *la Restauration* apparaît comme une époque où les vertus familiales, même si on leur fait entorses, ont été à l'honneur plus qu'à bien d'autres moments. Réaction sociale naturelle après les années où les guerres avaient arraché les époux et les filles aux foyers ; ambiance favorable d'un régime qui aime à se parer d'un caractère paternel et familial ; le roi c'est le père, par opposition au maître impitoyable qu'était l'Empereur. »<sup>2</sup> parallèlement, les acheteurs de biens nationaux entrepreneurs ont su faire fortune grâce à la Révolution, ce qui est le cas du père Goriot.

*Le père Goriot* est un père exemplaire mais aussi opportuniste doté d'un grand sens des affaires, comme le roman le rappelle à plusieurs reprises : « Jean- Joachim Goriot était, avant la Révolution, un simple ouvrier vermicellier, et avait eu le gros bon sens d'accepter la présidence de sa section, afin de faire protéger son commerce par les personnages les plus influents de cette dangereuse époque. Cette sagesse avait été l'origine de sa fortune qui commença dans la disette, fausse ou vraie, par suite de laquelle les grains acquirent un prix énorme à Paris. »<sup>3</sup> Le bon père est aussi un excellent spéculateur. Les origines historiques du personnage sont rappelées sur un ton sarcastique

---

2-G.DE SAUVIGNY (Bertier de), *La Restauration*, Flammarion, Paris, 1974, P. 244.

3- BALZAC (Honoré de), *Le père Goriot*, Gallimard, Paris, 1971, P.144.

par la duchesse de Langeais : « Oui, ce Moriot à été président de sa section pendant la Révolution, ce Goriot partageait sans doute, comme tous ces gens- là, avec le Comité de Salut Public<sup>\*</sup>. (...) Vous comprenez bien que, sous l'Empire, les deux gendres ne se sont pas trop formalisés d'avoir ce vieux Quatre- Vingt- Treize chez eux ; ça pouvait encore aller avec Buonaparte. Mais quand les Bourbons sont revenus, le bonhomme a gêné monsieur de Restaud, et plus encore le banquier. »<sup>4</sup>

Ce discours est plein d'amertume et de mépris : il est prononcé par une aristocrate, qui appartient à ces milieux sociaux que des gens comme Goriot ont dépouillés pour constituer leur fortune pendant les événements de la Révolution. Il n'est donc pas étonnant de voir la duchesse déforme le nom d'un homme dont elle ne se soucie guère (Goriot est appelé Moriot). Mais en même temps, ce discours révèle, de la part de la duchesse et de Mme Beauséant, une prise de conscience de la marche de l'Histoire. La vieille noblesse décline, la bourgeoisie financière et commerçante est en train de la remplacer. D'ailleurs, la duchesse de Langeais songe à se retirer dans un couvent tandis que Mme Beauséant envisage sa retraite en Normandie. Ce double projet de retraite signale une claire conscience des rapports de forces historiques : les deux femmes savent bien que l'heure de la noblesse est passée.

*Le père Goriot*<sup>\*</sup> nous permet de dégager quelques traits caractéristiques de la société française au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons observer, dans un premier temps, que la pension Vauquer,

---

4-- BALZAC (Honoré de), Op.cit, PP.132-133.

\* Comité de Salut Public : organisation institué par la Convention en avril 1793 pour prendre des mesures urgentes de défense intérieure et extérieure. Il devient sous l'influence de Robespierre un instrument de la Terreur.

\* *Le père Goriot* c'est l'histoire du Goriot qui s'est ruiné pour ses filles. C'est aussi l'histoire de Rastignac qui veut faire partie de la haute société. C'est finalement l'histoire de Vautrin qui pense qu'il faut atteindre ses objectifs quels qu'en soient les moyens. Le roman se termine par la mort misérable du Père Goriot, sur l'arrestation de Vautrin et Rastignac part à la conquête de Paris

comme d'autres pensions de cette époque, est strictement hiérarchisée. Cette hiérarchie dépend du niveau économique des pensionnaires (la fortune s'amenuisant au fur et à mesure que l'on monte dans la pension), du pouvoir exercé par certaines personnes sur d'autres (sorte de rapport de forces relationnel) et du statut social de chacun, un noble ou un bourgeois étant beaucoup plus estimé qu'un domestique. Dans un second temps, les relations des pensionnaires avec le monde extérieur, c'est-à-dire avec Paris car les clivages de la société se traduisent dans l'espace urbain. De surcroît, Nous pouvons découvrir de nombreux endroits de Paris car les relations de ces personnages sont très différentes. Ceci démontre que les classes sociales ne fréquentent pas ou plutôt n'ont pas la possibilité de fréquenter tout le monde.

Comment un noble pourrait-il « s'abaisser » à fréquenter un ouvrier du faubourg Saint-Marceau ? C'est impensable. Inversement, comment un manouvrier pourrait-il espérer fréquenter les beaux salons parisiens ? Même si cette société parisienne est une société mouvante, même si les révolutions technologiques sont importantes pour l'époque, au vu du *père Goriot* de Balzac, il est indéniable que cette société est structurellement figée. Comme c'est bien souvent le cas par la succession des régimes politiques, il y a des exceptions qui confirment la règle. Eugène de Rastignac est l'un des meilleurs exemples qui prouve que l'on peut monter dans cette société parisienne, une société qui n'est pas complètement bloquée ; il peut y avoir mobilité sociale ascendante. Si l'ascension est possible, la mobilité sociale descendante l'est également

*Le père Goriot* est en mesure de nous montrer qu'une vie n'est pas seulement quelques événements, quelques dates dont on se souvient *a posteriori*. La carrière d'un individu n'est pas linéaire, elle est soumise à des hauts et à des bas : Eugène de Rastignac et Jean-Joachim Goriot sont les personnages les plus révélateurs de ce phénomène. *Le*



*père Goriot* est simplement une histoire dans l'histoire. Balzac a d'abord observé ce qui se passe autour de lui, puis il a écrit un roman, *Le père Goriot*, en prenant appui sur les réalités de son temps. Balzac a sa propre vision de la société dans laquelle il évolue. Anne-Marie Meininger nous montre que les « réalités (évoquées dans La Comédie humaine) sont les réalités de Balzac- événements, personnages familiers ou familiaux – réalités de son temps surtout – l'Histoire et, sinon le nom des rois régnant, du moins celui de ses ministres, et les grandes lignes des faits et des idées ; et aussi réalités de la petite histoire, de la vie quotidienne, humaine, bref l'histoire des mœurs du XIX<sup>e</sup> siècle balzacien. »<sup>5</sup> Du surcroît, nous pouvons dire que « Le monde de Balzac est vrai en ceci qu'il est un document sur les contradictions qui engendrent le mouvement de la société. »<sup>6</sup>

### **Les classifications de la société reposant désormais sur l'argent**

La société française du XIX<sup>e</sup> Siècle est, selon la théorie du Code civil, « une poussière d'atomes égaux et disjoints »<sup>7</sup>. Mais la vérité est que cette société est restée profondément inégalitaire à tous les points de vue. La disparition des privilèges a fait naître une stratification fondée uniquement sur l'argent. L'idée que Balzac nous donne dans *Le père Goriot* n'échappe pas à cette règle. L'action du roman se déroule pendant la Restauration (1815-1830). Cette période historique, marquée par le retour de la monarchie, ne peut donc guère *a priori* favoriser un rétrécissement du fossé social. La pension Vauquer, qui nous intéresse plus particulièrement puisqu'elle est le centre même de notre étude, est selon Balzac « une pension bourgeoise des deux sexes et autres. »<sup>8</sup>

---

5- MEININGER (Anne-Marie), « Réalisme et réalités », *Europe*, 1965, pp. 180-181.

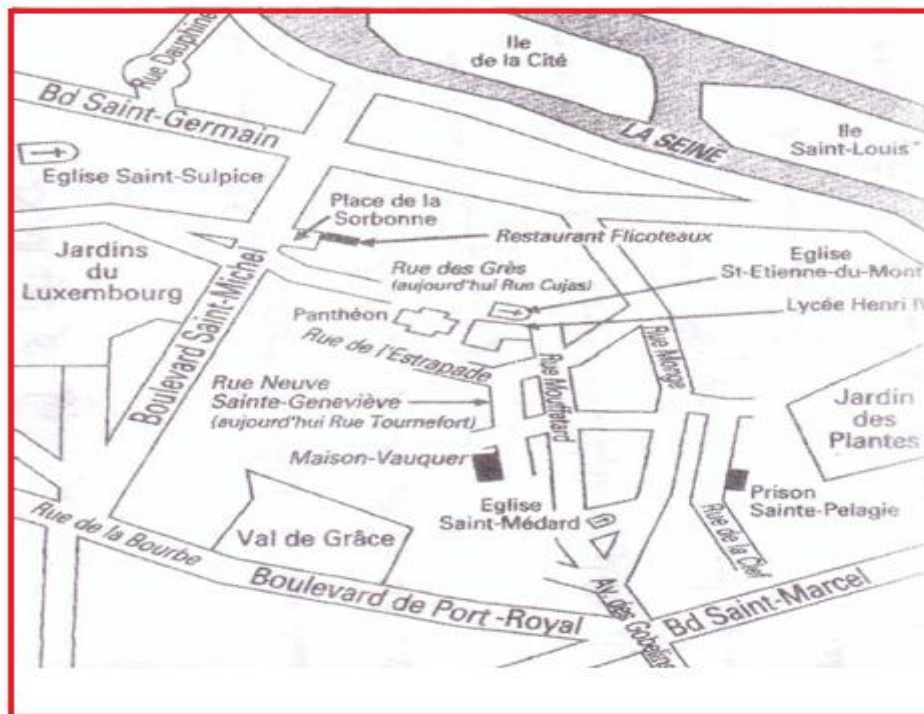
6- BARBERIS (Pierre), *Op.cit*, PP. 158-159.

7- G.DE SAUVIGNY (Bertier de), *Op.cit*, P.245.

8- BALZAC (Honoré de), *Op.cit*, PP.29-30.

Il s'agit d'un établissement quelconque situé dans un endroit écarté de Paris, le faubourg Saint-Marceau, peuplé de gens faméliques, faubourg situé sur la rive gauche de Paris. Cette pension représente un petit Paris et dans laquelle nous pouvons facilement y voir l'inégalité qui gouverne cette époque. Cette pension constitue une sphère ; une ville aussi, avec son étagement des fortunes, de l'étage noble au grenier ; une société, avec ses trois générations : les vieillards, l'homme de quarante ans, les jeunes

Les lieux du Père Goriot situés dans le Paris u XX<sup>e</sup>



gens. Nous pouvons donc dire que la pension Vauquer est une micro-société constituée de diverses couches sociales.

Jules Bertaut montre que la pension de la famille, dans cette époque et en particulier chez les habitants de la capitale, tenait une place importante. Dans presque tous les quartiers et pour tous les étages des classes sociales, existaient de petits hôtels meublés, sans apparence d'aucun luxe. Dans les uns, les habitués se contentaient de prendre le repas de midi et celui du soir, dans les autres ils y occupaient une

chambre et y vivaient toute la journée. C'était ce qu'on appelait la pension de famille. Mais d'où pouvait venir le nombre considérable de ces médiocres auberges ? il faut voir là une conséquence lointaine du trouble profond provoqué par les événements sociaux de la Révolution et de l'Empire. La masse des gens que nous appelons aujourd'hui désaxés était considérable, surtout à Paris, après Waterloo (18 juin 1815). Représentants de grandes familles ruinées, descendants de nouveaux riches, qui avaient vu fondre leur fortune avec la même rapidité qu'elle avait été acquise, épaves sociales nées du tourbillon formidable où avait glissé la France de 1790 à 1815, officiers en demi-solde, veuves d'officiers supérieurs de la Grande Armée, vieilles demoiselles vivant de ressources minuscules constituaient le fond de la clientèle. Qu'on y ajoute un nombre considérable pour l'époque de rentiers lilliputiens, et, bien entendu, sur la rive gauche, la grande masse des étudiants, et l'on apercevra toutes les classes sociales d'où la pension de famille tirait ses habitués.<sup>9</sup>

Dès lors nous pouvons observer que cette pension est une microsociété. Celle-ci repose sur la combinaison de différentes échelles de valeur qui sont étroitement liées. G. DE Bertier de Sauvigny nous indique les différents critères sur lesquels la stratification sociale est basée : « Outre les liens familiaux qui ont résisté à tous bouleversements, il existe de nombreux principes de distinction et de solidarité qui répartissent la masse des Français en classes ou en groupes sociaux. Plus qu'aujourd'hui les différencient les signes extérieurs comme le costume et le langage. Les distinctions sociales de l'Ancien Régime, fondées sur des privilèges juridiques, n'existent plus, mais il a été plus facile de les effacer du code que des mœurs, et elles continuent à marquer des groupes

---

9- BERTAUT (Jules), *Le père Goriot de Balzac*, Amiens, Editions Edgar Malfère, P.50

distincts. L'argent est un autre facteur de discrimination sociale ; son importance se renforce du fait que, par la Constitution, il est devenu la base du pouvoir politique (.....) le fond de toutes nos lois c'est la fortune ; la condition de toute notabilité c'est l'or ; la récompense ambitionnée de tous c'est la richesse.(.....) un troisième principe de distinction sociale se superpose aux précédents : c'est celui des professions exercées ; dans le peuple de Paris, a-t-on observé, c'est le métier plus que la fortune qui rapproche les individus et les familles »<sup>10</sup>. Du surcroît, cet écrivain nous donne aussi trois autres facteurs qui contribuent à cette distinction en ajoutant : « trois autres facteurs contribuent encore à la confusion du tableau. D'abord la politique : dans la haute société, le monde libéral ne fraie point avec le monde royaliste ; un La Fayette, par exemple, noble, émigré, grand propriétaire terrien, se trouve coupé de sa classe d'origine par ses fréquentations politiques, et inversement, de grands bourgeois royalistes, tel que le banquier Jauge, s'agrègent à la société du faubourg Saint-Germain. En second lieu, la société parisienne est bien différente de la société provinciale, et d'une province à l'autre les principes de distinction sociale sont forts diversement appréciés. Enfin la Révolution et l'Empire ont déclenché dans toutes les couches de la société un mouvement ascensionnel général, qui déplace rapidement les individus et les familles sur l'échelle des valeurs que constituent les fortunes et les professions. »<sup>11</sup>

### **L'échelle économique dans la pension Vauquer**

Nous avons vu que l'argent a joué un rôle très important en classant la société pendant cette période et pour constituer cette échelle, on va suivre la même façon de Balzac dans *Le père Goriot* en

---

10- G.DE SAUVIGNY (Bertier de), Op.cit, PP.245-246.

11- Idem

commençant par la situation économique de chacun des pensionnaires selon leur ordre dans leur lieu de résidence dans la pension Vauquer.



### A) Mme Couture et Victorine Taillefer

Le premier étage de la pension Vauquer contient deux appartements qui sont occupés l'un par deux femmes, l'autre par la patronne de la pension. L'appartement le plus vaste du premier étage est occupé par Mme Couture qui « *avait avec elle une très jeune personne, nommée Victorine Taillefer* »<sup>12</sup> Balzac ne nous livre aucun renseignement sur l'apparence physique de Mme Couture, sur les habits qu'elle porte ou encore sur sa démarche. Par contre, nous savons que ses revenus sont faibles. En effet, elle n'a d'autre source de revenus qu'une maigre pension laissée par son défunt mari, un ancien fonctionnaire de l'État. « Elle joue le rôle de la confidente de théâtre, la « suivante » qui ne quittera pas sa « Victorine » éducative, aboutissant à une impasse narrative : les deux personnages auront simplement servi de contrepoint, chargés de présenter au héros une image féminine idéale qu'il ne peut rencontrer dans le monde. »<sup>13</sup> Quant à sa protégée, la jeune Victorine Taillefer, elle a un physique quasi maladif comme le montre son « visage pâle »<sup>14</sup> et ses « joues déjà légèrement creusées »<sup>15</sup>. Dès lors, il est évident

---

12- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.36.

13- LEFEBVRE (Anne Marie), *Le père Goriot*, Ellipses, Paris, 1998, P.49.

14- Ibid, P. 41.

15- Ibid, PP. 40-41.

qu'un petit brin de toilette, une attitude un peu plus coquette et des repas un peu plus consistants ne seraient pas de trop. Nous pourrions faire une remarque semblable en ce qui concerne son habillement qui mériterait d'être changé. En effet, Victorine dispose de « vêtements simples, peu coûteux, [qui] trahissaient des formes jeunes. »<sup>16</sup> Seulement, pour effectuer de tels changements, cela lui coûterait de l'argent.

Or, de l'argent, elle n'en a guère. Du reste, si elle en avait, elle ne se trouverait pas dans une minable pension parisienne sur la rive gauche de la Seine. Balzac nous apprend que son père « ne lui accordait que six cents francs par an »<sup>16</sup>.

Cependant, eu égard à leur situation géographique dans la maison Vauquer, ces deux femmes payent la pension la plus élevée. En effet, « la pension de ces deux femmes montait à dix-huit cents francs. »<sup>17</sup> Leur mode de vie est donc très élevé si on le rapporte à leur situation au début du roman, ce qui n'est plus le cas à la fin.

Les choses ont alors nettement évolué en la faveur de Victorine et son mode de vie peut donc s'améliorer. Suite à la mort de son frère, elle est reconnue comme étant la fille légitime du riche banquier Jean- Frédéric Taillefer. Elle quitte immédiatement la sordide pension Vauquer pour aller habiter chez son père rue Joubert, près de la Chaussée- d'Antin, lieu de prédilection des hauts bourgeois. Cette promotion géographique dans Paris illustre bien le changement du statut économique de Victorine Taillefer.

---

16- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.41..

17- Ibidem

## b) Mme Vauquer



Elle présente « la petite bourgeoisie déchue, mais prétentieuse ». <sup>18</sup> Mme Vauquer, patronne de la pension qui porte son nom, rêvait toujours d'améliorer sa situation économique. Ce désir qui lui est cher reste un rêve qu'elle n'arrivera jamais, malgré de nombreuses tentatives, à réaliser. Son aspect physique n'a rien d'enviable : « grasse, mal soignée, geignarde, l'œil vitreux, la veuve Vauquer paraît être le produit monstrueux d'une vie confinée dans les calculs mesquins, les odeurs de cuisine et l'atmosphère fétide de la salle à manger. Un chat la précède ; c'est un rat qu'elle évoque » <sup>19</sup>

---

18- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.43.

19- RIEGERT (Guy), *Le père Goriot*, Hatier, Paris, 2003, P.37.

À sa première apparition dans le roman, « la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle, sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis, elle marche en traînant ses pantoufles grimacées<sup>\*</sup>. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet, ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte »<sup>20</sup> donne un effet repoussant à cette personne. Les habits qu'elle porte sont bien loin de ce qu'on peut imaginer d'une patronne de « pension bourgeoise » : « Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. »<sup>21</sup>

Au niveau de sa situation géographique, Balzac indique que Mme Vauquer « habitait le moins considérable »<sup>22</sup> des deux appartements situés au premier étage. Évidemment, la pension lui appartenant, elle ne paye pas de loyer. À notre connaissance, cette même pension est son unique source de revenus. Au vu des services qu'elle offre à ses hôtes, nous pouvons raisonnablement imaginer qu'elle possède, jusqu'au moment où ses pensionnaires internes la quittent les uns après les autres, un revenu confortable. Du reste, Honoré de Balzac nous fait comprendre que Mme Vauquer cache bien son jeu, qu'elle est loin d'être comme ses pensionnaires dans le besoin dans la mesure où « elle n'avait avoué à personne qu'elle possédait quarante mille francs amassés sou à sou. »<sup>23</sup> Pour arriver à ce résultat elle a dû réduire ses dépenses et tenter de gagner le plus possible sur les loyers qu'elle touche (comme le fait de

---

20- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.34.

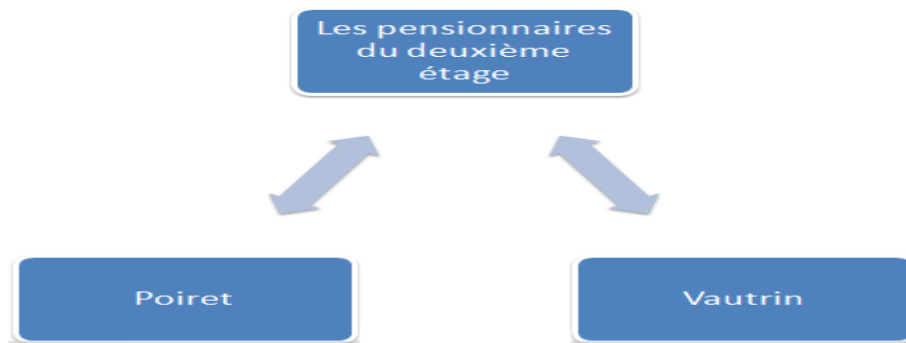
21- Ibid, P.35.

22- Ibid, P.36.

\* Grimacée : faisant de mauvais plis.



laisser en location au premier étage l'appartement le plus grand, donc celui qui rémunère le plus) ce qui explique que son mode de vie se soit apparenté involontairement à sa misérable pension et aux personnes qui l'occupent.



#### a) Vautrin

Balzac écrit que « les deux locataires du second ne payaient que soixante-douze francs par mois.»<sup>24</sup> cela nous indique que ces personnes sont plus pauvres que celles qui logent au premier. Cela nous montre aussi que ces mêmes personnes ne sont pas plus avares que les personnes qui logent au premier. Si nous poursuivons Vautrin, nous voyons bien que d'une part, il fait attention à sa personne puisqu'il « portait une perruque noire, se teignait les favoris »<sup>25</sup> Cela se reflète sur son portrait physique.

Guy Riegert nous indique que « la première impression qui de dégage est celle de la force physique. Cette force se manifeste à la pension par une vitalité débordante, une « grosse gaieté », un entrain aux plaisanteries des pensionnaires....Vautrin a l'allégresse d'un bon bourgeois heureux de tout connaître. »<sup>26</sup> Balzac à son tour nous donne aussi des détails sur le portrait physique de Vautrin « Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains

---

23- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.49.

24- Ibid, P.37.

25- Ibid, 36.

26- RIEGERT (Guy), Op.cit, P.32.



épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières souples et liantes. »<sup>27</sup> D'autre part, Vautrin n'hésite pas à se faire plaisir tant qu'il le peut : « un trait de son caractère était de payer généreusement quinze francs par mois pour le *gloria*\* qu'il prenait au dessert. »<sup>28</sup> Vautrin paye donc au minimum 72 francs (montant de sa pension) + 15 francs (prix de son gloria) = 87 francs par mois à Mme Vauquer soit 1044 francs par an, ce qui n'est pas rien pour un logement au deuxième étage dans une pension parisienne aussi misérable.

Loin de la situation économique de Vautrin nous remarquons, dans *Le père Goriot*, que Balzac l'a pris comme « un porte parole qui comme lui juge impitoyablement une société corrompue, qui ne sait plus où sont le bien et le mal : « êtes- vous meilleur que nous ? Nous avons moins d'infamie sur l'épaule que vous n'en avez dans le cœur, membres flasques d'une société gangrenée. Le meilleur d'entre vous ne me résistait pas »<sup>28</sup> crie Vautrin arrêté à Mme Vauquer. Comme

---

27- BALZAC (Honoré de), Op.cit, PP.42-43.

28- Ibidem

\* Gloria : café avec de l'eau de vie ou du rhum.

plus tard Hugo dans *Les Misérables*, Balzac- Vautrin fustige en effet cette société qui laisse les vrais crimes impunis, envoyant au bagne le malheureux, probablement lui, Vautrin qui a volé 1 000 F ou comme Jean Valjean chez Hugo, un pain pour ses enfants : « pourquoi deux mois de prison au dandy qui, dans une nuit, ôte à un enfant la moitié de sa fortune, et pourquoi le bagne au pauvre diable qui vole un billet de 1 000 F avec les circonstances aggravantes, voilà vos lois. »<sup>29</sup> Révolté contre cette société et ses lois contre cette inégalité et en fin contre cette discrimination parmi les membres de la société.

### **b) Poiret**

C'est l'équivalent masculin de Michonneau, c'est l'autre résident du second c'est Poiret. Son aspect physique n'a rien à voir avec celui de Vautrin. « Son personnage appartient au monde de Daumier\* autant qu'à celui de Henri Monnier\*\* tout est flasque et flétri en lui, de ses jambes qui flageolent à son jabot recroquevillé sur son cou de dindon. Balzac nous indique d'où vient sa déchéance : Poiret est le type de l'employé brisé par l'administration. : « système qui étouffe la conscience, annihile un homme et finit (..) par l'adapter comme vis ou écrou à la machine gouvernementale. »<sup>30</sup> Poiret apparaît comme un vieil homme handicapé si l'on tient compte de son apparence et de sa démarche. Il est également particulièrement pauvre si l'on s'en tient à sa tenue vestimentaire : il avait « la tête couverte d'une vieille casquette flasque, tenant à peine sa canne à pomme d'ivoire jauni dans sa main, laissant flotter les pans flétris de sa redingote qui cachait mal une culotte presque vide, et des jambes en bas bleus qui flageolaient comme celles

---

29- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit PP.37-38.

30- RIEGERT (Guy), Op.cit, PP.38-39

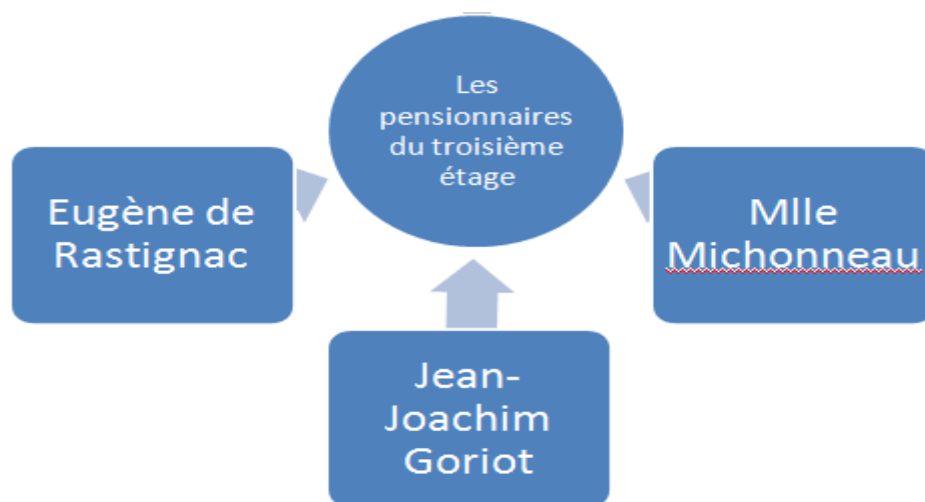
31- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 39

\* Honoré Daumier : peintre, dessinateur, graveur (1808-1879) ses caricatures l'ont rendu célèbre.

\*\* Henri Monnier : écrivain et dessinateur (1799-1877) auteur de Scènes populaires 1830, il a beaucoup influencé Balzac.

d'un homme ivre, montrant son gilet blanc sale et son jabot de grosse mousseline recroquevillée qui s'unissait imparfaitement à sa cravate cordée *autour* de son cou de dindon »<sup>31</sup> Comme Vautrin, il paye soixante-douze francs par mois pour sa pension. Bien que cela ne soit pas clairement indiqué, il semble bien que son unique source de revenus soit une pension de retraite. À part ça, nous ne savons rien de ce que possède Poiret. C'est très révélateur. Cela veut probablement dire qu'il ne possède rien de très coûteux ou tout simplement qu'il ne possède rien du tout.

On peut supposer que sa pension est particulièrement faible pour qu'il doive se contenter de loger dans une pension où il ne paye que soixante-douze francs par mois, de conserver à longueur de temps les mêmes habits sales et de n'avoir aucun bien qui lui soit familier. Dans ces conditions, étant donné que la situation économique des pensionnaires se dégrade à mesure que nous montons dans la pension, nous pouvons nous attendre au pire pour les résidents du troisième.



#### a) **Eugène de Rastignac**

C'est un étudiant plutôt sympathique, fils de bonne famille, digne dans sa pauvreté, intelligent, idéaliste. Le jeune homme est hébergé

---

31- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 39.

dans la pension Vauquer dans le troisième étage qui contient quatre chambres. Cette fois-ci, la pension mensuelle n'est plus que de quarante-cinq francs. Si l'on retranche les trente francs dus à la nourriture, cela veut dire que le loyer s'« élève » à 15 francs ! À ce prix, il est évident que insalubrité et absence de décors intérieurs doivent être caractéristiques ce lieu. Pour preuve, il est symptomatique de constater que Balzac, au sujet du troisième étage, n'emploie plus le terme d'appartement mais celui de chambre. Les gens qui occupent ces chambres sont donc forcément dans le besoin voire dans le dénuement le plus total. Le premier d'entre eux est Eugène de Rastignac qui dispose d'un physique agréable avec son « visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. »<sup>32</sup>. Par contre, il porte des habits qui en disent long sur sa situation économique : « Ordinairement il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire,



flétrie, mal nouée de l'étudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées. »<sup>33</sup>

---

32- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 42..

33-Idem.

Au début du roman, Eugène de Rastignac est tellement dans le besoin qu'il doit non seulement se contenter des affaires qu'il a déjà mais en plus il n'a même pas les moyens de payer sa pension. C'est sa « famille nombreuse [qui] se soumettait aux plus dures privations afin de lui envoyer douze cents francs par an »<sup>34</sup>

Notons que lorsque Eugène a payé son loyer c'est-à-dire 540 francs (45 x 12) par an, il ne lui reste plus que 660 francs (1200 - 540) par an pour payer tout le reste de ses dépenses (habits, loisirs, coiffeur, etc.). Cette somme est particulièrement faible et elle permet d'expliquer le fait qu'Eugène aille vendre ses habits usés, ou encore qu'il se rende dans le « monde » à pied et non en voiture lorsque commencent ses fréquentations.

Dès lors, pour réaliser son ambition de réussir par tous les moyens dans le beau monde et afin de sortir de ce milieu misérable, Eugène écrit à sa mère et à ses sœurs une lettre où il les conjure de lui envoyer de l'argent. De plus, il emprunte à Vautrin une somme d'argent très importante pour un étudiant pauvre (3000 francs), tout ceci afin de paraître comme un vrai dandy parisien: « Quand il eut essayé ses habits du soir il remit sa nouvelle toilette du matin, qui le métamorphosait complètement.»<sup>35</sup> Eugène de Rastignac cherche à se démarquer de ce milieu misérable. Il est particulièrement révélateur de constater que les nouveaux habits élégants de Rastignac causent un ébahissement général dans la pension Vauquer, où les habits des pensionnaires sont aussi laids que la pension. Progressivement, l'ambitieuse politique de changement de Rastignac porte ses fruits. Ceci est visible de façon très matérielle : tout d'abord, il reçoit de Delphine de Nucingen une montre et pas

---

34- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.36.

35- Ibid, p.190.

n'importe quelle montre, une montre Bréguet ; ensuite, à l'instar de Victorine Taillefer et de Mme Couture, il quitte la sordide pension Vauquer pour s'installer dans un lieu de Paris plus fréquentable, à savoir la « rue d'Artois, à deux pas de la rue Saint-Lazare. »<sup>36</sup> S'installer dans l'une de ces rues bourgeoises par excellence prouve que le niveau économique de Rastignac a considérablement évolué.

À cet égard, nous pouvons noter que la stratification géographique n'est pas l'apanage de la pension Vauquer. La stratification verticale a lieu partout à Paris. Lorsque Rastignac loge rue d'Artois, il se trouve dans « un appartement situé au troisième étage, sur le derrière d'une maison neuve et de belle apparence. »<sup>37</sup> S'il avait été plus riche, il serait logé au premier étage, étage noble par excellence. Rastignac « incarne l'ambition et le défi caractéristiques de l'arrivisme : le roman montre aussi comment peu à peu il se dépouille de ses scrupules et se lance dans un combat contre la société qu'il ne gagnera pas sans se laisser corrompre. Il symbolise cette jeunesse de la Restauration que Vautrin compare à un peuple d'araignées dans un bocal, obligée de se dévorer les unes les autres, c'est toute une classe sacrifiée, ayant peu d'espoir de réussite après que la Révolution eut déjà accaparé les meilleures places, donc décidée à tout tenter : Rastignac n'hésitera pas longtemps entre le travail et le monde, entre la compromission et la vertu. »<sup>38</sup>

## **B) Mlle Michonneau**

« Les personnages épisodiques peuvent se classer de diverses manières selon les oppositions que veut souligner Balzac : les pensionnaires et les externes, les maîtres et les domestiques, les oisifs et

---

36- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 279.

37- Ibid, P. 318.

38- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.41.

les travailleurs ; ou encore selon les classes sociales : les nobles, les bourgeois et le peuple ; ou enfin selon la place qu'ils occupent dans la narration. »<sup>39</sup> pour nous c'est le dernier qui montre comment Balzac met en place tout un monde autour de son héros. Mlle Michonneau présente avec d'autres les adjuvants indirects liés à l'histoire de Vautrin. Elle est l'une des autres pensionnaires du troisième étage. Son aspect extérieur est aussi écœurant que son compagnon Poiret : « la vieille demoiselle Michonneau gardait sur ses yeux fatigués un crasseux abat-jour en taffetas vert, cerclé par du fil d'archal qui aurait effarouché l'ange de Pitié. Son châle à franges maigres et pleurardes semblait couvrir un squelette, tant les formes qu'il cachait étaient anguleuses. Quel acide avait dépouillé cette créature de ses formes féminines ? Elle devait avoir été jolie et bien faite ». <sup>40</sup> La saleté et la vétusté de ses vêtements sont une preuve évidente de sa pauvreté. Sur le plan économique, elle paye comme Rastignac quarante-cinq francs par mois de pension.

Du côté de ses revenus, nous savons seulement qu'elle « disait avoir pris soin d'un vieux monsieur affecté d'un catarrhe à la vessie, et abandonné par ses enfants, qui l'avaient cru sans ressources. Ce vieillard lui avait légué mille francs de rente viagère, périodiquement disputés par les héritiers, aux calomnies desquels elle était en butte. »<sup>41</sup> Cette seule source de revenus ne peut lui suffire. C'est pour cette raison qu'elle participe activement, pour quelques pièces, à l'arrestation de Vautrin. Elle est alors forcée par la majorité des pensionnaires (internes et externes) de quitter la pension. Ainsi, même si elle quitte elle aussi la pension Vauquer à la fin du roman, elle n'a pas la même chance qu'Eugène ou que Victorine.

---

39- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.48.

40- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 38



### C) Jean-Joachim Goriot

De ce troisième étage, il reste encore la situation économique d'un personnage à présenter. Il s'agit du pensionnaire le plus connu, celui qui a donné son nom au titre de l'ouvrage : Jean-Joachim Goriot. « Personnage le plus âgé, le plus pitoyable aussi du roman, il lui donne son nom parce qu'il en est la figure la plus pittoresque. »<sup>42</sup> Dès le début de l'action du roman, soit en novembre 1819, sa situation économique est dramatique. En effet, de 1813, année de son arrivée à la pension Vauquer, à 1819, son capital n'a cessé de s'amenuiser. Ceci explique la raison pour laquelle Jean-Joachim Goriot est successivement passé du premier étage au second et enfin au troisième.

D'autre part, l'écroulement de son capital s'est immédiatement répercuté sur son aspect extérieur : « Durant la quatrième année de son établissement rue Neuve- Sainte- Geneviève, il ne se ressemblait plus. Le bon vermicellier de soixante-deux ans qui ne paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras [...] semblait être un septuagénaire hébété, vacillant, blafard. Ses yeux bleus si vivaces prirent des teintes ternes et gris-de-fer, ils avaient pâli, ne larmoyaient plus, et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. »<sup>43</sup> En fin de compte, à la fin du roman, il n'a même plus rien du tout. Lorsque Eugène de Rastignac se trouve avec la vicomtesse de Beauséant et la duchesse de Langeais, il déclare en parlant de Goriot : « Un vieillard qui vit à raison de deux louis par mois, au fond du faubourg Saint- Marceau »<sup>44</sup>

---

41- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 39.

42- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.34.

43- Ibid, PP.58-59.

44- Ibid, P.130.



Jean-Joachim Goriot va même jusqu'à sacrifier ses objets familiers, les objets qui lui sont les plus chers pour satisfaire les caprices pécuniaires de ses filles : « le père Goriot, qui sans doute avait attaché sur la barre d'une table renversée un plat et une espèce de soupière en vermeil, tournait une espèce de câble autour de ces objets richement sculptés, en les serrant avec une si grande force qu'il les tordait vraisemblablement pour les convertir en lingots. »<sup>45</sup> Guy Riegert nous montre que « Goriot, c'est avant tout l'homme d'amour, l'amour paternel, un de ces personnages qu'une passion folle et sans mesure isole, consume et détruit. »<sup>46</sup>

#### 4. Les habitants des mansardes

Dans la pension Vauquer, les domestiques sont au nombre de deux : il y a la grosse Sylvie, la cuisinière et Christophe, le garçon de peine. Ils représentent le peuple et de plus on peut les classer parmi les

---

45- BALZAC (Honoré de), Op.cit, PP.66-67..

46- RIEGERT (Guy),Op.cit, P.22.

adjuvants épisodiques <sup>47</sup> Ainsi, le fait qu'il n'y ait que deux domestiques dans la maison Vauquer ne fait confirmer notre idée selon laquelle la pension Vauquer est particulièrement pauvre et n'a de bourgeois que le nom.

D'autre part, force est de constater que Balzac ne nous donne aucun renseignement sur l'aspect extérieur des domestiques : est-ce la preuve d'un dénuement matériel ? Si en règle générale, pour les domestiques mâles, il faut qu'à cette époque les maîtres veillent à ce que leurs habits ne soient jamais ni sales ni déchirés, nous aurions bien voulu savoir ce qu'il en est de Christophe, le garçon de peine de Mme Vauquer. En ne décrivant pas les domestiques, Balzac laisse en suspens une autre question qui est celle de savoir si Mme Vauquer, qui est très près de son argent, fournit ou non à Christophe et à Sylvie certains vêtements. Pour ce qui est de leur situation géographique, Balzac a choisi de les loger au grenier dans des mansardes. Cela peut certes sembler ignoble mais cela n'a rien d'étonnant à cette époque. À Paris, la règle veut que les domestiques habitent au dernier étage de chaque maison. Dans les mansardes auxquelles on accède par l'escalier de service.

Donc, on peut dégager que les salaires de Sylvie et Christophe sont modestes. Du surcroît, on peut penser que Mme Vauquer, dans un souci d'économie, ne donnait que peu de choses à ses domestiques. Il y a d'abord et surtout chez Balzac les pourboires qui proviennent des allées et venues de Christophe qui joue le rôle de messenger en faveur du père Goriot de la pension Vauquer aux maisons du faubourg Saint Germain (quartier aristocratique) et de la Chaussée-d'Antin (quartier de la haute bourgeoisie). Christophe déclare ainsi qu' « il [le père Goriot] ne donne pas grand-chose ; mais les

---

47- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.38.

dames chez lesquelles il m'envoie quelquefois allongent de fameux pourboires et sont joliment ficelées. »<sup>48</sup> Ensuite, il y a comme autre source d'argent une coutume ancienne, inscrite dans les mœurs : la distribution des étrennes (gratification remise à certains employés) qui a lieu le 1<sup>er</sup> janvier de chaque année. À cet égard, Sylvie, la cuisinière, qui se préoccupe du peu d'argent qu'elle possède, indique à Christophe que « sauf lui [Vautrin] et Mme Couture, qui ne sont pas regardants, [les autres pensionnaires] voudraient nous retirer de la main gauche ce qu'ils nous donnent de la main droite au jour de l'an »<sup>49</sup>

On remarque dans l'état des habitants des mansardes, Balzac ne donne pas même un chiffre concernant la rémunération des domestiques et sur leurs revenus annexes. Mais nous pouvons dire que le niveau de vie du domestique est lié à celui de ses patrons.

En traitant l'échelle économique des pensionnaires on peut dire que la pension de Vauquer créée par Balzac est une sordide maison où viennent s'entasser les gens les plus pauvres de Paris. Ensuite, la description faite par Balzac de cette pension établie rue Neuve- Sainte- Geneviève, sur la rive gauche de Paris, est une illustration parmi d'autres de l'extrême pauvreté qui habite cet endroit situé « entre le quartier latin et le faubourg Saint- Marceau. »<sup>50</sup> De même, dans cette pension, les pensionnaires cherchaient à travailler pour subvenir à leurs besoins. Mais les seules personnes qui travaillent pour assurer un revenu sont celles qui se situent au plus bas dans l'échelle économique, c'est-à-dire les domestiques c'est parce qu'ils sont dépendants de leur patronne. D'après l'échelle économique, la pension Vauquer représente une micro-société à

---

48-BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.70.

49- Ibid, P.69.

50-Ibid, 27.

l'intérieur de Paris puisque dans la même maison, la situation économique des pensionnaires est fort différente. Le tableau dressé par Balzac semble très réaliste. G. de Bertier de Sauvigny a ainsi écrit que sous la Restauration « les classes s'étagaient du bas en haut des immeubles, suivant les loyers qui allaient en décroissant, ce qui se conçoit à une époque qui ne connaissait pas les ascenseurs. Ainsi, dans une maison de la place Vendôme, qui était une situation des plus recherchées, le premier étage se louait à raison de 600 F par mois et les attiques pour 40 F ; ailleurs les loyers des petites gens pouvaient varier de 50 à 400 francs par an. »<sup>51</sup>

L'échelle économique de la pension Vauquer prend ainsi la forme d'un système mathématique puisque, à mesure que l'on monte dans la maison, le loyer diminue (jusqu'à atteindre 0 F pour les domestiques) et la situation économique se détériore ; mais ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres de la stratification verticale qui domine alors de manière effective le Paris du début du XIXe siècle. Le facteur économique n'est pas le seul à constituer la classification sociale on a aussi le facteur de l'importance du pouvoir.

## **B) Échelle de pouvoir**

Dans *Le père Goriot*, l'échelle du pouvoir a pris plusieurs aspects selon le charisme de chaque pensionnaire, selon la pression économique et en fin selon les relations entre les pensionnaires pendant les heures du jour.

Chaque groupe social, chaque profession, chaque lieu a son langage, qui indique d'une manière évidente les personnes qui lui appartiennent. Balzac dans *Le père Goriot* préférait utiliser le langage

---

51- G.DE SAUVIGNY (Bertier de), Op.cit, P.259

populaire ; il emprunte fréquemment des mots, des tournures, des images, des métaphores, et se plaît à en souligner la valeur expressive. En classant les pensionnaires selon la langue et la culture, nous pouvons les grouper en trois types distingués : les pensionnaires les plus prolixes comme Vautrin. Il était un personnage extraverti et il aimait toujours à outrer les prononciations consonantiques : « Voilà maman Vauquerre belle comme un astre, ficelée comme une carotte. »<sup>52</sup> Il ne recule pas devant certaines familiarités de langage qui sont à la limite de la vulgarité comme celle-ci : « La Camuse\* aura longtemps tort avec moi. »<sup>53</sup> De même Vautrin devient argotique quand il est démasqué : « ces trois mouchards-là répandaient tout mon raisiné sur le trimar\*\* domestique de maman Vauquer »<sup>54</sup> Ou encore : « ces gens-là vont se faire un plaisir de me traîner pour m'otolonder\*\*\* »<sup>55</sup> De plus, « L'aspect exubérant de son tempérament est également attesté par les refrains que cet homme a toujours au bord des lèvres »<sup>56</sup> La première citation : « J'ai longtemps parcouru le monde, et l'on m'a vu de toute part\*\*\*\* ... »<sup>57</sup> La seconde citation : « ô femmes innocentes, malheureuses et persécutées\*\*\*\*\* »<sup>58</sup> La troisième citation : « Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin\*\*\*\*\* »<sup>59</sup> La quatrième citation de Vautrin : « Ma Fanchette est

---

52- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.290.

53- Ibid, P. 304.

54- Ibid, P.307.

55- Ibid, P.309.

56- Éric Bordas, Balzac, Discours et détours. Pour une stylistique de l'énonciation romanesque, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. Champs du signe, 1997, p. 75.

57- Ibid, P.72.

58- Ibid, P.75.

59- Ibid, P. 85.

\* La camuse : la mort

\*\* tout mon raisiné sur le trimar : tout mon sang sur le sol ou sur le plancher

\*\*\* m'otolonder : m'abrutir.

\*\*\*\* air d'un célèbre opéra-comique de Nicolas Isouard, Joconde ou les Coureurs d'aventures(1814).

\*\*\*\*\* une pantomime de Balisson de Rougemont (1781-1840), parodie de mélodrame, s'intitulait La Femme innocente, malheureuse et persécutée.

\*\*\*\*\* François de Malherbe (1555-1628), Consolation à Du Périer

charmante dans sa simplicité\*... »<sup>60</sup> La cinquième citation de Vautrin : « ô Richard, ô mon roi ! L'univers t'abandonne\*\* »<sup>61</sup> Enfin, la dernière citation de Vautrin : « Dormez, mes chères amours ! Pour vous je veillerai toujours\*\*\* »<sup>62</sup>

Ces petites citations, qui vont de la chansonnette à l'air d'opéra, signalent un autre aspect de la personnalité de Vautrin : son savoir, et plus exactement l'éclectisme de ses références, des références qui s'inscrivent dans leur grande majorité dans cette période de la Restauration. « Vautrin n'est pas qu'un bourgeois fort en gueule, c'est un homme qui semble tout connaître. Vautrin parle le discours du savoir universel, celui-là même qui semble le plus souvent l'apanage du narrateur. »<sup>63</sup> Un passage du Père Goriot résume à lui tout seul cette idée de savoir universel détenu par Vautrin : « Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : « Ça me connaît. » Il connaissait tout d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. »<sup>64</sup>

Dans le niveau de la langue et de la culture on peut mentionner à côté de Vautrin, Eugène de Rastignac : « sa tournure, ses manières, sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût. »<sup>65</sup> Rastignac utilisait un langage soutenu, c'est une personne cultivé comme la prouve sa qualification « bachelier ès Lettre et bachelier de droit.

---

60- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.274.

61- Ibid, P.280.

62- Ibid, P.286.

63- Éric Bordas, Op.cit, P.75.

64- Ibid, P.43.

\* complet d'un vaudeville de Jean Baptiste Vial, Les Deux Jaloux(1813).

\*\*air célèbre de Richard Cœur de Lion(1784), opéra comique d'André Modeste Grétry.

\*\*\* refrain d'une romance d'Amédée de Beauplan, insérée en 1819 dans un vaudeville de Scribe et Delavigne, La Somnambule.

De surcroît, on peut citer aussi la personne de Mme Vauquer. Ses propos et sa culture sont bien loin du niveau de Vautrin et Rastignac. Cette petite bourgeoise parisienne utilise un parler populaire. Le narrateur insiste, par exemple, sur ce que madame Vauquer « prononce obstinément tieuilles », mais il s'agit là d'un tic qui lui est propre. Les prononciations populaires sont très nombreuses. Citons entre autres les phrases : « parle donc bien Sylvie, reprit Mme Vauquer : on dit le patron-minette\* »<sup>66</sup>

Le deuxième groupe comprend les personnes qui parlent peu comme dans l'état de Mme Couture qui utilise un langage très poli, très courtois, mais que l'on entend peu souvent et parallèlement Victorine Taillefer. Quant à Mlle Michonneau, non seulement elle parle très rarement aux autres pensionnaires mais en plus elle emploie un langage familier tels que les mots « gratis ou encore puff\*\* » Balzac ne nous dit rien sur niveau de culture de ces trois personnages. De même Poiret, dispose d'un langage correct mais ses connaissances sont très rares. Pour preuve, elles se limitent à la citation d'une expression bien célèbre : « Qui a bu boira »<sup>68</sup> et à un souvenir personnel : « En arrivant à la maison Vauquer, il s'était faufilé dans une suite de passages et de citations transitoires qui l'avaient amené à raconter sa déposition dans l'affaire du sieur Ragoulleau et de la dame Morin\*\*\*, où il avait paru en qualité de témoin à décharge. »<sup>69</sup> Avec Jean-Joachim Goriot, on descend encore

---

63- Éric Bordas, Op.cit, P.75.

64- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.43.

65- Ibid, P.42.

66- Ibid, P.71.

67- Ibid, P. 272.

68- Ibid.

\* déformation de la vieille expression « dès potron-minet » ou dès potron-jacquet » déguerpi dès la pointe du jour.

\*\* Puff : Banqueroute.

\*\*\* L'affaire du sieur Ragoulleau et de la dame Morin : affaire criminel en 1812. La dame Morin a été condamnée aux travaux forcés pour tentative d'extorsion de signature et d'assassinat sur le sieur Ragoulleau.



d'un niveau. Goriot communique très rarement avec les autres pensionnaires (en dehors de Rastignac). Son niveau de langue est correct: « Ses ormoires (il prononçait ce mot à la manière du menu peuple) »<sup>70</sup> ou encore « gobichonner<sup>\*\*\*</sup> »<sup>71</sup>

Le troisième groupe contient les personnes qui parlent comme le peuple. Pour ce groupe on peut signaler Sylvie et Christophe, les deux domestiques ou bien les véritables représentants du peuple par leur langage. Pour Sylvie on peut citer les phrases suivantes. « C'te farce » ; « c'est le brouillard qu'est à couper au couteau »<sup>72</sup>; « Tant y a que vous pouvez déjeuner à dix heures »<sup>73</sup> Quant à Christophe on peut aussi accumuler ces citations :

« M.Vautrin qu'est un bon homme tout de même,(.); « Encore qu'est-ce qu'ils donnent ! fit Christophe, une méchante pièce, et de cent sous ....(Christophe est même le spécialiste dans la pension des prononciations populaires) : « Qué baraque ! »<sup>75</sup> Non seulement les domestiques ne semblent pas en mesure tenir tête aux autres membres de la pension sur le plan linguistique, mais en plus, ils semblent particulièrement faibles sur le plan intellectuel. Sylvie en est le meilleur exemple. Tout d'abord, elle pense que Vautrin n'est pas coupable des agissements qu'on lui reproche. Ensuite, elle s'imagine que Mlle Michonneau va toucher une rente pour avoir dénoncé Vautrin : « Et penser que Mlle Michonneau, qui vous [Mme Vauquer] fait tout ce tort, va recevoir, à ce qu'on dit, mille écus de rente, s'écria Sylvie »<sup>75</sup> Sylvie

---

69- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 273.

70- Ibid, P.47.

71- Ibid, P.317.

72- Ibid, P.70.

73- Ibid, P.71.

74- Ibid, P.69.

75- Ibid, P. 327.

\*\*\* gobichonner : bien manger (familier).

nous fait penser à ces gens qui s'intéressent beaucoup aux rumeurs qui circulent.

## 2- La Domination

D'un part et d'autre part, on peut ajouter avec le niveau de langue et de culture la domination des autres. Dans *Le père Goriot*, c'est facile de distinguer la domination des uns sur les autres soit par les mots soit par les regards. Dans premier plan on peut trouver Vautrin qui était le principal animateur de la pension comme le prouvent ces quelques extraits : « Sa voix de basse-taille, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait point. »<sup>76</sup>; « une conversation pleine de coq-à-l'âne, un véritable opéra que Vautrin conduisit comme un chef d'orchestre »<sup>77</sup>; « Mon petit gars [à Rastignac], nous ne sommes pas assez rusé pour lutter avec notre papa Vautrin, et il vous aime trop pour vous laisser faire des sottises. Quand j'ai résolu quelque chose, le bon Dieu seul est assez fort pour me barrer le passage. »<sup>78</sup> On peut exprimer la domination de Vautrin en utilisant les mots de Guy Riegert dans son œuvre *Le père Goriot* où il dit : « pourtant son portrait construit presque entièrement sur des oppositions, produit une impression douteuse que les pensionnaires, superficiels ou indifférents et qui voient en lui un brave homme, ne ressentent pas, mais qui n'échappe pas au lecteur. En lui, se combinent souplesse et dureté, bonhomie et résolution, complaisance et cynisme. C'est qu'à la force corporelle sont liées une inquiétante force de caractère et une énergie hors du commun, que le regard trahit. Ce regard de Vautrin est le trait le plus souvent mentionné parce que le plus remarquable. Qu'il mette Victorine mal à l'aise ou qu'il remue en Rastignac quelques cordes

---

76-BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.43.

77- Ibid, P.284.

78- Idem.

mauvaises, il révèle les autres à eux-mêmes autant qu'il laisse pressentir sa personnalité. Sa puissance est faite d'un mélange de volonté concentrée et de hardiesse, qui explique son magnétisme. »<sup>79</sup>.

Le seul personnage qui décide de contre-attaquer face aux remarques ironiques, désobligeantes ou parfois même blessantes de Vautrin est Eugène de Rastignac. En se mesurant à Vautrin, non seulement le personnage de Rastignac prend plus de consistance mais il mérite de figurer parmi les « dominants » de la pension Vauquer. Certains passages sont à cet égard très révélateurs du changement qui s'opère progressivement dans le comportement du jeune homme : « Je ne suis plus disposé à souffrir les plaisanteries de ceux qui m'appellent M. le marquis, répondit-il [à Vautrin]. Ici, pour être vraiment marquis, il faut avoir cent mille livres de rente, et quand on vit dans la Maison Vauquer on n'est pas précisément le favori de la Fortune. » (.....) « Qui vexera le père Goriot s'attaquera désormais à moi »<sup>80</sup>

La seconde catégorie comprend les pensionnaires qui parlent peu ou qui n'ont rien à dire. Concernant Mme Couture on n'a toujours rien, elle est neutre. Pour Victorine, elle a mis à part son intérêt. Quant à Mlle Michonneau, la discrétion est de rigueur dans son comportement (aussi bien dans ses gestes que par ses mots) « Mlle Michonneau entra doucement, salua les convives sans rien dire, et s'alla placer près des trois femmes. »<sup>81</sup> La seule personne qu'elle domine est son compagnon Poiret : « pour ce à quoi vous [Poiret] êtes bon, vous pouvez bien vous promener, ajouta-t-elle. »<sup>82</sup> Poiret se distingue par le vide de ses paroles. Poiret agit comme un perroquet, il parle mais pour ne rien dire et ceci tout au long du roman. Cela frôle parfois le ridicule: « Poiret parlait, raisonnait,

---

79- RIEGERT (Guy), Op.cit, PP.32-33.

80- BALZAC (Honoré de), Op.cit, PP.138-139.

81- Ibid, P.84.

82- Ibid, P.301.

répondait ; il ne disait rien, à la vérité, en parlant, raisonnant ou répondant, car il avait l'habitude de répéter en d'autres termes ce que les autres disaient »<sup>83</sup>; « Les bons amis font les bons comptes, répéta Poiret en regardant Vautrin. »<sup>84</sup>; « Se battre ! répéta Poiret. »<sup>85</sup> Si Poiret ne brille donc pas par l'originalité de ses propos, au moins a-t-il le mérite de participer à la vie de pension. Ce qui est loin d'être le cas du père Goriot qui « regardait les convives d'un air niais, comme un homme qui tâche de comprendre une langue étrangère. »<sup>86</sup> La seule personne que Goriot domine est le domestique Christophe : « Christophe, cria le père Goriot, monte avec moi. »<sup>87</sup>

Les domestiques de la pension Vauquer font partie de la troisième catégorie. De par leur statut de domestique, ils sont dominés verbalement par tous les pensionnaires. Le plus étonnant est qu'il s'établit une hiérarchie entre les domestiques. La grosse Sylvie, qui exécute ce que désire sa patronne : « Ah ! Madame, je dirai comme vous voudrez. »<sup>88</sup> domine son collègue : « Vous a-t-il [Vautrin] donné quelque chose ? » « Christophe, vous a-t-on dit quelque chose ? »<sup>89</sup> On peut même dire que Sylvie méprise Christophe, qu'elle se montre particulièrement hautaine à son égard dans la mesure où elle le vouvoie. Christophe est donc dominé verbalement par tous les personnages. La domination ne s'arrête pas aux paroles. Elle peut résulter d'une pression économique.

### **Pression économique**

On peut diviser cette pression en deux groupes : les dominants

---

83- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.60.

84- Ibid, P.172.

85- Ibid, P.173.

86- Ibid, P. 86.

87- Ibid, P.73.

88- Ibid, P.71.

89- Ibid, P.69.

et les dominés. Quand on veut traiter la pression économique, il faut penser sans cesse à Vautrin : « Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à Mme Vauquer et à quelques pensionnaires, mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard et plein de résolution. »<sup>90</sup> Il est intéressant de noter que Vautrin joue parfaitement son rôle de rentier. Il n'hésite pas à prêter de l'argent à n'importe qui, et en premier lieu à ceux qui lui tiennent tête. C'est pourquoi il lance son dévolu sur Eugène de Rastignac : « Rastignac voulut donner pour boire au facteur des Messageries Royales ; et ne trouva rien dans sa poche. Vautrin fouilla dans la sienne, et jeta vingt sous à l'homme. »<sup>91</sup> Là, il s'agit de peu de chose mais plus loin dans le roman, Vautrin éveille l'envie de Rastignac pour une bien plus grosse somme d'argent : « Ce démon prit dans sa poche un portefeuille, et en tira trois billets de banque qu'il fit papilloter aux yeux de l'étudiant. » ; « Prenez ces chiffons, et mettez-moi là-dessus, dit-il en tirant un timbre, là, en travers : Accepté pour la somme de trois mille cinq cent francs payables en un an. Et datez ! »<sup>92</sup>

La domination économique de Vautrin sur Rastignac n'est plus seulement morale, elle est également matérielle car Vautrin lui donne de l'argent contre une lettre de change, avec un billet à ordre (qui est une simple reconnaissance de dette et qui a la particularité d'être transmissible). Une autre personne que l'on peut qualifier de dominante est Mme Vauquer. Cette dernière exerce une pression constante sur les pensionnaires par le paiement de la pension qui lui est due et sur ses domestiques puisque leur revenu et leur situation dépendent de son bon

---

90- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.43.

91- Ibid, P.170.

92- Ibid, PP..240-241.

vouloir. Notons que certains personnages ne rentrent dans aucune logique de pression économique, ni en tant que dominants, ni en tant que dominés : c'est le cas de Mme Couture, Victorine Taillefer, Poiret et Mlle Michonneau. Les autres pensionnaires font partie de ce qu'on appelle communément les dominés.

Nous remarquons que Eugène de Rastignac est parmi les dominés par Vautrin, mais dans son cas ce n'est que une situation temporaire : « Je vais vous rendre, reprit Rastignac qui défit promptement un sac et compta cent quarante francs à Mme Vauquer. Les bons comptes font les bons amis, dit-il à la veuve. Nous sommes quittes jusqu'à la Saint- Sylvestre. Changez-moi ces cent sous. [...] Voici vingt sous, dit Rastignac en tendant une pièce au sphinx en perruque. »<sup>93</sup>; « Le lendemain matin, il s'empressa de demander à Vautrin s'il avait encore sa lettre de change. Sur une réponse affirmative, il lui rendit les trois mille francs en manifestant un plaisir assez naturel. »<sup>94</sup> Il y a aussi un autre cas qui représente cette pression, c'est le cas de Jean- Joachim Goriot et le plus sévère que son cas est permanent. Sa situation est un peu spéciale dans la mesure où la pression économique ne provient pas de la pension Vauquer mais de l'extérieur. Goriot est prêt à tout pour faire plaisir à ses filles, pour satisfaire le moindre de leurs caprices ou la moindre de leurs difficultés financières (un comble pour des femmes faisant partie de la haute société parisienne, l'une étant comtesse et l'autre baronne). Ainsi, Jean-Joachim Goriot, sans cesse au bord de la rupture, va jusqu'à sacrifier les objets personnels qui lui sont les plus chers pour subvenir aux besoins de ses filles : « le père Goriot, qui avait déroulé son câble, prit la masse d'argent, la mit sur la table après y avoir étendu sa couverture, et l'y roula

---

93-BALZAC (Honoré de), Op.cit, P172.

94- Ibid, P. 244.

pour l'arrondir en barre, opération dont il s'acquitta avec une facilité merveilleuse. »<sup>95</sup>

## C). Échelle sociale

### 1- Classe sociale

#### a) noblesse et haute bourgeoisie

Sous la Restauration « l'existence de la noblesse était reconnue par la Charte : « la noblesse ancienne reprend ses titres, la nouvelle conserve les siens, le roi fait des nobles à volonté, mais il ne leur accorde que des rangs et des honneurs sans aucune exemption des charges et des devoirs de la société. »<sup>96</sup> Quant à la haute bourgeoisie, c'est son âge d'or. Cette bourgeoisie se dressa comme la protectrice du peuple et elle visait au maintien de l'ordre, à la défense de la propriété, à la stabilité de la famille au prestige de l'argent ; des honneurs et des situations acquises. Dans notre petite société, la pension de Mme Vauquer, deux personnages, par leurs origines, font partie du milieu de l'aristocratie parisienne : Eugène de Rastignac et Victorine Taillefer. À son arrivée à Paris, Eugène n'est encore qu'un provincial : « un jeune homme venu des environs d'Angoulême à Paris pour y faire son droit »<sup>96</sup> Ensuite, nous apprenons que c'est un hobereau : « Son père, sa mère, ses deux frères, ses deux sœurs, et une tante dont la fortune consistait en pensions, vivaient sur la petite terre de Rastignac. »<sup>97</sup> À ce sujet, Jean-Hervé Donnard déclare que les gentilshommes campagnards étaient le plus souvent pauvres, et chargés d'une nombreuse famille<sup>98</sup> Vautrin, sans

---

95- Balzac (honoré de), op. cit, P. 67

96- G.DE SAUVIGNY (Bertier de), Op.cit, P.247.

96- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 36.

97- Ibid, P.61.

98- DONNARD (Jean- Hervé), *Les réalités économiques et sociales dans « la Comédie humaine »*, Armand Colin, Paris, 1961, P.163.

se tromper, établit le « compte » de Rastignac : « Nous avons, là-bas, papa, maman, grand-tante, deux sœurs (dix-huit et dix-sept ans), deux petits frères (quinze et dix ans), voilà le contrôle de l'équipage. La tante élève vos sœurs. Le curé vient apprendre le latin aux deux frères. La famille mange plus de bouillie de marrons que de pain blanc, le papa ménage ses culottes, maman se donne à peine une robe d'hiver et une robe d'été, nos sœurs font comme elles peuvent. [...] Nous avons une cuisinière et un domestique, il faut garder le décorum, papa est baron. »<sup>99</sup> Loin de renier son statut social, Eugène de Rastignac le peaufine jusqu'à ne plus être Eugène de Rastignac fils du baron de Rastignac mais Eugène de Rastignac, noble de Paris. C'est ainsi qu'il dispose de ses propres armoiries : « Ses armes étaient intérieurement émaillées dans l'or de la boîte. Ce bijou si longtemps envié, la chaîne, la clef, la façon, les dessins répondaient à tous ses vœux. »<sup>100</sup>

Quant à Victorine Taillefer, elle provient du milieu aristocratique parisien. Elle est la fille d'un riche banquier, Jean- Frédéric Taillefer. Décidément très au courant de la situation d'autrui, Vautrin déclare : « En héritant de son frère, Victorine aura quinze petits mille francs de rente. J'ai déjà pris des renseignements, et sais que la succession de la mère monte à plus de trois cent mille. »<sup>101</sup>

## **B) Les classes moyennes**

Elle a pour but de rassembler des personnes dont le statut économique, professionnel et culturel est très différent mais dont le statut social est relativement homogène. Dans ce cas là, on a regroupé Mme Vauquer, Mme Couture, Vautrin et Poiret dans un même ensemble.

---

99- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 177.

100- Ibid, P.279.

101- Ibid., PP. 284-285.



La veuve Vauquer est une petite bourgeoise qui se dit « née de Conflans »<sup>102</sup> ce qui semble indiquer qu'elle n'est pas noble. En fait, elle insiste trop sur cette particule. Mme Vauquer déclare ainsi en parlant d'elle : « quand une honnête femme, née de Conflans, donne à dîner avec toutes bonnes choses, mais à moins que la fin du monde n'arrive... Mais c'est ça, c'est la fin du monde. »<sup>103</sup> Signalons que sa situation sociale n'a pas évolué depuis bien longtemps dans la mesure où, « depuis quarante ans, [elle] tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve- Sainte- Geneviève, entre le quartier latin et le faubourg Saint- Marceau. »<sup>104</sup> Quant à Mme Couture, nous n'avons que de petites choses. Balzac signale seulement qu'elle est la « veuve d'un commissaire- ordonnateur\* de la République française. »<sup>105</sup> D'autre part, Vautrin tente de faire croire à tout le monde qu'il provient d'un autre milieu que le sien. C'est ainsi qu'il dit appartenir au milieu du négoce. Son ennemi Gondureau explique à Mlle Michonneau et à Poiret que « Trompe- la- Mort [Vautrin], en venant ici, a chassé la peau d'un honnête homme, il s'est fait bon bourgeois de Paris, il s'est logé dans une pension sans apparence. »<sup>106</sup> Enfin Poiret est un ancien employé à la retraite C'est d'abord Balzac qui écrit : « peut-être avait-il été employé au ministère de la Justice [...]. Peut-être avait-il été receveur à la porte d'un abattoir, ou sous-inspecteur de salubrité. Enfin cet homme semblait avoir été l'un des ânes de notre grand moulin social »<sup>107</sup>. Gondureau est encore plus clair à son égard : « Vous-même, monsieur [Poiret], pourriez être de nouveau

---

102- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.27.

103- Ibid, P.327.

104- Idem

105- Ibid, P.36.

106- Ibid.,P.269.

107- Ibid, PP.39-40.

\* commissaire- ordonnateur : sorte d'intendant dans l'administration des armées.

employé dans l'administration, devenir secrétaire d'un commissaire de police, fonctions qui ne vous empêcheraient point de toucher votre pension de retraite. »<sup>108</sup>

### **C) Le peuple**

Le terme de peuple a longtemps groupé tous ceux qui n'appartiennent ni au clergé, ni à la noblesse ni à la bourgeoisie. La même désignation a existé au XIX<sup>e</sup> Siècle. Au XVIII<sup>e</sup> Siècle, s'attachait au peuple une notion d'infériorité. Même après la Révolution et durant tout au cours du XIX<sup>e</sup> Siècle, les progrès accomplis pour améliorer le sort des masses furent très lents. Tous les bénéfices réalisés par la Révolution allèrent à la bourgeoisie, mais le peuple continua à végéter dans la misère.

Sous la Restauration, le machinisme s'étendait rapidement changea complètement les conditions de la production, mais ce développement ne favorisa que la classe des capitalistes et n'eut aucune répercussion sur le sort des travailleurs.

Pendant la monarchie de Juillet les ouvriers connaîtront une des périodes les plus sombres de leur histoire. C'est au cours du règne Louis Philippe que la misère ouvrière atteignit son paroxysme et la question sociale se posa dans toute son ampleur.

Dans cette micro-société, nous avons des personnages qui ce peuple misérable : Mlle Michonneau, Jean-Joachim Goriot et les deux domestiques. Le statut social de Mlle Michonneau n'a rien de très glorieux. Le nom de Vérolleau que Balzac lui donne dans la Revue de Paris laisse supposer que Mlle Michonneau était dans sa jeunesse une prostituée. Mlle Michonneau fait donc partie plus que tout

---

108-BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.269.

autre individu du milieu populaire parisien. Balzac laisse quelques détails à ce sujet : « avait-elle trop aimé, avait-elle été marchande à la toilette, ou seulement courtisane ? »<sup>109</sup> Mlle Michonneau fréquente à présent Poiret mais sa condition n'évolue guère pour autant.

Jean-Joachim Goriot est lui aussi issu du peuple. C'est un « ancien fabricant de vermicelles, de pâtes d'Italie et d'amidon »<sup>110</sup>. S'il a fait fortune avant d'arriver à la pension Vauquer, nous voyons bien qu'à la fin de sa carrière il revient à la case départ c'est-à-dire parmi les pauvres et même parmi les miséreux.

Le statut des domestiques dépend de leur patronne. De cela on peut comprendre clairement le contrôle qu'exerce Mme Vauquer sur ses deux domestiques et inversement que Christophe et Sylvie se situent au niveau le plus bas de la classe sociale. Reste que le statut social n'est pas uniquement fondé sur la classe sociale. Il dépend également des mœurs des personnes

## **2- les mœurs des pensionnaires**

Nous pouvons classer les pensionnaires en trois catégories : les pensionnaires appréciés par l'argent comme Mme Vauquer, les pensionnaires modérés dans leurs comportements comme Rastignac, et les pensionnaires indésirables comme Mme Couture.

### **a) les appréciés**

On trouve évidemment la très ambitieuse Mme Vauquer : « Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendarmer pour

---

109- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.38.

110- Ibid., P.36.

se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à livrer Georges ou Pichegru, si Georges ou Pichegru étaient encore à livrer. »<sup>111</sup> Les phrases qui montrent son amour pour l'argent ou pour toute forme de richesse sont très nombreuses : « Mme Vauquer souhaitait peu leur présence [les pensionnaires du troisième étage] et ne les prenait que quand elle ne trouvait pas mieux : ils mangeaient trop de pain. »<sup>112</sup>; « Ces sept pensionnaires [les pensionnaires internes] étaient les enfants gâtés de Mme Vauquer qui leur mesurait avec une précision d'astronome les soins et les égards, d'après le chiffre de leurs pensions. »<sup>113</sup>; « Les yeux de la veuve s'allumèrent quand elle l'aida [le père Goriot] complaisamment à déballer et ranger les louches, les cuillers à ragoût, les couverts, les huiliers, les saucières, plusieurs plats, des déjeuners en vermeil »<sup>114</sup>; « quelques ignobles que fussent sa conduite ou ses vices [en parlant de Goriot], l'aversion qu'il inspirait n'allait pas jusqu'à le faire bannir : il payait sa pension. »<sup>115</sup> « Au moment où Eugène achevait de lire le griffonnage de Bianchon, il voit entre les mains de Mme Vauquer le médaillon à cercle d'or où étaient les cheveux des deux filles. »<sup>116</sup> Mme Vauquer est une personne avare, cupide, d'une férocité terrible quand il s'agit de ses intérêts. Malheureusement elle n'est pas la seule dans ce cas.

Mlle Michonneau en est un autre exemple, moins présent dans le roman mais plus mesquin : « Mlle Michonneau craignait de jeter les yeux sur l'argent, de peur de montrer sa convoitise. »<sup>117</sup>; « Si M. Vautrin était ce Trompe-la-Mort, peut-être y aurait-il plus d'avantage à s'arranger avec lui. »<sup>118</sup>; « Mais mon terme est payé, je suis ici pour

---

111- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.35.

112- Ibid, P.36.

113- Ibid, P.37.

114- Ibid, P.47.

115- Ibid.,P.55.

116- Ibid, P.417.

117- Ibid, P.170.

118- Ibid.,P. 272.

mon argent comme tout le monde, dit-elle, en lançant un regard de vipère sur les pensionnaires. »<sup>119</sup> Mlle Michonneau est disposée à toutes les besognes pour un peu d'argent, on la sent âpre au gain jusqu'au crime. Les deux domestiques révèlent leur petitesse : « Christophe et la grosse Sylvie prenaient tranquillement leur café, préparé avec les couches supérieures du lait destiné aux pensionnaires, et que Sylvie fit longtemps bouillir, afin que Mme Vauquer ne s'aperçût pas de cette dîme illégalement levée. »<sup>120</sup> ; « Après avoir rempli le verre d'Eugène, il [Christophe] s'en versa lentement quelques gouttes qu'il dégusta, pendant que ses deux voisins buvaient »<sup>121</sup> Nous pouvons souligner le fait que plus la personne est riche, plus la recherche de profit est grande.

#### b. Les « modérés »

Dans ce groupe, le plus remarquable c'est Eugène de Rastignac. « Toujours présent, présent partout, à la fois dans le grand monde et à la pension Vauquer, menant une enquête sur le vermicellier, surprenant les secrets des familles, au centre de toutes les intrigues, Rastignac est en effet le délégué du romancier dans son livre. »<sup>122</sup> La morale de ce personnage évolue de façon spectaculaire tout au long du roman D'abord, « comme il arrive aux âmes grandes, il voulut ne rien devoir qu'à son mérite »<sup>123</sup> Puis il se range progressivement du côté des intéressés : « Vautrin a raison, la fortune est la vertu! »<sup>124</sup> Mais il y a toujours en lui un certain code de conduite : « Il résolut d'aller prévenir pendant la soirée messieurs Taillefer père et fils. »<sup>125</sup> Il reste fidèle à l'une

---

119 BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.311.

120- Ibid, P.68.

121- Ibid, P.282.

122- RIEGERT (Guy), Op.cit, P.26.

123- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.62.

124- Ibid, P.138.

125- Ibid, P. 276.

des personnes qui l'a aidé dans son entreprise, en l'occurrence le père Goriot : « il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme »<sup>126</sup>

D'autre part, Vautrin, de son côté, cache bien ses mœurs réelles (jusqu'à son arrestation). Il passe pour une personne à la fois agréable : « Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait ses services. » et mystérieuse : « Ses mœurs consistaient à sortir après le déjeuner, à revenir pour dîner, à décamper pour toute la soirée, et à rentrer vers minuit »<sup>127</sup>

On ajoute aussi pour le même groupe Poiret. Bien qu'étant le complice de Mlle Michonneau, Poiret n'en garde pas moins un certain code de morale : « Ainsi que l'a dit ce monsieur [Gondureau], qui me paraît fort bien, outre qu'il est très proprement couvert, c'est un acte d'obéissance aux lois que de débarrasser la société d'un criminel, quelque vertueux qu'il puisse être. »<sup>128</sup>

### **c. les pensionnaires purs**

Mme Couture, qui est peu présente dans le roman, n'apparaît que lors de situations qui lui sont favorables : « Parente éloignée de la mère de Victorine, qui jadis était venue mourir de désespoir chez elle, Mme Couture prenait soin de l'orpheline [Victorine] comme de son enfant. »; « La bonne femme menait Victorine à la messe tous les dimanches, à confesse tous les quinze jours, afin d'en faire à tout hasard une fille pieuse. »<sup>129</sup> Mme Couture se distingue par ses actes de générosité et de piété. Sa protégée a quasiment la même attitude. Victorine Taillefer se distingue par des sentiments nobles. Elle déborde de sentiments affectifs : « Les sentiments religieux offraient un avenir à

---

126- BALZAC (Honoré de), Op.cit., P.419.

127- Ibid, P.43.

128- Ibid, P.272.

129- Ibid., P.41.

cet enfant désavoué, qui aimait son père [...] mais qui tous les ans, se cognait contre la porte de la maison paternelle, inexorablement fermée.»<sup>130</sup>; « Elle suppliait Dieu de dessiller les yeux de son père, d'attendrir le cœur de son frère, et priait pour eux sans les accuser. » ; « Quand elles [Mme Vauquer et Mme Couture] maudissaient ce millionnaire infâme, Victorine faisait entendre de douces paroles, semblables au chant du ramier blessé, dont le cri de douleur exprime encore l'amour. »<sup>131</sup> En outre, Victorine respecte les recommandations de sa « mère » adoptive : « Il nous est interdit d'aller à la comédie »<sup>132</sup>

### 3- Estime social des pensionnaires

Le dernier critère dans l'échelle du statut social des pensionnaires c'est la place de chacun d'eux dans la pension de Mme Vauquer. Est-ce qu'il est estimé ou non ? Comment les autres le regardent-ils ? Nous allons répondre à ces questions et d'autres d'après le texte du père Goriot. Pour les pensionnaires estimés, nous avons Mme Vauquer parce qu'elle se met à place de ses pensionnaires pauvres : « elle est bonne femme au fond, disent les pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. »<sup>133</sup> Vautrin se montre familier avec elle, mais une familiarité teintée de sympathie : « Allons, du calme, maman Vauquer »<sup>134</sup>

De même, les pensionnaires montrent de la pitié envers Victorine Taillefer ; « mademoiselle » disait Vautrin « pauvre enfant, dit Mme Vauquer. Allez, mon chou, votre monstre de père attire le malheur à plaisir sur lui. »<sup>135</sup> De même, Vautrin était apprécié à la pension

---

130- BALZAC (Honoré de), Op.cit., PP.41-42.

131- Ibid, P. 42.

132- Ibid, P. 291.

133- Ibid.,P.174.

134- Idem.

135- Ibid., P.75.

Vauquer : « gros papa Vautrin » (disait Sylvie). Le dernier parmi les gens estimés c'est Eugène de Rastignac. Au début il a subit de l'ironie de Vautrin et le mépris de Christophe. Mais en tout cas, il était remarquable parmi les pensionnaires : « Quant au gringalet d'étudiant, il me donne quarante sous. Quarante sous ne payent pas mes brosses, et il vend ses vieux habits, par-dessus le marché. »<sup>136</sup> (disait Christophe) ; « Voici Son excellence le marquis de Rastignac, docteur en droit- travers, s'écria Bianchon. »<sup>137</sup>

A côté des ces gens estimés, nous avons d'autres pensionnaires qui sont mal estimés. Le premier était Poiret. Les pensionnaires le traitent comme une loque humaine « Ce grigou de Poiret se passe de cirage, et le boirait plutôt que de le mettre à ses savates. »<sup>138</sup>; « monsieur Poiret, dit l'employé au Muséum » ; « Tous les jeunes gens éclatèrent de rire « Enfoncé, Poiret, « Poirrrrrette enfoncé »<sup>139</sup>

De plus, on trouve Mlle Michonneau dans la même catégorie de Poiret. ; « cette vieille chauve-souris » ; « cette vieille fille blanche me fait l'effet de ces longs vers qui finissent par ronger une poutre. » ; « Moi qui étudie le système de Gall, je lui trouve les bosses de Judas. »<sup>140</sup> (disait Bianchon)

Le dernier dans notre liste pour les pensionnaires mal estimés c'est le père Goriot. Il « se laissait nommer le père Goriot. »<sup>141</sup>, « il n'avait jamais eu ni fille, ni femme, l'abus des plaisirs en faisait un colimaçon un mollusque anthropomorphe, à classer dans les Casquettifères, disait un employé au Muséum » ; « le père Goriot, disait

---

136- BALZAC (Honoré de), Op.cit.,, P.69.

137- Ibid., P.84.

138- Ibid., P.69.

139- Ibid, P.83.

140- Idem, P.83.

141- Ibid., P.36.

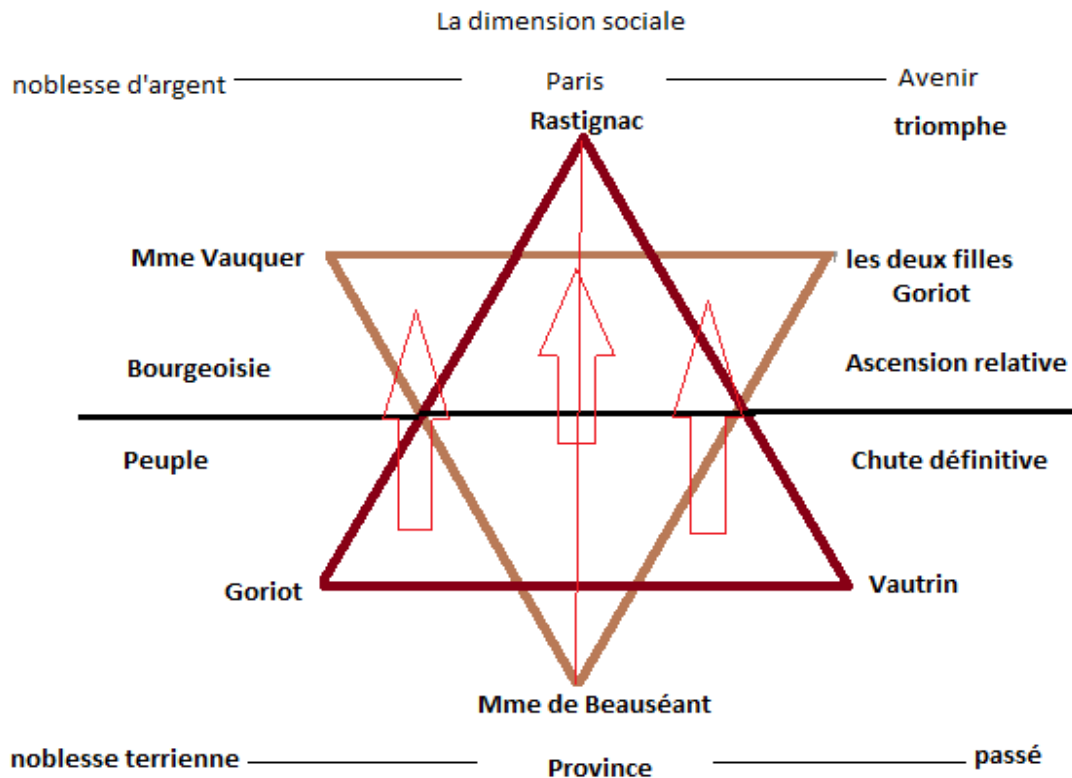


encore l'employé au Muséum, était constamment à zéro de Réaumur. » ;  
« Si le père Goriot avait des filles aussi riches que paraissaient l'être  
toutes les dames qui sont venues le voir, il ne serait pas dans ma maison,  
à quarante-cinq francs par mois, et n'irait pas vêtu comme un pauvre. »<sup>142</sup>  
(disait Mme Vauquer)

Donc et d'après l'échelle économique, l'échelle du pouvoir  
et l'échelle du statut social, nous allons classer les membres de la pension  
de Mme Vauquer qui vivaient sous la Restauration en commençant par  
les hautes classes jusqu'au bas de cette échelle et ce dessin nous montre  
clairement la place de chaque pensionnaire dans la société:

---

142- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.60.



## a) Les nobles et hauts bourgeois : les bonnes manières

### 1) Eugène de Rastignac

Eugène de Rastignac, héros balzacien s'il en est, figure dans *Le père Goriot*, *Les illusions perdues*, *Etude de femme*, *La Peau de chagrin*, *La Maison Nucingen*... Eugène de Rastignac fait son apparition dans *Le père Goriot*. C'est un étudiant plutôt sympathique, fils de bonne famille, digne dans sa pauvreté, intelligent, idéaliste. Le jeune homme est hébergé dans la pension Vauquer. Il est le seul, dans cet établissement à tenir tête à Vautrin, un personnage aux allures de bourgeois rangé qui cache un bien mystérieux passé. Eugène de Rastignac mérite de figurer en tête de la hiérarchie sociale de la pension. Dans la mesure où son évolution sociale est prodigieuse. Eugène de Rastignac passe d'un logement au 3<sup>e</sup> étage dans la sordide pension Vauquer, située rue Neuve-Sainte-Genève à un logement au 3<sup>e</sup> étage rue d'Artois, près du prestigieux faubourg Saint-Germain. Eugène est de sang « noble » même

s'il vient de province. Son éducation raffinée et sa culture – il est bachelier ès- lettres et bachelier en droit– sont là pour en témoigner. Le jeune provincial a pourtant un handicap : il est dominé économiquement par Vautrin. Faiblesse qu'il espère passagère, car Rastignac est ambitieux et il souhaite "arriver".

## 2). **Victorine Taillefer**

Eugène de Rastignac n'est pas le seul à figurer dans cette aristocratie parisienne. C'est également le cas de Victorine Taillefer. Comme pour Rastignac, on assiste dans le roman à une élévation sociale de Victorine : elle passe d'un logement au premier étage dans la pension Vauquer à un logement chez son père rue Joubert, près de la Chaussée-d'Antin. Certes, Victorine n'a pas le privilège d'être noble comme Eugène mais elle fait partie de ce que l'on appelle la haute bourgeoisie. Son père est Jean- Frédéric Taillefer, un riche banquier parisien. Victorine a de bonnes manières, un langage correct et elle est estimée dans la pension. Elle est probablement estimée parce qu'elle ne souhaite que le bien d'autrui. Du reste, on a bien du mal à trouver dans sa personnalité un côté négatif : si nous avons choisi de situer socialement Rastignac devant elle, c'est principalement parce que Victorine est trop effacée, parce qu'elle ne s'efforce pas pour monter dans la société et parce qu'elle est encore moins à l'affût de toute occasion lui permettant d'augmenter son capital. Incontestablement, Eugène de Rastignac et Victorine Taillefer prédominent dans la pension Vauquer. Ils ont toutes les caractéristiques de personnages faisant partie de l'élite parisienne ce qui est loin d'être le cas des autres pensionnaires.

## **b) Les classes moyennes : l'aspiration à l'ascension sociale**

### **a) Mme Couture**

Elle représente une image féminine idéale qu'il ne peut rencontrer dans le monde. Son destin est lié par celui de Victorine Taillefer. De plus elle était la responsable de l'éducation de la jeune fille. Elle était aussi une personne courtoise, polie et désintéressée. D'autre part, elle était estimée dans parmi les membres de la pension. Mais malgré ça, elle parlait peu avec les pensionnaires, elle était à part.

### **b) Vautrin**

Vautrin, le forçat évadé, est ambiguïté personnifiée. Entre deux âges, entre deux mondes, entre deux apparences physique, il est tel le Satan.<sup>143</sup> De même, « Parmi les assidus de ces pensions bourgeoises, il en est un que l'on trouve presque invariablement dans toutes les descriptions que l'on nous en fait, c'est le Farceur de table d'hôte. Les plaisanteries dont le personnage de Vautrin accable Poiret, les petites tortures qu'il inflige au père Goriot, la façon entraînante dont il organise les réjouissances de la pension Vauquer, rentrent dans la psychologie de ce personnage »<sup>144</sup>

Disposant d'une très grande culture générale, il domine ou tente de dominer en permanence par le regard et par les mots les pensionnaires. Sa domination est même économique vis-à-vis des pensionnaires lorsqu'il leur prête de l'argent. Mais en réalité, Vautrin n'était qu'un un prisonnier évadé du bagne de Toulon.

### **c) Mme Vauquer**

« En Parallèle avec le père Goriot, elle représente la petite bourgeoisie déchue, mais prétentieuse.....sa maison dépeint très exactement la classe à laquelle elle appartient, cette bourgeoisie devenue

---

143- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.63.

144- BERTAUT (Jules), Op.cit, PP.52-53.

bien plus un état d'esprit qu'une catégorie sociale, caractérisé principalement par l'appât du gain. »<sup>145</sup>

Cette veuve qui loge au premier étage domine économiquement ses pensionnaires puisque c'est à elle que reviennent les pensions. Elle domine à la fois économiquement et moralement ses deux domestiques qui lui sont soumis. Mais c'est une personne qui vit de faux-semblants : cette petite bourgeoise prétend appartenir à la noblesse, son nom de jeune fille serait de Conflans. L'insistance qu'elle montre à se faire passer pour une ancienne Mlle de Conflans prouve à notre avis qu'elle ne vient pas du milieu de la noblesse. Mme Vauquer fait cependant partie de ces personnages estimés dans la pension. La raison est bien simple : Mme Vauquer se met au niveau de ses pensionnaires en leur faisant croire qu'elle est autant à plaindre (en fait, elle dispose d'un capital de 40 000 francs) qu'eux. Il est vrai que son niveau de langue et de culture est proche de celui du peuple. À la fin du roman, la situation économique de Mme Vauquer s'est particulièrement dégradée puisque tous ses pensionnaires internes, pour des raisons diverses, l'ont quittée. Si le roman devait continuer, il est probable que Mme Vauquer se retrouverait dans l'indigence. Or, certains des pensionnaires sont déjà dans l'indigence.

#### **d) Le peuple : les indigents et les exclus**

En général, le nombre des indigents pendant cette période augmente d'une façon effrayante là où se développe la grande industrie...ils vivaient dans des « caves souterraines, étroites, basses, privées d'eau et de lumière, où règne la malpropreté la plus dégoûtante et où reposent sur le même grabat le père, la mère, les enfants et quelquefois mêmes les frères et les sœurs adultes. »<sup>146</sup>

---

145- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.43.

146- G.DE SAUVIGNY (Bertier de), Op.cit, P.255.

### a. Poiret et Mlle Michonneau

« Ce sont surtout les policiers et leurs indices qui vont s'opposer Vautrin : Mlle Michonneau et Poiret forment un triste couple de délateurs cupides et sots... »<sup>147</sup> Poiret était un employé administratif. Il occupait un appartement au deuxième étage de la pension Vauquer. Ses revenus dépendent d'une retraite faible. Poiret n'a aucune culture au sens large du terme et son langage ne peut guère nous renseigner davantage. En effet, Poiret ne fait que répéter bêtement et sans réfléchir les propos des gens qui l'entourent. Son imbécillité est une raison qui explique que Poiret fait partie des « victimes ». Sans arrêt, des insultes ou des moqueries venant de toute part sont proférées contre lui. Malgré tout ça, il ne semble pas aussi intéressé que Mlle Michonneau par l'argent. Il ne fait que suivre le mouvement de sa compagne.

Quant à Mlle Michonneau, elle n'a que des situations qui jouent en sa défaveur et a en plus un caractère mauvais. Elle subit l'infériorité de sa situation économique puisqu'elle loge dans une chambre au 3<sup>e</sup> étage de la pension Vauquer. Sa seule source de revenus est une rente viagère léguée par un vieillard dont elle s'est autrefois occupée. Son langage populaire nous donne une idée qu'elle était une ancienne prostituée. Balzac n'a de cesse de nous montrer sa cupidité. Mlle Michonneau est prête à tout pour avoir de l'argent. C'est pour ne pas montrer son envie de posséder de l'argent qu'elle participe très peu aux conversations des pensionnaires. Son comportement très effacé mais surtout son physique horrible lui vaut de nombreuses remarques désagréables dont la plupart proviennent de Vautrin. Ceci explique, si

---

147- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.50.

l'on excepte le facteur argent qu'il y a à la clé, qu'elle n'hésite pas à dénoncer Vautrin et à le livrer à la police.

### **b. Jean-Joachim Goriot**

Jean-Joachim Goriot logeait au troisième étage de la pension Vauquer. Goriot avait un langage populaire et une culture réduite à la revient à son métier de vermicellier. Il était parmi les victimes des pensionnaires. C'est le mal-aimé par excellence. Côté mœurs, il ne rentre dans aucune de nos catégories : ce n'est ni un personnage intéressé, ni un modéré, ni un pur. Il est tout simplement naïf et déraisonnable vu l'amour excessif qu'il porte à ses filles : il serait prêt à tuer pour satisfaire les besoins de ces dernières. De ce point de vue, il rentre bien dans la logique de Louis Chevalier des classes laborieuses et classes dangereuses. Sa passion pour Delphine de Nucingen et Anastasie de Restaud est telle que tout son argent et ses biens finissent par disparaître. Il meurt sans rien laisser derrière lui (sinon un médaillon à cercle d'or où l'on trouve des cheveux de ses filles) au point que ce sont les deux principaux étudiants du roman, à savoir Eugène de Rastignac et Bianchon, qui paient ses obsèques.

### **c. Sylvie et Christophe**

Leur situation est la plus redoutable parmi les pensionnaires de la pension de Mme Vauquer. Premièrement ils logent dans des mansardes au quatrième et dernier étage. Puis leur langage prouve qu'ils viennent du peuple. Ils sont dominés aussi bien économiquement que moralement par la patronne Vauquer. Malgré ça, on les trouve satisfaits de cette situation et à leur place dans la pension. Sylvie n'est qu'une modeste cuisinière et Christophe un garçon de peine : leur qualification

professionnelle ne peut pas être plus basse. Du surcroît, on ne sait pas les vrais noms de ces domestiques.

Donc on peut dire que la pension de Mme Vauquer nous donne l'image d'une société dans la grande société, c'est-à-dire, dans Paris.

### **C) La pension Vauquer et le monde extérieur.**

Nous avons vu que la pension Vauquer incarne une société, avec sa diversité, dans la grande société. Nous remarquons aussi sous la période de la Restauration qu'il y a des quartiers réservés aux nobles comme le Faubourg Saint- Germain, d'autres aux bourgeois comme la Chaussée d'Antin et des quartiers pour le peuple comme le faubourg Saint- Marceau. G. de Bertier de Sauvigny nous confirme cette idée en indiquant que « le quartier le plus nettement différencié au point de vue social est le Faubourg Saint- Germain, avec ses nobles hôtels protégés du tumulte de la rue par des cours et des porches que garde souvent un suisse ; une seule commerçante le traverse : la rue du Bac. Mais plus qu'une réalité matérielle, le Faubourg Saint- Germain représente alors un groupe social, celui de la haute noblesse, et son influence n'a jamais été grande ni sa vie brillante qu'à cette époque. C'est là, et non à la Cour des Tuileries, que se trouve le centre de la vie de société. »<sup>148</sup>

Donc il y a la distinction parmi les quartiers dans cette période. De là, on va traiter les relations entre des membres de ces quartiers et les pensionnaires de la pension de Mme Vauquer. D'après notre classement on va trouver des relations des nobles et des hauts bourgeois de la pension Vauquer avec l'extérieur c'est- à- dire, Eugène de

---

148- G.DE SAUVIGNY (Bertier de), Op.cit, P.260.



Rastignac et Victorine Taillefer, les relations des classes moyennes de la pension Vauquer c'est-à-dire, Vautrin, Mme Couture, et Mme Vauquer et en fin les relations des indigents et des exclus de la pension Vauquer c'est-à-dire Poiret et Mlle Michonneau, Jean-Joachim Goriot, et les deux domestiques Sylvie et Christophe. Tout cela nous donne l'idée que Balzac représente une micro-société représentative de ce Paris du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

### **a) Les nobles et les hauts bourgeois**

Paris représente un corps immense avec ses contradictions, et ses ressemblances, de même avec ses fourmillements et ses régions ankylosées. Dans ce corps, il y a un autre c'est la pension Vauquer qui contient des membres considérés comme des nobles ou des hauts bourgeois. le premier c'est Eugène de Rastignac.

### **Eugène de Rastignac et les femmes parisiennes.**

Dans le langage courant, Rastignac incarne le prototype de l'ambitieux, il fallait donc définir l'ambition dans le monde d'aujourd'hui. Or, celle-ci a semblé plus multiforme qu'elle ne l'était au XIX<sup>e</sup> siècle où elle passait soit par la finance soit par la politique -chez Balzac, ce sont les seules voies où elle se réalise de manière positive. En outre, dans La Comédie humaine, les femmes sont les " ascenseurs " de l'ambition; on grimpe dans le monde politique, financier, par le truchement de maîtresses qui élèvent leurs amants dans les strates du pouvoir. Rastignac ne devait être intéressé ni par le pouvoir, ni par l'argent, mais par une forme de jouissance. C'est ainsi qu'Eugène de Rastignac commence par s'entretenir avec « sa tante Mme de Marcillac, autrefois présentée à la cour, [où elle] y avait connu les sommités aristocratiques »<sup>149</sup> Après son

---

149- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.62.

entrée dans le monde, il y a donc ses relations familiales. C'est la tante d'Eugène de Rastignac qui écrit une lettre à l'intention de la vicomtesse de Beauséant afin de lui recommander Eugène de Rastignac. Ensuite, Eugène de Rastignac « envoya la lettre de sa tante à Mme de Beauséant. La vicomtesse répondit par une invitation de bal pour le lendemain. »<sup>150</sup> Il est clair que sa tante joue un rôle très efficace pour entrer dans ce monde et aussi grâce à elle qui connaît, les habitudes de ce monde aristocratique. La raison pour laquelle « elle écrivit à cette jeune femme dans l'ancien style »<sup>151</sup>

Du surcroît, cette femme qui loge au faubourg Saint-Germain n'est pas n'importe qui. « Il [Rastignac] venait de reconnaître en Mme la vicomtesse de Beauséant l'un des reines de la mode à Paris, et dont la maison passait pour être la plus agréable du faubourg Saint-Germain. Elle était d'ailleurs, et par son nom et par sa fortune, l'une des sommités du monde aristocratique. »<sup>152</sup> Mais d'où vient l'importance de ce quartier ?

Le faubourg Saint-Germain, dans « la plaine de Grenelle, autour de Saint-Thomas d'Aquin, est le fief de la vieille noblesse riche et élégante. Les grandes familles de la Comédie Humaine y résident et parmi elles les Beauséant. »<sup>153</sup> De même Philippe Berthier nous explique cette importance en écrivant : « c'est le noyau dur de la noblesse dans son « entre soi » le plus exclusif, celui qui vit avant 1830 dans l'orbite de la Cour, bastion des idées, privilèges, style de vie et de pensée monarchiques, tout d'élégance et de tradition, le plus souvent d'immenses fortunes aussi (gagées par de grands domaines en province), il est le saint des saints de la très bonne compagnie. »<sup>154</sup>

---

150- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.63.

151- Idem.

152- Ibid, P.64.

153- RIEGERT (Guy), Op.cit, PP.43-44.

D'autre part, Rastignac va trouver des difficultés d'entrer seul dans ce milieu. De son côté, Eugène comprend très vite qu'il a besoin pour y être accepté de se faire des relations très hauts placées ou de s'en inventer : « En se disant cousin de Mme de Beauséant, il fut invité par cette femme, qu'il prit pour une grande dame, et eut ses entrées chez elle. »<sup>155</sup> Eugène a vite fait d'apprendre les relations des grands de ce monde comme le prouve sa requête à Mme de Beauséant : « Mme la duchesse de Carigliano est attachée à Mme la duchesse de Berry\* , reprit-il après une pause, vous devez la voir, ayez la bonté de me présenter chez elle et de m'amener au bal qu'elle donne lundi. J'y rencontrerai Mme de Nucingen, et je livrerai ma première escarmouche. »<sup>156</sup> Mais pour intégrer complètement cette haute société, Rastignac doit surtout se conformer à des règles, à des habitudes, à un style de vie qu'il ne connaît pas au départ. Rastignac se rattrape par la suite, en profitant des conseils de Mme de Beauséant. La vicomtesse lui fait comprendre son erreur d'avoir jeté son dévolu sur la comtesse Anastasie de Restaud, fille aînée du père Goriot car cette dernière avait déjà un amant en la personne du dandy Maxime de Trailles. C'est ainsi que sur les conseils de la vicomtesse, il va tenter sa chance auprès de Delphine de Nucingen, femme du riche baron de Nucingen et fille cadette de Jean-Joachim Goriot, qui sort d'une déception sentimentale avec son amant Henri de Marsay. C'est avec cette femme dont il va devenir l'amant qu'il va définitivement intégrer le milieu de cette haute société. Et la meilleure illustration de son intégration est le fait qu'Eugène se conforme à ce mode de vie oisif si caractéristique chez les nobles et les grandes bourgeoises parisiennes

---

154- BERTIER (Philippe), *La vie quotidienne dans La Comédie humaine de Balzac*, Hachette, Paris, 1998, P.47.

155- BALZAC (Honoré de), *Op.cit*, P.65.

156- *Ibid.*, P.199.

\* Duchesse de Berry : Marie- Caroline de Bourbon- Sicile(1798-1870), femme du duc de Berry, second fils du roi Charles X, assassiné en 1820.

gagnées aux manières aristocratiques. Ce tableau décrit la haute bourgeoisie parisienne qui a déjà fait fortune non celle qui est en train de s'enrichir et qui a moins de loisirs. Rastignac prend conscience que son apprentissage a commencé. Son apprentissage est plutôt social que culturel. Il a du temps pour découvrir Paris.

Petit à petit il quitte son innocence : « il se pervertit » Il suit un itinéraire mental vers la réussite sociale. Il y a une évolution dans sa capacité à juger Avant il considérait ses sœurs belles maintenant il préfère les femmes de Paris. Ses valeurs sont renversées.

Rastignac se lance à la conquête de Paris. Rastignac met en parallèle la vie de province et la vie parisienne, il choisit la vie de Paris. Il compare la richesse de Paris et la simplicité de la province. Il a un regard méprisant sur sa famille. Il désire les choses qu'il voit. Il ne peut que réussir son ambition avait décuplé. Il est prêt à tout, même à oublier les valeurs enseignées par sa famille. Il a le désir d'être reconnu par la société de Paris. Madame de Beauséant veut lui expliquer les choses telles qu'elles sont : il faut livrer bataille pour obtenir sa place dans la société. Pour cela il faudra oublier les sentiments (opposition avec les valeurs provinciales). Pour trouver sa place dans cette société il faut livrer un combat. Elle veut montrer que ce monde est entre les mains des femmes.

### **L'entrée dans la vie mondaine**

Eugène accède progressivement à la vie élégante parisienne. « Si la « douceur de vivre », chère à Talleyrand, n'est plus qu'un mythe d'Ancien Régime, sous la Restauration la capitale demeure le centre des élégances, le lieu entre tous les lieux où l'on a porté à son apogée, et constitué en art à part entière, un tact incomparable pour s'habiller, marcher, se comporter, faire de chaque minute de l'existence un chef-d'œuvre de raffinement et de goût. Peut-être, sans doute même, ne s'agit-

il là que des restes, encore séduisants, d'une civilisation dont on pressent obscurément qu'elle a son avenir derrière elle. Mais la proclamation révolutionnaire de l'égalité des droits a fait de la qualité des manières le clivage déterminant de la distinction »<sup>157</sup>

Dans *Le père Goriot*, Eugène de Rastignac s'adonne à trois formes de loisirs très divers : la fréquentation des salons, des bals et du théâtre. Guillaume de Bertier de Sauvigny nous indique que « le centre de la vie sociale n'est plus aux Tuileries, il est dans les salons parisiens. Ceux-ci ont connu à cette époque un charme, une activité, une influence politique et littéraire, qu'ils devaient plus retrouver sous les régimes suivants.... »<sup>158</sup> De même, Anne-Marie Fugier a dit que « Un salon est d'abord une personne, une femme le plus souvent, et une adresse. [...] Les relations de sociabilité intime ou mondaine occupaient les après-midi, que l'on appelait matinées, et les soirées. »<sup>159</sup>

Rastignac ne fréquente pas les salons au sens où on l'entend habituellement (en tout cas Balzac ne les mentionne jamais), c'est-à-dire les salons littéraires où plusieurs personnes se mettent à converser de choses et d'autres et notamment de politique. Avec Rastignac, Balzac décrit des relations mondaines qualifiées d'intimes. Et ce n'est pas n'importe quoi : c'est le *must*. Autrement dit, c'est la preuve tangible de l'intégration de Rastignac parmi l'élite : « Être admis dans ces salons dorés équivalait à un brevet de haute noblesse. »<sup>160</sup> C'est pourquoi Eugène vient demander le conseil en pleine journée à la vicomtesse de Beauséant, elle qui habite rue de Grenelle, où se situent les plus beaux hôtels de Paris. Le soir, il fréquente des nobles dans des soirées entre

---

157- BERTIER (Philippe), Op.cit, P.127.

158-G.DE SAUVIGNY (Bertier de), Op.cit, P.261.

159- MARTIN- FUGIER (Anne), *La vie élégante ou la formation du Tout- Paris 1815-1848*, Fayard, Paris, 1990, p. 92.

160- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 64.

« amis » qui se caractérisent par le rôle important donné aux distractions  
« Eugène était dans la plus cruelle des situations. Il devait au marquis  
d’Ajuda et au comte de Trailles cent louis perdus sur parole. Il ne les  
avait pas, et n’osait pas aller passer la soirée chez Mme de Restaud, où il  
était attendu. C’était une de ces soirées où l’on mange des petits gâteaux,  
où l’on boit du thé, mais où l’on peut perdre six mille francs au  
whist\* . »<sup>161</sup>

Il semble que Balzac ait voulu de cette façon accroître le  
désœuvrement passager de son personnage. En effet, aux dires de  
Guillaume de Bertier de Sauvigny : « La simplicité matérielle qui  
présidait aux réceptions permettait à tout le monde de les multiplier. Par  
exemple, dans un bal donné chez la comtesse de Flavigny, le buffet  
offrait le menu suivant : bouillon, riz au lait, et lait d’amandes.  
L’orchestre était composé d’un piano, d’un violon et d’un fifre. Si l’on  
ne dansait pas, les invités s’asseyaient le plus souvent aux tables de jeu et  
s’adonnaient aux joies paisibles du bésigue, du piquet, de la bouillotte, du  
reversi ou du whist, et les enjeux restaient très modérés, en fin de soirée,  
on passait quelques rafraîchissements. »<sup>162</sup> La seconde occupation de  
Rastignac qui couvre une grande partie de ses soirées est ce qu’on appelle  
les bals. Pour accéder aux plus grands bals de Paris comme celui donné  
par la duchesse de Carigliano, Rastignac doit une nouvelle fois faire appel  
à sa protectrice, la vicomtesse de Beauséant, qui par sa présence lui  
permet d’aller n’importe où : « Le lendemain, à l’heure du bal, Rastignac  
alla chez Mme de Beauséant, qui l’emmena pour le présenter à la  
duchesse de Carigliano. Il reçut le plus gracieux accueil de la maréchale,  
chez laquelle il retrouva Mme de Nucingen. »<sup>163</sup> C’est justement chez

---

161- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 240.

162- G.DE SAUVIGNY (Bertier de), Op.cit, P.261.

163- Ibid, P. 230.

\*whist : c’est un jeu de carte d’origine anglaise.

Mme de Beauséant que se passe le dernier et le plus marquant des bals présenté dans *Le père Goriot*. Rastignac y accède grâce à une invitation envoyée par la vicomtesse. Balzac a évoqué le bal donné par la vicomtesse de Beauséant, avant de quitter Paris pour se retirer en Normandie, avant le mariage de son ex-amant le marquis d'Ajuda- Pinto avec Mlle de Rochefide. Notons au passage que la fin supposée de ce bal c'est quatre heures du matin : « Vers quatre heures du matin, la foule des salons commençait à s'éclaircir. Bientôt la musique ne se fit plus entendre. »<sup>164</sup>

La troisième forme de distraction d'Eugène de Rastignac est d'aller au théâtre. Évidemment, la première fois, il y va en compagnie de sa bienfaitrice Mme de Beauséant : « Quelques moments après il fut emporté près de Mme de Beauséant, dans un coupé rapide, au théâtre à la mode et crut à quelques féeries lorsqu' il entra dans un loge de face, et qu'il se vit le but de toutes les lorgnettes concurremment avec la comtesse, dont la toilette était délicieuse. Il marchait d'enchantements en enchantements.»<sup>165</sup> Guillaume de Bertier de Sauvigny nous montre que « Toute cette activité sociale se déroule de l'automne au printemps car en été la société du Faubourg se replie dans ses châteaux : « six mois de château, six mois de Paris, le bal au carnaval, le concert et le sermon en carême, les mariages après les Pâques, le théâtre fort peu, les voyages jamais, les cartes à jouer tout le temps. »<sup>166</sup> De même, Le théâtre à la mode est celui des Italiens ou Bouffons, qui jouaient en langue italienne les mardis, jeudis et samedis. La haute société balzacienne semble afficher une préférence pour les Italiens. En effet, on ne voit jamais Rastignac aller à l'Opéra parce que le théâtre des Italiens est le plus cher

---

164- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 388.

165-Ibid., P.198.

166- G.DE SAUVIGNY (Bertier de), Op.cit, P.263.

de Paris à dix francs la place dans une loge. Les gens du peuple ne peuvent pas s'offrir un tel luxe ou parce que les Italiens étaient un lieu plus élégant que l'Opéra. Non pas pour l'élégance vestimentaire : les dames portaient de toute façon des toilettes de bal et des diamants. Avec les Italiens, il était entre des véritables amateurs de musique de la bonne société ; à la différence de l'Opéra, le silence et l'ordre régnaient. Arriver en retard, arriver seulement pour le deuxième acte, s'installer bruyamment, rire et converser à haute voix, toutes ces licences courantes à l'Opéra n'étaient pas de mise aux Italiens. Il n'était pas convenable non plus d'applaudir dans les loges, seul le parterre pouvait battre des mains : l'atmosphère restait donc un peu froide pour les chanteurs. Eugène déclare un matin aux pensionnaires de la maison Vauquer : « L'on donnait hier aux Italiens *Le Barbier de Séville* de Rossini<sup>\*</sup>. Je n'avais jamais entendu de si délicieuse musique, dit-il. Mon Dieu ! Est-on heureux d'avoir une loge aux Italiens »<sup>167</sup> Eugène de Rastignac va souvent aux Italiens, cela devient un passe-temps quotidien à partir du moment où Mme de Nucingen lui déclare : « Les jours d'Italiens, dit-elle, vous viendrez dîner avec moi, et vous m'accompagnerez. »<sup>168</sup>

En dehors de ces types de fréquentations, Rastignac établit des relations privilégiées avec les aristocrates à un moment apparemment beaucoup plus banal : aux heures des repas et notamment au dîner. Évidemment, la première fois qu'il dîne dans une demeure « noble », c'est chez la vicomtesse de Beauséant. Chez cette femme, il est surpris par tant de splendeur en comparaison de la pension Vauquer : « Tous deux allèrent dans une salle à manger où le vicomte attendait sa femme, et où resplendissaient ce luxe de table qui sous la Restauration fut poussé,

---

167- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.212.

168- Ibid., P.228.

\* *Le Barbier de Séville* de Rossini : opéra en deux actes créé à Rome en 1816.



comme chacun le sait, au plus haut degré. Monsieur Beauséant, semblable à beaucoup de gens blasés, n'avait plus guère d'autres plaisirs que ceux de la bonne chère ; il était en fait de gourmandise de l'école de Louis XVIII et du duc d'Escar<sup>\*</sup>. Sa table offrait donc un double luxe, celui du contenant et celui du contenu. Jamais semblable spectacle n'avait frappé les yeux d'Eugène, qui dînait pour la première fois dans une de ces maisons où les grandeurs sociales sont héréditaires. »<sup>169</sup> Ensuite, Eugène dîne fréquemment avec sa maîtresse, Delphine de Nucingen : « Voilà le cabriolet dit Sylvie. – Où dîne-t-il donc ? demanda Bianchon. – Chez Mme la baronne de Nucingen – La fille de M. Goriot », répondit l'étudiant. »<sup>170</sup> À cet égard, il est très révélateur de constater que les dernières paroles de Rastignac dans *Le père Goriot* évoquent un dîner chez Mme de Nucingen : « Et pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez Mme de Nucingen. »<sup>171</sup> Preuve qu'il s'agit de l'une des formes principales de la socialisation.

La leçon de Balzac est pleine de réalisme. Leçon très importante dans l'apprentissage de Rastignac car il va perdre ses illusions et va découvrir le rôle des femmes. Malgré tout, nous devons citer que Eugène de Rastignac était dans le commencement de sa vie. De plus, il a sa fortune à faire. Pour l'instant, à la différence d'un dandy de son époque, il ne peut pas vivre d'amour et d'eau fraîche. Autrement dit, il ne peut pas vivre sans compter. Pour avoir de l'argent, Rastignac doit aller dans des lieux qui sont très loin d'être recommandables pour un gentilhomme de son espèce. Reprenons les différents éléments que nous

---

169- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 196.

170-Ibid., P. 219.

171-Ibid., P.418.

\* l'école de Louis XVIII et du duc d'Escar : le duc d'Escar (1747-1822) suivit, pendant l'émigration causée par la Révolution, Louis qui en fit son premier Maître d'Hôtel. Il mena des recherches gastronomiques et mourut d'indigestion.

livre Balzac de manière chronologique. Tout d'abord, pour sauver Mme de Nucingen, Eugène de Rastignac va dans l'une des cinq maisons de jeu du Palais- Royal. S'il avait voulu aller dans une maison de jeu élégante, il aurait été à la maison de jeu Frascati, boulevard Montmartre, à l'angle de la rue de Richelieu au lieu de jouer dans un tripot du Palais- Royal où il joue le chiffre de son âge puis le rouge et gagne 7000 F « Eugène prend un râteau qui lui tend le vieux monsieur, il tire à lui les trois mille six cents francs et, toujours sans rien savoir du jeu, les places sur le rouge. La galerie le regarde avec envie, en voyant qu'il continue à jouer. La roue tourne, il gagne encore, et le banquier lui jette encore trois mille six cents francs.<sup>172</sup> Rastignac recourt au jeu, c'est parce qu'il n'a guère le choix, sa compagne étant dans une situation quasi désespérée. Eugène ne joue que parce qu'il est transcendé par l'amour. « Chez lui, le jeu constitue une possibilité, entre l'usurier et le mont-de-piété pourrait-on dire, mais une possibilité qui sauve ou perd de suite. Cette immédiateté du jeu, et du destin qui en découle, correspond aussi à une classe d'âge pour laquelle la notion de durée n'a pas de sens, notamment lorsqu'il s'agit d'affaires de cœur.<sup>173</sup> C'est justement toujours par sentiment affectif qu'Eugène décide de mettre sa montre Bréguet en gage au mont-de-piété pour payer l'enterrement du père Goriot. « Pourquoi n'avez-vous plus votre montre (disait Delphine) ? Eugène rougit. Eugène ! Eugène, si l'avez déjà vendue, perdue,.....oh ! Cela serait bien mal. L'étudiant se pencha sur le lit de Delphine, et lui dit à l'oreille : vous voulez le savoir ? Eh bien ! Sachez- le ! Votre père n'a pas de quoi s'acheter le linceul dans la quel on va le mettre ce soir. Votre montre est en gage, je n'avais plus rien. »<sup>174</sup> Le mont-de-piété est « l'assurance de disposer d'argent rapidement,

---

172- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 223.

173- CARON (Jean-Claude), *Généralions romantiques. Les étudiants de Paris et le Quartier latin*, Armand Colin, Paris, 1991, P.178.

174-Ibid., P.407

moyennant le dépôt d'objets qu'un fripier, un brocanteur ou un usurier n'auraient pas forcément acceptés. En contrepartie, la somme prêtée est infime par rapport à la valeur de l'objet déposé ». Le recours au mont-de-piété reste pour Rastignac un acte occasionnel d'une durée limitée, et ne traduisant pas un état de misère profonde, mais plutôt un état de difficulté passagère. Ce n'est qu'en dernier lieu qu'on s'adresse à cet organisme qui porte en lui l'image de la misère honteuse et déshonorante. »<sup>175</sup>

Enfin, ce n'est pas Rastignac qui paie sa garçonnière, ce sont Delphine de Nucingen et Jean-Joachim Goriot. Rastignac n'aurait pas eu les moyens de s'installer rue d'Artois. Pourtant, en dépit de cette misère apparente, Eugène fait bien partie à la fin du père Goriot du milieu de la noblesse parisienne aussi bien par ses mœurs que par ses relations mondaines. Cette situation de l'enterrement est originale car elle est les deux à la fois. A la fois une fin fermée car Goriot meurt, mais aussi une fin ouverte avec la naissance de Rastignac. Donc on va passer vers l'autre personne issue de la pension Vauquer qui intègre elle aussi en fin de compte la haute société parisienne : Victorine Taillefer.

### **Victorine Taillefer.**

D'abord, Victorine Taillefer, quasi orpheline aimant son père indigne, sert de miroir aux filles du père Goriot qui se trouvent dans la situation exactement inverse. Son amour naissant pour Eugène de Rastignac ....fait d'elle le type de la jeune fille pure, sincère et pieuse, promise du bonheur. Cet amour qui purifie pour Rastignac l'atmosphère de la pension est voué à l'échec, car le jeune héros ne peut réussir en commençant par un mariage d'amour dans un monde où le mariage, contrat social, s'oppose à l'amour.<sup>176</sup> C'est le cas de toutes les unions

---

175- CARON (Jean-Claude), Op.cit, PP.91-92.

176- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.49.

entre les hommes et les femmes. Nous citons les mots de Guy RIEGERT pour indiquer la souffrance des femmes pendant cette période : « Marché dont les femmes sont les dupes, semble nous dire Balzac. Ignorant tout des réalités du monde, connaissant à peine le mari qu'on leur destine, les jeunes filles sont fort mal préparées à une union contractée pour la vie (d'autant que le divorce a été supprimé en 1816). Et leur désarroi s'aggrave quand leur mari- c'est le « drame du genre » dénoncé et par la duchesse de Langeais et par père Goriot- les enlève à l'affection de leurs parents et les prive brutalement d'appuis et de conseils. Bref, les femmes sont les victimes des lois et de la société. Tous les témoignages du roman concordent sur ce point, celui de la grande dame comme celui du forçat, celui du père humilié comme celui du jeune héros, bouleversé par le spectacle de « ce mélange de bons sentiments, qui rendent les femmes si grandes, et des fautes que la constitution actuelle de la société les force à commettre ( .....) L'immoralité profonde qui régit la bonne société présentée par Balzac. Aucune femme n'est vertueuse, mais aucune n'éprouve le moindre remords de sa conduite.(...) la société étant mal faite et les femmes n'étant pas responsables du destin qui leur est imposé par les hommes, la question du mariage et de l'adultère ne peut se poser en terme morale. En guerre avec leurs maris à propos de tout. Selon le mot de Vautrin, elles n'ont de chance de trouver le bonheur que dans la révolte contre les lois. C'est la conviction partagée par tous les personnages du roman. »<sup>177</sup>

En revenant à Victorine, Balzac de son côté, « semble avoir été longtemps hanté par la figure de jeune fille pauvre. Dès les premières lignes du livre, le lecteur peut même imaginer qu'il en tirera le principal ressort dramatique de l'intrigue. Mais le narrateur ne tarde pas à placer

---

177- RIEGERT (Guy), Op.cit, PP. 49-50.

le père Goriot au premier plan. Victorine Taillefer n'aura décidément qu'un rôle secondaire dans le roman. »<sup>178</sup>

Malgré ce rôle secondaire, malgré son titre, la fille pauvre, Victorine représente une catégorie dans cette micro-société, elle se substitue aux hauts bourgeois. Son père Jean- Frédéric Taillefer, riche de trois millions dès 1819, principal associé de la maison Frédéric Taillefer, avait chassé sa femme vers 1815. Il lui reprochait faussement son inconduite, gardant sa fortune pour son fils unique, au détriment de sa fille Victorine qu'il ne voulait pas reconnaître, prétextant qu'il n'en était pas le père. Il est probable que Jean- Frédéric pensait qu' « avoir un seul enfant, c'était se donner la possibilité de consacrer tous ses efforts à la promotion sociale d'un unique héritier. »<sup>179</sup>

Elle « ne manque pas, en tout cas, de fortes qualités. Entièrement désintéressée, elle place l'affection pour son père et l'honneur pour sa mère au dessus de toutes les richesses du monde. Elle réservée, même peu effacée, et parle peu. Mais elle est capable de courage pour défendre éloquemment la mémoire de sa mère face à Taillefer ou en affrontant Vautrin pour la défense de Rastignac. »<sup>180</sup>

### **L'église est une relation avec l'extérieur**

À la pension Vauquer, elle vivait pauvrement sous la protection de Mme veuve Couture, sa parente éloignée qui s'occupait de son éducation. C'est justement Mme Couture qui lui procure son unique relation avec l'extérieur : le monde religieux. Mme Couture tient à faire

---

178- RIEGERT (Guy), Op.cit, P.46.

179- DAUMARD (Adeline), *Les bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Flammarion, Paris, 1991. P. 153.

180-Ibid, P. 46.

de Victorine une jeune fille élevée et notamment en matière spirituelle : « D'où venez vous donc si matin, ma belle dame ? (..) – Nous venons de faire nos dévotions à Saint- Étienne- du- Mont »<sup>181</sup> L'écrivain Guy Riegert nous confirme cette idée en disant : « Menée à la messe tous les dimanches, confessée tous les quinze jours et privée de comédie, Victorine subit une éducation religieuse plus qu'elle n'y participe. Il s'agit avant tout pour Mme Couture d'en faire à tout hasard une fille pieuse. Religion tout utilitaire. Les sentiments religieux offraient un avenir à cet enfant désavoué, commente ironiquement le narrateur. Victorine est- elle vraiment pieuse ? »<sup>182</sup>

Toujours sur ce point, l'historienne Adeline Daumard, spécialiste de l'histoire de la bourgeoisie, note que l' « On peut penser que les femmes ont joué un rôle décisif dans le renouveau du catholicisme qui s'amorça parmi les jeunes gens de la bonne bourgeoisie autour de 1870 et gagna plus tard une partie des élites cultivées. L'influence féminine a sûrement contribué à maintenir la foi catholique. Resterait à savoir si cette foi féminine, souvent appuyée dans la bonne bourgeoisie sur une lecture assidue et réfléchie des Évangiles et des grands ouvrages de piété traditionnels, n'a pas accentué l'orientation conservatrice de la bourgeoisie catholique. »<sup>183</sup>

## **Le milieu bourgeois**

Mme Couture apprend à Victorine les règles de base de la vie en société. C'est elle par exemple qui l'emmène voir une fois par an

---

181- - BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.74.

182- RIEGERT (Guy), Op.cit, P. 46.

183- DAUMARD (Adeline), Op.cit, P. 215.

son père, si peu attentionné soit-il. Pourtant, même si elle n'est pas reconnue par son père, Victorine est semble-t-il bien imprégnée de la culture bourgeoise. Autrement dit, elle incarne bien les valeurs essentielles prônées par le milieu bourgeois. Ainsi, Victorine accorde beaucoup d'importance à sa famille (son père, son frère aîné) qui pourtant la renie comme le dit Mme Couture : « C'est bon ! Il a voulu relever sa fille qui lui prenait les mains pour les lui baiser, mais il les a retirées. Est-ce pas une scélératesse ? Son grand dadais de fils est entré sans saluer sa sœur. »<sup>184</sup> nous remarquons que Victorine aime son père mais celui-ci ne lui donne aucune importance jusqu'à la mort de son fils par les mains de Vautrin. Celui-ci force un peu le destin puisqu'en assassinant le fils Taillefer, il contraint Jean- Frédéric Taillefer, se sachant incapable d'avoir d'autres enfants, à reprendre avec lui sa fille Victorine, laquelle vient le rejoindre rue Joubert avec sa parente, Mme Couture, lui servant de « demoiselle de compagnie »<sup>185</sup> On peut penser que le meurtre de Frédéric Taillefer aboutit à un juste retour des choses. À présent, Victorine va probablement fréquenter des gens de son milieu, c'est-à-dire des gens appartenant à l'aristocratie de la finance, d'autant plus qu'elle est l'unique héritière du sieur Taillefer.

Du reste, l'héritage est l'un des supports de la famille bourgeoise et Jean- Frédéric Taillefer ne manque pas cette règle. Donc nous pouvons remarquer que la situation économique entre les deux aristocrates de la pension Vauquer, Eugène de Rastignac et Victorine Taillefer, est complètement opposée : Victorine est déjà riche alors que Eugène a encore sa fortune à faire. Il est donc tout à fait logique que Victorine habite près de la célèbre Chaussée- d'Antin. Le nom de

---

184- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.82.  
185-Ibid., P. 315

Chaussée- d'Antin désigne le quartier qui s'étend sur la rive droite de la Seine, depuis le boulevard des Italiens, en face de la rue Louis- le- Grand, jusqu'à la rue Saint-Lazare. Il est borné à l'est par les rues du Faubourg - Montmartre et des Martyrs, à l'ouest par celles de l'Arcade et du Rocher. Anne Martin- Fugier nous apprend que c'est sous la Restauration que « le quartier se construisit beaucoup. De grands banquiers et hommes d'affaires habitaient la Chaussée- d'Antin, à commencer par Jacques Laffitte et James de Rothschild. Des acteurs célèbres habitèrent également la Chaussée- d'Antin comme Mlle Mars, Mlle Duchesnois, Talma »<sup>186</sup>. Enfin c'est la jeune Victorine Taillefer qui rejoint ce quartier récemment urbanisé habité par la bourgeoisie triomphante.

Bref, nous remarquons que les deux personnages qui sortent de la pension Vauquer (Eugène de Rastignac et Victorine Taillefer) en montant dans la société parisienne ne font que revenir dans leur milieu originel, en particulier dans le cas de Victorine. Rastignac appartenait à la noblesse de province mais en même temps il représente un noble dans la société parisienne. De plus sa tante faisait partie de la Cour et grâce à elle, il est entré facilement dans le monde de la noblesse. Quant à Victorine Taillefer, elle retrouve le milieu de la haute bourgeoisie après l'avoir quitté pendant quatre ans. Nous remarquons aussi que les deux personnes qui sortent de la pension, sont les plus jeunes parmi les pensionnaires.

Mais à côté de ce double monde (noblesse et bourgeoisie) il est important de traiter de la même façon les relations d'une autre catégorie dans la pension c'est-à-dire les classes moyennes.

---

186- MARTIN- FUGIER (Anne), Op.cit, PP.103-104.



## **B. Les classes moyennes**

Quand on cite l'expression des classes moyennes, on rappelle immédiatement Mme Couture, Mme Vaquer et Vautrin. Chacun d'eux représente une classe moyenne à part. Les trois personnages ne sont pas pareils, ils sont complètement distingués par leur fin.

### **a) Mme Couture**

Elle est la gouvernante de Victorine Taillefer et la responsable de son éducation après avoir quittée la maison paternelle. C'est elle qui amène Victorine à la messe chaque dimanche à l'église Saint-Étienne-du-Mont où la jeune fille a découvert l'amour de Dieu. En même temps, Mme Couture organisait les visites de Victorine pour voir son père, sorte de visite courtoise. Elle s'efforce pour réconcilier les deux et à la fin elle a réussi et de là Mme Couture devient demoiselle de compagnie de Victorine, rue Joubert, chez M. Taillefer.

D'un part et d'autre part, nous pouvons dire que le changement de place pour Mme Couture ne la change pas d'état parce qu'elle reste toujours au service de Victorine. Avant elle était l'éducatrice maintenant elle est devenue demoiselle de compagnie. La seule chose qui a changé pour Mme Couture c'est qu'elle a désormais un emploi rémunéré. Par conséquence, ses revenus vont augmenter et elle va profiter de ça pour mener la vie de Paris. En effet, son mode de vie s'apparente à ce qui semble être l'archétype de la dame du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les loisirs ne semblent pas figurer parmi ses priorités. Ses valeurs marquent un retour en force du sentiment religieux et du sentiment familial. Ce programme idéologique est favorisé ou plutôt conduit par un État conservateur qui a pris *a posteriori* le nom de Restauration, dite monarchique. Ça c'est qui concerne Mme Couture. Nous avons un autre

type de la classe moyenne qui est toujours occupée en trouvant un mari c'est Mme Vauquer, la propriétaire de la pension qui porte son nom.

## b) Mme Vauquer

Elle fait l'objet d'un portrait physique. Précédée de son chat, qui l'annonce un peu comme une sorcière, elle semble à la fois émaner du milieu et le révéler. Or remarquera la fonction du jupon : il devient le symbole du milieu.<sup>187</sup> Mme Vauquer se distingue malgré ça de l'aristocratie parisienne par le fait que les lieux qu'elle fréquente sont des lieux populaires qui n'ont rien de chic. Du plus, nous pouvons remarquer que Mme Vauquer est avare. Balzac nous raconte ainsi qu' « après bien des calculs, les deux veuves [la comtesse de l'Ambermesnil] allèrent ensemble au Palais- Royal, où elles achetèrent, aux Galeries de bois, un chapeau à plumes et un bonnet. La comtesse entraîna son amie au magasin de *La Petite Jeannette*, où elles choisirent une robe et une écharpe. »<sup>188</sup> Dans ce magasin appelé *La Petite Jeannette* on peut trouver des robes et des écharpes mais on peut trouver également des soieries, de la dentelle et des bas de soie, des châles, le tout à prix fixes. Malgré ça, Mme Vauquer ne vient s'y habiller que lors d'une sortie exceptionnelle. C'est le cas avec la fausse comtesse d'Ambermesnil. Mme Vauquer veut « faire comme » les riches. Elle a l'impression qu'en changeant une partie de sa garde-robe, elle va paraître comme les riches. De toute façon, Mme Vauquer n'a pas les moyens de feinter son entourage. En effet, elle n'a pas le maintien noble. Si Mme Vauquer a effectué de manière erratique des sorties dans Paris, c'est qu'elle cherche avant tout à monter dans la société par le mariage. D'abord, elle a pensé au père Goriot dès son

---

187- GENGEMBRE (Gérard) , *Balzac, Le père Goriot*, Gallimard, Paris, 1993. P.58.

188- BALZAC (Honoré de), *Op.cit*, PP. 50-51.

arrivée à la pension. C'est évidemment la fortune de ce bon bourgeois qui l'attire. Mais les dires de la fausse comtesse de l'Ambermesnil font qu'elle se détourne de Goriot.

Ensuite elle pense à Vautrin. Pour arriver à ses fins, elle accepte sans hésiter la sortie que celui-ci lui propose. C'est une sortie exceptionnelle dans tous les sens du terme puisqu'il s'agit pour elle d'aller au théâtre : « Adieu, maman, dit Vautrin. Je vais au boulevard admirer M. Marty dans *Le Mont Sauvage*<sup>\*</sup>, une grande pièce tirée du *Solitaire*. Si vous voulez, je vous y mène ainsi que ces dames (.....) Comment ma voisine ! s'écria madame Vauquer, vous refusez de voir une pièce prise dans *Le Solitaire*, un ouvrage fait par Atala de Chateaubriand, et que nous aimons tant à lire, qui est si joli que nous pleurons comme des madeleines d'Elodie sous les tyeuilles cet été dernier, enfin un ouvrage moral qui peut être susceptible d'instruire votre demoiselle ? »<sup>189</sup>

Mme Vauquer ne se rend pas dans l'un des théâtres les plus en vogue de son époque dans le style du théâtre des Italiens, on la retrouve au Théâtre-Français. Elle se rend ainsi sur le Boulevard du Temple pour admirer M. Marty dans *Le Mont Sauvage*, pièce tirée du *Solitaire*, du vicomte d'Arincourt. Mme Vauquer a d'ailleurs une idée assez brumeuse de la pièce, puisqu'elle croit qu'il s'agit d'une adaptation faite par une certaine « Atala de Chateaubriand ». Au moins a-t-elle la prétention de s'intéresser au théâtre à texte. Balzac indique que « Mme Vauquer [est] rentrée à minuit de la Gaîté<sup>\*</sup> »<sup>190</sup> théâtre qui passe comme

---

189- BALZAC (Honoré de), Op.cit, PP. 285-286.

190- Ibid, P.295.

\* M. Marty dans *Le Mont Sauvage* (..) *Solitaire* : le roman du vicomte d'Arincourt, *Le Solitaire* (1821), fut transformé en mélodrame par Pixérécourt. Jean- Baptiste Marty (1779-1863) était un célèbre acteur des théâtres du boulevard du Temple. L'héroïne du roman, Elodie, est une orpheline séduite par Charles- le- Téméraire, déguisé en ermite.

étant le moins cher de Paris à cette époque sous la Restauration. Malheureusement pour Mme Vauquer ses rares sorties ne la conduisent que dans des lieux médiocres, d'une banalité affligeante. Elle ne trouve pas le partenaire qui lui permettra l'ascension sociale à laquelle elle aspire. Elle rêve de participer aux loisirs de l'aristocratie parisienne.

Du surcroît, les rêves de Mme Vauquer se situent à des années-lumière de sa situation dans la sordide pension : « Se marier, vendre sa pension, donner le bras à cette fine fleur de la bourgeoisie [Jean-Joachim Goriot], devenir une dame notable dans le quartier, y quêter pour les indigents, faire de petites parties le dimanche à Choisy, Soissy, Gentilly ; aller au spectacle à sa guise, en loge, sans attendre les billets d'auteur que lui donnaient quelques-uns de ses pensionnaires, au mois de Juillet : elle rêva tout l'Eldorado des petits ménages parisiens. »<sup>191</sup> et très fréquentés le dimanche par les Parisiens. Mme Vauquer veut donc se trouver à l'endroit où se rencontrent les gens de la bonne société parisienne.

Mme Vauquer comme nous savons appartient à la petite bourgeoisie, et toujours elle a la volonté de se fondre dans la masse c'est-à-dire la masse de l'élite parisienne. Le plus étonnant est que Mme Vauquer avait une confiance dans sa personne. Elle est certaine qu'elle mérite de fréquenter la haute société parce qu'elle possède un capital économique non négligeable (l'argent, principe premier de la classe bourgeoise) : « Certes elle se croyait, sous le rapport de la fortune, un parti sortable. »<sup>192</sup> Malgré ses multiples tentations, elle n'arrive pas à faire des relations avec l'extérieur, avec Paris. Nous remarquons que Mme

---

191- BALZAC (Honoré de), Op.cit, PP.48-49.

192- Idem.

\* Gaîté : théâtre situé sur le boulevard du Temple, spécialisé dans le mélodrame.

Vauquer ne sort jamais seule. Ce sont uniquement les pensionnaires qui la font sortir de sa demeure. Sa sortie au théâtre de la Gaîté peut être qualifiée d'exceptionnelle. Encore que cette sortie rentre parfaitement dans la logique interne du personnage qui cherche coûte que coûte à avoir un mari agréable et suffisamment riche pour qu'il lui permette d'accéder cette fois-ci à un cadre de vie effectivement bourgeois et donc de réaliser ses rêves. Dans cette optique, il est évident qu'elle pense que Vautrin pourrait très bien remplir cette fonction.

Douloureusement des espoirs s'envolent vite. Elle ne réussit ni avec Goriot ni avec Vautrin. Avant de quitter Mme Vauquer, il reste que nous citons que cette femme est « le reflet grotesque et sordide du père Goriot car chacun d'eux, à sa manière, donne de la paternité et de la maternité une horrible image qui peut ailleurs tout à fait fonctionner comme une métonymie de la royauté sous la monarchie de Juillet. Rappelons que le roi était père du peuple et que le régicide était un parricide : Goriot et Mme Vauquer sont à la paternité et à la maternité ce que Louis Philippe, rois des Français, est à Louis XVI dont la fin tragique est significativement mis en parallèle avec la chute de pension Vauquer. Enfin, Mme Vauquer personnage secondaire dans la narration, ne doit-elle pas rester le premier personnage féminin du roman, comme le suggérait la première ligne<sup>193</sup> : « Madame Vauquer, née de Conflans, est une vieille femme.. »<sup>194</sup>

### c) **Vautrin**

Gérard Gengembre nous indique que Vautrin « est l'une des plus puissantes figures que Balzac ait créées, en s'inspirant notamment de Vidocq, ancien bagnard devenu chef de la Sûreté....Dans un monde

---

193- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.44.

194- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P..27.

corrompu, soumis à la seule loi de l'intérêt, seules comptent la puissance de l'individu et la force de sa volonté. Cet homme supérieur est un véritable génie du mal, un Prométhée satanique. »<sup>195</sup>

Vautrin type du bagnard homme d'honneur ; de son vrai nom Jacques Collin. Si l'on accumule les remarques faites par Vautrin au moment des repas à la pension Vauquer, on peut raisonnablement penser que le passage des Panoramas ne lui est pas étranger. . L'attraction la plus typique de cette époque fut probablement celle des Panoramas. Après les deux plus anciennes attractions de ce genre, créées dès avant 1815, « les panoramas étaient de grandes toiles peintes installées dans des rotondes, exposées dans le passage des panoramas. Daguerre (1787-1851) fonda le Diorama où ces tableaux étaient par des jeux de lumière. »<sup>196</sup> Le *Géorama* offre une vue générale et détaillée de toutes les parties du monde dans une sphère de cent vingt pieds de circonférence, à l'intérieur de laquelle les visiteurs parcourent trois étages de galeries circulaires, le *Panstéorama* n'est qu'une galerie de plans en relief des grandes capitales européennes, que l'on trouve dans un jardin hors de la barrière du Roule ; le *Carporama* reproduit des végétaux et fruits exotiques en cire et autres matériaux colorés. Mais Vautrin ne se cantonne pas à visiter à Paris le passage des Panoramas.

La connaissance des airs d'opéra de son temps est une preuve évidente que Vautrin a été de nombreuses fois au théâtre, même si Balzac ne nous raconte que sa sortie avec Mme Vauquer lorsqu'il va au Boulevard admirer M. Marty. Donc, on peut dégager que Vautrin est un homme qui s'intéresse à ce qui se passe à Paris et qui occupe le reste de son temps à faire du commerce. Dès lors, nous comprenons que Mme

---

195- GENGEMBRE (Gérard), Op.cit, P.48.

196- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.83.

Vauquer est loin de se douter à quoi correspond ce commerce.

Vautrin, dans *Le père Goriot*, est l'opposé du bourgeois : les deux recherchent le gain. Mais le bourgeois respecte les lois (qui sont pour lui comme la règle du jeu).

Autre chose, Vautrin faisait partie de la pègre parisienne. . Évidemment, Vautrin traverse divers endroits de Paris pour effectuer ses transactions mais, à la différence des autres personnages, il se sert aussi de la pension Vauquer comme point de ralliement. C'est ainsi que l'on apprend dès les premières pages du roman : « Sans avoir entendu ni le cri de la porte ni les pas des [deux] hommes, il [Rastignac] vit tout à coup une faible lueur au second étage, chez Vautrin. [...] Il descendit quelques marches, se mit à écouter, et le son de l'or frappa son oreille. Bientôt la lumière fut éteinte, les deux respirations se firent entendre derechef sans que la porte eût crié. Puis, à mesure que les deux hommes descendirent, le bruit alla s'affaiblissant. »<sup>197</sup> Vautrin est sans nul doute un voleur et pas un petit voleur. Il est très intéressant de constater que le mouvement relationnel ne se limite pas à Vautrin, pègre parisienne. Il y a aussi le mouvement inverse : pègre parisienne c'est Vautrin. En fait, ceci paraît relativement logique dans la mesure où la multiplication des lieux de rendez-vous efface les preuves et rend plus difficile le travail de la police. Une police qui recherche activement Vautrin comme le prouve cette explication de Christophe : « J'ai rencontré il y a quelques jours un monsieur dans la rue, qui m'a dit : « N'est-ce pas chez vous que demeure un gros monsieur qui a des favoris qu'il teint ? » Moi j'ai dit : « Non, monsieur, il ne les teint pas. Un homme gai comme lui, il n'en a pas le temps. »<sup>198</sup> Une fois, Balzac indique de façon allusive l'activité de Vautrin dans Paris : « Je [Vautrin] revenais ici [rue Dauphine] après avoir

---

197- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.69.

198-Idem.

conduit un de mes amis qui s'expatrie pour les Messageries royales ». <sup>199</sup>Vautrin fait preuve à tout moment d'une grande autorité, et d'un certain sens de l'humour, même lorsqu'il est arrêté : « S'ils m'envoyaient tout de suite au bagne, je serais bientôt rendu à mes occupations, malgré nos petits badauds du quai des Orfèvres. » <sup>200</sup> Ceci est une illustration, même si cette remarque est teintée d'une certaine note d'arrogance, du danger que représente Vautrin. L'univers de Vautrin est l'envers de celui de Rastignac. Avec Vautrin nous nous situons dans le Paris des bas-fonds, le Paris mystérieux, le Paris redouté par tant de personnes. Dans une capitale aussi peuplée que Paris, les mauvais lieux sont d'ordinaire en assez grand nombre ; c'est là que tous les hommes malhonnêtes se donnent rendez-vous. Bien que Balzac ne cite aucun endroit de manière précise, on peut raisonnablement penser que les repères de Vautrin et de ses copains se situent dans des carrières de Montmartre ou de Montrouge, dans des caves de maisons abandonnées, dans certaines rues maudites des quartiers de la Cité, de Saint-Honoré, et des Arcis. Nul doute qu'on retrouve en 1819-1820 Vautrin en ces lieux. Mais « la volonté de Vautrin qui est « la plus haute puissance humaine », lui permet de réussir à se calmer lui-même et éviter d'être tué au moment de son arrestation : sa physionomie présenta un phénomène qui ne peut être comparé qu'à celui de la chaudière pleine de cette vapeur fumeuse qui soulèverait des montagnes, et qui dissout en un clin d'œil une goutte d'eau froide. Ce volcan humain est vraiment le personnage mythique par excellence, le grand fascinateur- ou le serpent- de la Comédie Humaine ; et c'est sans nul doute pour cette raison que Balzac fait de lui son porte-Parole. » <sup>201</sup>

---

299- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.73.

200- Ibid., P.309.

201- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit PP.38-39.



Malgré ça, il y a des points positifs concernant la morale de la société, la politique, les souffrances des peuples etc... « Si les fondements de la morale sociale et religieuse sont ébranlés dans les individus, la faute en incombe selon lui aux nations elles-mêmes, qui donnent l'exemple de l'instabilité par des fréquents changements de régime : l'homme n'est pas tenu d'être plus sage que toute une nation, disait-il. On croirait entendre un légitimiste chagrin dans cette critique du changement, et dans sa négation de tout progrès moral ou social de l'humanité (...) ce moraliste subversif qui pose l'équation : vertu égale bêtise puisqu'elle égale misère, n'a rien d'un libéral et encore moins d'un révolutionnaire soucieux du bonheur des hommes. Les hommes, Vautrin les méprise. Parce qu'ils courbent la tête sans murmurer, ceux qui « font la besogne sans jamais être récompensés de leurs travaux » sont pour lui les savates de Bon Dieu. »<sup>202</sup>

Durant cette même période, dans un pays marqué par le retour de la monarchie, l'État qui favorise alors la religion catholique ne fait pas grand chose pour les indigents et les exclus de la société, qui restent les oubliés du système.

### **Les indigents et les exclus**

La ville représente un lieu du progrès, lieu des innovations et lieu de l'ascension sociale. Mais en revanche, la ville représente aussi un espace restreint, ce puissant contraste urbanistique et social entre les « classes lumineuses » des beaux quartiers et les « classes laborieuses, classes dangereuses ». La pauvreté occupe une place naturelle dans l'ordre social comme la richesse par conséquence, s'il y a des hommes

---

202- RIEGERT (Guy)., Op.cit, P.35.

pauvres, dans l'autre côté il y aura les hommes riches, c'est la diversité naturelle dans toutes les sociétés dans tous les pays. On ajoute que la pauvreté est une nécessité pour que fonctionne une division du travail dont l'économie industrielle célèbre la rentabilité miraculeuse. Richesse et pauvreté : la force de ce couple analytique est telle qu'il fonde non seulement le raisonnement économique, mais aussi toute la perception de l'ordre social pendant cette première moitié du siècle. La pauvreté est naturelle mais l'inégalité sociale entre la richesse et la pauvreté c'est une chose faite par les hommes eux-mêmes. Parmi ce monde pauvre et selon notre petite société, on peut mentionner :

#### **a. Poiret et Mlle Michonneau**

Les deux forment « un triste couple de délateurs cupides et sots, totalement dénués de moralité. »<sup>203</sup> Nous avons regroupé les deux personnages ensemble parce qu'ils ont le même destin et ils fréquentent les mêmes lieux. De même, nous les considérons parmi les adjuvants indirects qui lient avec l'histoire de Vautrin. Ils sont complètement exclus de la pension de Vauquer. Cette exclusion sociale est même visible au travers des lieux qu'ils fréquentent. Poiret et Mlle Michonneau ne rentrent dans aucun système « associatif » (Eugène de Rastignac), familial (Victorine Taillefer) ou encore professionnel (Vautrin). Le seul lieu qu'ils fréquentent assidûment est le Jardin des Plantes : « Poiret offrait son bras à Mlle Michonneau, et tous deux allèrent se promener au Jardin des Plantes, pendant les deux belles heures de la journée. »<sup>204</sup>.

---

203- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.50.

204- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.

Cet endroit qui est accessible à tous et qui est gratuit est véritablement le lieu de prédilection de Poiret et de Mlle Michonneau (Balzac cite trois fois les noms de Poiret et de Mlle Michonneau en rapport au Jardin des Plantes). Le Jardin des Plantes est donc le lieu de promenade des oisifs du quartier, tels Poiret et Mlle Michonneau. En 1819-1820, Balzac y venait depuis la Rue Lesdiguières. Le problème pour nos deux protagonistes est qu'ils ne vont au Jardin des Plantes que pour se promener. Ils n'y font aucune connaissance particulière. Ils restent ainsi à l'écart de la société.

De temps en temps les deux cherchent à gagner facilement de l'argent. Comme par hasard, Poiret et Mlle Michonneau rencontrent leur unique interlocuteur extérieur au Jardin des Plantes : « Poiret et Mlle Michonneau se trouvaient assis sur un banc, au soleil, dans une allée solitaire du Jardin des Plantes, et causaient avec le monsieur qui paraissait à bon droit suspect à l'étudiant en médecine [Bianchon]. » nous remarquons que les deux peuvent aller n'importe où dans Paris pour l'argent : « Elle [Mlle Michonneau] venait de sortir, accompagnée de Poiret, pour aller trouver le fameux chef de la police de sûreté, petite rue Saint- Anne, croyant encore avoir affaire à un employé supérieur nommé Gondureau. »<sup>205</sup>

Nous pouvons donc facilement connaître la situation socio-économique pour les deux pensionnaires : nous remarquons qu'ils vont seuls pour se promener. Cela nous donne l'idée qu'ils n'ont pas de relations avec la société. Autre chose, ils se promènent dans un lieu gratuit, ouvert devant tout le peuple. Donc nous osons de dire qu'ils sont pauvres et leur situation économique ne leur permet pas d'aller pour des

---

205- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 292.

lieux privés. « La sécheresse de leur corps est l'image de celle de leur cœur et de leur esprit : « ils sont tous deux si secs que, s'ils se cognent, ils feront feu comme briquet. »<sup>206</sup>

## **B. Jean- Joachim Goriot**

Pour Goriot, la fortune rapide qu'il a accumulée pendant la Révolution est à l'origine de l'accession à la bourgeoisie. Dès le début du roman qui porte son nom, cet homme dans une attitude déconcertante. Jean-Joachim Goriot est un ancien vermicellier ayant fait fortune lors de la révolution française. Il a élevé seul, après la mort de sa femme, ses deux filles, Anastasie et Delphine. Lorsqu'elles se sont mariées, celles-ci ont refusé de le voir en public, et ne le voyaient donc plus qu'en cachette. Goriot est en pleine admiration de ses filles: il les adore et leur donne tous ce qu'elles lui demandent de peur de leur faire de la peine s'il refuse. Au moment où l'histoire se déroule, celui-ci est ruiné et ne peut plus donner de l'argent à ses filles. Les deux filles du Père Goriot sont Anastasie et Delphine. La première est mariée au comte de Restaud et la seconde au baron de Nucingen qui est un banquier. Toutes deux ne cessent de demander de l'argent à leur père, et elles sont la cause de sa mort tragique. Les deux sœurs ne se parlent plus depuis longtemps, elles sont devenues rivales.

À son arrivée à la pension Vauquer en 1813, Goriot est un commerçant retraité très riche. Son train de vie est là pour en témoigner : « Pendant la plus grande partie de cette première année [à la pension Vauquer], Goriot avait souvent dîné dehors une ou deux fois par semaine »<sup>207</sup> Mais rapidement, il est obligé de diminuer son train de vie :

---

206- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.51.

207- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 54.

« Puis, insensiblement, il en était arrivé à ne plus dîner en ville que deux fois par mois. »<sup>208</sup>. Dîner en ville signifie dîner à l'extérieur de sa maison. Le fait que Goriot ne puisse plus dîner qu'à la pension Vauquer prouve qu'il est à l'écart de la société. Ses seules sorties sont depuis lors destinées à la vente de biens ou d'objets à toute sorte de marchands afin d'obtenir de l'argent.

En tout cas, le père Goriot est devenu pauvre et à cause de son état misérable il mène des mauvaises conduites. Vautrin de son côté était le premier au courant des agissements de Goriot : « Le père Goriot était à huit heures et demie rue Dauphine, chez l'orfèvre qui achète de vieux couverts et des galons. Il lui a vendu pour une bonne somme un ustensile de ménage en vermeil, assez joliment tortillé pour un homme qui n'est pas de la manique\* . » En fréquentant l'orfèvre, Goriot ne fait que retourner dans son milieu d'origine : celui des commerçants. Le bon bourgeois de 1813 redescend même plus bas que son milieu socioprofessionnel d'origine dans la mesure où il est obligé de s'en remettre à l'usurier : « Il a remonté dans ce quartier-ci, rue des Grès, où il est entré dans la maison d'un usurier connu, nommé Gobseck. »<sup>209</sup>

Dans cette période les vrais rois sont les usuriers. Ils sont capables de distribuer à leur gré l'opulence ou la misère, de précipiter un homme du haut en bas de l'échelle sociale en quelques heures. Le bien nommé Gobseck, fils d'un père Hollandais et d'une mère Juive, accepte un billet à ordre du père Goriot en faveur de Mme de Restaud ; puis il rachète sa rente viagère. Ceci en dépit du fait que Napoléon avait promulgué une loi interdisant aux Juifs de pratiquer l'usure. Jean-Joachim Goriot est comme englué dans la pension Vauquer.

---

208- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 54.

209- Ibid., P.73.

\* De la manique : du métier, expert.

Nous sommes à la fin du roman. L'auteur a le choix entre une fin fermée (pas de suite et mort du personnage principal) ou une fin ouverte (suite, et le personnage principal ne meurt pas). Or, cette dernière page est originale car elle est les deux à la fois. A la fois une fin fermée car Goriot meurt, mais aussi une fin ouverte avec la naissance de Rastignac. C'est avec *Le père Goriot* que Balzac a eu l'idée de la comédie humaine. Quelques personnages se retrouvent d'ailleurs dans d'autres romans. La fin du père Goriot était complètement lugubre et suscite de la compassion devant cette mort tragique. Le père Goriot est depuis le début passionné par ses filles et il se sacrifie pour elles. Mais celles-ci refusent de le voir et il en meurt de chagrin. Il a agonisé tout seul dans des conditions misérables à la fois moralement et physiquement. La prière était très courte car il n'avait pas d'argent. « Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deux voitures armoriées, mais vides, celle du comte de Restaud et celle du baron de Nucingen, se présentèrent et suivirent le convoi jusqu'au Père-Lachaise. A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et n'y trouva rien, il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages, et, le voyant ainsi, Christophe le quitta. Rastignac,

resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses: "A nous deux maintenant!" Et pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez madame de Nucingen. Saché, septembre 1834. »<sup>210</sup>

### C. Sylvie et Christophe

Ils représentent « la foule des adjuvants épisodiques, ils sont les gens du peuple qui vont aider Eugène de Rastignac ou lui apprendre quelque chose, c'est une catégorie vaste et vague. »<sup>211</sup> Dans *La Comédie humaine*, le peuple de Paris n'est visible qu'à travers les gens de maison, les concierges et les garçons de boutique. Les domestiques, venus le plus souvent de province et n'ayant généralement pas d'instruction, sont nombreux ; ils ne perçoivent leurs gages qu'une fois par an, avec les étrennes, mais leur entretien est assuré. De plus on trouve que les domestiques éprouvent le dévouement à l'égard de leur maître. C'était le cas des deux domestiques de la pension Vauquer : la cuisinière, la grosse Sylvie, et le garçon à tout faire, Christophe.

#### a) Christophe

La seule raison du déplacement de Christophe dans Paris c'est pour acheter les objets des pensionnaires et en particulier Jean-Joachim Goriot. C'est ainsi que Christophe apporte des lettres à la

---

210- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 419.

211. LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.48.

comtesse Anastasie de Restaud et à madame de Nucingen : « Il [le père Goriot] ne donne pas grand-chose ; mais les dames chez lesquelles il m'envoie allongent de fameux pourboires et sont joliment ficelées »<sup>212</sup> Cette fonction est encore plus apparente aux yeux du lecteur lorsque Vautrin demande à Christophe où il va et que ce dernier répond : « Rue du Helder. J'ai ordre de ne remettre ceci [une lettre] qu'à Mme la comtesse [Anastasie de Restaud]. »<sup>213</sup>

Son métier lui permet de faire un circuit dans un périmètre très important de Paris. Cela est dû au fait qu'il joue le rôle de relais entre la pension Vauquer et le reste de Paris. Nous disons bien le reste de Paris car Christophe ne va pas seulement dans les quartiers chics de Paris, il peut être envoyé n'importe où. C'est ainsi que Mme Vauquer lui demande d'aller chez l'apothicaire au moment où le père Goriot rend ses dernières armes : « Christophe, allons, trotte chez l'apothicaire demander quelque chose contre l'apoplexie. »<sup>214</sup> Christophe est même pris à parti par des personnes extérieures à la pension Vauquer. Gondureau demande à Mlle Michonneau : « Envoyez Christophe rue de Bouffon, chez M. Gondureau, dans la maison où j'étais. »<sup>215</sup> Christophe n'a pas de qualification particulière, il n'a que ses bras et ses pieds pour travailler. De plus, par les distances qu'il doit parcourir chaque jour (en plus des travaux manuels que lui donne à faire Mme Vauquer), Christophe se « tue » au travail. Il fait bien partie de cette classe « laborieuse » de la société. Une classe qui forme la majeure partie de la population parisienne de l'époque.

---

212- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 70.

213- Ibid, P. 73.

214- Ibid, P. 299.

215- Ibid., P. P. 294.



## **b) Sylvie**

Quant à Sylvie, elle représente la femme du peuple comme Christophe pour les hommes du peuple. Ce titre « femme du peuple » parce qu'elle est toujours au contact de gens de son milieu social (en dehors de la pension Vauquer). Aussi elle est comme Christophe en sortant de la pension pour son travail. Sylvie dans le roman du père Goriot représente un point obscur comme Mme Couture. Et pourtant le personnage de Sylvie est intéressant à plus d'un titre. Alors que Christophe joue le rôle de « messager » de la pension Vauquer, Sylvie s'occupe de nourrir les habitants de cette même pension.

En effet, c'est elle qui rapporte du marché la nourriture qu'elle va ensuite préparer aux pensionnaires. Balzac, de son côté, évoque de façon allusive le rôle joué par Sylvie : « la grosse Sylvie feignit d'aller au marché »<sup>216</sup> Autre chose, Sylvie se situe hiérarchiquement au-dessus de Christophe et à ce titre elle a des responsabilités plus importantes. Si nous avons choisi d'évoquer les relations de Christophe avant celles de Sylvie, c'est parce que cette dernière est uniquement au contact du peuple, la tranche de la société la plus défavorisée, ce qui n'est pas exactement le cas de Christophe.

Cependant, alors que le rôle de Christophe se cantonne à livrer des messages, celui de Sylvie est nettement plus gratifiant. C'est à Sylvie qu'il incombe de faire fonctionner la pension. Pour cela, elle doit d'abord rechercher les produits les moins chers (sinon, gare aux remarques de Mme Vauquer !) qui serviront à sa cuisine.

De plus, Sylvie doit être disponible en cas d'événement « exceptionnel » à la pension. Ainsi, Mme Vauquer demande à Sylvie : « allons, ma fille, va chercher le médecin »<sup>217</sup> alors que dans le même

---

216- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P. 56.

217- Ibid., P. 298

temps elle envoie Christophe demander à l'apothicaire quelque chose contre l'apoplexie. La nuance est grande. Les responsabilités qui incombent aux uns et aux autres expliquent en partie les rapports sociaux. Si Christophe est moins estimé que Sylvie, il y a forcément une raison à cela. Toujours est-il que ces deux domestiques mènent une vie peu gratifiante. Non seulement ils sont pauvres et dépendants de leur maîtresse, mais en plus ils n'ont aucune relation privée. Les relations qu'ils entretiennent avec autrui ne sont que des relations professionnelles.

Enfin, Sylvie représente aussi les adjuvants épisodiques comme Christophe qui sont aux extrémités de l'ordre social, ceux qui, sans intervenir dans l'intrigue, vont présenter au jeune héros, Eugène de Rastignac, divers exemples ou contre-exemples. « Globalement, on constate que ceux qui appartiennent au peuple vont rendre service à Rastignac ou bien le conseiller, tandis que les nobles ne l'aident qu'à comprendre combien le monde est un élégant borborygme ; ensemble, ils contribuent tous un peu à la formation de Rastignac. »<sup>218</sup>

Donc, les relations de chaque pensionnaire sont complètement différents. Eugène de Rastignac profite de son mode de vie oisif alors que Christophe et Sylvie sont obligés de travailler très durement dans Paris pour s'en sortir. Nous avons vu que la pension de Mme Vauquer comprend des personnages très différents au niveau tant social que relationnel. Les restaurants fréquentés par les Vauqueriens, très variables au niveau du prix et de la qualité, en sont une autre preuve supplémentaire. Le premier c'est BŒUF À LA MODE, restaurant près du Palais-Royal ; son enseigne représentait un bœuf vêtu de châles

---

218- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit P.51.

et d'un chapeau : « La comtesse entraîna son amie (Mme Vauquer) au magasin de la Petite jeannette, où elles choisirent une robe et une écharpe. Quand ces munitions furent employées, et que la veuve fut sous les armes, elle ressembla parfaitement à l'enseigne du Bœuf à la mode. » <sup>219</sup>

De même, le restaurant de CADRAN BLEU, restaurant du boulevard du Temple fréquenté par la haute société parisienne : « prends, mon bien aimé ! Prends, Adolphe ! Alfred ! Prends, Eugène ! dira-t-il Adolphe, Alfred ou Eugène ont eu le bon esprit de se sacrifier pour elle. Ce que j'entends par les sacrifices, c'est vendre un vieil habit afin d'aller au Cadran Bleu. » <sup>220</sup>

Aussi le CAFÉ ANGLAIS, restaurant fameux des boulevards, elle est la place pour l'élite parisienne (Mme de Nucingen et Eugène de Rastignac) <sup>221</sup> Enfin, FLICOTEAUX, restaurant populaire du quartier latin : « Messieurs prenons nos chapeaux, et allons dîner place Sorbonne, chez Fliconteaux, dit Bianchon. » <sup>222</sup>

Après cette explication détaillée pour la pension et les pensionnaires de Mme Vauquer, nous pouvons dire que cet établissement porte derrière ses murs une microsociété. Du surcroît, nombreux pensionnaires font un lien entre leur classe sociale d'origine et la pension bourgeoise de la maison Vauquer : ainsi, Eugène de Rastignac est une sorte d'intermédiaire entre la noblesse et la petite bourgeoisie ; Vautrin sert de lien entre les bas-fonds parisiens et la petite bourgeoisie ; les deux domestiques entretiennent des rapports privilégiés avec le peuple parisien. Le système des personnages du *père Goriot* traduit tout à fait une dynamique sociale jugée de manière extrêmement négative par

---

219- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.51.

220 -Ibid, P. 185.

221- Ibid, P.317.

222- Ibid, P.312.

Balzac : une noblesse bafouée et éliminée ; une bourgeoisie mêlée, cupide et veule, pourrissant tout ; un peuple soumis et souvent corrompu lui aussi, ne laissent place qu'à une aristocratie qui triomphe grâce à la corruption et à la soumission à l'esprit de l'époque, personnifiée par Rastignac. »<sup>223</sup>

*Le père Goriot* est à la fois un roman social, un roman psychologique, un roman policier. L'œuvre suit trois pistes différentes :

- I. l'éducation de Rastignac qui reçoit trois leçons (celle de Mme de Beauséant, celle de Goriot, celle de Vautrin).
- II. le drame du père Goriot.
- III. le roman policier de Vautrin, le forçat évadé qui est opposé à la société (sur le modèle de Vidocq).

Dans ce roman il y a deux mouvements s'opposent : tandis que Rastignac connaît une ascension, le père Goriot subit une véritable déchéance. On remarque aussi que l'action se déroule en moins de trois mois, mais il y a des retours en arrière, surtout au début.

Le point de vue est complètement objectif et Balzac, de son côté, se voudrait neutre dans sa narration comme dans ses descriptions. Mais il laisse parler ses sentiments et intervient dans le récit, en particulier pour nous faire part du dégoût que lui inspire la montée du pouvoir de l'argent ou l'état d'esprit que cela engendre : « Qui décidera de ce qui est le plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides? »<sup>224</sup>.

Au début, Balzac affirmait que « Ce drame n'est ni une fiction, ni un roman : all is true. »<sup>225</sup>, mais il nous donne un tableau réaliste, selon une vision objective, quasi scientifique. Étant convaincu de

---

223- LEFEBVRE (Anne Marie), Op.cit PP.52-53

224- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.29.

225- Ibid, P.28.

l'influence du milieu sur les individus, il décrit avec précision la pension Vauquer (véritable microcosme de la société par son étagement de classes sociales et de différentes générations), différents quartiers de Paris. Il applique la loi de la conformité des espèces avec les milieux où elles évoluent. C'est ainsi qu'au sujet de Mme Vauquer il avait écrit : « Toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. »<sup>226</sup>

Les différentes classes : le peuple, la petite bourgeoisie, l'aristocratie, ont été bouleversées dans un passé récent, la Révolution ayant permis justement à Goriot de faire sa fortune, de marier ses filles à des aristocrates ou grands bourgeois qui ont maintenant repris le pouvoir et le méprisent non sans raisons. La volonté de réalisme de Balzac lui fait montrer le rôle essentiel de l'argent, qui est souligné surtout dans l'évolution financière du père Goriot, riche commerçant qui, la première année où il se trouve à la pension, vit à l'aise avec 1200 francs de pension et 8000 de rente, une solide condition physique, une magnifique garde-robe ; qui, dès la deuxième année, se voit obligé de prendre une pension à 900 francs et de réduire son train de vie ; qui, la troisième année, prend la pension la moins chère (45 francs), ne jouissant plus d'aucun luxe et sa condition physique s'étant dégradée sérieusement ; qui, la quatrième année, voit sa dégradation physique s'accroître tandis que ses filles le rendent fou et que, pour leur faire plaisir et leur éviter le moindre effort, il se ruine progressivement afin de leur fournir un maximum d'argent qu'elles jettent par les fenêtres. Mais la volonté de réalisme de Balzac ne l'empêche pas de se montrer nostalgique de la société qui s'en va avec la montée du pouvoir de l'argent, et cela se ressent à travers ses descriptions.

---

226- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.29.

Balzac prétend s'appuyer sur des théories scientifiques pour construire ses personnages. Rastignac et Vautrin sont l'un et l'autre représentatifs de la manière d'évoluer dans le monde lorsque les astres n'ont pas été favorables dès la naissance. Vautrin, apparemment un farceur, est, en fait, un forçat évadé, un être cynique, un rebelle, qui se place délibérément en marge de la société et de ses lois pour mieux en profiter, qui ne recule devant aucun acte, pourvu qu'il se justifie vis-à-vis de lui-même et non de la société. Philosophe à sa façon, il analyse froidement et sans faux-fuyants ce qui fait agir les hommes : le prestige et, avant lui, l'or et les femmes. Il est le représentant de la volonté de puissance qui animait Balzac lui-même. Plus secrètement, c'est un homosexuel qui cherche à séduire le jeune homme, qui est prêt à se dévouer pour l'être aimé.

Quant à Rastignac, il doit être initié à la vie, vivre le passage douloureux à l'âge adulte et prendre ses responsabilités. C'est au départ un naïf qui arrive de sa campagne et débarque à Paris, qui va devoir apprendre à vivre dans cette société qui propose une morale différente de celle qui lui a été inculquée dans sa famille. Balzac en a fait un séduisant Méridional : il «avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus»<sup>227</sup>. Et, en tant que Méridional, s'il est audacieux, il est prompt au découragement comme aux retours d'optimisme. Candide à son arrivée à la pension Vauquer, il se trouve vite à la croisée des chemins entre le vice et la vertu. Son éducation, qui n'est pas celle de l'étudiant qu'il est censé être mais celle du jeune provincial qui se frotte à la société parisienne, se fait à travers diverses expériences : une visite à Mme de Restaud l'initie aux secrets d'un adultère ; une conversation entre Mme de Beauséant et Mme de Langeais lui fait

---

227- BALZAC (Honoré de), Op.cit, P.42.

découvrir la fausse amitié ; une seconde visite à Mme de Beuséant lui révèle l'orgueil aristocratique ; un passage dans une maison de jeu lui montre la misère élégante. Plein de scrupules, il refuse l'argent de madame de Nucingen. Surtout, il reçoit les deux enseignements parallèles de Mme de Beuséant et de Vautrin dont l'arrestation est une terrible mise en garde contre les dangers de la révolte et de l'abandon à la tentation du plaisir. Si dans ces expériences, son âme ne s'est pas noircie, du moins a-t-il perdu de sa native pureté. L'agonie solitaire du père Goriot lui enlève ses derniers scrupules. À la fin, il suit le convoi funéraire de celui qui lui a donné un premier exemple. Il est naturel qu'il ne se connaisse qu'une fois Goriot mort et enterré. Il a perdu ses illusions mais acquis aussi une volonté d'affirmation de son ambition n'ayant pas oublié le conseil de Vautrin : Si l'on veut arriver, il faut se servir des autres et, plus particulièrement, des femmes et de leur mari.

Quant au père Goriot, il suit le même parcours que bien des personnages de Balzac qui sont possédés par une passion qui les dévore tout entiers. Dans l'amour incommensurable et irraisonnable qu'il porte à ses filles, amour que ce «*Christ de la paternité*» pousse jusqu'à l'immoralité, il est implacablement conduit vers un sacrifice complet, vers une issue fatale, se détruisant pour deux filles qu'il gâte exagérément et qui n'ont pour lui que mépris. Sa souffrance le rend enfin clairvoyant.

De même, Balzac, insistant sur l'origine, sur le physique, sur le tempérament, montre le déterminisme auquel sont soumis les êtres humains. Écrivant à la lumière des «deux flambeaux que sont la Religion et la Monarchie», il prône une acceptation de la société, même s'il dénonce les mauvaises mœurs.

Malgré la description qui est très proche de la réalité, Balzac n'accorde pas d'importance à l'évolution de la société bourgeoise due au travail sérieux et non pas à la chance. La monarchie censitaire apparaît

comme le moment où la bourgeoisie consolide le pouvoir qu'elle a conquis sous la Révolution. Mais les éléments qui font sa force semblent mal connus d'un écrivain comme Balzac. Dans son tableau de la réalité économique et sociale de son temps, celui-ci insiste sur le pouvoir corrompateur de l'argent, l'inégalité des conditions du haut en bas de l'échelle sociale et l'égoïsme des riches. Mais il ne montre rien de ces fameuses « vertus bourgeoises » qui font les entrepreneurs et les créateurs de richesses. Dans *Le père Goriot*, les sources de l'enrichissement et de l'ascension sociale qui l'accompagne sont les spéculations sur le blé (Goriot), le crime (Vautrin), la chance au jeu (Rastignac) et la capacité à séduire les femmes fortunées (Rastignac). Rien n'est dit de la façon dont s'est constituée la fortune du baron de Nucingen. Celle-ci semble ancienne et inépuisable. La vie économique apparaît à Balzac comme un jeu un somme nulle où la fortune des uns se paie de la misère des autres.

La haute bourgeoisie qu'il décrit est en fait celle qui a déjà fait fortune et s'accorde à elle-même un genre de vie de plus en plus calqué sur celui de l'aristocratie. Elle dispose de suffisamment de temps libre pour s'adonner aux bals, aux réceptions, aux représentations théâtrales. Il est à noter, toutefois, que, dans cette vie mondaine, les épouses des grands bourgeois et des aristocrates sont plus visibles que leurs maris : Balzac parle en fait assez peu du baron de Nucingen.

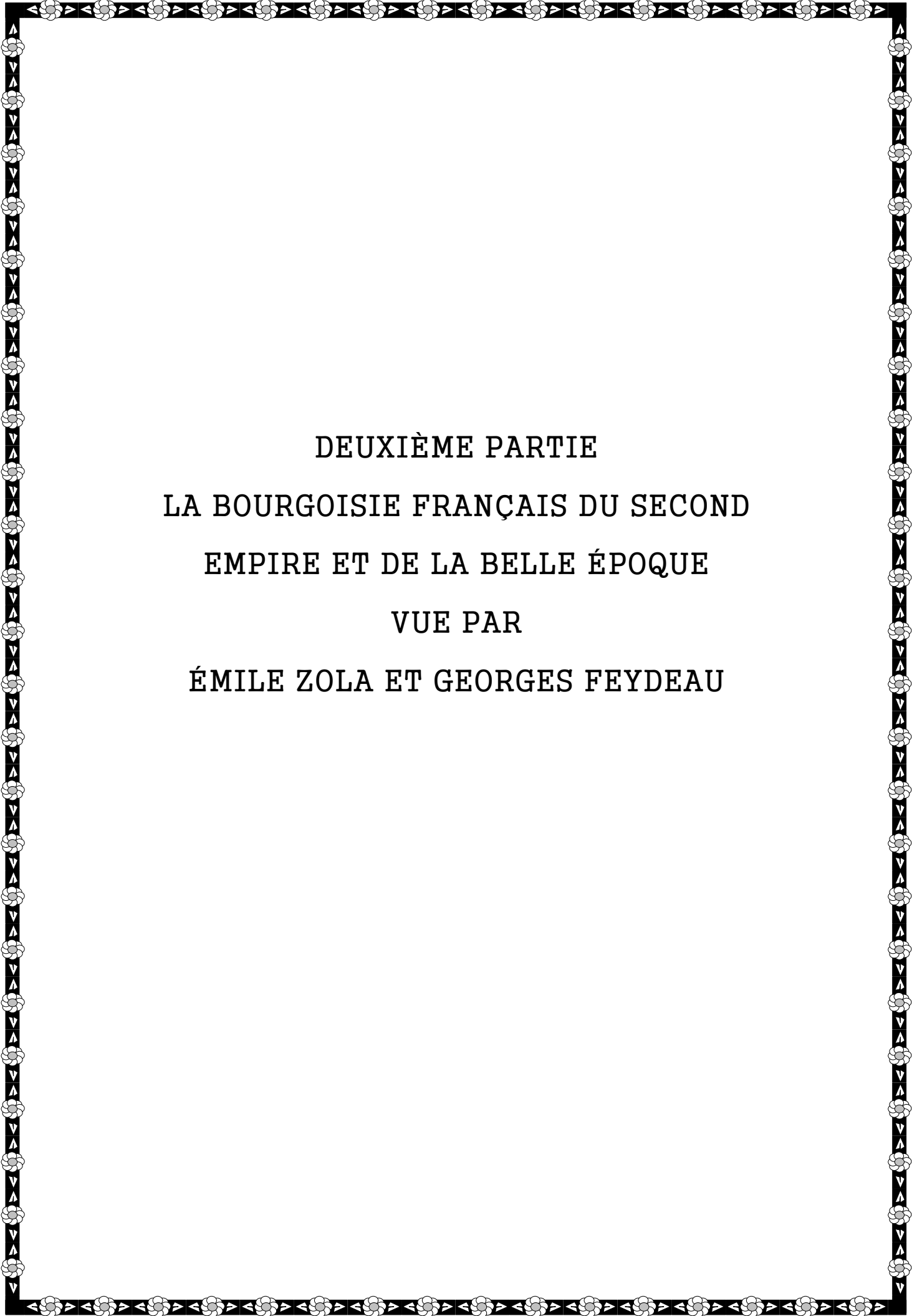
Au total, Balzac nous fait un tableau de la société de son temps qui est conforme à la réalité, dans la mesure où il saisit les genres de vie et les modes de consommation des diverses classes sociales, et montre le triomphe de la haute bourgeoisie. Mais sa vision est antiéconomique, dans la mesure où les fondements de la puissance des banquiers originaires du monde rhénan (tel le baron de Nucingen, dont le nom est de consonance germanique) et notamment la pratique des « vertus bourgeoises », le travail, l'épargne, le calcul, la stabilité



familiale, etc..Particulièrement à l'honneur dans le milieu rhénan sont passés sous silence.

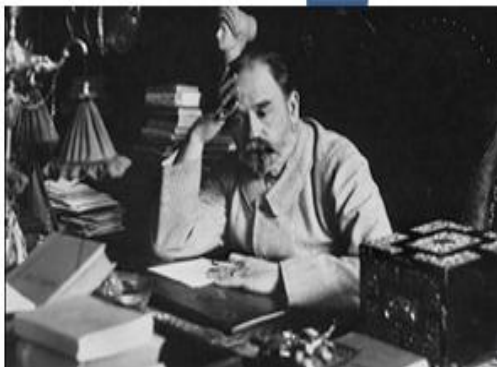
Enfin *Le père Goriot* donne une analyse très désabusée d'une société profondément gangrenée qui n'aboutira qu'à sa propre perte, quand la corruption généralisée aura produit le second Empire dépeint par Zola et Georges Feydeau, puis accouché, définitivement, de la République.

\*\*\*\*\*



DEUXIÈME PARTIE  
LA BOURGEOISIE FRANÇAIS DU SECOND  
EMPIRE ET DE LA BELLE ÉPOQUE  
VUE PAR  
ÉMILE ZOLA ET GEORGES FEYDEAU

# NANA DE ZOLA



## **Vues générales**

Nous ne pouvons pas embrasser d'un regard le XIX<sup>e</sup> Siècle. Ce n'est pas un siècle qu'on peut résumer en un seul mot d'après son caractère prédominant. Par exemple, le XVI<sup>e</sup> siècle a été le siècle de la Renaissance et de la Réforme, le XVII<sup>e</sup> siècle a été le siècle du classicisme et de la monarchie absolue, le XVIII<sup>e</sup> siècle a été le siècle des Lumières, de la sensibilité et du déclin de la royauté. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle est un siècle complexe étrange et confus où des forces nouvelles se heurtent à l'ordre établi et où des formes nouvelles de la vie intellectuelle mettent fin à la culture traditionnelle et créent des goûts nouveaux.

Du point de vue social, la bourgeoisie a remplacé l'ancienne noblesse d'épée. C'est elle qui domine l'édifice social alors que la masse des travailleurs et le peuple vivent dans la plus noire misère.

### **L'ascension de la bourgeoisie française du point de vue politique**

Du point de vue politique, le caractère dominant de ce siècle est l'instabilité politique. Plus de sept régimes se sont succédé. Nous avons: le Consulat de 1799 jusqu'en 1802, le Consulat à vie de 1802 à 1804, puis l'Empire de 1804 à 1814, la Restauration de la monarchie de 1814 à 1830. Puis c'est la Révolution de 1830, appelée aussi " Les Trois Glorieuses" parce qu'elle n'a duré que trois jours. A La Révolution de Juillet succède la Monarchie de Juillet ou monarchie bourgeoise de 1830 à 1848. Puis nous avons la Révolution de 1848 formée par une coalition d'ouvriers et intellectuels qui veulent instaurer le régime républicain. La Deuxième République a une vie éphémère: de 1848 à 1851 et évolue plus rapidement vers un régime plus conservateur et plus autoritaire: Le Second Empire qui durera de 1851 à 1870. Une révolution socialiste, la Commune, ensanglantera la France en 1871, mais elle se soldera par un

échec et ses meneurs seront jugés et condamnés. Enfin, La III<sup>e</sup> République qui va durer jusqu'en 1940.

Ces changements successifs de régimes, ces révolutions et contre-révolutions témoignent d'une vie politique foisonnante. Au XIX<sup>e</sup> siècle les conditions matérielles de la vie se transforment, l'argent et la richesse acquièrent une grande importance. Cette richesse n'est plus comme autrefois foncière et par suite héréditaire, elle peut être acquise par de bonnes affaires industrielles ou commerciales. Mais elle est fragile et n'a de chance d'être conservée que par la pratique des vertus bourgeoises.

A côté de tous ces bouleversements, nous devons mentionner les progrès de l'instruction. Avant la révolution, la royauté se désintéressait d'éclairer le peuple; il n'y avait que quelques écoles spéciales pour former les fonctionnaires et les techniciens nécessaires à l'administration. L'enseignement de base et même l'enseignement secondaire étaient presque complètement abandonnés à l'initiative religieuse. Après la révolution, l'éducation devient une entreprise d'Etat. L'instruction s'étend à toutes les masses de la nation. De l'obligation de l'enseignement primaire naît une grande curiosité intellectuelle. De plus, la fondation des grandes écoles permet la spécialisation et donne une forte impulsion au mouvement scientifique. Les chercheurs réalisèrent de grandes découvertes dont le résultat fut un développement du machinisme dans l'industrie. La création de la grande industrie eut deux conséquences:

Elle stimula la politique expansionniste des gouvernements européens car c'est dans les colonies qu'on pouvait trouver les matières primaires nécessaires aux grandes entreprises industrielles et c'est là aussi qu'on pouvait écouler l'excédent de la production manufacturée. De

même, elle posa dans toute son ampleur la question sociale. Plusieurs penseurs socialistes attaquèrent le régime capitaliste, mais leurs tentatives généreuses demeurèrent sans lendemain jusqu'à la fin du siècle et se cantonnèrent dans les théories dénuées de tout caractère pratique.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a connu des bouleversements politiques mais aussi de grands développements intellectuels et techniques. Il marque une date dans l'histoire de la civilisation occidentale et confirme le mot de Guizot\* qui disait: " le mot civilisation éveille l'idée d'un peuple qui marche, non pas pour changer de place mais pour changer d'état; d'un peuple dont la condition s'étend et s'améliore."

### **La bourgeoisie et la Révolution**

Depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle la bourgeoisie n'a pas cessé de s'élever dans l'échelle sociale. Elle constituait l'ensemble des cadres administratifs, les hautes charges juridiques et investissait ses capitaux en de fructueuses transactions industrielles ou commerciales. Son seul désir était de supprimer les privilèges de la noblesse, d'amoindrir son prestige et de devenir l'unique bénéficiaire. C'est ce qui la poussa à soutenir les philosophes et les idéologues dans leur lutte contre la double autorité monarchique et religieuse. Ils voulaient par là réaliser un vaste programme susceptible de leur conférer une suprématie grandissante dans la vie française.

Cette classe continua à s'enrichir pendant la Révolution des spoliations des biens du clergé et de la noblesse. Elle construisit sur les ruines de ces classes privilégiées, son pouvoir. Pour parvenir à ses fins,

---

\* Guizot (français) homme politique et historien français. Adversaire de la monarchie absolutise, il a participa à la révolution de 1830. Il fut chef effectif du gouvernement à partir de 1840, puis président de la Conseil (1840-1848), s'appuyant sur la grande bourgeoisie d'affaires. Auteur de Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.

elle fit appel aux forces brutales des classes populaires. Elle laissa les paysans se ruer sur les châteaux et les manoirs des gentilshommes et accorda au peuple" la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen.<sup>1</sup>

Elle savait habilement faire briller aux yeux des masses de grands espoirs, mais dès la Constituante, elle exclut de la vie politique les trois quarts du peuple en établissant le cens électoral.

Reprenant la politique traditionnelle de l'ancienne royauté. Napoléon voulut s'appuyer sur le Tiers- Etat, c'est-à-dire, sur une grande partie de la bourgeoisie. Il trouvait en elle de bons légistes, des administrateurs remarquables, des fonctionnaires dévoués et « Bonaparte les nomma lui-même et les mit dans l'entière dépendance du pouvoir central. »<sup>2</sup> Il savait aussi que le développement de l'industrie et du commerce n'était réalisable que par le concours des capitaux de la riche bourgeoisie.

Comme Louis XVIII savait que l'opposition bourgeoise était dangereuse, il se montra favorable à cette classe. Il la flatta et l'orienta vers la prospérité du pays. Mais après la mort de ce roi l'ascension de Charles X au pouvoir mit fin à cet état et mécontenta la bourgeoisie. Celle –ci se dressa alors comme la protectrice du peuple et lança contre le roi des remous sociaux dont elle serait l'unique bénéficiaire. La Révolution de juillet va couronner de succès son plan et une fois les émeutes terminées, elle interdira aux ouvriers de poursuivre leur action et de réaliser leurs aspirations.

Le règne de Louis Philippe (*roi bourgeois*)<sup>3</sup> sera l'âge d'or

---

1-ANDRE (Alba), *Histoire contemporaine*, Hachette, Paris, 1948, p.231.

2- ANDRE (Alba) ., Op.cit, P.123.

3- Ibid., P. 199.

de la bourgeoisie dont le seul but était d'assurer son absolue sécurité vis-à-vis du peuple. « Il fut la personnification de cette monarchie bourgeoise que la Révolution de Juillet avait portée au pouvoir. »<sup>4</sup> Il visait au maintien de l'ordre, à la défense de la propriété, à la stabilité de la famille, au prestige de l'argent; des honneurs et des situations acquises, mais n'avait aucune considération pour les classes pauvres et il continua à les priver de certains droits politiques notamment celui de vote. Grâce à ses capitaux, à son esprit de lucre, à son sens des entreprises et à ses connaissances techniques, la bourgeoisie développa l'industrie et le commerce et s'enrichit considérablement.

Le Second Empire se trouva devant une bourgeoisie riche et orgueilleuse. Les jeunes générations abandonnèrent la vie étroite et parcimonieuse pour s'orienter vers une existence de luxe doublée du désir de paraître, encore rare sous Louis Philippe. Ainsi le contraste entre une richesse étalée sans pudeur et une misère croissante dans les faubourgs des villes industrielles donnèrent naissance à des luttes sociales inévitables. Un grand défaut de cette bourgeoisie, c'était son attitude à l'égard des écrivains et des artistes. Elle regardait avec mépris les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les poètes, et les romanciers.

En un mot, nul ne saurait nier l'essor industriel et les progrès économiques accomplis grâce au concours de la bourgeoisie sous le Second Empire. Celle-ci demeura durant le XIX<sup>e</sup> siècle renfermée dans ses intérêts égoïstes tout en méconnaissant le sens largement humain de l'existence.

---

4- ANDRE (Alba) ., Op.cit, P.199..



Parmi tous ces changements, on va traiter le Second Empire du point de vue politique "les événements politiques et le règne de Napoléon III" et du point de vue littéraire selon les témoins du siècle: Georges Feydeau et Émile Zola.

### **L'ascension de la bourgeoisie française du point de vue littéraire**

Le Second Empire, comme tout le XIX<sup>e</sup> Siècle, est une période de création littéraire et artistique très féconde. Les contemporains sont certes nombreux à déplorer une prétendue décadence et il est évident que la politique répressive des débuts du régime a été un frein. De surcroît, "l'entrée dans une nouvelle économie culturelle a amorcé une profonde transformation de la vie littéraire et artistique. De nouveaux mouvements (réalisme, Parnasse, impressionnisme) sont apparus."<sup>5</sup> L'Empire, de son côté, n'a pas favorisé ces révolutions esthétiques, il les a même parfois combattues. Mais force est de constater qu'il n'a pas pu les empêcher.

Plusieurs écrivains ont stigmatisé les tares de la société bourgeoise pendant cette période. Parmi eux on peut citer Georges Feydeau et Émile Zola. L'écrivain, c'est la conscience de la société. L'écrivain, dans ses œuvres, prend position et par sa force de mobilisation, est amené à influencer l'opinion publique contre une injustice, en faveur de la promotion de certaines valeurs qui peuvent s'opposer à celles de la bourgeoisie.

### **Émile Zola et Georges Feydeau**

#### **Réalisme et Vaudeville**

L'histoire littéraire n'est pas avare de termes en -isme, qui suscitent parfois la raillerie, mais le suffixe n'y est pas toujours chargé de

---

5- YON (Jean- Claude), *Le Second Empire*, Armand Colin, Paris, 2004, P. 175.

la même nuance. Il désigne une doctrine ou une profession, comme l'indique Le Grand Robert. Il caractérise le plus souvent une manière. Ainsi le romantisme est un style qui privilégie le pittoresque. Impressionnisme dérive de l'impression. De même, symbolisme désigne le parti d'un objet déjà élaboré; une œuvre symboliste façonne des symboles et elle est elle-même un symbole.

Réalisme en revanche exprime le parti d'objets extérieurs à l'œuvre (le réel). Donc le réalisme est le parti de la réalité. Ce titre "invite à identifier une période historique (Second Empire et III<sup>e</sup> République) et un parti esthétique (celui de représenter le monde), voire aussi un genre (le roman assorti de la nouvelle)."<sup>6</sup> Mais avant de parler de ce courant littéraire et de son influence sur la société française, il fallait citer les différentes définitions du mot "réalisme":

Le réalisme, d'un côté philosophique, s'oppose à la doctrine platonicienne selon laquelle les apparences sensibles et les êtres individuels ne sont que le reflet des véritables réalités. Le réalisme de Saint Thomas est une doctrine selon laquelle le monde extérieur a une existence indépendante du sujet qui le perçoit (par opposition à idéalisme)."<sup>7</sup> D'un côté littéraire, c'est un "attachement à représenter le monde, les hommes tels qu'ils sont, et non tels que peuvent les concevoir ou les styliser l'imagination et l'intelligence de l'auteur ou de l'artiste."<sup>8</sup>

De même, l'écrivain *E. Gilson* dans son œuvre intitulée "Réalisme thomiste" dit: " Ce que l'on nomme l'idéalisme platonicien est de même origine que ce que nous nommons idéalisme aujourd'hui. Ayant commencé par discréditer la réalité sensible, jusqu'à en faire un presque non-être, Platon et Plotin ont dû attribuer à autre chose la réalité

---

6- THOREL- CAILLETEAU (Sylvie), *Réalisme et Naturalisme*, Hachette, Paris, P.7.

7- Méval (Jean- Pierre) et d'autres, *dictionnaire encyclopédique Hachette*, Paris, P.1584.

8- Idem.

qu'ils lui refusaient. L'irréalisme du monde réel s'est donc doublé chez eux d'un réalisme du monde irréel."<sup>9</sup>

Il y a aussi une autre définition proposée par *Louis Edmond Duranty*, dans un article de la revue qu'il avait créée: " Le Réalisme conclut à la reproduction exacte, sincère, du milieu social, de l'époque où l'on vit." <sup>10</sup>

Malgré tout ça, on trouve l'écrivain *Jakobson* qui proteste contre ces définitions en nous donnant quatre objections soutenues à son point de vue:

- 1- "Il faut distinguer le réalisme comme intention (de l'auteur) du réalisme comme (courant artistique qui s'est posé comme but de reproduire la réalité et qui aspire au maximum de vraisemblance)
- 2- La critique est encore inféodée aux valeurs du XIX<sup>e</sup> Siècle dont elle est elle-même issue et elle reproduit peu ou prou les discours des réalistes d'alors. C'est pourquoi elle ignore la précédente distinction et tend, de plus à assimiler le réalisme à la pratique des réalistes du XIX<sup>e</sup> Siècle.
- 3- La notion de vraisemblance est très fuyante: la vraisemblance consiste- elle à produire une représentation de la réalité conforme aux représentations communes, ou à les transgresser pour en produire de nouvelles?
- 4- La place accordée aux réalistes du XIX<sup>e</sup> Siècle engage à regarder comme réalistes leurs procédés particuliers et par exemple, à associer le réalisme à la "caractérisation selon des traits inessentiels", c'est-à-dire à la valorisation de la chaîne

---

9- MÉVAL (Jean- Pierre) et d'autres, dictionnaire encyclopédique Hachette, Paris, P.1584.

10- GILSON (Etienne), *Réalisme thomiste*, Vrin, Paris, pp. 229-230.

métonymique par rapport à la chaîne métaphorique: on n'est pas loin ici de ce que Roland Barthes appelait " effet de réel" où la justification de l'attention portée au détail tient au fait qu'il suggère, par son insignifiance même, l'exactitude de la représentation. Mais selon Jakobson, on associe également le réalisme, selon un mouvement presque inverse, à l'exigence de "motivation conséquente" qui lie les objets du récit selon une chaîne logique: tout motif vaut alors comme cause ou comme effet."<sup>11</sup>

Dans cette perspective, le mot réalisme sert confusément à tous les usages, et il est enjeu de pouvoir.

En tout cas Le Réalisme fait suite au "Romantisme "« Il faut préférer le réel au romantique. »<sup>12</sup> et va durer de 1848 à 1870. « Elle est étroitement liée à l'évolution de l'histoire, de la sociologie et des idéologies de la seconde moitié du siècle, ainsi qu'à la montée parallèle de la démocratie et du libéralisme d'un côté, du positivisme et du scientisme de l'autre. » «<sup>13</sup> »

Son esthétique est fondée sur la représentation la plus fidèle possible de la vie quotidienne. Les thèmes principaux sont les mœurs d'une époque, d'un milieu, les liens avec le contexte historique, politique, social ; l'influence du milieu sur l'individu ; la ville, la province, les misères sociales et l'ascension sociale.

Quant au vaudeville, il était un type de chanson populaire avant d'être un genre dramatique. Le vaudeville tire son origine et son nom des chansons normandes qui avaient cours, depuis plusieurs siècles, dans le Val-de-Vire, ou vaudevire, c'est à dire "*vallée de la Vire*" et que

---

11- THOREL- CAILLETEAU (Sylvie)., *Réalisme et Naturalisme*, Hachette, Paris, P.8.

12- MITTERRAND (H), *Littérature du XIX<sup>e</sup> S.*, Nathan, Paris, 1986, P.423.

13- Idem.

le poète Foulon, Olivier Basselin\*, avait ramenées à des chansons à boire, restées le type du genre."Il s'agit de chansons gaies, souvent satiriques composées la plupart du temps sur des airs déjà connus."<sup>14</sup>

Avec le temps, les Vaux-de-Vire devinrent des vaudevilles, ou chansons qui courent par la Ville, dont l'air est facile à chanter, et dont les paroles sont faites ordinairement sur quelque aventure, sur quelque événement du jour.

Le mot vaudeville apparaissant vers les années 1507 dans les titres de recueils de chansons, il désigne une chanson, Vaul de Ville, voix de ville. *Gidel Henri* nous a donné une explication pour cette transformation de Vaux-de- Vire au Vaudeville: "Déjà en 1507, le mot était apparu dans *La Condamnation de Bancquet*, une moralité de Nicolas de la Chesnaye ; par ailleurs, plus tard, au cours du siècle, paraissaient des recueils de chansons intitulés voix de villes, ainsi celui de Chardavoine(1576), cette appellation signifiant sans doute qu'elles se distinguaient des chants ruraux.(...) selon la plupart des auteurs, et c'est l'explication traditionnelle, vaudeville ne serait qu'une "corruption "ou une "altération" de vaudevire" "<sup>15</sup>

Au XVII<sup>e</sup> siècle Le vaudeville n'est donc, qu'une façon de chançonner les gens et les choses qui donnent prise à la malignité contemporaine. Dans ce siècle ce mot, vaudeville, prendra un sens précis, "celui de chanson du peuple et plus exactement le peuple parisien."<sup>16</sup>

Autre chose, le vaudeville, dans cette période, était attaché à l'actualité, si bien qu'il passait rapidement de mode. "Il y a des gens ressemblent aux vaudevilles qu'on ne chante qu'un certain temps"<sup>17</sup>

---

14- GIDEL (H), *Le vaudeville*, Coll."Que sais-je", Paris, 1986, P.7.

15- Ibid., P.8.

16- Ibid., P.9.

17- Ibid, P.10

18- Ibid, P.15.

Au XVIII<sup>e</sup> Siècle, le vaudeville commence à entrer dans le théâtre et avec le théâtre italien, en particulier, va faire son apparition. Depuis le XVI<sup>e</sup> Siècle, "des troupes italiennes venaient faire en France des séjours de plus en plus longs. Depuis 1680, les comédiens italiens occupaient la salle de l'Hôtel de Bourgogne jusqu'à leur expulsion en 1697."<sup>18</sup> Donc une part des pièces jouées durant ce temps là comportait des vaudevilles chantés. Ce ne fut d'abord qu'une petite composition scénique, toute en couplets, où le dialogue même était chanté.

À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, le mot change de sens pour désigner une comédie populaire légère, pleine de rebondissements. Parmi les moyens les plus employés, on peut noter le quiproquo et les situations grivoises provoquées par de multiples et complexes relations amoureuses ou pécuniaires. Le vaudeville ne fut longtemps qu'une chanson satirique de circonstances, se chantant sur un air facile qui aidait à sa popularité.

Le développement du vaudeville était l'un des traits qui marquait l'activité dramatique au début du XIX<sup>e</sup> Siècle. "Sous l'Empire et jusqu'à la fin de la période c'est-à-dire jusqu'à la chute de Napoléon III, le vaudeville se développe dans deux directions principales: anecdotique et la farce satirique."<sup>19</sup>

---

18- GIDEL (H), Op.Cit, P.15.

19- Ibid., P.44.

- Olivier Basselin<sup>[1]</sup>, né à Val-de-Vire vers 1400 et mort vers 1450, a été un poète populaire français, regardé comme le fondateur du vaudeville. Ce nom a été déformé de plusieurs manières : un recueil manuscrit de chansons, à peu près contemporaines de Basselin, l'appelle Vasselin ; il est appelé Olivier Bachelin par Crétin, Bisselin dans la *Bibliothèque française* de la Croix du Maine et même Bosselin dans celle de Antoine du Verdier

**a)** vaudeville anecdotique, qui avait recours à une anecdote historique ou bien, à un fait divers en relation avec la réalité.

**b)** vaudeville farce, qui a eu plusieurs noms : « *parodie vaudeville* » ou bien « *folie parade* » Ce n'est qu'à partir des années 1870, que le vaudeville se métamorphose pour revêtir deux autres aspects.

Le premier désignant une pièce ou plusieurs épisodes liés entre eux par une trame, et ayant pour titre : le vaudeville à tiroirs. Gidel Henri définit ainsi ce type de vaudeville c' « est une pièce où plusieurs épisodes, pratiquement traités pour eux-mêmes sont reliés par une trame légère ; c'est une série de sketches plus ou moins adroitement cousus ensemble et l'intrigue ne se distingue ni par sa logique ni par sa rigueur. Outre le comique de ces scènes successives, c'est l'abondance jaillissante des « mots » ; la verve brillante du dialogue, qui en font le prix. »<sup>20</sup>

Le second se caractérise par une cohésion architecturale et un rythme rapide ; est intitulé : le vaudeville structuré. Gidel voit que le second « se caractérise par une architecture rigoureuse, une intrigue rapide fondée sur le quiproquo et la péripétie et dont la pièce tire l'essentiel de son comique, (...), le trait le plus caractéristique de ce type de pièce reste certainement la solidité quasi mathématique de la construction: Tout s'y tient impeccablement (...) chacune des pièces de la mécanique est ajustée avec l'art le plus rigoureux. Détraquez-en une, tout l'édifice dégringole, tant l'équilibre a été savamment combiné. »<sup>21</sup>

Feydeau est considéré comme l'un des tenants de ce deuxième courant. Durant cette partie du siècle, les spectateurs cherchent à rire, oscillaient entre le vaudeville et la farce. Selon Roussin, le vaudeville est gratuit car il « ne dépasse pas le phénomène du rire" alors

---

20-GIDEL (H), Op.cit., P.74.

21- Ibid., P.44.

que "la farce (.....) Exemplaire puisqu'elle "implique une morale (....) à cause de la notion d'injustice qu'elle suppose. »<sup>22</sup> C'était l'équation que cette Belle Époque offrait comme terrain fertile aux dramaturges. A cette époque les vaudevilles mettent généralement en scène des stéréotypes qui appartiennent à la haute bourgeoisie française.

En tout cas, 1880 le vaudeville occupait une place importante dans l'activité théâtrale parisienne. Sur les vingt six salles que comportait alors la capitale, trois d'entre elles, *le Palais Royal*, *les Nouveautés* et *l'Athénée comique* étaient spécialisées dans ce genre. Sept autres théâtres en jouaient assez fréquemment *le Vaudeville*, *le Gymnase*, *les Variétés*, *la Renaissance*, *les Menus Plaisirs*, *le Théâtre Déjazet* et *le Théâtre Cluny*."

---

22- ROUSSIN (A)., *farce et vaudeville*, in Cahiers Renaud Barrault, La question Feydeau., N<sup>72</sup> Julliard, Paris, décembre, 1960, p.72.



## Émile Zola et Georges Feydeau

Zola revient à l'ère florissante des sciences de la nature dans laquelle les chercheurs ont étudié la vie, enregistré ses phénomènes et de plus ils ont fait les essais et codifié les résultats et les commentaires. Ces chercheurs ont rejeté l'imagination et ont maintenu les faits concrets. Les écrivains ont fait la même chose en s'éloignant de l'imagination, de la poésie et s'orientant vers les faits, la nature et l'environnement. De ce point Zola s'intéresse à la structure du roman de vue basée, dit-il, sur une pensée scientifique et véridique et une description exacte de la société et de la réalité.

Il estime que le roman a le devoir d'examiner à nouveau la faute humanitaire et des ajustements à l'adhésion sous la pression de l'humanité de l'environnement et des événements. Zola "veut trouver, à l'extérieur de l'entreprise littéraire, des garanties et des justifications."

Zola se présente comme un écrivain à la fois minutieux et méthodique. Il décrit ainsi sa méthode de travail : « Ma façon de procéder est toujours celle-ci : d'abord je me renseigne par moi-même, par ce que j'ai vu et entendu ; ensuite, je me renseigne par les documents écrits, les livres sur la matière, les notes que me donnent mes amis ; et enfin l'imagination, l'intuition plutôt, fait le reste. Cette part de l'intuition est chez moi très grande, plus grande, je crois, que vous ne la faites. Comme le disait Flaubert, prendre des notes, c'est être simplement honnête ; mais les notes prises, il faut savoir les mépriser »<sup>24</sup>

Il veut donner l'image de la quiétude dans l'écriture, avec une

---

23- MICHELE (Sacquin) *et al*, *Zola, Bibliothèque nationale de France - Fayard*, Paris, 2002 p.89.

24-COLETTE (Becker), *Dictionnaire d'Émile Zola, Robert Laffont – Coll. Bouquins*, 1993.260-261.

construction de premier plan, puis de second plan, une description des personnages précise par l'établissement de fiches pour chacun d'eux.

D'autre part, dans le cas de la documentation, plutôt que de réaliser ses recherches dans un premier temps, puis de réaliser la totalité de son travail d'écriture dans un second temps, on constate que Zola se documentait tout au long de la réalisation de ses romans.

Le travail de Zola romancier commence donc par la constitution d'un dossier préparatoire. Leur taille est variable en fonction du roman et du sujet, mais va plutôt en s'accroissant avec le temps.

Zola s'appuie ainsi sur une solide documentation, mais aussi sur des enquêtes pour lesquelles il se déplace dans les régions qu'il veut décrire. "Il croque les scènes vécues, mais toujours dans l'optique de son roman en cours, jamais gratuitement. Il sélectionne ses observations et les utilise quasiment toutes dans le roman qu'il est en train d'écrire, ainsi qu'un peintre ferait avec son carnet de croquis"<sup>25</sup>

Autre chose, les dossiers préparatoires de Zola font état de réflexions théoriques sur le roman en cours d'écriture, via une forme de dialogue avec lui-même. L'écrivain prend soin de définir le schéma narratif, la position des personnages dans chaque scène, le niveau de dramatisation, la véracité de la situation. Il porte une attention toute particulière au rythme de la narration et à l'équilibre de chacun des chapitres.

D'une autre côté, il a élaboré sa première théorie du style, qu'il expose au moyen de la métaphore des trois écrans : l'écriture est un

---

25- MITTERAND (H)., *Carnets d'enquêtes - Une ethnographie inédite de la France*, Plon, 1987.

écran entre l'œil et le monde, et cet écran peut être de trois natures différentes, suivant l'esthétique à laquelle l'écriture obéit. De ces trois écrans, le classique, le romantique et le réaliste, il choisit le dernier parce qu'il est celui qui lui semble le moins déformer la réalité :

« Nous voyons la création dans une œuvre, à travers un homme, à travers un tempérament, une personnalité. L'image qui se produit sur cet écran de nouvelle espèce est la reproduction des choses et des personnes placées au-delà, et cette reproduction, qui ne saurait être fidèle, changera autant de fois qu'un nouvel écran viendra s'interposer entre œil et la création.(...) L'écran classique est, en un mot, un verre grandissant qui développe les lignes et arrête les couleurs au passage.(...)L'écran romantique est, en somme, un prisme, à la réfraction puissante, qui brise tout rayon lumineux et le décompose en un spectre solaire éblouissant. (...) L'écran réaliste est un simple verre à vitre, très mince, très clair, et qui a la prétention d'être si parfaitement transparent que les images le traversent et se reproduisent ensuite dans toute leur réalité.(...) toutes mes sympathies, s'il faut le dire, sont pour l'écran réaliste; il contente ma raison, et je sens en lui des beautés immenses de solidité et de vérité. »<sup>26</sup>

(*Lettre à son ami Antony Valabrègue le 18 août 1864, Corr., t.I, no88.*)

Un peu plus tard, il précise, dans ses notes préparatoires aux *Rougon-Macquart*, rédigées en 1868: « Tout le monde réussit en ce moment l'analyse de détail; il faut réagir par la construction solide des masses, des chapitres; par la logique, la poussée de ces chapitres, se succédant comme

---

26- PAGES (Alain) et OWEN (Morgan), *Guide Zola*, Ellipses, Paris, 2002.PP. 204-205.

des blocs superposés, se mordant l'un l'autre; par le souffle de passion animant le tout, courant d'un bout à l'autre de l'œuvre. (..) Veiller au style. Plus d'épithètes. Une carrure magistrale. Mais toujours de la chaleur et de la passion. Un torrent grondant, mais large, et d'une marche majestueuse.  
»<sup>27</sup>

(BNF, N.a.f. Ms.10345, f° 11et14)

Zola rêve d'un style fait de "logique et de clarté". C'est ce qu'il dit dans ce passage du *Roman expérimental*, ou dans le commentaire qui suit, à l'écriture de Stendhal, dont il admire la pureté: "Si l'on veut avoir mon opinion bien nette, c'est qu'on donne aujourd'hui une prépondérance exagérée à la forme.(....) Au fond, j'estime la méthode atteint la forme elle-même, qu'un langage n'est qu'une logique, une construction naturelle et scientifique. Celui qui écrira le mieux ne sera pas celui qui galopera le plus follement parmi les hypothèses, mais celui qui marchera droit au milieu des vérités. Nous sommes actuellement pourris de lyrisme, nous croyons bien à tort que le grand style est fait d'un effarement sublime, toujours près de culbuter dans la démence; le grand style est fait de logique et de clarté".<sup>28</sup>

(O.C., t.x, P.1200)

Il ajoute encore: "Que de fois j'ai détesté mes phrases, pris du dégoût de ce métier d'écrivain, que tout le monde possède aujourd'hui! J'entendais sonner les creux sous les mots, et j'avais honte des queues d'épithètes inutiles, des panaches plantés au bout des tirades, des procédés qui revenaient sans cesse pour introduire dans l'écriture les sons de la

---

27- PAGES (Alain) et OWEN (Morgan), *Guide Zola*, Ellipses, Paris, 2002.PP.204-205.

28-Idem.

musique, les formes et les couleurs des arts plastiques! Sans doute, il y a là des curiosités littéraires séduisantes, un raffinement d'arts qui me charme encore; mais, il faut bien le lire à la fin, cela n'est ni puissant, ni sain, ni vrai, poussé à l'éréthisme nerveux où nous en sommes venus. Oui, il nous faut de la simplicité dans la langue, si nous voulons en faire l'arme scientifique du siècle.(...) Voilà donc, pour moi, quel serait le rêve: avoir cette belle simplicité que M. Taine célèbre, couper tous nos plumets romantiques, écrire dans une langue sobre, solide, juste; seulement, écrire cette langue en logiciens et en savants de la forme, du moment où nous prétendons être des savants et des logiciens de l'idée. Je ne vois aucune supériorité à patauger dans les mots, lorsqu'on a l'ambition de ne pas patauger dans les idées.(...) Traitons la forme comme nous traitons nos personnages, par l'analyse logique. Un livre de composition boiteuse et de style incorrect est comme est comme un être estropié. Je rêve un chef d'œuvre, un roman où l'homme se trouverait tout entier, dans une forme solide et claire, qui en serait le vêtement exact".<sup>29</sup>

*(O.C.,t. Xi, P.91-94.)*

En montrant le rôle du mot, Zola écrit au D<sup>r</sup> Georges Saint-Paul une lettre dans laquelle il a répondu sur les mécanismes de la création artistique: " Souvent le mot écrit m'étonne comme si je ne l'avais jamais vu; je lui trouve un aspect bizarre, laid, disgracieux; il éveille toujours une image appropriée; maintenant je ne le lis ni ne le parle, je ne suis pour lui ni visuel ni moteur. Quand j'écris, la phrase se fait en moi toujours euphonie, c'est une musique qui me prend et j'écoute; gamin, j'adorais les vers et en écrivais beaucoup; la musique véritable me laisse froid, je n'ai pas, l'oreille très juste; c'est par un véritable raisonnement

---

29- PAGES (Alain) et OWEN (Morgan), Op.cit., P. 206.

que j'aime la musique; elle a été longtemps pour moi lettre close, mais j'entends le rythme de la phrase; je me fie à lui pour me conduire, un hiatus me choque et me gêne. Je ne prépare pas la phrase toute faite; je me jette en elle comme on se jette à l'eau, je ne crains pas la phrase; en face d'elle je suis brave, je fonce sur l'ennemi, j'attaque la phrase, laissant à l'euphonie le soin de l'achever."<sup>30</sup>

(Le Figaro, 10 décembre 1892, O.C., t.XII,P.676)

D'autre part, le XIX<sup>e</sup> S. est l'époque du théâtre bourgeois. La bourgeoisie de cette période est également dépeinte de façon caricaturale dans le théâtre comique et vaudevillesque de Georges Feydeau

Celui-ci est considéré comme le maître du vaudeville qui a réussi à porter à son point de perfection à ce genre théâtral populaire: avec une maîtrise technique des mécanismes comiques, Feydeau décrit les mœurs des cercles bourgeois parisiens du début du XIX siècle en concernant son attention sur le thème de l'adultère pour le grand plaisir des spectateurs. On va au théâtre non seulement pour se divertir, mais aussi pour se juger, se regarder et se plonger à soi-même. «Le théâtre a l'avantage de grouper le peuple d'après ses contradictions sociales. »<sup>31</sup>

De surcroît le théâtre reflète la vie sous toutes ses formes: comique, tragique et absurde. Pendant "*la Belle Époque*" de nombreux écrivains, comme *Scribe et Labiche*<sup>\*</sup>, ont essayé de s'affirmer aux deux

---

31 UBERSFELD (A.), *Lire le Théâtre*, Coll. Lettres Sup., éd Belin, Paris, 1996, P. 12.

\*\* **Eugène Labiche** est un auteur dramatique français, né à Paris le 6 mai 1815 et mort à Paris le 22 janvier 1888. Il a été élu à l'Académie française en 1880. Eugène Labiche est célèbre pour avoir illustré le genre du vaudeville (comédie légère, avec des chansons, et généralement composée de nombreux rebondissements)

\*\* Il fut un de nos plus féconds auteurs dramatiques et obtint de grands succès sur presque toutes les scènes de Paris ; il eut de nombreux collaborateurs ; son Théâtre complet forme 20 volumes, dont 10 de comédies-vaudevilles, 3 de comédies, 2 d'opéras et 5 d'opéras-comiques ; il écrivit aussi des mélodrames, des ballets et des romans. Ses œuvres, au théâtre, les plus connues sont : *La Camaraderie*, *Bertrand et Raton*, *Le Verre d'Eau*, *Les Huguenots*, *La Juive*, *Robert Le Diable*, etc. Élu à l'Académie contre de Salvandy le 27 novembre 1834 en remplacement de Antoine-Vincent Arnault, il fut reçu le 28 janvier 1836 par Abel-François Villemain ; il vota contre l'admission de Victor Hugo.

niveaux: tragique et comique alors que le vaudeville occupait une place élevée. C'était l'époque où ce dernier, signifiait la simplicité et la gaieté. « La pièce « gaie » était dépourvue de toute prétention littéraire ou psychologique et (...) le comique était exclusivement fondé sur les situations. »<sup>32</sup> Cette époque a pu incarner la joie de vivre, l'insouciance, et a eu la réputation d'être une période exclusivement frivole. Les spectateurs de cette époque ont eu l'occasion d'assister à l'immense développement du vaudeville.

De même, le théâtre représente une institution où chacun possédait une mission: « de l'auteur au plus obscur des figurants (...), (chacun) devait jouer son rôle avec application. »<sup>33</sup> celle-ci devait commencer par le texte où résidait son miracle. D'ici, on peut dire que Feydeau possédait un pouvoir unique de transcrire le réel âpre amer dans des mots joviaux qui font rire au fur et à mesure de leur répétition.

Georges Feydeau représente l'apogée de ce genre littéraire, fort de l'expérience de ses prédécesseurs, mais aussi d'une révolution du public, que les grands travaux parisiens du Baron Haussmann ont « trié sur le volet ». Le spectateur n'est plus cet être fruste, qui nécessite les pauses musicales pour ponctuer sa compréhension et sa patience. Il représente maintenant une certaine classe bourgeoise, il sait lire et écrire. Ce nouveau public s'adapte à des pièces qui sont proches des esprits qu'un siècle d'acquis sociaux a rendus plus alertes sans distinction de classes sociales.

Le théâtre semble être pour lui un exutoire ; il est acteur et auteur. Il considère dès le début l'écriture comme une profession, cernant

---

32 GIDEL (H.), *Préface.*, in théâtre complet de Georges Feydeau, 4 Tomes, Garnier, Paris, 1988, P.41.

33- JEANSON (H.), "*Notes sur Georges Feydeau* "in Cahiers de la Compagnie Maledaine Renaud-Jean Louis Barrault: *La Question Feydeau*, n<sup>o</sup>32, Julliard, Paris, décembre, 1960, pp.13-21, p.17-18.

très tôt le genre qu'il peut servir au mieux, le vaudeville. En 1892 enfin, dix ans après ses débuts, « *Monsieur chasse* » est très bien accueilli de la critique; puis « *Champagnol malgré lui* » remporte un triomphe la même année et de plus les succès se sont succédé. Georges Feydeau est déjà intégré à part entière dans le cercle culturel et rencontre chez Lucien Guitry, Anatole France, Edmond Rostand, Octave Mirbeau, Alfred Capus, Jules Renard, Alphonse Allais. Probablement grâce à l'intervention d'Alexandre Dumas fils, il est nommé *Chevalier de la Légion d'Honneur*. Le triomphe de « *La Dame de chez Maxim* » lui permet pendant deux ans de se consacrer exclusivement à un autre de ses arts: la peinture. Georges Feydeau est élu vice-président de la S.A.C.D.\* de 1912 à 1914. Il est nommé Officier de la Légion d'Honneur en 1913, de plus il est élu membre du jury du Conservatoire d'Art Dramatique de Paris en 1916 à 1918.

Un désir, voire un besoin ineffable, de découvrir le théâtre de Feydeau à travers un monde formulé selon une équation chimique, comique et mécanique à la fois, s'avère indispensable. La clarté et le naturel sont les traits caractéristiques de cet écrivain.

Jeune homme ambitieux, Feydeau voulait acquérir gloire et argent à travers ses pièces légères. « Être gai, être brillant dès les premières scènes, tel est le mot d'ordre des dramaturges de l'époque. »<sup>34</sup>Cette personne si attirante par sa beauté, a pu incarner la société bourgeoise en traitant la vie privée de cette classe. « Les bourgeois n'essaient ni d'innover ni de se trouver une raison de vivre: la routine leur suffit (...) leur vie est une suite de représentations mondaines,

---

34 GIDEL (H.), *Le théâtre de Georges Feydeau*, Collection Bibliothèque de l'Université de Haute Alsace, Klincksieck, Paris, 1979, p.20.



et les grands soucis, pour tous, est le mariage. »<sup>35</sup> et le but de ce mariage c'est pour assurer son ascension sociale

Feydeau est un véritable peintre du monde réel et avec ses personnages le public vivra et sera intéressé en poursuivant la vie avec les détails les plus intimes jusqu'à la tombée du rideau. Feydeau déclare "Lorsque je suis devant mon papier, et dans le feu du travail, je n'analyse pas mes héros, je les regarde agir, je les entends parler (...) Ils sont pour moi des êtres concrets: leur image se fixe dans ma mémoire, et non seulement leur silhouette mais le souvenir du moment où ils sont entrés en scène et de la porte qui leur *a donné* accès, je possède ma pièce comme un joueur d'échecs son damier. J'ai présentes à l'esprit les positions successives que les pions (ce sont mes personnages) y ont occupées. En d'autres termes, je me rends compte de leurs évolutions simultanées et successives. Elles se résument à un certain nombre de mouvements."<sup>36</sup>

Poussé par sa vocation élevée, Feydeau met en scène ce qui est réel, à fin de faire régner la vérité. «Il n'y a pas de différence entre le théâtre et la vie: le théâtre remplace la vie, (prend totalement sa place), la vie devient publique en s'exposant au regard des autres, la représentation est l'équivalent de ce qui se passe dans l'intimité, la notion même d'intimité vole en éclat. »<sup>37</sup>

Auteur dramatique français, observateur, témoin et complice de la société de la fin de siècle, il a porté à son point de perfection le vaudeville, genre comique qu'avait illustré avant lui Eugène Labiche. En effet, il fait preuve d'une rigueur et d'une précision implacable dans sa

---

35- SHENKAN (A)., *Georges Feydeau*, Coll. Théâtre de tous les temps, Seghers, Paris, 1972, P. 69.

36- GIDEL H., Op.cit, p.53.

37- ZELDIN (Théodore)., *Histoire des passions françaises, ambition et amour*, Oxford University Press, 1973, P.330.

façon de mener ses personnages et ses situations, ne laissant jamais dépasser ni entraîner par eux, mais les conduisent, au contraire, d'une main ferme vers un dénouement plausible.

Esthétisme, morale et vérité concourent à la réussite de la méthode de Feydeau. Qui est le personnage important? Qui mène l'action? Il cherchait une valeur universelle dans le rire car " le caractère subconscient du rire ainsi provoqué, tout en lui donnant une valeur universelle, laisse difficilement transparaître les éléments intellectuels qui s'y trouvent compris." <sup>38</sup>

Un secret réside dans la réussite de d'Art de Feydeau. Son talent naît dans « cette mystérieuse correspondance entre le public et l'auteur, cette vertu du langage comme moyen d'échange et communication. » <sup>39</sup>

En essayant de plonger dans la réalité, Feydeau fascine son spectateur en unissant le social, au politique et au psychologique. L'être humain (bourgeois) prend donc une place dans le théâtre de Feydeau où on trouve les mœurs et les traditions de l'homme.

Ses pièces étaient conçues, construites, écrites, mises en scène et jouées à une cadence particulière et que, vingt ans après sa mort, on est tenu de respecter. Ses vaudevilles portent sa marque indélébile. Il était fidèle, attentif et discret. C'était un solitaire et cet homme qui faisait éclater de rire ses contemporains, a traversé la vie mélancoliquement.

Naturellement, les moyens employés par Feydeau servent à illustrer ces thèmes cachés par la technique et l'action. Il a choisi d'écrire

---

38- GAIFFE (F)., *Le rire et la scène française*, Bibliothèque de la revue des cours et des conférences, Boivin et Cie, Paris, 1983, P.22.

39- JOUVET (L), *Prestiges et perspectives du théâtre français*, Gallimard, Paris, 1945, p. 52.

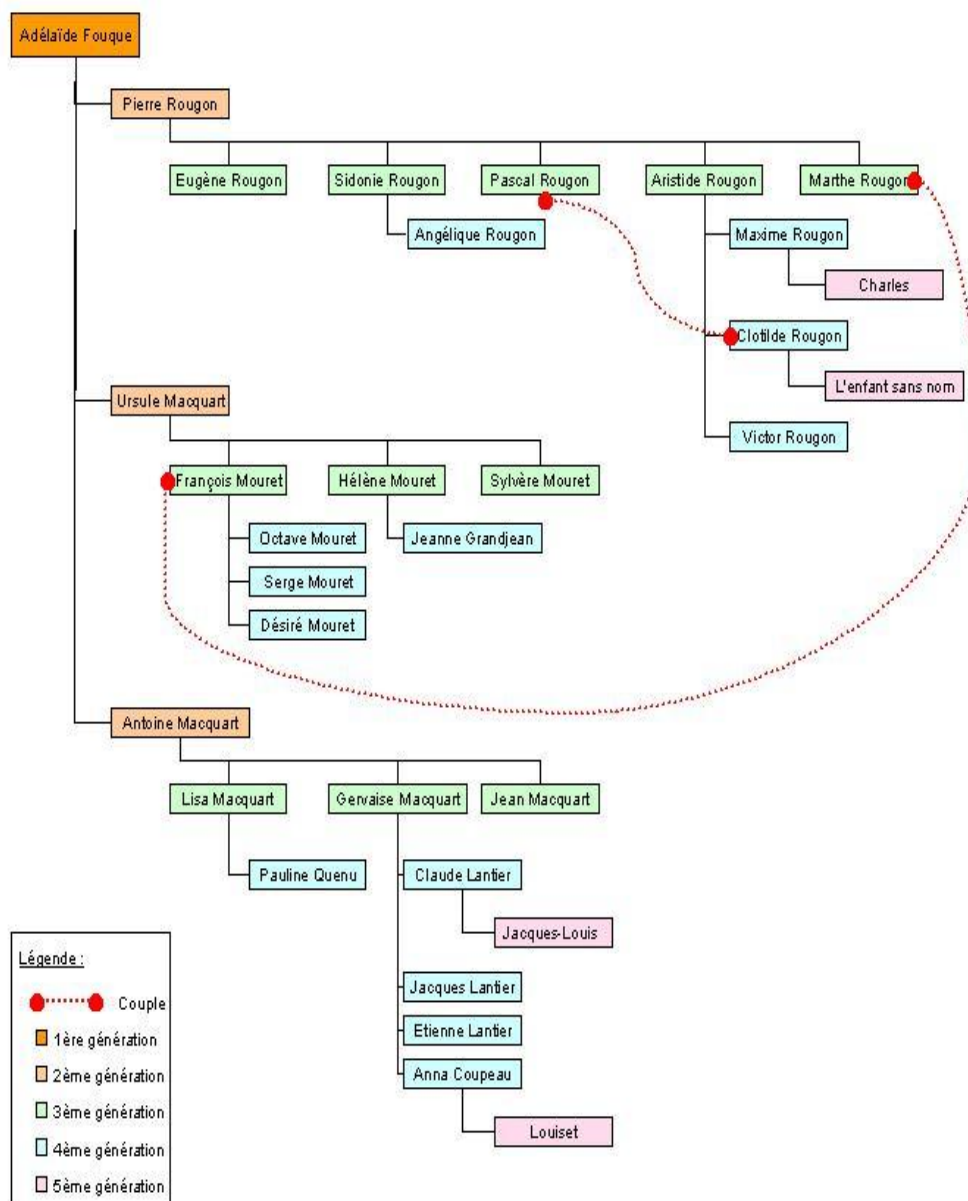
des vaudevilles dont les procédés artificiels conviennent parfaitement aux fantoches qu'il a mis en scène. Exigeant une sincérité, parodiant la vérité, possédant un art de la réalité, Feydeau a pu envahir la scène par ses maîtres et ses valets, ses hommes et ses femmes et par conséquent conquérir le cœur et l'esprit de son spectateur.

Feydeau a réussi à décrire la vie privée et la vie publique de la société bourgeoise de son temps. Adultérin, qui monte de véritables machines infernales dont il maîtrise les rouages, toujours la même mécanique, le même engrenage, ne devient suprême qu'avec une pointe d'ironie sinon de satire. Depuis cent ans, les bourgeois, pas si bêtes, viennent se divertir des pièces d'un bourgeois, ridiculisant la bêtise des bourgeois. C'est l'intelligentsia, pas si intelligente, qui a résisté le plus longtemps à l'inventive folie du vaudeville moderne.

Aujourd'hui que Feydeau a partie gagnée, on peut retrouver un regard critique pour trier le bon grain. En fait, il aurait été un être tourmenté qui se servait de son talent pour dire autre chose, pour constater la ridicule volonté masculine de dominer, les rapports de force, l'échec du couple et des relations humaines en général. Jusqu'à un certain point, c'est le langage qui devient l'objet du conflit entre les personnages. Le théâtre de Georges Feydeau est le miroir de la société: Il exprime les espoirs et les ambitions des hommes, en particulier les bourgeois.

## Les Rougon- Macquart et le théâtre de Feydeau

*Les Rougon- Macquart* représente une série de 20 romans, dans lesquels Émile Zola fait "l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire". L'auteur applique les méthodes expérimentales de la science (notamment les recherches sur les lois de l'hérédité) à la description de la nature individuelle et à l'étude des phénomènes sociaux.



Dans cette série, Zola marque bien les conditions selon lesquelles se compose cette entreprise romanesque. Il s'agit d'insérer l'aventure d'une famille dans un cadre qui la dépasse et l'explique à la fois; ou plutôt, il s'agit d'écrire l'histoire du Second Empire à travers une succession drames familiaux. Zola lui-même parle de ce projet dans ses notes et les principes qui vont le guider:

" Le Roman sera basé sur deux idées. 1° Etudier dans une famille les questions de sang et de milieu. Suivre pas à pas le travail secret qui donne aux enfants d'un même père des passions et des caractères différents, à la suite des croisements et des façons particulières de vivre. Fouiller en un mot au vif même du drame humain, et dans ces profondeurs de la vie où s'élaborent les grandes vertus et les grands crimes, et y fouiller d'une façon méthodique, conduit par le fil des nouvelles découvertes physiologiques. 2° Etudier tout le Second Empire, depuis le coup d'Etat jusqu'à nos jours. Incarner dans des types la société contemporaine, les scélérats et les héros. Peindre ainsi tout un âge social, dans les faits et dans les sentiments, et peindre cet âge par mille détails des mœurs et des événements. »<sup>40</sup>

(BNF, N.a.f., Ms.10303, f°74)

Il conclut ainsi son exposé programmatique: "D'un côté, je montrerais les ressorts cachés, les fils qui font mouvoir le pantin humain; de l'autre côté je raconterais les faits, et les gestes de ce pantin. Le cœur et le cerveau mis à nu, je démontrerais aisément comment et pourquoi le cœur et le cerveau ont agi de certaines façons déterminées, et n'ont pu agir autrement. »<sup>41</sup>

(BNF, N.a.f., Ms.10303, f°75)

---

40- PAGES (Alain) et MORGAN (Owen), Op.cit, PP.223-224.

41- Ibid., P. 224.

D'un autre côté, l'arbre des *Rougon- Macquart* se divise en trois branches : celle des Rougon (la grande bourgeoisie et la moyenne bourgeoisie) celle du Macquart (la classe ouvrière) et au milieu celle du Mouret (la petite bourgeoisie). Zola, de sa part, nous a indiqué les liens héréditaires qui unissent les personnages eux-mêmes.

Donc, on peut dire que la série de Zola a couvert la société française de la grande bourgeoisie jusqu'à la classe ouvrière. . Pour ce motif la série des *Rougon- Macquart* a trouvé un immense succès. Chaque classe a vu ses caractéristiques et ses inconvénients, ses aspirations et ses chagrins. "Il se pose en historien de l'époque contemporaine et il assimile le roman à l'histoire contemporaine. Aussi il ajoute à la dimension sociale la dimension naturelle, c'est-à-dire qu'il associe et croise deux axes d'étude: il se fait à la fois sociologue et physiologue, comme le laissait entendre l'analyse du mot naturalisme."<sup>(42)</sup>

En composant *les Rougon- Macquart*, Zola "propose une division en quatre ensembles (Ms. Bibliothèque Bodmer, f°100-101):

- "Romans des origines": *La Fortune des Rougon, le point de départ, Le Docteur Pascal* et *le point d'arrivée*".
- "Etudes sociales". *La Curée, Le Ventre de Paris, L'assommoir, Nana, Pot- Bouille, Germinal, La Terre, L'Argent, et La débâcle*.
- "Etudes d'histoire": *Son Excellence Eugène Rougon, La Conquête de Plassans, Au Bonheur des Dames, et La Bête humaine*.
- "Efflorescences" (comme des aiguilles de cathédrale): *La Faute de l'abbé Mouret, La Joie de vivre, L'œuvre, Le Rêve,*

---

42- PAGES (Alain) et MORGAN (Owen), Op.cit, P.226.

*et Une page d'amour.*"<sup>(43)</sup>

*Les Rougon- Macquart* également se divise en cycles secondaires indépendants les uns des autres. Zola, lui-même, n'a pas voulu créer une œuvre linéaire comme un roman feuilleton. Zola cherche à varier les perspectives et les formes stylistiques en faveur des sujets qu'il traite. Chaque épisode propose un regard différent sur le monde et la société. "(..) Mon œuvre, à moi, sera tout autre chose. Le cadre en sera plus restreint. Je ne veux pas peindre la société contemporaine, mais une seule famille, en montrant le jeu de la race modifiée par les milieux. Si j'accepte un cadre historique, c'est uniquement pour avoir un milieu qui réagisse; de même le métier, le lieu de résidence sont des milieux. Ma grande affaire est d'être purement naturaliste, purement physiologiste."<sup>44</sup>

(BNF, N.A.F., Ms.10345,f<sup>o</sup> 14-15)

Autre chose on doit la citer: la théorie de la médecine du XIXe Siècle "offre à Zola les grandes lois qui vont lui permettre de distribuer ses personnages dans l'arbre généalogique (...) il s'efforce de les utiliser avec fidélité pour tirer d'elle le plus grand parti possible dans les combinaisons fictionnelles qu'il met en place.<sup>45</sup> Dans ses notes générales sur l'œuvre, il a codifié ce commentaire: "Avoir surtout la logique de la déduction. Il est indifférent que le fait générateur soit reconnu comme absolument vrai; ce fait sera surtout une hypothèse scientifique empruntée aux traités médicaux. Mais lorsque ce fait sera posé, lorsque je l'aurai accepté comme axiome, en déduire mathématiquement tout le volume, et être d'une absolue vérité"<sup>46</sup>

(BNF, N.a.f., Ms.10345,f<sup>o</sup>10)

---

43 THOREL-CAILLETEAU (Sylvie), Op.cit, P.98.

44-THOREL-CAILLETEAU (Sylvie), Op.cit, P.227.

45- Idem.

46- Ibid., PP. 227-228.

Ce qui nous montre aussi le succès des *Rougon- Macquart*, c'est le tirage pour les différents romans de la série. Les tirages des premiers *Rougon- Macquart* sont faibles mais les ventes se varient selon les époques et selon les romans en fonction des thèmes traités dans les différents épisodes.

Les deux écrivains, *Alain Pagès et Owen Morgan*, nous ont donné dans *Guide Émile Zola*, les tirages des *Rougon- Macquart* au XIX<sup>e</sup> Siècle et le XX<sup>e</sup> Siècle:

I) Tirages des *Rougon- Maquart* au XIX<sup>e</sup> Siècle (chiffres de l'édition Charpentier- Fasquelle)<sup>(47)</sup>

	<b>1893</b>	<b>1902</b>
<i>La Fortune des Rougon (1871)</i>	26 000	35 000
<i>La Curée (1872)</i>	36 000	47000
<i>Le Ventre de Paris (1873)</i>	33 000	43 000
<i>La Conquête de plassans (1874)</i>	25 000	33 000
<i>La Faute de l'abbé Mouret (1875)</i>	44 000	52 000
<i>Son Excellence Eugène Rougon (1876)</i>	26 000	32 000
<i>L'assommoir (1877)</i>	127 000	142 000
<i>Une page d'amour. (1878)</i>	80 000	94 000
<i>Nana (1880)</i>	166 000	193 000
<i>Pot-bouille (1882)</i>	82 000	92 000
<i>Au Bonheur des Dames (1883)</i>	62 000	92 000
<i>La joie de vivre (1884)</i>	48 000	54 000
<i>Germinal (1885)</i>	88 000	110 000
<i>L'Œuvre (1886)</i>	55 000	60 000
<i>La Terre (1887)</i>	100 000	129 000
<i>Le Rêve (1888)</i>	88 000	110 000
<i>La Bête humaine (1890)</i>	88 000	99 000
<i>L'Argent (1891)</i>	83 000	86 000
<i>La Débâcle (1892)</i>	176 000	202 000
<i>Le Docteur Pascal (1893)</i>	66 000	90 000
<b>Total</b>	<b>1 499 000</b>	<b>1 775 000</b>

---

47- THOREL-CAILLETEAU (Sylvie)., Op.cit, P.228.



2) Tirages des *Rougon- Macquart* en collection de poche au XX<sup>e</sup> Siècle  
 (Chiffres de l'édition du "Livre de poche " Hachette)<sup>(48)</sup>

	1972	1996	2000
<i>La Fortune des Rougon (1960)</i>	267 000	669 000	700 000
<i>La Curée (1958)</i>	461 000	936 000	1 000 000
<i>Le Ventre de Paris (1957)</i>	340 000	721 000	800 000
<i>La Conquête de plassans (1958)</i>	207 000	388 000	405 000
<i>La Faute de l'abbé Mouret (1954)</i>	444 000	790 000	820 000
<i>Son Excellence Eugène Rougon (1962)</i>	171 000	350 000	400 000
<i>L'assommoir (1955)</i>	805 000	2 400 000	2 600 000
<i>Une page d'amour. (1961)</i>	311 000	571 000	600 000
<i>Nana (1953)</i>	574 000	1 226 000	1 300 000
<i>Pot-bouille (1957)</i>	361 000	721 000	800 000
<i>Au Bonheur des Dames (1957)</i>	421 000	1 646 000	2 000 000
<i>La joie de vivre (1962)</i>	287 000	548 000	600 000
<i>Germinal (1956)</i>	1 133 000	3 578 000	4 000 000
<i>L'Œuvre (1959)</i>	244 000	562 000	650 000
<i>La Terre (1956)</i>	362 000	900 000	950 000
<i>Le Rêve (1954)</i>	607 000	1 017 000	1 100 000
<i>La Bête humaine (1953)</i>	668 000	1 363 000	1 500 000
<i>L'Argent (1960)</i>	274 000	549 000	570 000
<i>La Débâcle (1958)</i>	267 000	497 000	510 000
<i>Le Docteur Pascal (1963)</i>	213 000	419 000	450 000
<b>Total</b>	8 417 000	19 851 000	21 755 000

Nous remarquons d'après les tirages que pendant le XIX<sup>e</sup> siècle le roman de *Nana* tient le deuxième rang après *La Débâcle*. Cela indique la grande influence de ce roman sur la société française au temps de Second Empire.

---

48- THOREL-CAILLETEAU (Sylvie),. Op.cit, P.229.

## Le vaudeville

Quant à Feydeau, il a écrit trente neuf pièces. Celles-ci se divisent aussi en plusieurs catégories:

### a) Pièces de théâtre:

L'année	Les pièces composées.
1882	<i>Par la fenêtre, comédie en un acte.</i>
1883	<i>Amour et Piano, Comédie en un acte</i> <i>Gibier de potence, Comédie- bouffe en un acte.</i>
1886	<i>Fiancés en herbe ; Comédie enfantine en un acte</i> <i>Tailleur pour dames, comédie en trois actes.</i>
1887	<i>La Lycéenne; vaudeville, opérette en trois actes.</i>
1888	<i>Un bain de ménage; comédie en un acte</i> <i>Chat en poche; Vaudeville en trois actes</i> <i>Les Fiancés de Loches vaudeville en trois actes.</i>
1889	<i>L’Affaire Édouard; Comédie-Vaudeville en trois actes</i>
1890	<i>C’est une femme du monde; comédie en un acte</i> <i>Le Mariage de Barillon Vaudeville en trois actes.</i>
1892	<i>Monsieur chasse; Comédie en trois actes</i> <i>Champignol malgré lui; Pièce en trois actes</i> <i>Le Système Ribadier Comédie en trois actes.</i>
1894	<i>Un fil à la patte ; Comédie en trois actes</i> <i>Notre futur ; Pièce en un acte</i> <i>Le Ruban ; Comédie en trois actes</i> <i>L’Hôtel du libre échange, Pièce en trois actes.</i>
1896	<i>Le Dindon; Pièce en trois actes</i> <i>Les Pavés de l’ours; Comédie en un acte.</i>
1897	<i>Séance de nuit ; comédie en un acte</i>

	<i><u>Dormez, je le veux !</u> Vaudeville en un acte.</i>
1899	<i><u>La Dame de chez Maxim</u>; pièces en trois actes</i>
1902	<i><u>La Duchesse des Folies-Bergères</u>; Pièce en cinq actes.</i>
1904	<i><u>La Main passe</u> pièces en quatre actes</i>
1905	<i><u>L'Âge d'or</u>; Comédie musicale en trois actes</i>
1906	<i><u>Le Bourgeon</u>; Comédie en trois actes</i>
1907	<i><u>La Puce à l'oreille</u>; pièces en trois actes</i>
1908	<i><u>Occupe-toi d'Amélie</u>; pièces en trois actes et quatre tableaux. <u>Feu la mère de madame</u>; pièces en un acte.</i>
1909	<i><u>Le Circuit</u>; Comédie en trois actes et quatre tableaux</i>
1910	<i><u>On purge bébé</u>; Pièce en un acte</i>
1911	<i><u>Mais n'te promène donc pas toute nue</u>; comédie en un acte <u>Cent Millions qui tombent</u> (inachevée); Pièce en trois actes</i>
1913	<i><u>On va faire la cocotte</u> (inachevée); pièces en deux actes</i>
1914	<i><u>Je ne trompe pas mon mari</u>; comédie en trois actes</i>
1916	<i><u>Hortense a dit : "Je m'en fous!"</u> ; pièce composée d'une scène.</i>

## b) Monologues

- *La Petite Révoltée*; Monologue dit pour la première fois au Cercle des Castagnettes le 2 avril 1880 par Mademoiselle Octavie d'Andor.
- *Le Mouchoir*; Monologue en vers dit par M. Félix Galipaux.
- *Un coup de tête*; Monologue en vers dit par Mademoiselle Rosamond.
- *J'ai mal aux dents*; Monologue en vers dit par Saint- Germain.
- *Trop Vieux*; Monologue en vers dit par Saint- Germain.

- *Un monsieur qui n'aime pas les monologues*; Monologue dit par Coquelin Cadet.
- *Aux antipodes*; Monologue provenço- comique dit par Mme Judic du Théâtre des Variétés.
- *Patte en l'air*; Monologue en vers
- *Le Petit Ménage*; Monologue en vers dit et illustré par Saint-Germain du Théâtre du Gymnase.
- *Le Potache*; Monologue comique.
- *Le Billet de mille*; Monologue en vers.
- *Les Célèbres*; Monologue comique Française.
- *Le Volontaire*; Monologue comique en vers dit.
- *Le Colis*; Monologue en vers.
- *Les Réformes*; Monologue comique.
- *L'Homme économe*; Monologue comique.
- *L'Homme intègre*; Monologue comique dit par Coquelin Cadet de la Comédie-Française.
- *Les Enfants*; Monologue en vers dit par Coquelin aîné de la Comédie-Française.
- *Tout à Brown-Séguard!* Monologue fantaisiste.
- *Le Juré*; Monologue dit par Coquelin Cadet de la Comédie-Française.
- *UN monsieur qui est condamné à mort*; Monologue dit par Coquelin Cadet de la Comédie-Française.
- *Complainte du pauv'propriétaire*.

c) Pièces inédites:

- *L'Amour doit se taire*; Drame en un acte.
- *L'Homme de paille* ;(à ne pas confondre avec la pièce- homonyme d'Eugène Labiche) Comédie- bouffe en un acte.

- *Deux Coqs pour une poule*; pièces en un acte.
- *À qui ma femme ?*; comédie en trois actes,
- 1887. Comédie en trois actes.
- *Monsieur Nounou*; Pochade en un acte.

Et en fin, *La mi-carême*.

« Le Vaudeville, comme le reste, est une chose intéressante. La preuve, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de vaudevillistes. Feydeau est le maître. »<sup>49</sup>.

Feydeau continua d'écrire entre une et quatre pièces chaque année ou presque jusqu'en 1916. Ses pièces étaient mises en répétition dès le premier acte écrit, et ce n'est que sous la pression du directeur que Feydeau poursuivait son pensum. "Le théâtre est devenu une profession pour lui: il représentait maintenant la tâche prescrire et donnait envie à Feydeau de s'en écarter pour retourner à la peinture qu'il adorait."<sup>(50)</sup>

Feydeau avait une recette bien précise et éprouvée pour écrire une bonne pièce : « En arrangeant les folies qui déchaînent l'hilarité du public, je n'en suis pas égayé, je garde le sérieux, le sang-froid du chimiste qui dose un médicament. J'introduis dans ma pilule un gramme d'imbroglio, un gramme de libertinage, un gramme d'observation. Je malaxe, du mieux qu'il m'est possible, ces éléments. Et je prévois presque à coup sûr l'effet qu'ils produiront. »<sup>(51)</sup>

Feydeau a écrit trente-neuf pièces, "vingt-cinq relatent les tribulations d'un couple, parfois de deux couples mariés qui appartiennent tous à la bourgeoisie aisée et même fortunée."<sup>(52)</sup>

---

49-Tristan BERNARD cité par Jules RENARD, Journal (1902).

50-SHENKAN (A), Op.cit, P.13.

51- Ibid., P.14.

52- Ibid., P. 24.

## II) La société bourgeoise en rupture avec l'austérité des débuts

Dans ces pièces Feydeau a traité plusieurs sujets concernant la haute bourgeoisie française commençant par la vie politique et économique jusqu'aux scènes de ménages. Feydeau consacrait une page au début de chaque acte pour décrire l'appartement de ses héros, c'est-à-dire celui des bourgeois, et pour indiquer la disposition et la nature des meubles, leurs dimensions, et jusqu'à la forme de leur pieds. C'est ainsi que les Chanal, dans *la Main passe*, possèdent un "mobilier riche et de bon goût"<sup>(53)</sup> et les Chandebise, dans *la Puce à l'oreille*, "un salon de style anglais"<sup>(54)</sup>. De surcroît, chaque meuble occupe la place qui le met le mieux en valeur parce que les bourgeois n'aiment point le désordre.

Cette bourgeoisie de la III<sup>e</sup> République est arrivée et installée. Son goût s'affine, elle ne se contente pas d'être bien meublée: "elle singe les aristocrates de l'Ancien Régime" Ainsi Vatelin dans *le Dindon*, se groupe autour de lui une collection de toiles de maître qui ne sont pas toujours signées.

D'après le théâtre de Feydeau, on peut regarder que la famille bourgeoise était peu nombreuse: "les enfants apparaissent dans onze pièces seulement"<sup>(55)</sup> parce que, les enfants, selon eux, sont des ennuis inutiles et ils étaient toujours avec une gouvernante. Feydeau nous a montré que la société bourgeoise manquait d'esprit de famille.

Autre chose, le sujet de l'adultère a été présenté dans plusieurs pièces: *la Main passe*, *un Fil à la patte*, *Monsieur chasse*, *le Dindon* et *Occupe toi d'Amélie*. De même Feydeau nous donne une image triste en traçant la noblesse pleine de décadence. "Au lieu de conserver

---

53- FEYDEAU (Georges)., *la Main passe*, in Théâtre complet T. II. Acte, P.4.

54- FEYDEAU (Georges)., *la Puce à l'oreille*, in Théâtre complet T. II Acte 1, P.7.

55- SHENKAN (A), Op.cit, P.26.

les traditions de l'honneur, elle s'adonne à ses vices, se déconsidère, se mésallie et recule devant la bourgeoisie qui envahit tout."<sup>(56)</sup>

Les ouvriers sont aussi peu nombreux dans le théâtre de Feydeau. Ils n'apparaissent vraiment que dans *le Circuit*, en 1909, mais ils possèdent de nombreuses qualités. Le mécanicien Jourdain fait ressortir le personnage de son camarade Etienne. Celui-ci est bien décidé à s'élever dans l'échelle sociale coûte que coûte et a choisi son métier unique en fonction de son ambition car "un monsieur qui a réussi à l'auto, ce n'est pas un parvenu...c'est un sportsman"<sup>(57)</sup> qui peut tranquillement emplir de joie ses clients qui n'y voient goutte. Etienne réalise ses meilleures ventes en comptant sur la vanité et sur l'ignorance des acheteurs: il leur vante la carrosserie, le drap et la couleur des coussins, et il passe le moteur sous silence.

Feydeau parle aussi des commissaires de police dont les activités principales sont limitées : faire des constats d'adultère. Ils n'ont jamais la tête à ce qu'ils font: ils frappent à la mauvaise porte, confondent l'identité des gens, laissent échapper le vrai coupable. On ajoute à ces commissaires les hommes de loi qui sont d'une légèreté affolante. Quant aux médecins, chez Feydeau, ils ont un manque de conscience professionnelle en jouant avec la vie de leurs malades.

Dans ces pièces les valeurs s'écroulent, les gens sont pris d'une frénésie de plaisirs. Et l'habit fait le moine, puisqu'on prend sans cesse l'un pour l'autre un prince et un domestique, une cocotte et une femme du monde, un serviteur et un médecin. Seules comptent, en effet,

---

56- SHENKAN (A), Op.cit, P.34.

57- FEYDEAY (Georges), *le Circuit*, in Théâtre complet, T.IV. P.163

les apparences. La vraie supériorité est celle que donne l'argent, le rang ne suffit plus s'il n'est étayé par une solide fortune.

Après ce panorama dans le réalisme et le vaudeville et après l'analyse des *Rougon- Macquart* et le théâtre de Feydeau on peut dire que Feydeau et Zola mettent en lumière l'influence du milieu physique sur la vie de l'individu. En particulier, ils examinent les problèmes sociaux d'actualité, tels que :

- La pauvreté de la classe ouvrière dans les grandes villes. « il faut décrire le réel, mais tout le réel; et en pratique commencer par la « peinture des basses classes », qui possède un droit de priorité, car trop longtemps ignorée. »<sup>58</sup> De même, Le décalage entre les classes sociales (noblesse, haute bourgeoisie, petite bourgeoisie, ouvriers et paysans).
- L'ambition sociale et la soif de plaisir et de luxe: la bourgeoisie essayait d'imiter la noblesse dans le mode de vie et elle a meublé ses appartements sur le style aristocratique. De plus les bourgeois accèdent à toutes les fonctions lucratives, fréquentent les endroits les plus élégants, s'introduisent dans le monde et dans les vieilles familles. "Feydeau montre presque toujours les nobles et les bourgeois en train de s'amuser, car c'est ce qui les intéresse le plus, tout comme les cocottes, naturellement, puisque c'est leur métier."<sup>59</sup>
- Les mœurs marginales ; la corruption, la cupidité et l'avarice.

Les écrivains réalistes évoquent aussi dans leurs œuvres les développements scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle, cherchant à créer un lien

---

59- SHENKAN (A), Op.cit. P. 34.

58- MITTERAND (H)., Op.cit,P.423.



entre la littérature et les sciences exactes. Le réaliste « Émile Zola, qui incarne mieux qu'un autre l'avènement de l' « empire » du roman, écrit en 1880: « Le roman n'a plus de cadre, il a envahi et dépossédé tous les autres genres. Comme la science il est le maître du monde...La nature est son domaine. »<sup>60</sup> Avec le maître du vaudeville, mais ils ont le même but: la réforme de la société française et en particulier la société bourgeoise pleine de corruption. Les deux écrivains ont traité des thèmes semblables dans cette classe:

- L'importance de l'argent
- Les relations illégitimes dans cette classe
- L'ascension dans l'échelle sociale: cocottes et prostituées.

Et on va voir comment les deux écrivains ont traité ces thèmes dans leurs œuvres. Pour Zola on va étudier son roman intitulé *Nana*, le neuvième épisode de la série des *Rougon-Macquart*. Quant à Feydeau on va traiter ces problèmes d'après ses pièces comme *Occupe-toi d'Amélie*, *Monsieur chasse*, et *la Puce à l'Oreille*.

En traitant la société bourgeoise dans la période du Second Empire, on va traiter de même le sujet de la prostitution dans cette société gouvernée par l'argent.

### **L'importance de l'argent pour les bourgeois.**

Du Moyen Âge jusqu' à l'époque contemporaine, les historiens signalent le progrès de la bourgeoisie; quel que soit le siècle dont ils parlent, ils montrent «le bourgeois en train de s'enrichir et d'affirmer son influence dans la société; pourtant ils se sentent embarrassés dès qu'il s'agit de préciser qui sont les bourgeois. »<sup>61</sup> Les

---

60- MITTERAND (H)., Op.cit.,P.461.

61- SORLIN (Pierre)., *La société française de 1840-1914*, B. Arthaud, Paris, 1969, P.127.

bourgeois vivent généralement dans les villes et leur vie se caractérise par « la gravité du comportement, l'aspect du costume, la conception des relations mondaines; ce serait limiter le problème à un nombre plus ou moins large de symptômes. » «<sup>62</sup>»

Les bourgeois peuvent mener une façon de vivre particulière parce qu'ils ont de l'argent. « Le bourgeois est celui qui a plus d'argent qu'il ne faut pour assurer sa subsistance, et qui juge le superflu indispensable pour tenir un certain rang social. » «<sup>63</sup>» On remarque aussi que les bourgeois préfèrent les professions libérales, c'est-à-dire celles qui reposent sur le travail intellectuel; ils établissent une sorte de hiérarchie dans laquelle de travail du corps tient la dernière place; ils jugent le labeur de l'esprit supérieur à celui des mains, mais ils placent au premier rang l'absence de contraintes professionnelles. Le bourgeois du XIX<sup>e</sup> Siècle aspire vivre de ses rentes, il juge naturel se retirer aussi tôt que possible. Il affiche sa fortune et peut montrer ainsi sa place dans l'échelle sociale, tel que le voient Zola et Feydeau.

Malgré la richesse de la société bourgeoise, Zola commence son roman, *Nana*, en racontant l'histoire d'une jeune fille née dans la misère, une fille loin de la classe bourgeoise mais elle a pu dominer les grands hommes du pays et les maîtres de cette société. Cette fille s'appelle *Nana* ou la blonde Vénus parce qu'elle jouait ce rôle dans la pièce intitulée " Vénus Blonde" « La Blonde Vénus sera l'événement de l'année .....et *Nana*, l'étoile nouvelle, qui doit jouer Vénus... » «<sup>64</sup>» et d'après ce rôle elle est entrée dans le monde des bourgeois. En effet, dès le lendemain de la première représentation, tout le monde a le nom de

---

62- SORLIN (Pierre)., *La société française de 1840-1914*, B. Arthaud, Paris, 1969, P.128.

63- Idem.

64- ZOLA (Émile)., *Nana*., Ed. Auguste Dezalay, Paris, 2003, P.23.

*Nana* dans les oreilles.

« .....Devant eux, une queue s'écrasait au contrôle, un tapage de voix montait, dans le quel le nom de *Nana* sonnait avec la vivacité chantante de ses deux syllabes. Les hommes qui se plantaient devant les affiches, l'épelaient à voix haute ; et d'autre le jetaient en passant, sur un ton d'interrogation, tandis que les femmes, inquiètes et souriantes, le répétaient doucement, d'un air de surprise. Personne ne connaît *Nana*. D'où *Nana* tombait-elle ?.....C'était une caresse que ce nom, « ... » allait à toutes les bouches. » «<sup>65</sup> »

De cela nous découvrons cette personne dans le besoin dès le début, faisant des passes pour faire vivre son fils, Louiset qu'elle a eu l'âge de seize ans, après que sa tante lui eut offert un emploi où elle fabriquait des fleurs artificielles. C'est le début du roman où *Nana* a besoin de l'argent pour vivre. *Nana* a connu l'importance de l'argent pour être capable de vivre dans cette société. Si elle ne le possède pas, les hommes vont l'écraser. C'est pourquoi elle cherche à augmenter ses revenus en jouant le rôle de Vénus dans théâtre parisien. Elle ne sait ni parler ni chanter, mais son déhanchement affole tous les hommes qui rêvent de la posséder.

« Fais donc plaisir à Bordenave, appelle son théâtre comme il te le demande, puisque ça l'amuse. Et vous, mon cher, ne nous faites pas poser. Si votre *Nana* ne chante ni ne joue, vous aurez un four, voilà tout. C'est ce que je crains,

---

65- ZOLA (Émile), Op.cit., P.28.

d'ailleurs.

- Un four! un four! cria le directeur dont la face s'empourprait. Est-ce qu'une femme a besoin de savoir jouer et chanter? Ah! mon petit, tu es trop bête... *Nana* a autre chose, parbleu! et quelque chose qui remplace tout. » « 66 »

Avec ce rôle *Nana* est entrée dans le monde de l'argent. *Nana* a recouru à la prostitution de luxe pour s'éloigner de la vie misérable de ses parents, pour son manque d'argent, et de même pour acquérir une place importante dans cette société gouvernée par l'argent.

Aussi son besoin de l'argent lui donne l'impression qu'elle est la victime de la société et ses membres. C'est pourquoi elle cherche à se venger de tous les hommes qui l'entourent.

« Comme ces monstres antiques dont le domaine redouté était couvert d'ossements, elle posait les pieds sur des crânes; et des catastrophes l'entouraient, la flambée furieuse de Vandeuves, la mélancolie de Foucarmont perdu dans les mers de la Chine, le désastre de Steiner réduit à vivre en honnête homme, l'imbécillité satisfaite de la Faloise, et le tragique effondrement des Muffat, et le blanc cadavre de Georges, veillé par Philippe, sorti la veille de prison. Son œuvre de ruine et de mort était faite, la mouche envolée de l'ordure des faubourgs, apportant le ferment des pourritures sociales, avait empoisonné ces hommes, rien qu'à se poser

---

66- ZOLA (Émile), Op.cit., P.26.

sur eux. C'était bien, c'était juste, elle avait vengé son monde, » «<sup>67</sup> »

C'est alors qu'elle se rend compte que la galanterie, les hommes et la chair sont beaucoup plus payants que le théâtre! Cependant, un jour elle tombe sur un homme qui lui prend son argent, la bat mais elle est amoureuse!

« ....Fontan lui allongea une gifle, à toute volée. La gifle fut si forte, que, du coup, *Nana* se retrouva couchée, la tête sur l'oreiller. Elle resta étourdie. «Oh!» dit-elle simplement, avec un gros soupir d'enfant... (rien d'autre)... Elle l'aimait trop; de lui, c'était encore bon, d'être giflée. » «<sup>68</sup> »

Finalement, un jour celui-ci finit par la jeter à la rue hors de son propre appartement. C'est là que commence la rage de *Nana*, sa rage à dominer les hommes de Paris, à réduire les banquiers à la faillite. Moment où ils sont alors jetés sans ménagement. Où *Nana* passe, rien ne résiste, elle brise tout sur son passage. Tout au long du roman, on assiste à la décadence de la société du Second Empire, on constate la puissance du sexe.

«.....Quelle faute, cette guerre! quelle bêtise sanglante!» Alors, tout de suite, Lucy prit la défense de l'Empire. Elle avait couché avec un prince de la maison impériale, c'était pour elle affaire de famille..... » «<sup>69</sup> »

---

67- ZOLA (Émile), Op.cit., P.474.

68- Ibid, P.266.

69- ZOLA (Émile), Op.cit, P.488.

Quant à Feydeau, il nous montre l'importance de l'argent non seulement pour les hommes pauvres mais aussi pour les bourgeois eux-mêmes. Les bourgeois de Feydeau « ne jugent pas les autres que d'après l'intelligence, la distinction et les qualités de cœur. Ils ont un seul et même critère: l'argent et les signes extérieurs de richesse et de respectabilité. »<sup>70</sup> La cocotte Armandine, dans *le Dindon*,\* a remarqué Rédillon au théâtre parce qu'il était accompagné d'une femme chic. Elle aurait pu se tromper sur l'élégance de Rédillon lui-même, car après tout, l'habit d'un homme du monde est le même que celui d'un maître d'hôtel. Mais ce n'est pas la même chose pour la femme: on sait la complication et la recherche de la toilette féminine à la "Belle Époque". Si donc Rédillon est accompagné d'une femme chic-légitime ou non, c'est qu'il en a les moyens; Armandine peut s'intéresser à lui sans risquer de se fourvoyer. Elle l'explique innocemment à l'intéressé :

« Mais qu'est ce que tu veux ! le monsieur d'une femme chic, il n'y a pas ...C'est stimulant !...C'est pour ça que je t'ai fait passer ma carte par l'ouvreuse pendant l'entracte. »<sup>71</sup>

Tout cela est loin d'être flatteur pour lui. Mais pourquoi cacher des sentiments que tout le monde partage et s'attend à trouver chez une femme comme Armandine? Rédillon, d'ailleurs, ne s'en montre pas froissé :il pense à faire un bon investissement, puisque non seulement elle

---

70- SHENKAN (A), Op.cit, P. 48.

71- FEYDEAU (Georges), *le Dindon*., in Théâtre complet T II, P. 155.

- Pontagnac, coureur invétéré de jupons, suit Lucienne jusque chez elle où il lui fait des avances. Soudain surgit le mari, qui n'est qu'autre que Vatelín, un de ses amis. L'affaire s'arrange entre les protagonistes, Vatelín connaissant Pontagnac lui pardonne. Mais un évènement imprévu va semer la zizanie : Maggy, une ancienne maîtresse de Vatelín quand ce dernier était à Londres, débarque chez lui...Alors Pontagnac en profite pour dire à Lucienne que son mari la trompe et lui donne la preuve quand Vatelín a rendez-vous dans une chambre d'hôtel avec Maggy. Alors Lucienne se tourne vers Rédillon au lieu de Pontagnac. C'est alors que Mme Pontagnac décide de divorcer avec son mari et que Vatelín avoue à sa femme que Maggy ne l'intéresse pas c'est pourquoi ils se remettent ensemble Rédillon avec Armandine et Pontagnac est *le Dindon* de la farce car il se retrouve seul.

remplit bien la fonction à laquelle elle est préposée, mais aussi elle fait remarquer son amant et flatte sa vanité.

De même, la duchesse attire l'attention du domestique Arnold aux Folies Bergère, dans *La Duchesse aux Folies Bergère*,\* «plus à cause de ses vêtements et de ses bijoux qu'à cause de sa beauté. » «<sup>72</sup> »

« Elle a paru à la porte de la loggia. Elle descend comme une femme qui hésite, gagne cependant le 1<sup>er</sup> plan devant les tables; elle est très emmitouflée dans son grand manteau du soir. Elle est en toilette de soirée, un chapeau tout fleurs sur la tête.(....)

Arnold (à Chandel).- Ah ! Laisse- moi tranquille ! (Stupéfait en apercevant la Môme sur les épaules de Chauvel.) La dame des Folies Bergère! » «<sup>73</sup> »

D'un coup d'œil, il a repéré les "bonzes", comme il dit, debout derrière elle et il en a conclu que c'était une femme élégante. Cela l'a incité à lui lancer des œillades, et il a constaté avec surpris qu'elle y répondait. Ce jeu l'a amusé car il ne s'intéresse pas particulièrement à cette jolie femme et n'est pas désireux de la revoir. Il aurait pu, selon la coutume du temps, lui faire parvenir sa carte par l'ouvreuse. Il ne s'est même pas donné cette peine. Il a simplement été frappé par l'air opulent de la duchesse et son rang probable, et son manège n'a été que le jeu d'un homme qui n'a rien d'autre à faire.

D'un autre côté, Certains bourgeois ont trouvé le moyen d'obtenir sans rien donner: ils pratiquent la politique de l'emprunt qui

---

72- SHENKAN (A). , Op.cit ., P.49.

73- FEYDEAU (Georges)., *La Duchesse aux Folies Bergère*, in Théâtre complet T. II, P. 995-997.

revient toujours à un don. L'élève Gontran, Dans *Monsieur chasse*,\* l'utilise couramment avec son oncle Duchotel. Il doit faire preuve d'une certaine ingéniosité, car Duchotel commence à se cabrer après que la chose s'est renouvelée plusieurs fois. Gontran a-t-il imaginé de préparer une reconnaissance de dette, "un billet", (qui ne vaut rien naturellement): « Gontran :.....Au jour de ma majorité, je paierai à mon oncle Duchotel, la somme de cinq cents francs, valeur reçue comptant. »<sup>73</sup> » mais qui lui permet de jouer sur le sens du mot "billet" et de rédiger sa demande comme s'il désirait simplement que son oncle lui fasse de la monnaie. Gontran empoche rapidement les cinq billets que lui tend Duchotel, plus celui qui s'échappe du porte feuille de son oncle et qu'il subtilise; après quoi il se sauve en courant avant qu'on ait le temps de le rattraper.

Il est vrai que le vol de Gontran est encouragé par ses parents qui veulent acheter son silence. Duchotel et sa femme ont été surpris par l'arrivée de Gontran la nuit précédente : le premier allait passer quelques temps avec sa maîtresse, Mme Cassagne. La deuxième était seule avec Moricet dans sa garçonnière en pleine nuit. Les deux ne tiennent guère à ce que cette chose se répande rapidement. Pour ce motif, les deux vont donner chacun cinq cents francs à Gontran s'il accepte de ne rien dire. C'est la somme que leur neveu voulait emprunter la veille et que Duchotel refusait de donner. Maintenant la situation est complètement différente: Gontran leur ayant demandé, non sans intention, ce qu'ils

---

74- FEYDEAU (Georges), *Monsieur chasse* ., in Théâtre complet T I p. 880

- Régulièrement, le sieur Duchotel s'éclipse de son domicile, prétextant sa participation à des parties de chasse. Celles-ci ne sont en réalité qu'un alibi, fort commode au demeurant, lui permettant d'aller retrouver sa maîtresse, qu'il court rejoindre dès que faire se peut au numéro 40 de la rue d'Athènes. Intriguée par ce manège incessant, sa femme Léontine s'aperçoit bientôt de l'infidélité de son mari. Humiliée, folle de rage, elle décide de se venger et, en guise de représailles, accepte le rendez-vous galant que lui propose un soupirant. Les deux époux ignorent que le même immeuble abrite leurs relations adultères respectives..



faisaient la nuit précédente, la peur du scandale rend Duchotel et sa femme libéraux. Ce qui leur semblait abusif quelques heures plus tôt devient naturel, parce que c'est leur tranquillité personnelle qui est en jeu. Les deux ne pensent point au mauvais exemple qu'ils donnent à Gontran, l'idée qu'ils le corrompent ne les effleure pas.

Si l'emprunt demande l'ingéniosité dans la cas de Gontran, il est devenu une « manière de vivre, une routine presque pour les princes et les rois qui dépensent sans sagesse l'argent qu'ils n'ont pas. »<sup>75</sup> Le prince Actinescu, qui est payé par Mittwoch pour déjeuner tous les jours dans son cercle, "tape" tout le monde, des garçons de café à Mittwoch lui-même. Le jeune prince Serge, lui aussi, décide de célébrer son accession au trône d'Orcanie en faisant la noce avec l'argent emprunté:

« Serge :..... Et pendant deux jours avec une noce à tout casser, c'est moi qui paie. Je n'ai que soixante francs, mais je trouverai bien quelqu'un qui m'avancera sur ma liste civile.

Kirschbaum : Papa ! Vous le nommerez baron en échange.  
Serge: Comment, il est Kirschbaum et il n'est pas baron?  
C'est une lacune à combler. Entendu ! Filons ! Je passe devant. »<sup>76</sup>

Le prince fait l'impossible pour partir de chez de Maxim avant qu'on lui présente l'addition. Il est rattrapé par la police et emmené au poste avec ses amis. Aucun des emprunteurs ne pense qu'il finira par laisser la générosité de ses amis. Gontran et le prince Serge ne sont que des mineurs, tandis que le prince Actinescu est adulte mais il vit au jour le jour sans penser à l'avenir.

---

75 - SHENKAN (A). , Op.cit., P.58.

76- FEYDEAU (Georges)., *La Duchesse des Folies Bergère* ., in Théâtre complet T II, P. 154.

De même, « Le manque d'attentions, et même la goujaterie, sont habituels chez les héros qui pensent qu'ils n'en ont pas pour leur argent. Tant que le domestique Arnold espérait bien terminer la soirée avec la duchesse, il la trouvait exquise. »<sup>77</sup> Le fait qu'elle a dû marcher à pied sous la pluie qui tombe avec violence et que sa robe est gâchée a mis de fort mauvaise humeur la jeune femme qu'Arnold achève d'exaspérer en la priant de ne pas s'asseoir sur les fauteuils pour ne pas les abîmer. Elle ne pense plus à s'amuser. Fâché d'avoir perdu sa soirée et offert un dîner pour rien, Arnold lui lance brutalement:

« Arnold, se levant.- Ah ! mais ça ne se fait pas, ces choses-là !...Vous m'avez accompagné et quand une femme accompagne un homme !...eh ben...eh ben!.....enfin, il y a des usages, que diable ! il y a des usages.

La duchesse : Eh bien ! je les enjambe.

Arnold : C'est ça ! et vous trouvez que c'est des façons d'agir ? Mais fallait me dire ça avant, j'en aurais pris une autre. »<sup>78</sup>

Tous ceux qui ont payé en argent ou autrement, traitent les autres sans y mettre de formes. Il va sans dire que si l'on est traité brutalement quand on est payé, on l'est abominablement quand on n'a pas d'argent. Marcel Courbois dans *Occupe toi d'Amélie*<sup>\*</sup>, appelle sa

---

77 - SHENKAN (A) , Op.cit., P.66.

78- FEYDEAU (Georges), *La Duchesse des Folies Bergère* , in Théâtre complet T II, P.1009-1010

- tribulations d'un jeune noceur désargenté, Marcel Courbois, à la poursuite désespérée d'un héritage prudemment gardé par son parrain Van Putzeboum. Une seule condition est réclamée pour la restitution de ladite somme : que le jeune homme se marie. Qu'à cela ne tienne, Marcel élabore un stratagème imparable : un mariage fictif avec Amélie, la maîtresse de son ami Étienne. L'illusion pourtant est bientôt si parfaite qu'aucun ne sait plus distinguer ce qui est réel de ce qui est feint. Surnommé à juste titre « l'horloger du théâtre », Feydeau manifeste dans cet imbroglio une ingéniosité digne de son maître Eugène Labiche, et achève de porter le genre du vaudeville au sommet de sa gloire.

bonne Charlotte "idiote" ou " espèce d'oie" et l'invite aimablement à "foutre le camp." Yvonne trouve naturel de réveiller sa servante au milieu de la nuit pour la prendre à témoin qu'elle n'a pas les seins en portemanteau et le duc arrête Motchepoff, dans *La duchesse des Folies-Bergères*, qui se levait pour saluer Chandel.

« Le Duc, se défendant. - Nadié, nadié, nadié! moi Novalis bebelponief, moi Krani orlowo chez Maxim! (Intonation:) Mais non! mais non! mais non!... vous ne me voyez pas, moi, allant faire la noce chez Maxim! Motchepoff, sceptique. - Moio! Moio! Moio! (Intonation:) Allons! allons! allons! Le Duc, rit, puis apercevant Chandel qui est remonté entre les tables 1 et 2 et est arrivé jusqu'à eux, redevenant sérieux. - Je vous prie, monsieur Pion.

Chandel, vexé, maugréant. - "Monsieur pion!..."

Le Duc. - Allez donc circuler des yeux dans le bar pour moi.

Chandel. - Bon. Il salue Motchepoff qui se lève poliment et fait le geste de saluer.

Le Duc, voyant le manège, à Motchepoff, avec désinvolture.

- Rien!... pion! Motchepoff, trouvant inutile de saluer. –

Ah! »<sup>79</sup>

Chez le bourgeois tout est possible pour arriver à son but: dans *Occupe-toi d'Amélie*, la comédie que joue Marcel Courbois à son parrain Van Putzeboum pour se faire remettre la fortune que lui a donnée le père de Marcel est à la limite des deux. «Le testament de M. Courbois spécifie que Marcel ne touchera son argent que le jour de son mariage.» D'autant qu'il en a besoin pour continuer à faire la noce, Marcel décide

---

79- FEYDEAU (Georges), *Occupe-toi d'Amélie* ., in Théâtre complet T II, P.45

de simuler un mariage avec Amélie qui est la maîtresse de son ami Etienne. Marcel fait n'importe quelle chose pour obtenir l'argent de son père et la cocotte Amélie, de sa part, va quitter son amant pour la même chose.

En général, les bourgeois ne vivent pas dans la pauvreté, non plus que les bourgeois qui n'ont souvent pas besoin de travailler. Pourtant, tout le monde cherche l'argent et fait l'impossible pour l'obtenir. L'argent présente pour le monde bourgeois la supériorité sur les autres.

Feydeau nous donne aussi un autre visage pour les bourgeois: l'avarice. Les Pinglet, dans *L'Hôtel du Libre-Échange*<sup>\*</sup>, Reçus généreusement par l'avocat Mathieu pendant quinze jours, ils lancent à leur tour une invitation en l'air. Or, Mathieu les prend au mot et arrive un jour chez les Pinglet .... On le croit d'abord seul et on le reçoit sans chaleur pour deux ou trois jours. Quand Mathieu précise qu'il a l'intention de rester un mois, les Pinglet se mettent avec la plus grande impudeur à faire leurs comptes dans un coin :

« Madame Pinglet, bas à Pinglet : Dis donc, un mois !  
C'est peut-être beaucoup ... Nous ne sommes restés que quinze jours !  
Pinglet : Oui ! mais nous étions deux ! Ça fait le compte ! »<sup>80</sup>

L'arrivée de cinq énormes malles les met en joie, car ils croient que ce sont des cadeaux; tout joyeux, ils présentent un pourboire aux commissionnaires et leur offrent un verre de vin à la cuisine.

---

80 -FEYDEAU (Georges)., *L'Hôtel du Libre –Echange.*, in Théâtre complet T II , P.373.

\* Une succession d'événements imprévus et de quiproquos réunissent à l'hôtel du Libre Echange un expert venu pour découvrir la source de bruits suspects, sa femme prête à le tromper avec son meilleur ami, un avocat bègue et ses quatre filles, un commissaire zélé et enfin Maxime le neveu de l'expert désireux de passer quelques heures avec la petite bonne du meilleur ami

« Madame Pinglet (à Mathieu).-Non ! non...mais qu'est ce qu'il peut donc nous apporter dans tout ça? Qu'est ce qu'il peut donc nous apporter?

Pinglet.- Évidemment ça doit être quelque chose d'important, pour qu'il faille quatre malles

(.....)

Pinglet (aux commissionnaires) Oui ! Oui ! Ça y est ! ...c'est fait! ...Et maintenant mes braves gens, allez à la cuisine dire qu'on vous donne à chacun un verre de vin! »<sup>81</sup>

Leur satisfaction a disparu: les quatre filles de Mathieu se présentent à leur tour, et les Pinglet comprennent que les malles sont leurs bagages. « La perspective de la dépense et du dérangement les rend furieux et ils jettent dehors la famille de Mathieu sans ménagement.»<sup>82</sup> L'attitude des Pinglet ne doit pas étonner les personnes, car, pour les bourgeois, tout a un tarif. Au fait, Mathieu aurait eu droit à un séjour d'un mois puisqu'il avait reçu les époux Pinglet quinze jours .Mais en amenant ses filles. Il a dépassé son crédit..« Pour les bourgeois tout a un tarif »<sup>83</sup>

Il ne faut pas étonner parce que les bourgeois sont sans profondeur, sans idéal, sans aspiration. Leur vie est tracée par l'exemple de leur famille et de leur milieu.

### **Les relations légitimes et illégitimes**

Les deux écrivains ont traité aussi les relations illégitimes dans la société bourgeoise. Ces relations étaient d'une manière comique chez Feydeau mais au contraire chez Zola, elles prennent l'aspect de vengeance. Chez Feydeau il y a plusieurs genres des relations dans la société bourgeoise soit légitimes ou illégitimes:

---

81-FEYDEAU (Georges), *L'Hôtel du Libre –Echange.*, in Théâtre complet T II , P.375.

82-SHENKAN (A), Op.cit ., P. 51-52.

83- Ibid. ., P. 54.

a)- Relations légitimes:

- 1- Mari - Épouse.
- 2- Valet –Soubrette.
- 3- Les amis.

b)- Et celui des relations illégitimes:

- 1- Amant- Femme, femme- domestique
- 2- Maîtresse – Maris, cocotte- maris, prostituée- maris.
- 3- Maître – Soubrette.

Quant à Zola, il ne nous indique que les relations illégitimes entre *Nana* et les maîtres de la société bourgeoise, mais le but pour les deux écrivains c'est le même: montrer la corruption de la société bourgeoise. Il y a chez *Nana* une volonté de sortir de sa misère et aussi une volonté de venger. Son occasion est venue avec le rôle de Venus qu'elle interprète dans un théâtre parisien: elle ne sait ni parler ni chanter, mais son corps affole tous les hommes qui rêvent de la posséder, une chose qui nous amène à plusieurs relations illégitimes et des victimes. Le cas le plus remarquable est celui de Muffat. Haute dignitaire dans l'Empire, il était un homme des principes, pieux et chaste mais *Nana* l'humilie durant le roman et il arrive à un état de bouleversement contre ses principes, ses convictions dévotes.

« Muffat la contemplait. Elle lui faisait peur. Le journal était tombé de ses mains. Dans cette minute de vision nette, il se méprisait. C'était cela en trois mois, elle avait corrompu sa vie, il se sentait déjà gâté jusqu'aux moelles par des ordures qu'il n'aurait pas soupçonnées. Tout allait pourrir en lui, à cette heure. Il eut un instant conscience des accidents du mal, il vit la désorganisation apportée par ce ferment, lui empoisonné, sa famille détruite, un coin de société qui

craquait et s'effondrait. Et, ne pouvant détourner les yeux, il la regardait fixement, il tâchait de s'emplir du dégoût de sa nudité. » «84 »

Il s'est abaissé à une humiliation inhumaine, contraint d'accepter les moindres caprices de *Nana* qui lui fait subir les pires infamies. De même, il arrive à accepter la foule d'amants qu'elle fréquente.

«Ah! dame, il faut le temps... Ça pâlit sous les pieds.»

En effet, chacun de ces messieurs, Foucarmont, Steiner, la Faloise, Fauchery, avait emporté un peu de la tache à ses semelles. Et Muffat, que le trait de sang préoccupait comme Zoé, l'étudiait malgré lui, pour lire, dans son effacement de plus en plus rose, le nombre d'hommes qui passaient. Il en avait une sourde peur, toujours il l'enjambait, par une crainte brusque d'écraser quelque chose de vivant, un membre nu étalé par terre. Puis, là, dans cette chambre, un vertige le grisait, il oubliait tout, la cohue des mâles qui la traversaient, le deuil qui en fermait la porte. Dehors, parfois, au grand air de la rue, il pleurait de honte et de révolte, en jurant de ne jamais y rentrer. » «85»

Zola était distingué en décrivant l'état d'humiliation de comte Muffat et ses mots étaient d'un réalisme dur, réalisme qui nous a donné une image réelle et amertume pour l'avenir de Muffat. De même, Zola a ressemblé la vie de Muffat comme un homme qui nage dans l'inconnu du vaste ciel et cet inconnu n'est que *Nana* elle-même: « .... il se sentait fondre à la tiédeur de la pièce, la chair pénétrée d'un parfum, envahie d'un désir

---

84- ZOLA (Émile), Op.cit, P.236.

85- Ibid, P. 459.

voluptueux d'anéantissement. .... il succombait à l'ivresse des orgues et des encensoirs. La femme le possédait avec le despotisme jaloux d'un Dieu de colère, le terrifiant, lui donnant des secondes de joies aiguës comme des spasmes, pour des heures d'affreux tourments, des visions d'enfer et d'éternels supplices. C'étaient les mêmes balbutiements, les mêmes prières et les mêmes désespoirs, surtout les mêmes humilités d'une créature maudite, écrasée sous la boue de son origine...Il s'abandonnait à la force de l'amour et de la foi, dont le double levier soulève le monde.....cette chambre de *Nana* le frappait de folie, il disparaissait en grelottant dans la toute-puissance du sexe, comme il s'évanouissait devant l'inconnu du vaste ciel. » « 86 »

Muffat n'est pas la seule de ses victimes: d'autres sont conduits à la ruine, en particulier Steiner, se suicident comme Georges Hugon et Vandeuve, volent comme Philippe Hugon, deviennent des escrocs comme Vandeuve. Tous les hommes qui l'entourent se tourmentent. Mais pourquoi est ce qu'on trouve tous ces victimes autour d'elle ? C'est parce qu'elle est une femme fatale.

« Alors, quand elle le sentit si humble, *Nana* eut le triomphe tyrannique. Elle apportait d'instinct la rage d'avilir. Il ne lui suffisait pas de détruire les choses, elle les salissait. Ses mains si fines laissaient des traces abominables, décomposaient d'elles-mêmes tout ce qu'elles avaient cassé. » « 87 »

Cette fatalité montre l'ingéniosité de Zola. Il a créé un mythe, un stéréotype de femme à la fois victime et coupable symbole de désir et de déchéance. La toute jeune femme est parachutée sur le devant

---

86- ZOLA (Émile), Op.cit, PP.459-460.

87- *Idem*



de la scène d'un Opéra bouffe et le miracle se produit. Son charisme, sa présence et l'attirance qu'elle suscite font vite oublier ses piètres tours de chant. On ne parle plus que d'elle et le tout Paris se presse et fait la queue pour la voir à la porte de son antichambre où elle reçoit aussi ses amants et ses "clients".

Seulement la pauvre est simplette et elle ne comprend pas vraiment tout ce qui se passe autour d'elle enivrée par le succès. Sans vraiment le vouloir, elle provoque la folie de ses amants sur qui le destin s'acharne dès lors qu'ils décident de la fréquenter. Elle est une idole au sens propre du terme, tout est centré sur elle. Elle est attirante, sensuelle, perverse tout en étant innocente. Comme chacun sait, le succès n'a qu'un temps et on sait dès le début que *Nana* danse sur un fil trop fragile. Sa propre chute est programmée et elle finira sa vie dans la souffrance et l'indifférence.

Outre ce mythe, *Nana* est aussi le roman du monde du spectacle et de la bourgeoisie du tout Paris. Un monde vicieux où la beauté des fards et des toilettes cache l'ignominie des gens.

Quant à Feydeau, on peut diviser la société bourgeoise en deux grandes catégories: celle des femmes qui sera divisée maîtresses et domestiques, celle des hommes: ce sont les maîtres et les domestiques.

En ce qui concerne notre classement, signalons qu'au début la relation est toujours une relation faillite et manquée entre mari et femme. Que reste-t-il de l'amour? Il existe sans doute toujours mais il n'a plus d'expression possible, comme la bouteille qu'on ne peut plus déboucher. Cet amour est obligé de se vivre et de se détruire. Qui est donc le responsable? Les maris passent la plupart de leur temps aux pieds de la femme qu'ils courtisent, une maîtresse en général. Et le plus souvent avec un meilleur ami. Dans la pièce de *Monsieur chasse*, le docteur Moricet aide Léontine Duchotel à fabriquer des cartouches pour son mari

Duchotel qui s'apprête à aller chez son ami Cassagne. En réalité les parties de chasse de Duchotel ne sont qu'un alibi commode pour rencontrer sa maîtresse.

Cette liberté à vivre ses passions ne va-t-elle pas mener l'amour à des nouvelles difficultés ? « La fin sera compliquée et le bonheur matrimonial n'est qu'un leurre. » « 88 »

De même, Moricet pourtant médecin, ne doit pas avoir beaucoup de malades à soigner car il passe le plus clair de son temps à faire des cartouches avec Léontine Duchotel qu'il aime. Moricet veut déclarer son amour pour elle, il veut vivre le romantisme avec la femme de son ami.

« Moricet, (avec une envolée de plus en plus lyrique).- Oui, regardez-le, l'astre de la nuit! (...) nous voilà comme Roméo et Juliette, la scène du balcon.

Moricet, (la prenant dans ses bras).- c'est Roméo et Juliette vers le lit), (la tirant doucement vers le lit) Et là voilà le..... » «89 »

Nous trouvons la même situation dans *un Fil à la patte* : de Bois d'Enghien attend le jour où il doit signer son contrat pour tenter de préparer Lucette, sa maîtresse, à une rupture.

«Lucette, (La parole hachée par l'émotion.- Ainsi,  
C'est vrai....ce contrat qu'on signait tout à l'heure ?.....  
Bois d'Enghien, (se levant et comme un coupable qui avoue).- Eh bien ! oui, c'était le mien. » «89 »

---

88- GIDEL (H)., *Le théâtre de Georges Feydeau.*, Collection Bibliothèque de l'Université de Haute Alsace, Klincksieck, Paris, 1979, P.883.

89- FEYDEAU (Georges)., *Monsieur chasse* ., in Théâtre complet T I ,P . 905.

90- FEYDEAU (Georges) ., *un Fil à la patte.*, in Théâtre complet T II ,P. 181

Dans la famille bourgeoise, Les femmes possèdent des qualités aussi bien que des vices: « les femmes, elles n'ont pas d'amie à proprement parler, sauf Raymond de Chandebise dans *la Puce à l'oreille*<sup>\*</sup>, qui a retrouvé « une camarade de jeunesse, Lucienne. Elles doivent se contenter de l'ami du mari, ou, si elles ont une amie ou réputée telle, c'est la femme d'une relation d'affaires de leur époux » «<sup>91</sup> »

La femme infidèle est pour Feydeau une source d'inspiration intarissable, dans *Le Bourgeon*, la femme est joyeusement amoral :

« -Ah! je me sens amoureuse, aujourd'hui !

- Allons ! De qui encore ? Pas de Musignol assurément ?

- Oh ! Non. Lui, c'est mon amant. » «<sup>92</sup> »

Zola nous a donné une lutte entre *Nana* et les hommes riches de la société bourgeoise mais Feydeau nous a donné une lutte non seulement entre les cocottes et les bourgeois mais aussi une lutte entre la femme et l'homme bourgeois.

Les pièces de Feydeau sont ainsi, en effet, commandées par les différents types de femme. Le personnage féminin a une influence sur le ton, l'allure et la qualité de toutes ses pièces. L'inégalité de la femme entraîne de droit le divorce et la restitution de la dot, mais plutôt que d'arriver à cette douloureuse extrémité, les maris préféreraient fermer les yeux sur les folies de jeunesse de leurs épouses. La situation de la femme était inférieure à celle des hommes.

---

91-SHENKAN (A)., Op.cit, P. 27.

92- NAHMIAS (Robert), *Tout l'humour de Feydeau*, Col. Tout l'humour de..., Grancher, Paris, 1995,P. 47.

- Bois d'Enghien aime Lucette, la diva, sa maîtresse, mais il doit rompre, car il va signer, l'après-midi même, son contrat de mariage avec Viviane Duverger, jolie jeune fille et jolie dot. Madame Duverger, la mère de Viviane, veut Bois d'Enghien comme gendre. Ou le veut-elle, tou tcount ? Le (nouveau) riche Irrigua veut s'offrir Lucette comme maîtresse. Tout l'entourage de Lucette, y compris Bois d'Enghien, est d'accord, puisque Irrigua est riche. Mais il est aussi très jaloux...

Le problème s'appuyait sur une longue tradition littéraire. L'écrivain *Zeldin* nous donne les opinions différentes au sujet de la femme: « pour Rousseau, les femmes ne devaient recevoir qu'un enseignement ménager. » Pour Joseph de Maistre, la science est ce qu'il y a de plus dangereux pour les femmes. » Pour Proudhon, « on ne voyait que deux rôles possibles pour elles : maîtresse de maison ou prostituée, et il évaluait leur niveau intellectuel et moral à un tiers de celui des hommes.» « 93 »

Le bourgeois lui- aussi croit toujours que la femme doit rester au foyer et consacrer son activité à surveiller et diriger le ménage, à soigner le mari, à fabriquer et nourrir les enfants.

D'autre part, Les femmes représentaient la majorité du public de Feydeau mais il s'agit d'une majorité quasi-marginalisée, dans un monde strictement hiérarchisé et dominé par des catégories sociales de la haute société.

### **Le monde des hommes et des femmes dans le théâtre de Feydeau**

Une distinction existe entre Femme Homme, chacun a ses principes ! Les deux mondes en perpétuelle confrontation, en dualité. Ce combat continue ! Qui gagnera ? Qui dominera ? Le théâtre de Georges Feydeau a présenté la domination féminine sous différents aspects. Treize titres de pièces se rapportent à des personnages féminins comme *La petite révoltée*, monologue en vers, 1880 et *Tailleur pour dames*, comédie en trois actes, 1886 et, huit ont un substantif féminin comme *Séance de nuit*, comédie en un acte, 1897 et *la puce à l'oreille*, pièces en trois actes, 1907.

Presque toutes les pièces de Feydeau parlent de la femme et les choses qu'intéressent. Ce concours entre Homme et Femme,

---

93- ZELDIN (Théodore)., *Histoire des passions françaises, ambition et amour*, Oxford University Press, 1973, PP. 401-402.

soulève un point crucial : celui qui décrit l'aspect de la femme qui représente chez Feydeau la force motrice de ses idées et de ses pièces. Dans la société bourgeoise, on trouve le contraire. Feydeau montre la lutte entre les deux mais la société bourgeoise montre l'inégalité. Tout ce qui est interdit aux femmes, est possible pour les hommes. La femme a subi fortement de cette inégalité, elle a aussi subi de la marginalité de la part de son mari et son rôle dans la vie publique a disparu.

Telle est la situation de la femme dans la famille bourgeoise, elle occupe un rang inférieur à celui de l'homme. Feydeau a su peindre la société des hommes et des femmes, ses caractéristiques et ses inconvénients: Le texte de Feydeau n'appelait pas un comique aussi outrancièrement caricatural. Il pouvait se prêter à un réalisme au second degré. Il y a le jeu de la société de la fin du XIX<sup>e</sup> Siècle où se croisent la baronne, la cocotte, la divette, le cocu consentant, l'amant, le valet de chambre de la famille, etc..... Le théâtre de Feydeau est donc le théâtre de la société.

En effet, les femmes subissent la supériorité masculine: celle du père d'abord, puis du mari. Le devoir d'obéissance est rappelé par le Code civil. Une femme a la même nationalité que celle de l'époux. Ce dernier a presque tous les droits sur elle : il doit surveiller sa conduite, il peut intercepter son courrier et non le contraire .....!

L'épouse doit habiter le domicile choisi par le mari, celui-ci doit assurer à sa femme logement, vêtements, nourriture, remèdes en cas de la maladie, etc.....

Le devoir conjugal permet au mari d'user la violence avec certaines limites avec sa femme, il peut aussi montrer l'infidélité sans autre pénalité qu'une amende. La femme bourgeoise ne peut pas exercer une activité professionnelle, sans l'accord du père ou de l'époux et longue est la liste de ce qu'elle ne peut pas effectuer sans leur accord.

Dans le théâtre de Feydeau, on peut trouver trois périodes distinguées pour les femmes dans cette période:

La première période regroupe les femmes qui possèdent un caractère charmant mais un peu fou. Ces femmes se trouvent dans *Monsieur chasse, la Main passe, le Dindon, la Puce à l'Oreille et l'Hôtel du Libre-Échange*. Elles résistent à l'adultère et respirent la vertu. Elles diront :

« Quel dommage qu'on ne puisse pas  
avoir un amant sans tromper son mari. »<sup>93</sup>

L'idée de tromper leur mari ne figure pas dans leur dictionnaire. Néanmoins, elles ne tarderont pas à tromper si leur mari le fait. Lucienne, dans *le Dindon*, dit à Pontagnac:

« Jamais la première, mais la seconde.. tout de suite. »<sup>94</sup>

Ces femmes sont claires et franches.

Pour la seconde période représentée par Amélie et la Môme, il n'est question que de la décadence sociale, « elles s'ébattent gaiement au milieu des situations les plus atroces pour les autres. »<sup>95</sup> La Môme Crevette a été l'instrument fatal pour surmonter le destin de Madame Petypon. Les circonstances spatio-temporelles dans lesquelles, elle entreprit les poursuites après cette dernière, ne font que déclencher l'engrenage qui permettra à la fatalité de se manifester. Des personnages qui apparaissent plus tôt ou plus tard que prévu, ne sont que des éléments en plus qui viennent accentuer cet état d'absurdité.

---

93-ACHARD (Marcel), "Georges Feydeau notre grand comique" in La question Feydeau, Cahiers Renaud Barrault, n<sup>32</sup>Julliard,1960,PP.27-60.

94- Ibid., P. 32.

95- Ibid., P.52.

En dépit de leur apparence, de leur situation et de leur rang dans cette société, elles sont avides de respect ; Amélie se trouvant dans une vraie situation de mariage, change de rôle et se transforme :

« Marcel.- Oui, tous les deux ! la cérémonie était vraie ! le maire était vrai ! Tout était vrai ! Je suis ton mari et tu es ma femme !

Amélie (la gorge serrée comme si elle apprenait une catastrophe).-Est-il possible ! Mais alors !....Alors je suis madame Courbois ?

Marcel.- Mais oui ! » «<sup>96</sup> »

Amélie s'évertue à changer réellement. Changement qui se manifeste dans la répétition du verbe « voir » au futur et par l'accumulation des adjectifs qualificatifs décrivant son caractère.

« Oh !tu verras !tu verras quelle petite femme rangée, popote, tu auras. » «<sup>97</sup> »

Plus loin, parlant au prince qui voulait la séduire, elle ajoute avec dignité :

« Je vous en prie ! (Posant sa main sur l'épaule de Marcel) mon mari. » «<sup>98</sup> »

Ces deux femmes rythment l'action et accentuent l'allure des pièces.

« C'est l'époque des succès fulgurants, celle de *La Dame de chez Maxim*, de *Je ne trompe pas mon mari* et d'*Occupe-toi d'Amélie*. » «<sup>99</sup> » écrit Achards. Dans la plupart du temps, elles causent des catastrophes.

---

96- FEYDEAU (Georges), *Occupe-toi d'Amélie*, in Théâtre complet T II, P.855.

97- Ibid., P.856.

98- Ibid., P.857.

99- ACHARD (Marcel), Op.cit , P.52.

Les pièces en un acte, *telle Léonie est en avance*, *Feu la mère de madame* et d'autres, représentent la troisième classe des femmes : les mégères. Ces farces représentent la période mûre de Feydeau. Par exemple Léonie, de *Léonie est en avance*<sup>\*</sup>, qui « est en proie aux premières douleurs de l'accouchement. Son mari est obligé de se plier aux envies de sa femme. Il peste, rage, elle geint (et) le public rit. » « 100 »

Feydeau a pu donc peindre dans son théâtre et avec talent, l'inégalité dans la famille bourgeoise. Souvent les femmes sont fortes et sont à pied d'égalité avec les hommes. Mais la plupart du temps elles sont après les hommes et en même temps elles n'ont pas de droits devant l'autorité des hommes. Tout ce qui est interdit aux femmes, est possible pour les hommes. La femme a subi fortement de cette inégalité, elle a aussi subi de la marginalité de la part de son mari et son rôle dans la vie publique a disparu.

Telle est la situation de la femme dans la famille bourgeoise, elle occupe un rang inférieur à celui de l'homme.

Feydeau a su peindre la société des hommes et des femmes, ses caractéristiques et ses inconvénients: Le texte de Feydeau n'appelait pas un comique aussi outrancièrement caricatural. Il pouvait se prêter à un réalisme au second degré. Il y a le jeu de la société de la fin du XIX<sup>e</sup> Siècle où se croisent la baronne, la cocotte, la divette, le cocu consentant, l'amant, le valet de chambre de la famille, etc..... Le théâtre de Feydeau est donc le théâtre de la société.

---

99- THEBAUD (M) ., *Feydeau athlétique*, in *Le Figaro* ,30 mai 1985.

- Dans une famille bourgeoise Léonie est sur le point d'accoucher. Hélas ! Les règlements de compte et les mesquineries entre beaux-parents et gendre vont bon train, l'arrivée d'une sage-femme tyrannique finit de gâter toute hiérarchie dans la maison, suscitant ainsi une sorte de comique de l'absurde dont cette pièce est l'un des plus éclatants témoignages. Ce qui devait être un moment de joie va tourner à la catastrophe.



## **Le monde des hommes et des femmes dans le roman de *Nana***

Zola aussi dans son Roman *Nana*, nous a donné deux mondes pleins de contrastes: celui des femmes et celui des hommes.

### **Le monde des femmes**

Les femmes forment plusieurs formes dans ce roman:

- **Les femmes du grand monde** auprès de la comtesse *Sabine* comme *Madame Hugon* est la mère de Georges. Elle est veuve. Madame de *Joncquoy* aime aller aux spectacles. C'est une habituée des fêtes mondaines. *Sabine* est la femme du comte *Muffat*. Elle est brune, blanche et potelée. Elle a des grands yeux noirs et a la bouche épaisse. Elle a 34 ans mais elle apparaît plus jeune. *Léonide de Chazelle* est une grande amie de la comtesse. Elle est mince et hardie, c'est une bougresse qui trompe son mari.

- **Les femmes du demi-monde** comme *Gaga* est une grosse femme sanglée dans son corset, une ancienne blonde devenue blanche et teinte en jaune, avec figure ronde, rougie par le fard. *Caroline Héquet* est d'une beauté froide et est très proche de *Nana*. Tatan Néné est une demi-mondaine blonde, bon enfant à la poitrine de nourrice. *Maria Blonde* est une fillette de quinze ans d'une maigreur et d'un vice de gamin.

### **- Les femmes appartenant au monde des lesbiennes:**

*Laure* est une femme énorme, débordante, d'une cinquantaine d'années. Elle tient un restaurant rue des Martyrs. C'est un restaurant où les convives s'installent à la même table à mesure qu'ils arrivent. Zola a précisément étudié le restaurant tenu par une certaine Louise Tallandier, qui donne ses traits à *Laure* : il a repris tous les détails de ses notes, y compris le baiser à l'hôtesse, qui signale la tendance à l'homosexualité féminine.

*Satin* est une adorable fillette de 18 ans. Elle est née dans le quartier de la Goutte d'Or et a connu *Nana* en pension. *Satin* est une très belle fille, blonde cendrée presque comme *Nana*, une figure de vierge, aux yeux noyés, rêveurs, d'un velours et d'une douceur extraordinaire. Elle va régulièrement chez Laure. Elle mène une vie sale et désordonnée. On ne connaît pas son véritable prénom, on l'appelle *Satin* à cause de sa superbe peau.

*Madame Robert* est une jeune femme assez grande, jolie, à la figure douce. Elle a de jolis yeux, une petite bouche, un nez très fin. Elle est brune et a le teint mat. C'est une jeune femme très élégante généralement habillée avec des couleurs sombres. Elle a un appartement modeste, pourtant meublé de façon bourgeoise. Elle n'a toujours qu'un amant à la fois, en général d'une cinquantaine d'années.

A vrai dire, au milieu de toutes ces femmes, c'est seulement *Nana* que l'on distingue, parce que c'est elle qui met en scène leurs caprices, en œuvre leur rivalité. Elle s'oppose en particulier à Rose Mignon, à la comtesse Sabine et à Mme Hugon sur le triple plan de l'art dramatique, de la vie mondaine et de l'existence morale. La théâtruse en effet souffle à Rose le rôle de la femme honnête dans la petite duchesse, comme elle retire à Sabine Muffat la plupart des habitués de son frère Philippe, finit par ôter à Mme Hugon toute raison de vivre.

Le roman de *Nana* est ainsi bâti tout entier sur oppositions et des symétries, dont *Nana*, invariablement, est le centre: de part et d'autre de la demi mondaine, Zoé et la Tricon se disputent ses faveurs et mènent une carrière presque identique d'entremetteuses, comme Irma d'Anglars en son château, et la reine Pomaré dans son ruisseau figurent, de chaque côté de *Nana*, la symétrique antithèse de ses deux possible destins.

## **Le monde des hommes**

Ce système d'oppositions s'étend à la présentation des hommes qui jouent les premiers rôles dans l'ignoble comédie de leurs amours suspects. *Le comte Muffat* est un homme âgé, niais, au langage châtié. Très attiré par *Nana*, le comte sera un des amants bien qu'il soit marié. Le comte Muffat a peur de l'enfer et a un fort esprit religieux. Le nom du comte Muffat est inspiré du mot « muff », employé très souvent à l'époque dans le langage familier relâché pour désigner un lourdaud sans manière. Le comte Muffat occupe une place importante presque similaire à celle de *Nana*. En lui, c'est l'Empire que Zola veut décrier, son immoralité et son luxe qui vont conduire la France au gouffre en 1870.

*Fontan* est un « gentil » acteur. Il devient le mari de *Nana* entre janvier et octobre 1868 et n'hésite pas à la battre. Il devient méchant. Fontan est présenté comme un bouc : animal d'une sexualité active et répugnante.

*Georges* est un jeune homme efféminé aux yeux clairs. Lui aussi tombera sous le charme de *Nana*. A la fin du roman, Georges se suicide devant les yeux de *Nana* car celle-ci a refusé sa demande en mariage.

*Steiner* est un homme tout petit, le ventre déjà fort, la face ronde et encadrée d'un collier de barbe grisonnante. Il est banquier, il a offert une immense demeure à la campagne à *Nana*.

*Daguenet* est le « greluchon » (dans l'argot du temps : l'amant de cœur d'une prostituée) de *Nana*. C'est un homme très gentil, il s'occupe d'affaires sans importance à la Bourse pour payer des dîners à ses différentes femmes.

*Fauchery* a une longue figure maigre, c'est un homme chic. Il est l'amant de Rose (la femme de Mignon). Fauchery n'est pas un grand bourgeois. *Hector* de la Faloise est le cousin de Fauchery. C'est un

jeune mâle venant d'achever son éducation à Paris, il est extrêmement timide. *Bordenave* est le directeur du théâtre des Variétés. C'est un personnage cynique qui n'aime pas *Nana*, il trouve qu'elle chante comme une seringue ! Cependant, d'après lui, le public va apprécier *Nana*. *Mignon* est un gaillard très grand, très large avec une tête carrée d'hercule de foire.

**Les domestiques:** Zoé est la domestique de *Nana*. Elle est très proche de sa patronne.

### **La prostitution est une institution sociale nécessaire du monde bourgeois**

La période du Second Empire se caractérise par l'existence des cocottes et des prostituées. D'une façon ou d'une autre elles se sont associées au monde des bourgeois « Si le mariage représente l'un des côtés de la vie sexuelle du monde bourgeois, la prostitution en représente l'autre. Le premier est la face de la médaille, la seconde en est le revers. Quand l'homme ne trouve pas sa satisfaction dans le mariage, il a le plus souvent recours à la prostitution (...) qu'il s'agisse de ceux qui, de gré ou de force, vivent dans le célibat, ou de ceux auxquels le mariage ne donne pas ce qu'ils en attendaient, les circonstances leur sont infiniment plus favorables pour les aider à satisfaire leur instinct sexuel que pour les femmes »<sup>100</sup>

Les bourgeois considèrent l'usage de la prostitution comme un privilège tout naturel, qui leur est acquis « de droit. ». Pour cela La prostitution est devenue une institution sociale nécessaire, tout comme la police, l'Église, le patronat, etc. La duplicité hypocrite à l'égard de la prostitution est caractéristique de la bourgeoisie et met en relief le fait que là aussi, dans cette question qui semble concerner l'humanité tout entière,

---

100- BEBEL (August)- *La femme dans le passé, le présent et l'avenir.*, Slatkine Paris, 1979.P. 128.

elle a une position de classe.

De l'autre côté, La prostituée a été considérée comme un problème pour le siècle du triomphe de la bourgeoisie. Cette femme représente le vice, le vice ambulante. Elle véhicule le mal, en général, et la syphilis, en particulier. Image de la paresse, de l'embonpoint, de l'alcoolisme et même du tribadisme, image de la lascivité, de la débauche, du désordre, la prostituée, aux yeux de cette société, représente un danger.

Ce siècle s'efforce de cacher la prostitution, en lui interdisant de pratiquer en dehors de lieux clos, selon l'article 2 de la loi de 1829, malgré ça, ce siècle sera l'âge d'or de la représentation de la fille publique dans les arts et dans les lettres. La prostituée doit être recluse, mais la prostituée fascine. Elle devient un motif littéraire et pictural, un sujet pour celui que Baudelaire\* nomme « le peintre de la vie moderne ».<sup>101</sup>

Dans *Écrits esthétiques*, Baudelaire fait l'éloge de Constantin Guys, peintre de la modernité selon ses critères, et peintre également des prostituées. En ce qui concerne ce sujet, il précise que le peintre de la modernité est « un solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes », qui « a un but plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que celui fugitif de la circonstance. Et il ajoute : « Si nous jetons un coup d'œil sur nos expositions de tableaux modernes, nous sommes frappés de la tendance générale des artistes à habiller tous les sujets de costumes anciens » Or, « Si un peintre patient et minutieux, mais d'une imagination médiocre, ayant à peindre une courtisane du temps présent, *s'inspire* (c'est le mot consacré) d'une courtisane de Titien ou de Raphaël, il est infiniment

---

101- BAUDELAIRE (Charles)., *Ecrits esthétiques*, Coll. *Domaine Français*, Paris, 1986, p. 372.

probable qu'il fera une œuvre fautive, ambiguë et obscure. L'étude d'un chef-d'œuvre de ce temps et de ce genre ne lui enseignera ni l'attitude, ni le regard, ni la grimace, ni l'aspect vital d'une de ces créatures que le dictionnaire de la mode a successivement classées sous les titres grossiers ou badins d'impures, de filles entretenues, de lorettes et de biches. »<sup>102</sup>

Toutes ces allégations indiquent que la prostitution existe et depuis des temps reculés. Mais nous allons traiter la prostitution dans une période limitée: le temps du Second Empire. Les prostituées adoptent ce métier non pas pour la jouissance mais pour gagner l'argent pour être capable de vivre dans cette société.

Zola nous a donné le prototype en ce qui concerne la prostitution. Il nous a donné un roman du sexe et de l'argent, un roman qui nous montre la corruption de la société française en général et la société bourgeoise en particulier. Avec Zola on voit ainsi dépeinte toute la société du Second Empire, les courses de chevaux, le règne de l'argent et du sexe. On observe également la dualité des personnages par rapport à ce qu'ils paraissent et ce qu'ils sont en réalité.

Zola nous donne l'itinéraire d'une courtisane à l'époque de la fin de l'empire en décrivant la décadence de cette société fin de siècle avec maîtrise à travers son personnage. *Nana* devient une véritable idole, qui traîne les hommes honorables (et les autres) à ses pieds, qui assèche leurs porte feuilles et leurs âmes. Mais elle est aussi une femme qui aime, qui souffre et qui se révèle très attachante de par son innocence et sa gentillesse. Elle donne, en fait, l'impression d'être elle même la victime de ses propres appétits de luxe. C'est bien sûr l'histoire d'une femme mais c'est aussi l'histoire d'une société bourgeoise qui se laisse contaminer par le péché de chair à cause de cette idole irrésistible.

---

102- BAUDELAIRE (Charles)., Op.cit, p. 374.

*Nana* représente, en même temps, la femme combattante, femme qui accepte le défi et elle a gagné sa guerre avec la société et ses conditions. D'un part et d'autre part, elle a perdu son innocence.

*Nana* avait une autre conception avec l'adultère: c'est d'obtenir un rang élevé dans la société et de se venger. *Nana* a utilisé tous les moyens légitimes ou illégitimes pour arriver à son but. La première scène nous décrit très longuement un monde où tout le monde se connaît en se toisant. Puis apparaît sur scène *Nana*, presque nue, ridicule dans ses gestes pompeux, ne plaisant que par son physique langoureux. *Nana* a des succès, elle reçoit donc le grand monde mais la soirée est désastreuse, on ne s'y amuse pas et elle découvre que ses invités sont venus pour rire d'elle et non pour lui fait honneur.

Peu à peu, elle se laisse séduire par Frontan, un comédien, qui quitte pour elle son appartement luxueux mais elle n'était pas satisfaite. Frontan est devenu intraitable, ne lui donne plus d'argent, l'oblige par la force à se prostituer. Elle revient à son ancien quartier, prenant comme amants les grands de ce monde et leur soustrayant de l'argent. Ces étapes de sa vie nous indiquent son ascension sociale qui n'est due qu'à son argent. Elle a réussi car elle est riche et elle devient mangeuse d'homme, elle ruine les dernières grandes fortunes de l'ancienne bourgeoisie qui s'essouffle ne pouvant suivre les fastes des industriels nouvellement fortunés.

Elle arrive à sa gloire lors d'un grand prix hippique auquel assiste Napoléon III et le tout Paris, remporté par une pouliche qui porte son nom, « propos, je me suis permis de donner votre nom à mon outsider, une pouliche... *Nana, Nana*, cela sonne bien. Vous n'êtes point fâchée? «Fâchée, pourquoi?» dit-elle, ravie au fond. » «<sup>103</sup>» tout

---

103-ZOLA (Émile)., Op.cit, P.356.

l'hippodrome cria *Nana* dans un délire tournant à la frénésie. «Ah! Mes enfants, dit-elle en remontant dans son landau, une blague, leur enceinte du pesage!» ; « On l'acclamait, on battait des mains autour d'elle. «Bravo! *Nana!*... *Nana* nous est rendue!...» <sup>« 104 »</sup>

Dans l'autre côté on trouve Feydeau traitant ce sujet mais d'une manière différente. Les cocottes de Feydeau ont l'esprit de famille comme Lucette, dans *un Fil à la patte*. Elles ont pu trouver le chemin pour recommencer de nouveau comme Amélie avec Marcel Courbois, dans *Occupe- toi d'Amélie*.

On ne peut pas situer les cocottes dans un milieu, parce qu'elles sont en marge. Elles exercent une véritable fascination sur les hommes de tous âges et même sur les domestiques qui aiment les servir, car elles ont la vie la plus douce. Elles sont très jeunes, Lucette, dans *un Fil à la patte*, a vingt cinq ans. Elles sont jolies naturellement, elles ont du piquant, du chien, de la gouaille, de l'abattage, de l'entrain et de la fantaisie. Elles sont pimpantes, maquillées, parfumées et couvertes des bijoux. Elles sont exigeantes, changeantes, infidèles et avides. Elles n'ont pas de principes élevés devant leurs intérêts.

Lucette, dans *un Fil à la patte*, a quitté de Bois d'Enghien qui n'a plus d'argent et s'attache au Général Irrigua qui éprouve pour elle une passion féroce et qui lui offre des fleurs et une bague. Amélie quitte son ami Etienne pour épouser Marcel pour l'argent. Les cocottes ont le goût du risque et du danger, car elles sont jeunes, elles trouvent toujours des amateurs. Elles adorent s'amuser, elles aiment l'amour. Elles éclipsent les bourgeoises guindées et ternes, elles sont le défi aux règles, elles se font remarquer. On les voit d'ailleurs partout : au théâtre, au restaurant en vogue, aux courses. Lucette Gautier est une chanteuse

---

104-ZOLA (Émile), *Op.cit*, P.387.



de café –concert. La Môme est chanteuse au Moulin Rouge.

Les cocottes se déplacent traînées par des attelages superbes et fringants: Elles fascinent, elles inquiètent, elles amusent, elles réussissent à secouer les nerfs des viveurs blasés. Elles incarnent la féminité. Les seules à les honnir, parce qu'elles les craignent, sont les femmes mariées. Chaque jour leur amène de nouveaux admirateurs qu'elles recrutent là où elles exercent leurs talents.

Les cocottes ont toutes de l'ambition .On fait queue dans leur salon pour leur offrir hommages et bijoux; des admirateurs de rangs et de milieux très différents « princes, généraux, clerc de notaire, ex-amant, l'amant en titre » s'y retrouvent en famille et ne s'en offusquent pas. Autour de Lucette, on trouve De Chennievette, l'ancien amant, de Bois d'Enghien, le protecteur et l'amant en titre Bouzin, le clerc de notaire et le Général Irrigua, l'amant en puissance. Tous les moyens sont bons aux cocottes pour attirer ou retenir un amoureux. Elles piquent la jalousie de l'amant: Lucette, par exemple, a présenté de Bois d'Enghien, son amant, au Général Irrigua comme un camarade de travail.

« Lucette –à part, Ah ! ? Mon Dieu !.....(Vivement présentant Bois d'Enghien) Monsieur de Bois d'Enghien, Général, un camarade.

Bois d'Enghien.- Un camarade, c'est le mot, un camarade, pas davantage. » « 105 »

Les cocottes font aussi du scandale: Lucette était seule avec de Bois d'Enghien, elle s'arrange pour le faire surprendre avec elle dans une tenue qui ne laisse place pour aucune équivoque. Lucette a mis les grappins sur sa main et d'un mouvement brusque l'attire à elle.

---

105-FEYDEAU (Georges)., *un Fil à la patte* ., in Théâtre complet T II, p.137.

« Lucette (avec admiration feinte). – Oh ! Que tu es beau comme ça !

Bois d'Enghien – Oh ! voyons. Il fait mine de retourner, Lucette L'attire de nouveau à elle

(...)

Tous – Quel scandale !..... » « 106 »

Les cocottes habitent de très beaux appartements grands, bien meublés par leurs protecteurs qui ont du goût. Elles ont des domestiques, tiennent tables ouvertes et reçoivent continuellement des visites. Le luxe est une question de survie pour elles qui doivent éclipser leurs rivales et attirer les admirateurs. Le salon de Lucette Gautier,

« Ameublement élégant où il y a des bibelots un peu partout, vases, tableaux aux murs. » « 107 »

Les cocottes ont aussi des amis et des relations qui viennent pour le plaisir de les voir. Elles sont entourées d'une bande de copains de leur âge qui s'invitent sans façon.

Lucette reçoit la visite de De Chenneviette, son ancien amant, puis Fontanet l'un de ses amis. D'un autre côté, Ce qui caractérise les cocottes au cours de cette période c'est qu'elles avaient l'esprit de famille à la différence des bourgeois. Lucette a à sa charge un enfant, le père de l'enfant, ex-mari, ex-amant qui vient chercher ses mensualités et fait office de régisseur quand Lucette va en soirée et sa sœur qui lui sert d'habilleuse.

« Marcelline (qui a ouvert un carton dont elle a déposé le couvercle devant elle sur la chaise, entre le dossier et la

---

106-FEYDEAU (Georges)., *un Fil à la patte* ., in Théâtre complet T II, PP186-187  
107- Ibid., P.97.

table)- C'est agréable, on me prend pour ta femme de chambre.

Lucette –Eh bien ! il n'est pas écrit sur ta figure que tu es ma sœur. » « 108 »

Au contraire les prostituées chez Zola n'ont pas cet esprit, elles font ça pour elles mêmes seulement et pour leurs plaisirs.

Concluant, *Nana* selon Zola est la revanche de sa mère Gervaise, victime de son milieu de misère, écrasée par son destin d'alcoolique, jetée à la rue par son mari et son amant et finalement abandonnée à la pourriture dans la niche du père Bru. Par deux fois au moins, dans le roman, est dégagée cette signification de l'œuvre. D'abord au chapitre VII à travers la fiction d'une actrice du Figaro consacré par le journaliste Fauchery à celle qu'il nomme « la Mouche d'or » :

« A propos, demanda-t-elle, (*Nana*), as-tu lu l'article de Fauchery sur moi ?

Oui, La Mouche d'or, répondit Daguenet, je ne t'en parlais pas, craignant de te faire de la peine. »<sup>109</sup>

Daguenet « l'ex amant et l'époux d'Estelle, fille de Muffat » suggère à la théâtrale, avec une obligeance perverse, de se connaître elle-même :

« La Mouche d'or, était l'histoire d'une jeune fille, qui se transformait chez elle en un détraquement nerveux de son sexe de femme. Elle avait poussé dans un faubourg, sur la pavé parisien ; et, grande, belle, de chair superbe ainsi qu'une plante de plein fumier, elle vengeait les gueux et les abandonnés dont elle était le

---

108-FEYDEAU (Georges), *un Fil à la patte*, in Théâtre complet T II, P.161.

109- ZOLA (Émile), *Op.cit*, P.232.

produit. Avec elle la pourriture qu'on laissait fermenter dans le peuple, remontait et pourrissait l'aristocratie. Elle devenait une force de la nature, un ferment de destruction, sans le vouloir elle-même, corrompant et désorganisant Paris entre ses cuisses de neige, le faisant tourner, comme des femmes, chaque mois, font tourner le lait\* . »<sup>110</sup>

Et l'image de cette mouche d'or, « envolée de l'ordure, qui bourdonnante, dansante, jetant un éclat de pierreries, empoisonnait les hommes rien qu'à se poser sur eux , dans le palais où elle entrait par les fenêtres »<sup>111</sup> transforme déjà *Nana* en un personnage fabuleux : la « mouche » ne cessera en effet d'aiguillonner, et d'importuner, les hommes riches ou tirés qui l'entourent et la presse en leur faisant jusqu'à la nausée, le récit de sa vie passée, au temps des « cuits » de Coupeau et de ses chutes dans le linge sale de Gervaise la blanchisseuse<sup>\*\*</sup> . Cela montre clairement lors d'un dîner habituel du jeudi qui rassemble Muffat, le grand chambellan de l'Empire, le comte de Vandeuves, et les fils de la respectable Mme Hugon, Satin et son amie échangent leurs souvenirs de filles perdues, pour jouir du malaise et de la confusion provoquée par *Nana* chez ses admirateurs du grand monde qui, « les yeux sur la table, tous quatre maintenant se faisaient petits, tandis qu'elle les tenait sous ses anciennes savates boueuses de la rue de la Goutte- d'Or, avec l'emportement de sa toute- puissance. »<sup>112</sup>

---

110- ZOLA (Émile)., Op.cit, P.235.

111- Idem

112- ZOLA (Émile)., Op.cit, P.350.

\* Opinion populaire assez répandue, qui appuie ici une conception toute biologique de la destinée de cette femme.

\*\* phrase de Zola souligne le mécanisme de cette réplique sans laquelle *Nana* n'aurait pas revendiqué son origine : « *Nana* venge les Coupeau inconsciemment, comme une force brute. C est quand Muffat lui fait reproches qu'elle peut répondre.

Cette toute puissance, symbolisée dans l'œuvre par la réussite d'une « *Nana* » du premier Empire, Irma d'Anglars « Vous ne savez pas, il paraît que la propriétaire du château de Chamont est une ancienne du temps de Napoléon... Madame d'Anglars. Irma d'Anglars cria Gaga »<sup>113</sup> s'exerce aussi bien sur les princes régnants que sur l'aristocratie, comme le révèle l'épisode significatif de la visite d'une Altesse Royale dans les coulisse du théâtre des Variétés, à la trente-quatrième représentation de *La Blonde Vénus*, où l'on voit l'héritier d'une puissante dynastie rendre hommage à un roi de théâtre,

- « Son Altesse me fait trop d'honneur ... Je prie Son Altesse de m'excuser, si je la reçois ainsi... elle passa en pantalon » (sous vêtement équivalent de la culotte)

- C'est moi qui je suis importun, dit le prince ; mais je n'ai pu, madame, résister au désir de vous complimenter.. »<sup>114</sup>

C'est quoi aboutit, en fin de compte, la Fête impériale, qui corrompt la société, ruine le peuple, et détruit toutes les valeurs.

La désagrégation de l'Empire et ses habitudes de jouissance effrénée se répandent comme un ferment de désordre dans toute la France contemporaine, est suggéré à plusieurs reprises dans le roman par le parallèle longuement poursuivi entre l'évolution de la comtesse Sabine, femme de Muffat, et le développement tourbillonnaire de l'existence de *Nana*, qui finit par envahir de sa personnalité dissoute et dissolue les salon austères de l'hôtel de la rue Miromesnil. Ce désordre, ce désastre « se déroule sur les trois années, de 1867 à la chute de l'Empire, en

---

113- ZOLA (Émile), *op.cit*, P.216

114- Ibid., P.166.

1870.»<sup>115</sup> Cela marque aussi l'incertitude d'une destinée qui ne suit aucune logique précise.

Les caprices de *Nana* semblent en effet chez elle un style de vie et une forme de la féminité. « Caprice », et surtout « toquade », voila les mots employés par elle ou par le narrateur pour justifier tout changement d'attitude et tout nouveau choix : « une toquade, mon cher »<sup>116</sup> dit-elle à Labordette. Aussi elle dit la même chose pour Fauchery « une toquade, vous savez »; « les femmes, vois-tu, en haut comme en bas ça se vaut : toutes noceuses et compagnie »<sup>117</sup>

La femme, dans *Nana*, prend une valeur et une dimension extraordinaire. Elle devient une forme lubrique qui fait tressaillir et se damner peut-être le comte Muffat, rempli de scrupules religieux, et surveillé sans cesse par le mystérieux Venot, subtil inquisiteur, et gardien d'une morale jésuitique. Elle est aussi face au miroir où elle contemple sa nudité, en face de Satin, son double ténébreux dans le monde d'« en bas » et son initiatrice aux plaisirs de Lesbos, la figure et l'emblème d'un amour narcissique exalté par le prestige et la fascination de la scène. Dans l'autre côte, face à face avec les hommes, elle révèle une nature bestiale et dévoratrice. Elle s'identifie à ce gouffre qui se creuse sous son hôtel, où s'engloutissent « les hommes avec leurs biens, leurs corps, jusqu'à leurs noms. Sans laisser les traces d'un peu de poussière. »<sup>118</sup>

Donc on peut dire que ces hommes sont Paris tout entier que *Nana* a écrasé « entre ses cuisses de neige. »<sup>119</sup> Paris nocturne auquel elle s'est offerte lorsqu'elle a « fait le tiroir » avec Satin et qui l'a poursuivie du bâton levé des agents de sa police, Paris, qui la désire comme

---

115- PAGES (Alain) et OWEN (Morgan), Op.cit, P.260.

116- ZOLA (Émile), Op.cit, P.86.

117- Ibid, P. 243.

118- Ibid., PP. 428-429.

119- Ibid., P. 327.

gigantesque mâle : elle va l'attirer avec un sûr instinct de carnassier pour en faire sa proie, dans le renversement des rôles, dans un élan de révolte superbe, « mettant le pied sur Paris, en maîtresse toute- puissante » Car en elle l'étendue imaginaire et fantastique d'un sexe vertigineux doit triompher de l'espace réel de la Ville moderne.

Malgré la réussite du roman parmi l'audience, malgré l'influence superbe dans l'esprit de l'époque, il a rencontré plusieurs critiques : les outrances du langage, la fausseté des personnages l'inexactitude des évocations sur les quelles s'appuie *Nana*. Par exemple, comme le personnage du banquier alsacien, Steiner, et sa relation avec *Nana* c'est loin de la réalité et ne s'accorde pas avec un réaliste comme Zola.

De même, ni original, ni vrai, déclarait Aurélien Scholl, dans L'Événement du 14 mars, qui trouvait une formule spirituelle : « *Nana* est un roman parisien pour les provinciaux, mais c'est un roman provincial pour les Parisiens. »<sup>120</sup>

Et en conséquence de cette irréalité, les critiques s'accumulent en traitant le roman de *Nana*. Dans *La Caricature*, Robida\* inscrivait un portrait charge de « la fille à *Nana* », avec cette légende sur « l'héroïne naturaliste » : « (.....) Elle pesait 154, tout habillée, 154 livres ! du nerf, de la chair et du sang ! C'est une robuste jeunesse, haute en couleur, fraîche de peau et ferme, fallait voir ! De qui était- elle fille ? Nous ne saurions le dire avec précision ; *Nana* ; jadis, lui avait trouvé dans le nez une certaine ressemblance avec son cocher, puis un petit vicomte qui pourtant...puis avec....en fin, c'était vague. Ce nez ne venait ni des Rougon, ni des Maquart, ni de Coupeau ; ou ce nez était inné, ou il provenait de

---

120- ZOLA (Émile), Op.cit, P. 327.

\* Robida (Albert) Compiègne, 1848- Neuilly-sur-Seine, 1926, écrivain, dessinateur (dessins d'anticipation, caricatures) et graveur français : le XX<sup>e</sup> Siècle (1883), la guerre au XX<sup>e</sup> Siècle (1887).

l'intrusion dans la famille d'un nouvel élément physiologique. Quelles seraient les conséquences de ce nez sans ascendance reconnue<sup>121</sup>

Même réaction indignée, encore, de Maxime Gaucher, qui écrit dans la Revue bleue du 6 mars : « A regarder longtemps *Nana*, on a la nausée, soit qu'elle se promène avec un pantalon qui laisse passer le bout de sa chemise, soit qu'elle se vautre sur un tapis, sans chemise et sans pantalon. Le naturalisme ne nous avait pas ménagé les exhibitions de chair ; ce n'est même plus maintenant de la chair, c'est de la viande. »<sup>122</sup>

Zola répond aussitôt à ces accusations dans Le Voltaire du 28 octobre :

« Il faut dire que je touche à un monde dont ces messieurs ont la prétention de connaître les mystères. Plusieurs d'entre eux d'en sont fait une spécialité. Ils clignent les yeux, en gens entendus ; ils font comprendre qu'il a une franc- maçonnerie, un argot, des habitudes chez les filles, qu'on ne peut pénétrer sans leur avoir laissé de sa fortune et de sa santé aux doigts. Eux, les décavés, les adorés, pourraient seuls dire la vérité. »<sup>123</sup>

Il ajoute :

« Mon intension a été simple. J'ai cherché à mettre de l'humanité sous mes phrases ; j'ai eu l'ambition, sans doute trop grande, de vouloir planter debout une fille, la première venue, comme il y en a peut- être plusieurs milliers de Paris, et cela pour protester contre les Marion Delorme, les Dames aux camélias, les Marco, les Musette, toute cette sentimentalité, tout cet enguirlandage du vice,

---

121- ZOLA (Émile), Op.cit, P. 18.

122- PAGES (Alain) et OWEN (Morgan), Op.cit, PP.262-263.

123- Idem.



que je trouve dangereux pour les mœurs d'une influence désastreuse sur les imaginations de nos filles pauvres. Je mets là la morale ; d'autres la mettent ailleurs. »<sup>124</sup>

Enfin les deux écrivains étaient la conscience de leur temps. Ils nous ont montré une image près de la réalité pour la société bourgeoise, mais c'est l'image amertume. L'écrivain vit dans la société mais pas comme les autres, il regarde, il contemple, et il écrit. Les deux écrivains ont critiqué la société et le régime du Second Empire, mais c'est une critique qui pousse à l'avant pas en arrière. Ils ont montré, aussi, l'importance de l'argent dans ce siècle et en même temps la corruption de ses membres, un siècle dominé par le pouvoir du sexe et de l'argent.

« Si Zola fut un formidable observateur de son temps, il en fut aussi un génial rêveur, dotant la réalité qu'il approchait de toute l'épaisseur authentique de son imaginaire personnel : rêves d'écroulement, d'apocalypse, de feu purificateur, mais aussi de fécondité, de « germination »...Et c'est bien tout cet univers intérieur d'images, de fantasmes et d'obéissance qui donne à l'ensemble de l'œuvre zolienne sa force et sa cohérence. » «<sup>125</sup> »

Quant à Gorges Feydeau, il y a une sorte d'intimité qui naît entre le réel et le fictif; le spectateur et le personnage. L'art de Georges Feydeau consiste à présenter les différents genres des personnages et le rôle de l'argent dans leur vie. C'est une catégorie de femmes toutefois, qui méritent tous les hommages masculins, les fameuses cocottes. Bref on peut dire que les cocottes sont les seules à respirer la joie de vivre, à jouir d'une entière liberté.

---

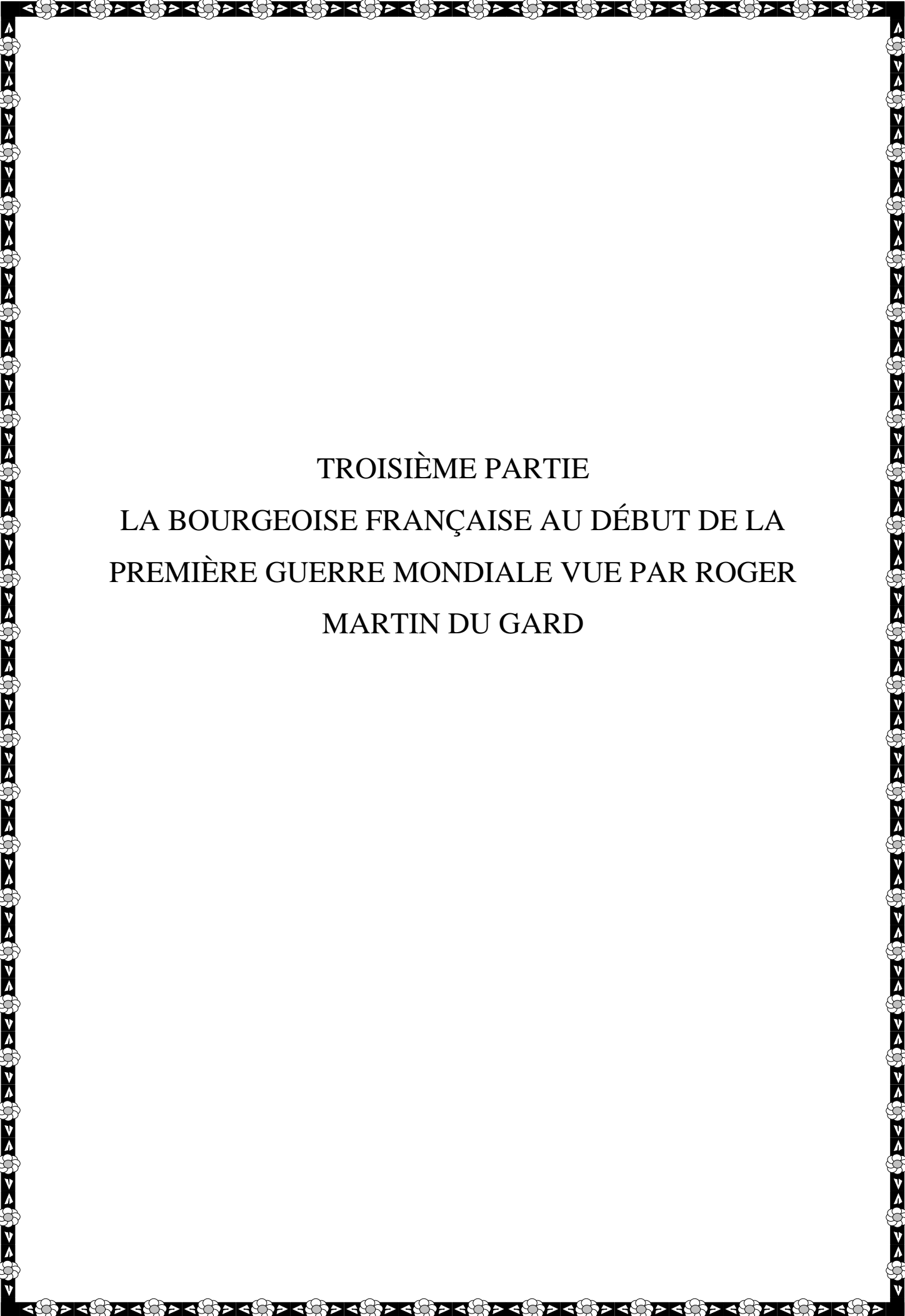
124- PAGES (Alain) et OWEN (Morgan), Op.cit, P.262.

125- MITTERAND (H)., Op.cit, P.473.

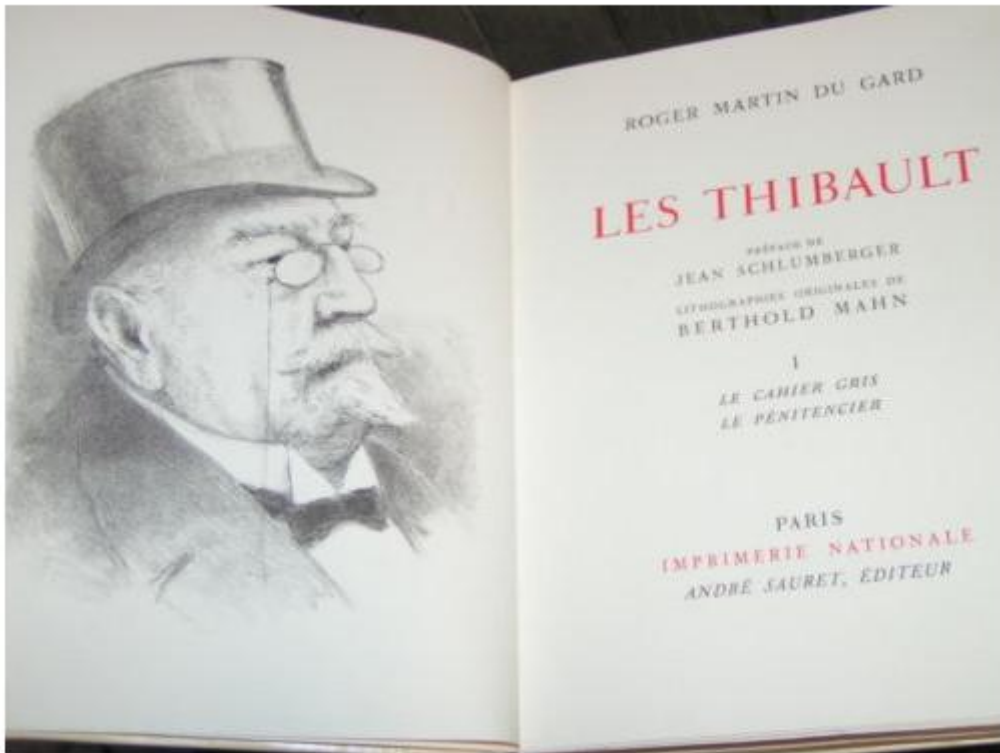
Il savait regarder et peindre les tares qu'il avait vues dans la société. Le problème du couple, l'absurdité de la condition humaine et le pessimisme sont chez Feydeau, des caractéristiques modernes. Il met l'accent sur l'ennui, la platitude, le manque d'initiative et imagination, l'isolement, l'impossibilité et le refus de communiquer, le désespoir, l'inutilité du langage. Feydeau a créé un univers absurde, à la fois parfaitement logique et parfaitement fou, à l'image du monde moderne.

Chez Zola et Feydeau, c'est l'image d'une classe en pleine décadence morale qui s'offre au lecteur. Avec l'accroissement du nombre des rentiers et la sécurité que donne la fortune accumulée, une certaine oisiveté semble devenir un trait distinctif de la condition du bourgeois parisien. Celui-ci, jusque dans la moyenne bourgeoisie des professions libérales, s'adonne à la chasse, fréquente les réceptions et assiste à des spectacles. Surtout, il multiplie les occasions de nouer des relations extraconjugales. Ce dernier thème est développé de façon comique chez Feydeau et de façon tragique chez Zola.

\*\*\*\*\*



TROISIÈME PARTIE  
LA BOURGEOISE FRANÇAISE AU DÉBUT DE LA  
PREMIÈRE GUERRE MONDIALE VUE PAR ROGER  
MARTIN DU GARD



## **Les racines bourgeoises de Roger Martin du Gard.**

Roger Martin du Gard (RMG) naît le 23 mars 1881 à Neuilly-sur-Seine (au domicile de ses grands parents paternels, 69, boulevard Bineau). Ses parents habitaient alors Paris (32, rue de l'Arcade, puis 69, rue Saint- Anne) mais ni son père ni sa mère ne sont d'origine parisienne : « Ma famille paternelle était originaire du Bourbonnais ; ma famille maternelle du Beauvaisis. L'une et l'autre comptaient dans son ascendance une majorité de gens de robe magistrats avocats, notaires, financiers ; quelques propriétaires terriens, pas de commerçants ; pas de militaires ; pas d'artistes... »<sup>1</sup>

L'examen de ses origines familiales nous a permis de saisir le groupe social dans lequel il vécut jusqu' au moment du service militaire. Rejean Robidoux\*, au début de son livre sur Roger Martin du Gard et la religion, pour caractériser cette lignée de gens de robe, cite ce passage de Devenir : « M. Mazarelles appartenait à cette bourgeoisie spéciale, qui n'est pas la « Grande Bourgeoisie », mais qui est cependant une bourgeoisie « de race ». pour en faire partie, il faut être né bourgeois, comme d'aucuns naissent gentils- hommes ; c'est-à-dire qu'il faut être le fils de son père, non de ses œuvres, compter avant soi plusieurs générations de gens aisés, probes, estimés, et avoir hérité cet ensemble de vertus, de préjugés, d'habitudes et d'écus, dont se composent la culture morale et l'éducation de la bourgeoisie ».<sup>2</sup> Alors il est facile d'imaginer dans quel monde Roger Martin du Gard a passé l'enfance. Le confort matériel et moral dominait cet univers. La famille de Roger Martin du

---

1- GARGUILO (René), *La genèse des Thibault de Roger Marin du Gard*, C.Klincksieck, Paris, 1974. P.22.

2- Ibid., P. 26.

- Rejean Robidoux : est un écrivain québécois né à Sorel en 1928. Il a fait des études à Rome, à Québec et à Paris. Il est reconnu comme un spécialiste de la littérature québécoise des XIXe et XXe siècles.

Gard possédait des propriétés à Paris, à Sancergues, à Clermont ; aussi on louait pour y faire des séjours de printemps et d'été, une grande villa à Maison- Laffitte. On remarque que la gêne et la peur du lendemain étaient inconnues pour cette famille. On sait bien que les enfants grandiraient, feraient des études, puis des affaires, conserveraient et augmenteraient le capital familial. Tout cela se ferait avec sagesse et avec méthode. « Patients et travailleurs, ces bourgeois n'étaient pas des spéculateurs et ils n'avaient rien de commun avec les grands aventuriers du capitalisme moderne. »<sup>3</sup> Comme la fortune des Thibault, la fortune des Martin du Gard avait été « lentement acquise et prudemment gérée »<sup>4</sup> et il y a fort à parier que le père de Roger Martin du Gard était comme le père Thibault « fidèle aux valeurs sûres mais de très petit rapport, qu'il tirait naguère de la fortune intacte. »<sup>5</sup>

Cette aisance a permis à Martin du Gard de se consacrer à la littérature et lui épargna les servitudes du second métier. Plus tard, tel Antoine Thibault écornant le capital hérité pour transformer la maison de la rue de l'Université, il aura investi tout son avoir dans la restauration du Tertre, son frère Marcel pourra d'autant plus l'aider que leur héritage restera indivis jusqu'en 1937. Dans ce temps Roger Martin du Gard aura fait l'apprentissage de la pauvreté, et pris tout entier par son métier, il souffrira moins de la modicité de ses revenus.

On remarque que les Martin du Gard mettaient l'argent à leur service plus qu'ils ne se mettaient eux-mêmes au service de l'argent. Sans doute Roger Martin du Gard aurait-il pu dire de son père ce qu'André dit de M. Mazarelles dans *Devenir* : « Il n'était pas pécuniairement intéressé. Il traitait les questions d'argent avec la désinvolture d'un gentilhomme

---

3- GARGUILO (René), *Op.cit.*, P.27.

4- MARTIN DU GARD (Roger), *L'été*, Livre de Poche, Gallimard, Paris, 1955, P.151.

5- *Ibid.*, P.152.

que les rentes paternelles ont mis à l'abri des contingences, mais avec la gravité et la précision d'un notaire, qui, de toute sa vie, a touché ses revenus et administré ceux des autres.»<sup>6</sup>

Roger Martin du Gard partageait ce « désintéressement relatif que donnent l'atavisme de l'aisance et l'habitude de la fortune. »<sup>7</sup> Il refusait toujours d'écrire les nouvelles ou les articles alimentaires que les journaux lui demandaient et qui lui auraient permis de résoudre ses problèmes financiers, en particulier pendant la période 1930-1937.

La famille de Roger Martin du Gard évitait toujours l'âpreté au gain, cette « tare héréditaire de la vieille bourgeoisie de robe » ; elle gardait aussi l'ostentation propre aux bourgeoisies du Commerce ou de l'industrie. A la différence de la classe des parvenus, la bourgeoisie à laquelle appartenaient les Martin du Gard était discrète. « Les Martin du Gard goûtaient d'autant mieux cette attitude effacée qu'elle assurait à leur existence la confortable tranquillité dont ils avaient besoin ».<sup>8</sup>

De l'autre côté, sur le plan des idées, on savait cette tranquillité en se refusant à tout engagement trop marqué. Rejean Robidoux a parfaitement noté cet état d'esprit en esquissant le portrait du père du Roger Martin du Gard : « M. Martin du Gard ne faisait pas de politique, mais il aurait été tout naturellement de droite, comme tous les siens, partisan de l'ordre établi et catholique de tradition, modèle anonyme et parfait d'une classe aisée, mondaine, respectable et bien pensante. »<sup>9</sup>

L'autre facteur dans cette tranquillité morale revient à la religion. Rejean Robidoux nous indique cette vérité en disant : « la religion est l'une de ces institutions qu'on ne discute pas et auxquelles

---

6- MARTIN DU GARD (Roger)., *Devenir*, O.C., T.I, Gallimard, Paris, 1955,P.14.

7- Ibidem.

8- GARGUILO (René)., Op.cit., P.28.

9- ROBIDOUX (Rejean)., *Roger Martin du Gard et la religion.*, Aubier, Paris, 1964, P.26.

se conforme, au moins extérieurement, le déroulement de la vie individuelle et sociale. Tout le monde est baptisé, fait en grande solennité sa première communion, se marie à l'église, se fait enterrer religieusement. Cependant, si les femmes en général, sont pieuses, les hommes, souvent, ne « pratiquent » pas. Ils accompagnent toutefois régulièrement leur femme à la messe, le dimanche et les jours de fête. Cette indifférence polie des hommes réduit presque nécessairement la religion à n'être plus l'affaires que des femmes et des enfants.. »<sup>10</sup>

Cette indifférence polie a facilité l'évolution de Roger Martin du Gard vers l'athéisme. Donc nous pouvons dire que l'empreinte qu'il reçut dans cette famille fut si profonde que même après l'âge des émancipations, elle n'effaça jamais tout à fait. Une partie de sa personnalité restera liée aux goûts et aux habitudes de sa classe d'origine. Une autre partie de lui-même, détachée du catholicisme, gagnée aux idées de gauche, s'insurgera contre les préjugés et les traditions de cette classe.

Ce phénomène se projettera dans les Thibault : Antoine naîtra de cette continuité, Jacques naîtra de cette opposition. Les deux personnages principaux du roman appartiennent à la famille de leur créateur ; l'un y puise son conformisme, l'autre sa révolte ; tous deux y plongent leurs racines. De son côté, Roger Martin du Gard, était conscient de cette filiation. Il appréciait à sa juste valeur l'influence de sa famille sur sa formation et il savait que la plupart de ses œuvres lui devaient quelques choses. André Brincourt\* confiait : cherchez dans votre famille, dans vos souvenirs de jeunesse ; on revient toujours à sa jeunesse, aux gens et aux décors qui la composent. »<sup>11</sup>

---

10- GARGUILO (René), Op.cit., P.29

11- Idem.

- André Brincourt est un écrivain et journaliste français. Ancien Résistant, il a dirigé les pages culturelles, puis le supplément littéraire du journal Le Figaro. Membre de l'Académie Renaudot, il a reçu en 1999 le Grand prix de littérature de l'Académie française.



## La Naissance des Thibault

Roger Martin du Gard espérait d'écrire un roman en imitant l'auteur d'Anna Karénine, Tolstoï. Pour ce motif le roman au début portait un titre dont la consonance est toute tolstoïenne : Le Bien et le Mal. Roger Martin du Gard, dans une lettre à Pierre Margaritis \*, se faisait plus explicite sur ses intentions : « Le livre que je projette, ce roman colossal dont je t'ai déjà dit le titre : Le Bien et le Mal, je le vois comme un pur roman, un conte volumineux et rebondissant, un grouillement d'êtres vivants, attachant comme le spectacle même de la vie. Ce que je sais par les livres, ce que je sais par mes réflexions sur la vie, je n'en fais pas fi, bien sûr, mais cela passera dans mon œuvre simplement par ce que c'est en moi ; je n'irai plus le découper ailleurs, pour l'épingler en marge de mon œuvre et l'alourdir et l'encombrer »<sup>12</sup>

A la fin du mois d'octobre, Roger Martin du Gard fut bouleversé par la mort de son cousin Pierre Margaritis auquel il était attaché d'une grande amitié. Cette amitié datait du temps de leurs études. Douze jours après la mort de Pierre Margaritis, Roger Martin du Gard terminait ce cauchemar qui l'avait arraché de son travail. Il s'orienta vers Copeau \*, la fondation du théâtre du vieux colombier. Pour cela Roger Martin du Gard s'installe, 9, rue du Cherche-midi, dans ce Paris de la rive gauche auquel il sera fidèle. « Je me suis logé à l'ombre même de ce Vieux Colombier qui me tient si fort à cœur. »<sup>13</sup> écrit-il alors à Jean

---

12- Lettre de Roger Martin du Gard à Pierre Margaritis du 1<sup>er</sup> septembre 1918. (NRF, numéro spécial, décembre 1985.)

13- Lettre de Roger Martin du Gard à Jean Richard Bloch du 29 juillet 1919, revue Europe, n<sup>o</sup> 415-416, P. 102.

- Copeau né à Paris le 4 février 1879, décédé à Beaune le 20 octobre 1949, est une personnalité d'importance majeure dans le monde intellectuel et artistique français de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, principalement dans le domaine du théâtre. Critique de théâtre pour plusieurs journaux parisiens, il participe à la création de *La Nouvelle Revue française* en 1908, avec des amis écrivains tels que André Gide et Jean Schlumberger. Il fonde le théâtre du Vieux-Colombier en 1913, qu'il dirige pendant plusieurs années, puis monte une école d'art dramatique en réaction à l'enseignement prodigué au Conservatoire

Richard Bloch. Mais la relation avec Copeau a retardé la naissance des Thibault et Roger Marin du Gard, lui-même, a évoqué les déceptions en disant : « A quelque chose malheur est bon : le premier élan de ma liberté retrouvée m'a rejeté vers ma vraie vocation, le roman. Je me suis attelé aux Thibault. »<sup>14</sup>

La première ébauche des Thibault retrouvée dans les manuscrits de Roger Martin du Gard est une note du 22 janvier 1920 intitulée : « Deux frères ». Il a cité le suivant : « Mes idées de roman sont en train de se cristalliser dans la forme d'une vie de deux frères, dont l'un serait une grande conscience artistique, passionné, sincère, dont l'autre serait un faux-sincère, un être violent (d'une fausse violence), énergique (d'une fausse énergie) en réalité faible, superficiel, mais doué formidable illusion sur ce qu'il croit être (bovarysme). Le premier mourrait jeune comme Pierre (Pierre Margaritis), après une belle aventure d'amour, et sans avoir encore rien produit de beau et d'achevé ; il mourrait en quelques jours, et détruirait tous ses essais, et aurait une mort consciente avec acceptation (dans le sens de la mort de Pierre). Le second aurait toute une existence d'homme d'action ( de fausse activité) ; il aurait une femme et des enfants ; et durant la fin de sa vie, après avoir évolué dans le sens de Le Dantec (matérialisation sociale), condamné à mort par un cancer, il vivrait six mois replié sur lui-même dans une lucidité inouïe, découvrirait de haut son bovarysme, atteindrait enfin sa vraie sincérité, et mourrait dans une sorte de sérénité finale, faisant part de ses illuminations à son fils, âgé de vingt-cinq ans, possédant l'atavisme de la fausse sincérité de son père, et continuant sa vie personnelle sans rien comprendre d'important aux révélations de son père. Le premier (ou le second ?) aurait fait la guerre.

---

14- MARTIN DU GARD ( Roger)., *Souvenir*, O.C, T.I, P.LXXX

Le second pourrait y mourir, bêtement, après avoir brûlé ses œuvres en partant. »

(Bibliothèque Nationale. Fond Martin du Gard. Vol XIII, ff.34)

En écrivant les Thibault, Roger Martin du Gard a utilisé trois sources principales : les « archives » et les notes de lecture du romancier, son expérience et ses souvenirs personnels, les récits et les observations de ses amis. « C'est à partir de ces éléments que l'auteur a déployé les ressources de son imagination, puisant tantôt dans l'un tantôt dans l'autre de ces courants nourriciers, ou les mêlant, les confondant, les enrichissant l'un par l'autre. »<sup>15</sup>

Les Thibault comprendra huit parties qui paraîtront entre 1922 et 1940. . On compte dans l'ordre : « le *Cahier gris* », « le *Pénitencier* », « la *Belle saison* », « la *Consultation* », « la *Sorellina* », « la *Mort du père* », « *l'Été 1914* », « *l'Épilogue* ».

Les Thibault, c'est le début d'un drame familial violent, d'un roman d'apprentissage dans lequel les caractères se forment à force de souffrir. Oppositions de générations, de religions, de psychologies : dans un cadre bourgeois se révèlent bien des situations explosives. Deux frères, très différents de caractères mais profondément unis, cherchant à échapper à la domination de leur père Oscar Thibault, autoritaire et soucieux de sa position sociale. Antoine, satisfait de sa condition bourgeoise, mais préférant au conformisme religieux de son père, une foi illimitée dans les progrès de la science, et Jacques, le littéraire, le rebelle, essayant de concilier humanisme et idéologies révolutionnaires. Dans une peinture sans concession de la haute bourgeoisie parisienne, le cycle des Thibault évoque les bouleversements d'une époque et d'une société à une

---

15- GARGUILO (René), Op.cit., P.153.

période précise de l'histoire (avant 1914 et le début de la guerre), qui remet en cause ses valeurs mais n'a encore rien d'autre à proposer à sa jeunesse, paralysée par des tabous moraux, sociaux et politiques, qui ne feront que précipiter la guerre.

De même, elle parle d'un monde qui a disparu en août 1914 – s'il fallait une seule formule pour décrire ce livre ce serait celle-ci – ce livre est d'un très grand intérêt. Pour comprendre cette société « Belle-Époque », empreinte de confiance en soi et en son « progrès » continu. Les Thibault est aussi un roman d'amours (au pluriel : par la richesse inépuisable que produit non seulement la découverte de ce sentiment, mais aussi son immense différenciation d'un individu à l'autre ainsi que chez un même individu tout au long de sa vie). On peut le considérer comme un roman d'amitiés. Ou comme une description vue de l'intérieur d'une certaine bourgeoise parisienne.

Les Thibault est une fiction fleuve, qui ambitionne de mettre en scène pas moins de vingt-trois personnages principaux, répartis autour d'une double opposition : celle de deux familles, l'une protestante, Les Fontanin, et l'autre catholique, Les Thibault ; et, dans cette seconde famille, l'opposition de deux frères, Jacques et Antoine. Dans ses Souvenirs autobiographiques et littéraires, Martin du Gard est revenu sur l'idée d'origine de son entreprise : « j'avais été brusquement séduit par l'idée d'écrire l'histoire de deux frères : deux êtres de tempéraments aussi différents, aussi divergents que possible, mais foncièrement marqués par les obscures similitudes que crée, entre deux consanguins, un très puissant atavisme commun, j'y voyais la possibilité d'exprimer simultanément deux tendances contradictoires de ma nature : l'instinct d'indépendance, d'évasion, de révolte, le refus de tous les conformismes; et cet instinct d'ordre, de mesure, de refus des extrêmes,

que je dois à mon hérité. »<sup>16</sup>

De surcroît, l'écriture se situe à une période charnière de l'histoire littéraire. Des mouvements avant-gardistes comme dada, fondé en 1916 par le poète Tristan Tzara, dont le programme tendait à supprimer tout rapport entre la pensée et l'expression, et le surréalisme, dont le Manifeste, qui affirme vouloir dégager la pensée de toute préoccupation logique, artistique ou morale, paraîtra en 1924 sous l'houlette d'André Breton, rejettent en effet les conceptions réalistes de la littérature et de l'art héritées du XIX<sup>e</sup> Siècle. Pour eux il n'est plus question, avec la Grande Guerre et ses gigantesques massacres, de continuer à vivre, penser et créer comme auparavant. Il faut une révolution sociale et artistique, pour empêcher une telle catastrophe de se reproduire.

C'est précisément à cette douleur de l'histoire, encore « toute fraîche », que Roger Martin du Gard consacre *Les Thibault*, une œuvre qui présente la particularité d'éveiller l'intérêt de l'avant-garde littéraire et en même temps que de toucher le grand public. Grâce notamment à un esprit pacifiste qui, plus que tout autre aspect, lui a permis de défier l'épreuve du temps.

### **Chronologie des *Thibault* établie par Roger Martin du Gard**

(Bibliothèque Nationale. Fond Martin du Gard. Vol XIII, ff.34)

« L'original de cette chronologie se présente sous la forme d'un grand tableau que Roger Martin du Gard avait épinglé au-dessus de sa table de travail. »

---

16- MARTIN DU GARD (Roger), Op.cit., P.LXXX

17- GARGUILO (René), Op.cit., P.166.

Chronologie établie en 1920 (Premier tableau)

Personnage	Né en	Marié en	Mort en	Age en																
				1904	1905	1910	1912	1914	1916	1920	1922	1926	1929	1932	1934	1940				
M. Thibault	1850		1912	54	55	60	62	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-		
Antoine	1881	1920	1934	23	24	29	31	33	35	39	41	45	48	51	53	-	-	-	Ant	
Jacques	1890	1912	1915	14	15	20	22	24	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	Jacq	
Jenny	1891	1912	1920	13	14	19	21	23	25	29	31	35	38	41	43	49			Jenny	
Jean-Paul	1913							1	3	7	9	13	16	19	21	27			J.Paul	
Anne-Marie	1921							-	-	-	1	5	8	11	13	19			A.Marie	
Mme de Fontanin	1864	1879	1926	40	41	46	48	50	52	56	58	62	-	-	-	-	-	-		
M. de Fontanin	1857	1879	1926	47	48	53	55	57	59	63	65	70	-	-	-	-	-	-		
Elie	1890			14	15	20	22	24	26	30	32	36	39	42	44	50			Elie	
Mlle de Waize	1839		1916	65	66	71	73	75	77	-	-	-	-	-	-	-	-	-		
Gise	1894			10	11	16	18	20	22	26	28	32	35	38	40	46			Gise	
J. Chasle	1858		1929	46	47	52	54	56	58	62	64	68	71	-	-	-	-	-		

**Chronologie établie en 1920 (Second tableau)**

Personnage	Né en	Marié en	Mort en	Age en																
				1904	1905	1910	1912	1914	1916	1920	1922	1926	1929	1932	1934	1940				
Pasteur Grégory	1860	-	1929	44	45	50	52	54	56	60	62	64	67	-	-	-				
Noémie Petit Dubreuil	1870	-	1926	34	35	40	42	44	46	50	52	56	-	-	-	-				
Nicole	1889	1910	-	15	16	21	23	25	27	31	33	37	40	43	45	54	Nicole			
Fantine	1882	-	1932	22	23	28	30	32	34	38	40	44	47	50	-	-				
Rachel	1886	-	1932	-	-	-	26	28	30	34	36	40	43	46	-	-				
De Maumort	1872	-	1929	-	-	-	-	42	44	48	50	54	57	-	-	-				
René Monteil	1907	-	1940	-	-	-	-	7	9	13	15	19	22	25	27	33	René			
Dr Félix Héquet	1878	1910	-	-	-	32	34	36	38	42	44	48	51	54	56	62	Dr Héquet			
Maurice Héquet	1913	1940	-	-	-	-	-	-	3	7	9	13	16	19	21	27	Maurice			
Georges Brou	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	20	22				
Geneviève	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	20	23	25	30	Geneviève			

## **I) Le premier cycle des Thibault : une bourgeoisie en pleine évolution.**

Le premier cycle des Thibault comprend les six premiers volumes jusque *la Mort du père* (Oscar Thibault). « L'évolution des personnages tout au long des six premiers volumes des Thibault n'est pas négligeable. Qu'elle se soit faite sous la direction du romancier ou malgré lui, elle peut avoir contribué à l'abandon du plan initial. Il a pu arriver en effet, que tel ou tel personnage d'abord vu par l'auteur de façon schématique et simple, ait acquis assez de densité psychologique pour s'évader de la biographie esquissée en 1920 et exiger un nouveau destin. »<sup>18</sup>

De surcroît, les modifications apportées par l'auteur lui-même au caractère de l'un de ses héros ont pu avoir des conséquences imprévisibles sur le climat de l'œuvre et sur l'action elle-même. Parmi les personnages principaux dans le premier cycle, on peut mentionner Oscar Thibault.

### **A) La famille Thibault**

#### **I) Oscar Thibault**

« J'aime tous mes personnages, même le Père Thibault. »<sup>19</sup>

Le destin d'Oscar Thibault se termine avec le sixième volume du premier cycle. En réalité, malgré sa mort, M. Thibault restera présent dans *l'Été 1914* et dans *l'Épilogue*. Dans la mémoire de Jacques et surtout Antoine son caractère continuera à se préciser et on peut dire que, sur ses enfants, son influence posthume sera plus grande que celle qu'il exerça de son vivant. Alors qui est cet homme ? Cet homme s'appelle : « THIBAULT (Oscar-Marie). — Chev. Lég. d'hon. — Ancien député de

---

18 - GARGUILO (René), Op.cit., P.299.

19- Ibid., P.300.



l'Eure. — Vice-président de la Ligue morale de Puériculture. — Fondateur et Directeur de l'Œuvre de Préservation sociale. — Trésorier du Syndicat des œuvres catholiques du Diocèse de Paris. — 4 bis, rue de l'Université (VI<sup>e</sup> arr.). »<sup>20</sup>

Oscar Thibault, âgé de 60 ans, est un personnage imposant à l'autorité naturelle et bouffi d'orgueil. Notable, il fait partie de la bourgeoisie française du début du XX<sup>e</sup> siècle : une classe éminemment conservatrice. De caractère autoritaire, il affecte néanmoins de se montrer généreux en répandant le bien autour de lui par le biais du financement de nombreux projets caritatifs. Malgré son souci de paraître insensible en toute circonstance, il ne pourra s'empêcher quelques gestes affectueux envers ses fils tout au long de sa vie nous montrant ainsi que sous cette apparence de rustre se cache un cœur de père.

Au début du *Cahier gris*, Oscar Thibault n'est encore que la caricature de lui-même. On a alors l'impression que Roger Martin du Gard va nous présenter le portrait satirique d'un grand bourgeois. Dès la première page du *Cahier gris* dans le parloir de l'école, il apparaît, violent, impatient, frappant du pied hypocrite déjà et l'esprit plus occupé par le Congrès des Sciences morales que par la disparition de Jacques. Son portrait physique est aussi une charge : « Sa jaquette pendait de chaque côté de son ventre ; les plis de son menton se pinçaient à tout instant entre les pointes de son col, et il donnait des coups de mâchoire en avant, comme un cheval qui tire sur sa bride. »<sup>21</sup>

D'un point de vue moral, le père Thibault du *Cahier gris*

---

20- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*, T1. Op.cit, P.21.

21- Ibid., P.7.

prend sur lui tous les péchés de la Bourgeoisie. Homme d' « ordre »<sup>22</sup>, il semble éprouver une attirance particulière vers les institutions disciplinaires. C'est à la gendarmerie et à la police qu'il songe pour retrouver les enfants fugitifs. Il entretient des relations personnelles avec le Préfet de Police, fait mettre en campagne « toute la police des départements »<sup>23</sup> et, n'était sa peur du scandale, il irait jusqu'à souhaiter que Jacques lui fût ramené « menottes aux poignets, entre deux gendarmes. »<sup>24</sup>.

Il est clair que M. Thibault a dû siéger, au Palais Bourbon, sur les bancs de la Droite la plus réactionnaire. Comme le lui rappellera l'abbé Vécard, dans *la Belle saison*, il fait partie de « l'intention suffit ; et votre vrai devoir n'est pas d'aller jusqu'au bout du sacrifice. Ne protestez pas. C'est moi, votre confesseur, qui vous délie de votre engagement. En vérité votre renoncement serait moins utile à la gloire de Dieu que ne sera votre élection. Votre situation de famille, de fortune, a des exigences que vous ne devez pas méconnaître. Ce titre de membre de l'Institut vous conférera parmi ces grands républicains d'extrême-droite, qui sont la sauvegarde de notre pays, une autorité nouvelle et que nous estimons nécessaire à la bonne cause. »<sup>25</sup> Républicain, il l'est certainement, au nom de ces « N'avons-nous pas derrière nous deux siècles de roture dûment justifiée » qui constituent son ascendance et dont il est fier : « ce sera ma récompense- de souhaiter que l'on ne méconnaisse pas votre origine ; de désirer que vous portiez mon nom en son entier, pour le transmettre sans mutilation à ceux qui naîtrons de mon sang. »<sup>26</sup> Et peut être aussi

---

22- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*, T1. Op.cit, P8.

23- Ibid, P. 26.

24- Ibid, P.28.

25- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, T.I. . Op.cit, P.171.

26- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, T.I. . Op.cit, P.363.

parce que la république, en détruisant les privilèges de l'ancienne noblesse, a donné le pouvoir à cette « aristocratie plébéienne »<sup>27</sup> à laquelle il a conscience d'appartenir. Mais M. Thibault sent mal à l'aise dans la République radicale des premières années du siècle.

De plus nous ne connaissons pas la date fixe de *Cahiers gris* mais nous connaissons que les actions se déroulent en 1904. Alors nous sommes sous le ministère Combes et l'anticléricalisme atteint son paroxysme. M. Thibault ne peut être que dans l'opposition. C'est pourquoi il profite la moindre occasion pour critiquer le gouvernement : « J'ai tout fait pour intéresser l'Instruction Publique à notre initiative ! Mais », acheva-t-il en haussant les épaules et en retombant sur son siège, « est-ce que ces messieurs de l'école-sans-Dieu se soucient d'hygiène sociale ? »<sup>28</sup> et lorsqu'il souhaite l'arrestation de Jacques et de Daniel, il ajoute perfidement que cela prouverait au moins « qu'il y a encore dans notre malheureux pays un semblant de justice pour soutenir l'autorité paternelle ? »<sup>29</sup>

De même, M. Thibault était un fils d'un industriel qui possédait une usine à Rouen et il ne conçoit pas qu'une autre organisation économique puisse remplacer le système capitaliste. Dans *la Belle saison* Roger Martin du Gard pousse la satire jusqu'à nous montrer Oscar Thibault se réjouissant de la faillite de la coopérative ouvrière de Villebeau dans laquelle il a investi des capitaux : « selon moi, ce n'est pas de l'argent perdu pour la bonne cause. Notre rôle aura été parfait : vous avons pris au sérieux les utopies de la classe ouvrière, nous avons

---

27- MARTIN DU GARD (Roger)., *la Sorellina*, TII. Op.cit, P.133.

28-- MARTIN DU GARD (Roger)., *le Cahier gris*, T1. Op.cit, P.22.

29- Ibid, P.26.

été les premiers à les aider de nos capitaux. Résultant : la faillite en moins de dix-huit mois. Il faut reconnaître, en la circonstance, que nous avons eu, entre les délégués ouvriers et nous, un intermédiaire parfait. »<sup>30</sup> M. Thibault était heureux d'avoir administré la preuve que les ouvriers ne sauraient se passer du capitalisme.

Dans les trois premiers volumes, Roger Martin du Gard dessine d'une manière caricaturale la foi religieuse de M. Thibault. Bien avant que l'abbé Vécard ne lui ait récité la parabole de l'Évangile, nous savons que le trésorier du Syndicat des œuvres catholiques du Diocèse de Paris est un pharisien. Nous le voyons au troisième chapitre du *Cahier gris* dresser avec complaisance le bilan de son action charitable, énumérer les brochures qu'il a écrites, les ligues qu'il a fondées, les congrès auxquels il a participé. Sa vanité gâte ses rapports avec Dieu, comme elle gâte ses rapports avec les hommes. En analysant l'état de M. Thibault, Armand Descloux déclare: « c'est avec Dieu qu'il dialogue quotidiennement. Par ce commerce journalier il s'est hissé à son niveau, il s'identifie à lui, il est, sur cette terre le représentant de sa Toutepuissance, il le remplace même avantageusement. A l'entrée de l'établissement pénitentiaire de Crouy, son « œuvre de Préservation Sociale », il étale toute son importance aux yeux des visiteurs et des pensionnaires. »<sup>31</sup>

Roger Martin du Gard, de son côté, s'est amusé à décrire Dieu et M. Thibault, l'un face l'autre, dans le vestibule du Pénitencier : « un buste en plâtre de M. Thibault, grandeur naturelle, mais qui sur ce mur bas prenait des proportions colossales, décorait le panneau

---

30- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, T.I. . Op.cit., P.362.

31- Ibid, P.303

de droite, un humble crucifix de bois noir, orné de buis, essayait de lui faire pendant sur le mur opposé. »<sup>32</sup> Nous remarquons ici l'ironie de l'auteur vers Oscar Thibault. De même on peut remarquer que le portrait moral de M. Thibault n'est guère flatté jusqu'à *la Belle saison*. Pour nous convaincre de cet état, Roger Martin du Gard a multiplié les détails susceptibles de montrer que cet homme « éminent et respectable » est en réalité un tyran domestique, un monstre d'orgueil, et, un chrétien de parade.

C'est avec le V<sup>e</sup> chapitre de *la Belle saison* que le changement dans l'état de M. Thibault vient en « s'humanisant » et pour la première fois il embrasse son fils Jacques qui vient d'être reçu troisième à Normale Supérieure. Cette scène nous donne l'un des clefs du caractère d'Oscar Thibault : elle nous fait découvrir sa timidité : « allons ce n'est pas mal », grommela –t-il, retenant la main de Jacques entre ses doigts mous ! il hésita une seconde, prit un air hargneux, murmura : « quelle chaleur ! » , puis , attirant son fils vers lui, il l'embrassa. Le cœur de Jacques battait. Il voulut regarder son père M. Thibault qui s'était déjà retourné, et hâtant le pas, gravissait les marches du perron ; il gagna son cabinet, jeta son paroissien sur la table, fit quelques pas, et, tirant son mouchoir, s'essuya lentement le visage. »<sup>33</sup> Déjà, au moment du retour de l'enfant prodigue, M. Thibault avait hésité quelques secondes de trop. La crainte d'apparaître faible, la présence des bonnes avaient paralysé ses bras qu'il aurait voulu tendre vers l'enfant dans un geste de pardon et d'affection. Plus tard lorsque Jacques reviendra du Pénitencier, à peine osera-t-il poser une main paternelle sur la tête de l'enfant. Mais il refusera le baiser de reconnaissance de son fils. « M. Thibault surpris,

---

32- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier* , T.I. . Op.cit., PP. 112-113.

33- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, T.I. . Op.cit., P.352.

ouvrit un œil mécontent, et retira la main avec un sentiment de gêne. »<sup>34</sup>

Une autre scène de *la Belle saison* nous montre qu'il y a sous le masque du grand bourgeois un pauvre homme qui sait qu'il va mourir et qui a peur. Jacques comprend qu'il n'y a pas que de la vanité dans l'étrange souci qu'a son père de perpétuer son prénom et il est « douloureusement frappé par ce qui perçait d'angoisse dans ce besoin de se survivre »<sup>35</sup> Dans ce cas, Roger Martin du Gard nous donne quelque chose de lui-même, comme M. Thibault, il ne veut pas disparaître : « le désir de ne pas disparaître tout à fait, la volonté de laisser après lui un témoignage ineffaçable de son passage que fut le moteur essentiel de son activité créatrice. »<sup>36</sup>

Une autre réalité que la maladie de M. Thibault va déchirer le masque social. Il est devenu une proie de la souffrance. Sa voix se fera « intime pressante », il cessera de discourir ou de prêcher. Deux larmes jailliront de ses paupières (quand il évoquera le souvenir de sa femme) Antoine les vit éclore, puis descendre le long des joues. Il ne s'y attendait pas, et ne put se défendre d'une pointe d'émotion – qui accrut, lorsqu'il entendait son père reprendre, sans divaguer, d'une voix basse, intime, pressante, qu'Antoine ne lui connaissait pas « j'ai d'autres comptes à rendre. La mort de Jacques. Pauvre enfant ...Ai-je fait tout mon devoir?... Je voulais être ferme. J'ai été dur. Mon Dieu, je m'accuse d'avoir été dur avec mon enfant ...Je n'ai jamais su gagner sa confiance. Ni la tienne, Antoine...Non, ne proteste pas, c'est la vérité. Dieu l'a voulu ainsi ; Dieu ne m'a jamais accordé la confiance de mes enfants...J'ai eu deux fils. Ils m'ont respecté, ils m'ont craint ; mais dès

---

34- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier*, T.I. . Op.cit, P. 197.

35-MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, T.I. . Op.cit, P.364.

36- GARGUILO (René), Op.cit., P.304.

l'enfance, ils se sont écartés de moi ...Orgueil, orgueil ! Le mien ; le leur »<sup>36</sup> M. Thibault regrette d'avoir été dur avec ses deux fils et de n'avoir su pas gagner leur confiance.

Mais après la mort de M. Thibault nous découvrons que le père parlait de ses fils avec fierté au coiffeur Faubois. Il lui parlait de ses enfants en terme affectueux, il avait annoncé avec joie le succès de Jacques au baccalauréat, il était fier de la carrière d'Antoine et il considérait Gise comme sa fille. Ainsi, il avait vu « se dessiner dans les propos du coiffeur une figure paternelle qu'il n'avait guère prévue » et, sous l'autorité rugueuse du patriarche », toute une sensibilité, en sommes bourrue, timide peut-être et douloureuse – que personne ne soupçonnait ! – lui était soudain apparue. »<sup>37</sup>

Une dernière scène nous montre la vérité de cet homme bourgeois. Après la révolte, les insultes et les blasphèmes qui lui arracheront la découverte de l'inéluctable vérité, une soif d'authenticité s'emparera en lui. Il avouera son ambition, son goût des honneurs, son incapacité à aimer son prochain : « je ne suis pas chrétien ! », le vrai chrétien triomphera du chrétien de parade. Triomphe de courte durée, il est vrai, car son retour à la foi sincère sera empoisonné par une nouvelle pensée de pharisien : « Oui ! que l'on puisse dire : « Oscar Thibault est mort comme un saint. » Il joignit tant bien que mal les doigts, et ferma les yeux. »<sup>38</sup> Donc on peut dire que la mort de ce personnage est tragiquement humaine.

Après la mort du père Thibault, Antoine a découvert

---

36- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*, TII. Op.cit, P.134.

37- Ibid, PP. 204-205.

38- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*, TII. Op.cit, P. 268.

beaucoup d'orgueil dans les papiers de son père mais il a vu aussi que son père a lutté contre cet orgueil. M. Thibault avait noté : « Piège du démon. Déguiser son Orgueil, ce n'est pas être modeste. Mieux vaut laisser éclater les défauts qu'on n'a pas su vaincre, et une force, plutôt que de mentir et de s'affaiblir en les dissimulant. »<sup>38</sup> Or dans *le Pénitencier*, Antoine s'est écrié : « Eh bien, oui je le sais bien, l'orgueil (..) ». L'abbé Vécard dit : « l'orgueil des Thibault ». Mon père, lui, soit. Mais moi, eh bien oui, l'orgueil. Pourquoi non ? L'orgueil c'est mon levier, le levier de toutes mes forces (..) c'est comme un potentiel ...Un accumulateur bien chargé, toujours prêt, qui me permet n'importe quel effort ! Mais que vaudraient toutes ces forces sans un levier pour m'en servir, monsieur l'abbé ? (..) et tant mieux », lança-t-il, à peine voix, avec cet accent gouailleux, normand, que prenait quelquefois son père. « Et tra la la, et vive l'orgueil, Monsieur l'abbé ! »<sup>39</sup>

En lisant le vieux cahier de maroquin de M. Thibault, on découvre qu'il y a des points communs entre Oscar Thibault et Antoine. Simplement, il découvre entre ce père qui fut si longtemps étranger et lui-même « des liens uniques, à nuls autres comparables. » Il a tout à coup l'impression que « sous cette incompréhension totale, il y avait quelques choses de secrets, d'enseveli ; une possibilité, même une exceptionnelle possibilité de compréhension ! Et j'ai maintenant avec certitude le sentiment que, malgré tout- bien que jamais je n'aie constaté entre nous le moindre commencement d'échange- malgré tout, jamais il n'y a eu et jamais plus qu'il n'y aura dans le monde un autre être- même pas Jacques- si bien fait pour être compris de moi dans les profondeurs de son essence ni mieux fait pour pénétrer d'emblée dans les profondeurs de la

---

38- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*, TII. Op.cit, P. 363

39- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier*, TI. Op.cit, P.190.



mienne ....Parce qu'il était mon père, parce que je suis son fils»<sup>39</sup> Cette « compréhension » qui ne fut pas possible du vivant de M. Thibault deviendra de plus en plus facile au fur et à mesure qu'Antoine se rapprochera de sa propre mort. Dans ce point, Antoine ne fait que ressentir pour son père un mystérieux attachement qu'il peut expliquer par une formule à la Montaigne : « Parce qu'il était mon père, parce que je suis son fils ! » Mais le processus de compréhension se poursuivra dans *l'Été 1914* ; et dans *l'Épilogue*, Antoine acceptera l'hérédité paternelle : « on n'échappe pas à son père ! »<sup>40</sup> notera-t-il sur son carnet.

La même chose envers Jacques dans le cahier de maroquin, Antoine a quelques tendances à y reconnaître Jacques : « il y a quelques choses de Jacques, dans tout ça, » se disait Antoine, c'était difficile à préciser. Mêmes sensibilités contractées, même violence secrète des instincts, mêmes rudesses... Il en vint à se demander si l'aversion de son père pour le caractère aventureux de Jacques ne se trouvait pas parfois renforcé par une obscure similitude de tempérament ? »<sup>41</sup> Aussi les correspondances de M. Thibault avec sa femme Lucie au début de leur mariage nous informent aussi sur l'hérédité maternelle de Jacques. Lucie étudiait le piano et son mari la mettait en garde contre cette sorte d'exaltation que procure la musique. C'est de sa mère que Jacques tiendra ses penchants artistiques et cette sensibilité littéraire unique dans la famille Thibault.

Nous pouvons dire qu'Oscar Thibault était plus secret qu'il ne le croyait et qu'il possédait une vie et une richesse intérieures insoupçonnées.

---

39- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*, TII. Op.cit, P. 371.

40- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T.V. Op.cit, P.314.

41- Ibid., P.363.

## - La confusion entre le mérite et l'apparence

Dans le second âge des Thibault on trouve des personnages retrouvés malgré leur mort ou leur disparition dans le premier âge. Parmi ces personnages nous pouvons citer Oscar Thibault et Rachel. « Il nous paraît que sur ce point l'auteur a tout mis en œuvre pour que ses héros restent, jusqu'au bout, fidèles à eux-mêmes (...) Dans le souvenir d'Antoine ou dans celui de Jacques on peut voir se poursuivre l'« humanisation » du père Thibault ou s'épaissir le mystère de Rachel. Il y a dans les rêves ou dans les réminiscences des personnages principaux de *l'Été 1914* et de *l'Épilogue*, une présence réelle des êtres qu'ils ont vu mourir, partir ou s'effacer dans le passé. Cette présence constitue l'un des liens les plus sûrs qui unissent les deux parties du roman.»<sup>42</sup>

La maison de la rue de l'Université perpétue le souvenir du Père Thibault malgré les grands travaux entrepris par Antoine et malgré la modernisation. De même le Laboratoire d'Antoine porte du nom de « A. OSCAR-THIBAULT ».

De l'autre côté, Jacques ne s'arrête pas de souligner les ressemblances qu'il découvre entre son père et son frère : « La vanité de Père..... La vanité aristocratique du bourgeois !....quelle race !....On dirait, ma parole, qu'ils prennent pour une supériorité, non seulement leur fortune, mais leur habitude de bien vivre, leur goût du confort, de la « qualité » ! Ca devient pour eux un mérite personnel ! Un mérite qui leur crée des droits sociaux ! Et ils trouvent parfaitement légitime cette « considération » dont ils jouissent ! Légitimes, leur autorité, l'asservissement d'autrui ! Oui, ils trouvent tout naturel de « posséder » ! Et ils trouvent tout naturel que ce qu'ils possèdent soit inattaquable, protégé par les lois contre la convoitise de ceux qui n'ont

---

42- GARGUILO (René), Op.cit., P. 622.

rien ! Généreux, oh ! sans doute ! Tant que cette générosité est une luxe de plus : une générosité qui fait partie des dépenses de ses amis suisses qui, privés du superflu, s'entre-partageaient le nécessaire, et pour qui l'entraide était toujours un risque de manquer du minimum. »<sup>43</sup> En ajoutant, Jacques disait : « il vient de dire « mon cher », exactement comme Père »<sup>44</sup>

Malgré la mort du Père Thibault, les deux fils sentent de la crainte dans les lieux où il vivait. Une nuit dormant rue de l'Université, Antoine rêvait que son père est venu de l'outre tombe pour juger et demander ses comptes : « L'obscurité lui pesait, mais il se retint de rallumer. Sa chambre était l'ancienne chambre de M. Thibault, celle où le vieillard avait tant lutté, tant souffert, avant de mourir. Antoine se rappelait les moindres détails.....Et c'était la chambre de son père, avec le grand lit d'acajou, le prie-Dieu de tapisserie, et la commode chargée de médicaments, que ses yeux, grand ouverts dans le noir, croyaient apercevoir autour de lui..... Il remonte des profondeurs de son inconscient et affleure dans un cauchemar. »<sup>45</sup>

Du surcroît, les descriptions de la maison Thibault, rue de l'Université, ou de la villa de Maisons-Laffitte sont toujours faites, dans *l'Été 1914* ou dans *l'Épilogue*. Roger Martin du Gard nous pousse dans le second cycle des Thibault à nous demander : « Qu'aurait pensé Oscar Thibault de toutes ces transformations ? » Clotilde, la bonne, traduit explicitement cette arrière-pensée du romancier lorsqu'elle dit: « Si défunt Monsieur revenait! S'il pouvait voir tout ce qui s'est passé, depuis qu'il n'est plus là! »<sup>46</sup>

---

43- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., PP.154-155.

44- Ibid., P.211.

45- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T.V, , Op.cit., PP.172-173.

46- Ibid., P. 187.

« Il n'était guère aimé. Même de ses fils. Il était bien difficile à aimer. Je l'ai jugé très sévèrement. Ai-je toujours été juste ? Il m'apparaît, aujourd'hui, que ce qui l'empêchait d'être aimé n'était que l'envers, où l'excès de certaines forces morales, de certaines austères vertus. J'hésite à écrire que sa vie forçait l'estime; et pourtant vue sous un certain angle, elle a toute été consacrée à faire ce qu'il pensait être le bien. Ses travers éloignaient de lui tout le monde, et ses vertus n'attiraient personne. Il avait une façon de les exercer qui écartait de lui plus que n'auraient fait les pires défauts... Je crois qu'il en a eu conscience, et qu'il a cruellement souffert de son isolement »<sup>47</sup>

Antoine avait un propre désir de faire survivre le nom d'Oscar-Thibault en attachant son nom à une découverte ou le maintenant dans les souvenirs des hommes : « On n'échappe pas à son père! (...) » « Besoin superbe de lutter contre l'effacement, s'écrie Antoine, de laisser son empreinte. (La survie, l'au-delà, en fait ne lui suffisaient pas). Besoin que j'ai hérité de lui»<sup>48</sup> Donc, Antoine voulait que la manie et la vanité héritées d'Oscar-Thibault restent devant ses yeux.

Autre chose nous indique que Oscar-Thibault était présent dans le second cycle des Thibault, c'est la ressemblance entre lui et Jean-Paul de Fontanin (le fils de Jacques et de Jenny). *L'Épilogue* rétablit malgré le Temps et malgré la Mort, une certaine communication. Antoine sera l'intercesseur d'Oscar auprès de Jean-Paul: « un jour, Jean-Paul, il faudra que je fasse l'effort de t'expliquer l'homme qu'était ton grand-père Thibault.. »<sup>49</sup> Ainsi, sans rupture, s'enchaînent trois générations de Thibault.

---

47- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T.V, , Op.cit., PP.358-359.

48- Ibid., P314.

49- Ibid., P.359.

## II) Antoine, l'effritement des valeurs bourgeoises

Un bourgeois qui prend ses distances avec les traditions de son milieu, fils aîné des Thibault, il est en quelque sorte le fils « chéri » : le père est fier de ce fils qui choisit une carrière de médecin. C'est parce que la condition bourgeoise de médecin a les mêmes valeurs que celle des industriels ou des banquiers. D'attitude tout à fait opposée à son frère, il mène une vie bien rangée et restera toujours proche de son père. Ce fils donne l'image d'une jeunesse soucieuse de perpétuer une tradition et des valeurs bourgeoises dans lesquelles elle a été élevée.

Si des personnages peuvent être identifiés à des types humains et sociaux, il faut accorder un regard particulier à Antoine, le frère aîné, interne des hôpitaux. Conformément à une tradition française du roman, le médecin apparaît en dehors du champ social et des conflits qui s'y nouent. Antoine de ce point de vue, ne semble pas échapper à la règle. Il ne fait qu'accompagner son père courroucé, lui laisse la parole devant l'abbé Binot et n'intervient que pour relativiser la faute de son frère avec Daniel de Fontanin : une peccadille, puisque les deux jeunes gens, rebelles et immoraux aux yeux de l'abbé, avaient l'habitude d'échanger des livres de poésie. Le médecin tente d'atténuer, de rabibocher, là où la raideur des idées peut déboucher sur le pire. Pour lui, les Fontanin ne sont pas des hérétiques, mais des gens : « Fontanin ! Parfaitement ! » S'écria Antoine. « Tu sais, père, ces gens qui habitent Maisons-Laffitte, l'été, près de la forêt ? En effet, plusieurs fois cet hiver en rentrant le soir, j'ai surpris Jacques lisant des livres de vers que lui avait prêtés ce Fontanin. »<sup>50</sup> Ensuite, Antoine retrouve son rôle d'accompagnateur muet mais compatissant.

Avec Antoine, tout au long des *Thibault*, nous allons

---

50- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*, TI. Op.cit, P. 9

remarquer deux étapes bien distinctes : la première étape, c'est l'apprentissage. La deuxième étape c'est l'influence de Rachel.

### **La première étape : l'apprentissage, souffrance et amour**

Les six premiers romans des Thibault se situent au moment où l'âge d'Antoine est entre la vingt-troisième et la trente-deuxième année. C'est pourquoi le critique littéraire, Benjamin Crémieux, a nommé cette étape « les enfances Jacques (..) les années d'apprentissage d'Antoine »<sup>51</sup> Selon Antoine la période du *Cahier gris* jusqu'à *La mort du père*, représente une période d'apprentissage de son métier et de même apprentissage de l'amour, de la souffrance, et de la vie.

Au début, Antoine du *Cahier gris* n'est pas des plus sympathiques. Même il ne s'intéresse pas à la fugue de son frère Jacques. Mais il profite cette occasion pour jouer au policier. Sa personnalité commence à se composer quand il visite Mme de Fontanin : « Dès qu'il était ainsi surpris par l'événement, son regard devenait fatal, et, sous la barbe carrée, la mâchoire, la forte mâchoire des Thibault, se serrait à bloc. »<sup>52</sup> nous remarquons aussi cette attitude factice dans *le Pénitencier*, où Antoine renonce à expliquer à Mme de Fontanin le secret de Jacques, sa situation à Crouy : « Antoine craignait de paraître irrésolu, et plus encore de donner à Mme de Fontanin une fausse image de l'homme énergique qu'il était. Mais il se donna une meilleure raison : ne pas divulguer les secrets que Jacques prenait tant de soin à cacher. Et, sans tergiverser davantage, se méfiant de lui-même, il se leva pour partir, la main tendue, avec ce masque fatal qu'il prenait volontiers et qui semblait dire à tous : « ne m'interrogez pas. Vous me devinez. Nous nous comprenons. »<sup>53</sup>

---

51- CREMIEUX (Benjamin)., *Notes sur la Mort du père*, NRF, août 1929.

52- MARTIN DU GARD (Roger)., *le Cahier gris*, T.I. Op.cit, P. 15.

53- MARTIN DU GARD (Roger)., *le pénitencier* , T.I. Op.cit., P. 109.

Autre chose, Antoine aime se donner la comédie quand il est seul. « Il avait une manière à lui de se regarder dans les glaces, en carrant les épaules, en serrant les mâchoires, et toujours de face, avec un regard dur qu'il plongeait dans ses yeux. Il voulait ignorer son buste trop long, ses jambes courtes, ses bras grêles, et sur ce corps presque gringalet, la disproportion d'une tête trop forte, dont la barbe augmentait encore le volume. Il se voulait, il se sentait un vigoureux gaillard, à large encolure. Et il aimait l'expression contractée de son visage : car, à force de plisser le front comme s'il eût besoin de concentrer toute son attention sur chacun des instants de sa vie, un bourrelet s'était formé à la ligne des sourcils, et son regard, enchâssé dans l'ombre, avait pris un éclat têtue, qui lui plaisait comme un signe visible de son énergie. »<sup>54</sup>

Il a la croyance qu'il est énergique et volontaire : « Ce bougre-là est doué d'une volonté indomptable, reprit-il sur un ton flûté, comme s'il imitait la voix d'une autre personne. Persévérante et indomptable ! »<sup>55</sup>

Sa carrière de la médecine dépendait de ses tendances caractéristiques. Antoine analyse sa vocation médicale : « C'est bien une carrière pour des Thibault ! Dure, mais quelles satisfactions quand on a un peu le goût de la lutte, un peu d'orgueil ! Quels efforts d'attention, de mémoire, de volonté ! Et jamais au bout ! Et puis, quand on est arrivé ! Un grand médecin... Un Philip, par exemple... Pouvoir prendre cet air doux, assuré... Très courtois, mais distant... M. le Professeur... Ah, être quelqu'un, être appelé en consultation par les confrères qui vous jalourent le plus ! »<sup>56</sup>

Dans cette époque la carrière médicale lui apparaît comme le meilleur moyen pour satisfaire son amour-propre. Alors il ne perçoit

---

54- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier*, T.I. Op.cit., P. 188.

55- Idem.

56- Ibid., PP. 189-190.

l'aspect oblatif de la fonction du médecin, il ignore encore tout ce qu'il peut y avoir d'humain dans le colloque singulier du médecin et de son malade ; n'ayant guère exercé son art, il n'a pas encore découvert ce que Roger Martin du Gard appelait « le côté Terre- Neuve de la profession », c'est-à-dire, tout ce qu'elle comporte de charité.

Nous pouvons remarquer que l'affirmation excessive du moi condamne Antoine à l'égoïsme. Cela était clair dans deux reprises dans *le Pénitencier*. La première quand il se laisse reprendre pour le souci de lui-même, et la deuxième quand il regrette d'avoir assumé la responsabilité du retour de Jacques. Et que chaque fois les mêmes expressions reviendront dans son monologue intérieur : « où fuir pour être tranquille (...) pour travailler, pour n'avoir à penser qu'à soi ! » (...) j'ai ma vie à faire, moi ! »(..) « J'ai ma vie, moi, mes examens ! »<sup>57</sup>

Donc l'égoïsme et l'orgueil s'accompagnent chez lui d'une extrême confiance en soi, et d'un sentiment de certitude qui achève de le rendre antipathique. « La vérité est que j'ai pratiqué fort tard », expliqua-t-il. Il lui semblait que la présence de Mme de Fontanin le rendît plus lucide ; plus loquace, assurément. », puis il ajoute : « Les *comment* m'intéressent assez pour que je renonce sans regret à la vaine recherche des *pourquoi*. D'ailleurs », ajouta-t-il rapidement et en baissant la voix, « entre ces deux ordres d'explications, il n'y a peut-être qu'une différence de degré ? » Il sourit comme pour s'excuser : « Quant à la morale », reprit-il, « eh bien, elle ne me préoccupe guère. Je vous scandalise ? Voyez-vous, j'aime mon travail, j'aime la vie, je suis énergique, actif, et je crois avoir éprouvé que cette activité est par elle-même une règle de conduite. En tous cas, jusqu'à présent, je ne me suis jamais trouvé hésitant sur ce que j'avais à accomplir. »<sup>58</sup> A cause de cela, on comprend

---

57- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier*, T.I. Op.cit., P. 194.

58- Ibid., P. 235.



maintenant le jugement de Jacques dans *la Belle saison* sur Antoine : « énergie, soit, mais intelligence? Une intelligence de zoologiste ! Tellement positive, celle intelligence, qu'elle avait trouvé dans les études scientifiques, sa pleine dilatation ! Une intelligence qui s'était construit une philosophie sur la seule notion d'activité, et qui s'en contentait ! Et- ce qui était plus grave encore- une intelligence qui dépouillait toujours les choses de leur valeur secrète, de tout de qui était, en somme le véritable sens, la beauté de l'univers. »<sup>59</sup>

Nous remarquons aussi qu'Antoine manquait de la communication avec les hommes qui l'entourent. La vie d'Antoine sera aussi solitaire que celle de son père. Malgré ses efforts, il n'a pu établir un courant de confiance entre son frère et lui. Antoine lui-même s'avoue qu'il n'a pas d'amis. « Tu sais bien ce que c'est que d'avoir un vrai ami ? lui a demandé Jacques, et Antoine a dû garder le silence : « Ma foi non.. » songeait Antoine.. »<sup>60</sup>

Quant à l'amour, on peut dire que l'amour ne tient pas une grande place dans la vie d'Antoine. Dans ses rapports avec les femmes il n'entre pas l'ombre d'un sentiment. Pas même avec Lisbeth, la jeune bonne dont il a fait sa maîtresse et dont il exige, pour des raisons « hygiéniques », qu'elle déniaise Jacques. Bien qu'elle aime l'air fatal d'Antoine, Lisbeth n'est pas dupe. Tandis qu'il la presse de questions sur l'éventuel succès de sa démarche auprès de Jacques, « elle le regarda. Elle le méprisait un peu. »<sup>61</sup> Cette situation représente un flashback avec le regard de Zola et de Georges Feydeau dans la deuxième partie: le bourgeois se sert de sa position sociale dominante pour imposer aux femmes de milieux défavorisés des rapports sexuels.

---

59- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, T.I, Op.cit., P.259.

60- Ibid., 218.

61- Ibid., P. 212.

Donc à travers le *Cahier gris* et *le Pénitencier*, Roger Martin du Gard reste fidèle à l'attitude dépourvue d'indulgence qui semble être la sienne, à l'égard d'Antoine. Malgré ça, dans les deux romans, on trouve quelques indices nous avertissent qu'il y a sous le masque énergique et viril un autre Antoine, capable de générosité, meilleur en tout cas que son apparence. C'est Mme de Fontanin qui a découvert l'autre Antoine dès la première rencontre : « Avec ce front, songeait-elle, un homme est incapable de bassesse. »<sup>62</sup> Mme de Fontanin voulait libérer ce qu'il y avait de naturellement bon dans le cœur d'Antoine. Malgré l'absence de toute intimité entre eux, elle exerçait une grande influence sur Antoine : « Resté seul avec Mme de Fontanin, Antoine retrouva des impressions qu'il avait éprouvées jadis : dépaysement, curiosité, attirance. Elle regardait devant elle et semblait ne penser à rien. Mais on eût dit que sa présence suffisait à activer la vie intérieure d'Antoine, sa perspicacité. Autour de cette femme l'air possédait une conductibilité particulière. »<sup>63</sup> Elle est comme le révélateur des bons sentiments d'Antoine : c'est devant elle, au chevet de la petite Jenny, qu'il aura ses premiers gestes humains, au-delà de la simple conscience professionnelle ; c'est chez elle qu'il décidera d'aller à Crouy, et de sauver Jacques. « Mme de Fontanin avait offert un visage nu où les sentiments se succédaient comme des tons purs et auprès de cette franchise, de cette simplicité, il avait, peu à peu et inconsciemment, éprouvé comme un besoin d'authenticité. »<sup>64</sup>

### **La deuxième étape : Antoine perturbé par sa rencontre avec une aventurière**

Le point de changement d'Antoine est venu dans *la Belle saison* quand il a rencontré Rachel. Cette femme allait l'inciter à

---

62- MARTIN DU GARD (Roger)., *le Cahier gris*, T.I. Op.cit., P. 17.

63- MARTIN DU GARD (Roger)., *le Pénitencier*, T.I. Op.cit., P. 107.

64- GARGUILO (René)., Op.cit. PP. 311-312.

dépouiller son masque d'orgueil. Au début Antoine conserve ses certitudes. Achevant la ligature de la fémorale, il peut s'empêcher de penser : « je suis un type merveilleux. Est-ce que j'aurai raté ma vocation ? J'avais tout ce qu'il faut pour faire un chirurgien, un grand chirurgien ... « tout : le coup d'œil, le sang-froid, l'énergie, l'habilité. »<sup>65</sup>

Cet homme commence à se changer. Il a maintenant une expérience médicale et des responsabilités. Il ne pense plus seulement à la médecine, mais il pense aussi aux malades de son service et on le sent plein de pitié et d'affection pour les enfants qu'il soigne. On peut remarquer, depuis la fin du Pénitencier, qu'Antoine s'est humanisé dans son métier. Malgré ça, son cœur ne s'est pas ouvert à l'amour. L'auteur nous a poussé à attendre la rencontre avec Rachel pour ouvrir son cœur : « Ce qu'il appelait « les femmes » ne tenait dans son existence qu'une place secondaire ; l'amour sentimental, aucune. Il se contentait de rencontres faciles, et il en tirait vanité parce que c'était « pratique »<sup>66</sup> Rachel va bouleverser cette existence trop bien organisée. « Tous les commentateurs des Thibault ont été frappés par l'évolution d'Antoine après sa liaison avec Rachel ; certains vont jusqu'à distinguer en lui deux personnages : l'Antoine « d'avant Rachel » et l'Antoine « d'après Rachel »<sup>67</sup>

Nous serons maintenant avec l'autre Antoine. Les détails que nous allons voir dans la vie d'Antoine indiquent ce changement : il rase cette barbe noire à la quelle il tenait tant parce qu'elle mettait en valeur le rectangle blanc de son front et dissimulait sa bouche. Il apprend à serrer les cravates. Ces indications de changements ont une valeur symbolique. Elles nous montrent un Antoine qui renonce à son masque : « Depuis

---

65- MARTIN DU GARD (Roger)., *la Belle saison*, T.I. Op.cit., P. 320.

66- Ibid., P.306.

67- GARGUILO (René)., Op.cit. P. 312.

qu'il était rasé, il avait acquis une conception de lui-même un peu différente: il tenait beaucoup moins à son regard fatal. Il s'était découvert des possibilités nouvelles qui ne laissaient pas de lui plaire. D'ailleurs, depuis quelques semaines, il se sentait en pleine transformation. Au point que, pour lui, les événements de sa vie qui avaient précédé la rencontre de Rachel s'enfonçaient dans les ténèbres: ils avaient eu lieu avant. Il ne précisait pas davantage. Avant quoi ? Avant la transformation. Car il était changé moralement: comme assoupli; à la fois mûri et cependant plus jeune. Il aimait à se répéter qu'il était devenu plus fort. Et ce n'était pas inexact. Une force peut-être moins réfléchie qu'autrefois, plus puissante pourtant dans sa spontanéité, plus authentique en son élan. Il en apercevait les effets jusque dans son travail, dont sa liaison, au début, avait un moment pu troubler le cours, mais qui avait repris un développement soudain, et qui emplissait de nouveau son existence, pareil à un fleuve coulant à pleins bords. »<sup>68</sup>

Nous remarquons qu'Antoine sent de la gratitude vers la femme qui l'a libéré de l'ancien Antoine. Son orgueil ne l'empêche pas à crier pour exprimer cette gratitude : « J'ai toujours vécu comme une taupe dans une taupinière: c'est toi qui m'as fait sortir de mon trou, et regarder l'univers ! »<sup>69</sup>

Ce bouleversement a poussé Antoine à regretter de n'être pas un peintre lorsqu'il a vu Rachel toute nue sur son lit rose. Être un artiste, c'est l'anti-bourgeois dans cette époque. Ce regret est si insolite de sa part que Rachel ne peut s'empêcher d'ironiser: « Quand tu deviens artiste, c'est que tu es fatigué »<sup>70</sup>

---

68- MARTIN DU GARD (Roger)., *la Belle saison*, T.I. Op.cit., P. 463.

69- Ibid., P. 482.

70- Ibid., P. 423.

Mais la joie ne dure pas longtemps. Rachel est en train de partir. Le départ de Rachel achèvera de détruire la personnalité factice d'Antoine. Dans la salle d'attente de la gare du Havre, l'homme effondré dans un fauteuil que nous présente la dernière page de *la Belle saison* ne conserve aucune de ses arrogantes certitudes. Pour la première fois, Antoine pleure. Pour la première fois aussi il se sent en désaccord avec la vie : « En finir! le suicide, seule issue de telles angoisses Un suicide sans préméditation, presque sans consentement, simplement pour échapper, n'importe comment, avant qu'elle ait atteint son paroxysme, à cette souffrance dont l'étau se resserre ! »<sup>71</sup>

La séparation entre Antoine et Rachel avait une conclusion définitive. Antoine n'espère pas un seul instant le retour de Rachel. Très vite, au contraire, il a le sentiment qu'elle est morte. Ainsi l'auteur, par l'intermédiaire d'Antoine, nous avertit, dès *la Consultation*, que Rachel ne réapparaîtra plus : « Jamais il n'avait reçu d'elle la moindre nouvelle. Et, au fond, il n'en était pas étonné: l'idée ne lui venait pas que Rachel pût être encore vivante quelque part dans le monde. Usée par le climat, les fièvres... Victime de la tsétsé... Tuée dans un accident, noyée, étranglée peut-être ? Mais morte: cela ne faisait pas de doute »<sup>72</sup>

Rachel, c'est le mystère qui avait profondément modifié la psychologie de l'un des deux héros principaux de l'œuvre. Malgré ça, on ne peut pas considérer Rachel parmi les personnages mais elle est venue pour accomplir la mission de Roger Martin di Gard : « elle avait dépouillé Antoine de son masque. »<sup>73</sup> En tout cas, son souvenir allait maintenant agir sur la psychologie d'Antoine. Mais il y a une question

---

71- MARTIN DU GARD (Roger)., *la Belle saison*, T.I. Op.cit., P. 511.

72- MARTIN DU GARD (Roger)., *la Consultation*, T. II. Op.cit., P.75.

73- GARGUILO (René)., Op.cit. P. 315.

qui s'impose : où Rachel est-elle allée ? Pour répondre à cette question, Roger Martin du Gard se devait de dissiper le mystère qui entourait Rachel et l'étrange Hirsch qu'elle allait rejoindre. La lettre de l'infirmière de Conakry, dans *l'Épilogue*, apporte sur ce point une réponse dont on peut se satisfaire, malgré son ambiguïté. Mais les critiques littéraires n'étaient pas persuadés par le prétexte de Roger Martin. M. Robert Genton, niait toute réalité au diabolique amant de Rachel. Pour M. Genton, Rachel est une mythomane qui se plaît dans des rêves de violence et de sensualité: « Rachel raconte ses aventures : sont-elles vraies, sont-elles fausses plus qu'à moitié. Tous ces récits (le porteur nègre dont Hirsch fait éclater la tête d'un coup de fusil, juste au moment où un crocodile, de ses mâchoires grand ouvertes, allait l'avalier; ce jeune noir inconnu qui vient un soir, sur un simple regard retrouver Rachel dans sa chambre; la femme adultère lapidée; le double suicide sur les lacs italiens, et l'inceste, etc.) sont si excessifs, si précis qu'ils font penser à des confessions de paranoïaques. Tout cela est trop beau, tout cela est fait pour être cru, c'est inventé. Rachel se contredit quelquefois : il lui suffit alors d'un nouveau mensonge pour retrouver la vraisemblance. Les photographies qu'elle montre ne sont pas probantes. Hirsch ? Ce personnage, sur lequel s'accumulent vraiment trop de qualités et de défauts extraordinaires, que Rachel présente comme « l'homme de sa vie », et qu'elle prétend rejoindre en Afrique lorsqu'elle quitte Antoine, n'a jamais existé que dans son imagination. Elle avait, vers la fin de sa vie, donné ce nom à un gros chien (ici le mot-clé, celui qui éclaire rétrospectivement tout l'épisode est prononcé : voir *Épilogue*, chapitre 15 - Lettres). Au reste, tout ce que raconte Rachel n'est pas faux. Que son enfance se soit passée dans les coulisses de l'Opéra, on le croira volontiers. Mais tout ce qu'elle sait de

l'Afrique, elle l'a appris au cinéma... »<sup>74</sup>

Mais René Garguilo répond sur ces accusations en disant : « La thèse de M. Robert Genton est séduisante, mais elle est audacieuse. Il n'est pas sûr qu'au moment où il écrivait *la Belle saison*, Roger Martin du Gard lui-même n'ait pas cru à l'existence de Hirsch. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'auteur précise dans les dernières pages de *la Belle saison* : « Il n'y avait pas un mot de vrai dans l'histoire du Congo Belge »... (Cette histoire avait été racontée par Rachel à Antoine pour justifier son départ: elle allait, disait-elle, au Congo, pour sauver de la faillite une huilerie dans laquelle était toute sa fortune) ; un peu plus tôt, au début de la scène d'aveu, le romancier nous a montré Rachel comme libérée par la découverte d'Antoine (« Tu vas retrouver Hirsch ! » avait-il crié en voyant les initiales R.H. sur les malles). « Rachel échappant aux obsessions compliquées du mensonge, sentait sa dignité se redresser en elle, et quelque chose s'épanouir » Il continue en disant : « Pour l'auteur donc, il semble que Rachel dit la vérité lorsqu'elle admet qu'elle va retrouver Hirsch...

D'autre part, les photographies de l'Afrique (et même de Hirsch) que M. Genton ne trouve pas « probantes » existent bel et bien. L'une d'elles représente Rachel près du marabout de Sidi-Bel-Abbès... A moins d'imaginer une série d'in vraisemblables « truquages » photographiques, on doit donc tenir pour vrai que Rachel connaît l'Afrique. M. Genton n'a pas remarqué cette petite phrase que nous pouvons lire dans la description que Rachel donne de Hirsch: « Violent et sensuel ? Ah! s'il aime la vie celui-là! J'ai beau le détester, on a envie de dire comme pour certains dogues, tu sais : « Il est beau

---

74- Robert Genton : « *La méthode de Roger Martin da Gard* » in Nouvelle Critique, numéro du 13 février 1965, p. 58.

de laideur » Le fait que Rachel ait possédé, peu de temps avant sa mort, un chien (« un gros bouledogue noir ») auquel elle avait donné le nom de son amant, ne prouve pas forcément l'immatérialité de Hirsch. Supposons que la « Romania » ait bien conduit Rachel en Afrique, auprès de Hirsch, et que celui-ci n'ait pas voulu d'elle... N'aurait-elle pu, par dépit, transférer vers l'animal, qui l'évoquait le plus, son attachement morbide pour Hirsch ? »<sup>75</sup>

Rachel n'est pas seulement une « belle aventurière » mais peut-être elle est juive. Certes, il n'est pas sans importance que Rachel soit israélite. En devenant l'amant d'une juive, Antoine rompt avec les préjugés de sa famille et de sa classe sociale: « A l'idée qu'elle était peut-être israélite, le peu qui subsistait chez Antoine de son éducation s'émut: juste assez pour assaisonner l'aventure d'un piment d'indépendance et d'exotisme »<sup>76</sup>

La personnalité de Rachel reste encore complexe. Ses mensonges, sa sensualité quelquefois perverse ne manquent pas de la rendre inquiétante. L'auteur nous donne des informations concernant la famille de Rachel : Sa mère a une maladie mentale qu'on a dû interner à Sainte-Anne. Elle avoue que si son frère Aaron ne s'était pas suicidé, il aurait aussi sombré dans la folie. Elle même a certains regards, certaines réflexions de voix qui pourraient intéresser un psychiatre; et surtout, deux ou trois fois, l'auteur nous montre Antoine pris d'un vague malaise en entendant « entre les dents serrées de Rachel, ce petit rire silencieux qui lui faisait peur »<sup>77</sup>

De l'autre côté, c'est grâce à elle qu'Antoine commencera une carrière de neurologue : « « Qui sait si je n'aurais pas mieux

---

75-GARGUILO (René)., Op.cit. P. 316.

76- MARTIN DU GARD (Roger)., *la Belle saison*, T.I. Op.cit., PP.339-340.

77- Ibid., P.465.



donné ma mesure en me consacrant aux maladies nerveuses et mentales  
» (...) Et brusquement se dressa devant lui l'image de Rachel. Pourquoi  
cette association d'idées ? Rachel, qui n'avait aucune culture médicale  
ni scientifique, montrait, il est vrai un goût très marqué pour tous les  
problèmes de psychologie; et elle avait incontestablement contribué à  
développer chez lui cet intérêt si vif qu'il portait maintenant aux êtres.  
D'ailleurs - combien de fois l'avait-il déjà constaté ? - la brève  
rencontre de Rachel l'avait de mille manières transformé »<sup>78</sup>

De surcroît, l'influence de Rachel s'étend jusque dans le  
métier d'Antoine. Elle a humanisé Antoine : « vous m'inquiétez, mon  
petit; vous vous intéressez de plus en plus à la mentalité de vos  
malades, et de moins en moins à leurs maladies!. »<sup>79</sup> disait Dr Philip,  
son patron.

Maintenant, Antoine pratique la profession du médecin par  
charité non seulement devant son père, mais aussi devant le pauvre  
professeur Ernst. Roger Martin du Gard s'efforce de dissiper la  
mauvaise impression que le portrait d'Antoine aurait pu nous laisser  
dans le *Cahier gris* et dans *la Belle saison* : «Malgré son visage  
volontaire et d'aspect toujours si tendu, Antoine donnait rarement à ses  
malades l'impression d'être dur; même les jeunes, les moins  
perspicaces ne s'y trompaient guère : le pli de ce front, ce regard  
encaissé insistant, cette forte mâchoire crispée, leur apparaissaient  
seulement comme une garantie de sagacité et de force »<sup>80</sup>

Du surcroît, Antoine ne considère plus la médecine comme  
la meilleure profession pour satisfaire ses ambitions, il en a découvert  
le côté humain : « Quel beau métier, nom de Dieu, quel beau

---

78- MARTIN DU GARD (Roger)., *la Consultation*, T.II, Op.cit., P. 75.

79- Ibid., P. 76.

80- Ibid., PP. 36-37.

métier ! »<sup>81</sup> Il en songe moins à sa future chaire à l'École de Médecine, qu'à « l'allégresse de la bonne action » qui habite « l'âme en fête » du médecin lorsqu'il raccompagne un malade réconforté par son sourire, son geste amical... ou son mensonge.

De l'autre côté et avec le départ de Rachel, Antoine a changé ses pensées, Antoine devient nihiliste. On peut dire qu'il devient absurde. Ce n'est pas bizarre dans ce temps, la guerre de 1914 et les années après, qu'on trouve des gens qui vivent dans cette absurdité. Ils ont perdu la notion de vie, de joie et même de futur. Avec Antoine, on peut trouver, à partir de *la Consultation*, des monologues qui terminent *la Consultation* quelques citations montrant Antoine en proie au sentiment de l'Absurde (par exemple : « Je me fais l'effet d'un navire rapide qui suivrait hardiment sa route et dont le pilote n'aurait jamais eu de boussole »<sup>82</sup> Mais il faut citer que l'Absurde selon Antoine « diffère de l'Absurde sartrien. Antoine reste toujours guidé par une certaine logique. Sartre, lorsqu'il emploiera à son tour l'image du navire pour symboliser la destinée humaine ne lui fera pas suivre « hardiment sa route », il le montrera, au contraire, allant à la dérive. »<sup>83</sup>

Nous pouvons remarquer aussi qu'avant Rachel Antoine n'avait que des certitudes. Mais avec Rachel, le doute s'est révélé dans son âme : « Mais suis-je vraiment celui que je crois ? »<sup>84</sup> Dans le dernier chapitre de *la Consultation*, toutes ses méditations prennent une forme interrogative (de même que les réflexions d'Oscar Thibault sur le cahier de maroquin) : « Chaque être porte-t-il ainsi son énigme ? Parviendrai-je à formuler ma loi ? Saurai-je un jour au nom *de quoi* ? »<sup>85</sup>

---

81- MARTIN DU GARD (Roger)., *la Consultation*, T.II, Op.cit., P. 74.

82- Ibid., P. 101.

83- GARGUILO (René)., Op.cit. P. 318.

84- Ibid., P. 99.

85- Idem.

Malgré ça, Antoine reste fier de sa jeunesse et sûr de son avenir. Mais, depuis l'aventure avec Rachel, la vie ne lui semble plus aussi simple. Même dans cet amour qu'il croit ressentir pour Gise, il n'y a plus de place pour la certitude : quelques heures après avoir regardé Gise avec des yeux d'amoureux, de jaloux (« un regard de mendiant ivre »...). Antoine s'interroge: « Le sentiment qu'il venait d'avoir pour Gise, il n'aurait plus osé ce soir l'appeler l'amour. Il chercha un autre mot. Inclination ? »<sup>86</sup> Un peu plus tard, en lisant la nouvelle de Jacques, il découvre « qu'il s'est épris de Gise simplement parce qu'il avait de l'affectivité sans emploi... »<sup>87</sup>

Dans *la Sorellina*, Jacques nous donne le portrait de son frère Antoine lors de son arrivée à Lausanne : « D'autres singularités le troublaient sans lui rappeler rien qu'il eût désappris : l'expression générale de la physionomie, de l'attitude, cette sérénité naturelle, cette disposition conciliante, ce regard sans brusquerie ni dureté. Très nouveau, tout cela. Il essaya de le dire en quelques mots confus. Antoine sourit. Il savait que c'était le legs de Rachel. Pendant plusieurs mois la passion triomphante avait imprimé sur son visage, jusque-là rebelle à tout aveu de bonheur, une sorte d'assurance optimiste, peut-être même une satisfaction d'amant privilégié - pli qui n'avait jamais complètement disparu »<sup>88</sup>

Après Rachel, Antoine avait une psychologie plus complexe. « L'amour lui a donné une confiance instinctive, presque animale, dans la vie. Le rire de gorge (que Rachel a libéré), le « pli » sur le visage, montrent que désormais Antoine est apte au bonheur. Mais le brusque départ de la femme aimée, l'effondrement des rêves, la

---

86- MARTIN DU GARD (Roger), *la Consultation*, T.II, Op.cit., P. 104.

87- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*, T.II, Op.cit, P.177.

88- Ibid., P.211.

fréquentation quotidienne de la souffrance et de la mort, ont introduit dans le cœur d'Antoine le germe d'un pessimisme qui ne pourra que croître au fil des années et des désillusions. (...) La dualité optimisme – pessimisme s'ajoute donc à la contradiction fondamentale que l'on perçoit à partir de *la Consultation* entre l'Antoine « d'avant Rachel » et l'Antoine « d'après Rachel ». Ces deux Antoine si différents cohabitent néanmoins à l'intérieur du même personnage. »<sup>89</sup>

De plus nous avons un autre Antoine, Antoine qui pleure au chevet de son père, s'attendrit en classant ses papiers posthumes, et un Antoine qui lance avec cynisme: « Rassurez-vous Madame, je n'aimais pas mon père! »... Il y a un Antoine qui commente avec ironie les discours prononcés au cimetière de Crouy, et un Antoine qui murmure: « Père aurait pu être quelqu'un de grand »... Jamais plus que dans la conversation avec l'abbé Vécard, l'auteur n'a souligné la complexité d'Antoine, ni mieux démontré qu'il ne reste plus de ses anciennes certitudes que des formules : « Je ne connais ni ce vertige, ni ce tourment, ni tous ces fameux états d'âme, dont vous parlez. Il n'y a pas moins romantique que moi. J'ignore tout de l'inquiétude »... dit Antoine au nom du « vieil homme » qu'il a été avant Rachel, mais en même temps, il sait qu'il vient de jouer un rôle : « Ce disant, il s'aperçut que cette affirmation avait cessé d'être exacte. A coup sûr, il n'avait aucune inquiétude religieuse, dans le sens où pouvait l'entendre l'abbé Vécard. Mais depuis trois ou quatre ans, il avait, lui aussi, connu avec angoisse, la perplexité de l'homme devant l'Univers »<sup>90</sup>

Dans le deuxième cycle des Thibault, Rachel symbolise toujours, pour Antoine, la petite part de Romantisme nécessaire à toute existence. Donc « Roger Marin du Gard a fait revivre dans la mémoire

---

89- GARGUILO (René), Op.cit., Op.cit., P. 320.

90 - MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père.*, Op.cit., T.II, P.417.

de ses héros les personnages disparus depuis longtemps. »<sup>91</sup>

### **La puissance d'action que donne la fortune héritée**

Argent, vanité d'existence, solitude et étrangeté ce sont les mots clés d'Antoine dans *l'Été 1914*. Mais dans *l'Épilogue* Antoine manque de volonté. De même, une faiblesse, une solitude et une richesse psychologique exceptionnelle, ce sont les mots qui résument l'évolution de la vie d'Antoine dans le dernier volume des Thibault.

### **Du confort au luxe**

Au début de *l'Été 1914*, Antoine il apparaît environné de son nouveau luxe. Cela montre clairement quand il a reçu son frère Jacques, rue de l'université, dans leur maison transformée par de récents travaux. Il l'entraîne avec complaisance dans un «tour du propriétaire » qui énerve Jacques et l'amène à penser: « un gosse de riche, qui montre ses joujoux »<sup>92</sup>

Antoine dans le second cycle des Thibault, découvre la force de l'argent : « Brusquement, l'héritage paternel l'avait investi d'une puissance inattendue : l'argent. Or, il n'était pas homme à négliger cette chance insigne »<sup>93</sup> Antoine se laisse gagner par une certaine facilité. Il en arrive à penser: « avec de l'argent tout devenait possible... même d'acheter l'intelligence, le dévouement de quelques jeunes médecins sans ressources, auxquels il assurerait l'aisance, et dont il utiliserait les capacités pour avancer dans ses recherches et en entreprendre de nouvelles... »<sup>94</sup> L'état d'Antoine dans

---

91- GARGUILO (René), Op.cit., P. 626.

92- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.III, , Op.cit., P.152.

93- Ibid., P.150.

94- Ibid., P.151.

la pensée de Jacques, était une exploitation capitaliste de la force de travail d'autrui.

De surcroît, Antoine, avec ce nouveau mode de vie, s'intéresse à la spéculation boursière et rêve de faire fructifier sa fortune grâce aux fonds russes. Il a vécu les habitudes d'homme riche, il buvait du whisky et du Meursault 1904; il exigeait que Léon se tienne derrière lui pour le servir à table. Il sortait souvent le soir, il avait un smoking, un gilet blanc; il portait de la lingerie fine... « Après la tâche quotidienne, s'offrir une soirée oisive et dispendieuse, lui semblait maintenant légitime, voire hygiénique... »<sup>95</sup>

### **L'attachement aux biens matériels**

Dans le second cycle des *Thibaut* nous voyons un nouveau Antoine qui consacre sa vie non plus pour son métier de médecin mais pour un seul but : l'argent et signes de richesse. Mais la guerre a gâté la vie d'Antoine, il prend conscience de la vanité de sa nouvelle existence. Pour rejoindre son régiment à Compiègne, le major Thibault a préparé sa cantine d'officier. Jacques l'aide à la descendre jusqu'à la voiture : « En passant la porte, l'angle de la cantine heurta le battant, et fit une longue estafilade sur le vernis neuf. Antoine considéra le dégât, fit machinalement une grimace, aussitôt corrigée par un geste d'indifférence ; et ce fut peut-être à cette seconde-là qu'il sentit le plus intensément la coupure entre son passé et l'avenir »<sup>96</sup>

Dans le second cycle des *Thibault* on remarque une coupure entre la vie actuelle et la vie passée d'Antoine. De plus les blessures, la convalescence au Mousquier élargiront cette coupure. Nous remarquons cette coupure quand Antoine est revenu à Paris pour l'enterrement de Mlle de Waize. Il s'est découvert étrangement éloigné

---

95- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.III, , Op.cit., P.227.

96- Ibid., P. 373.

de ses anciennes possessions : « Ai-je vraiment pu attacher tant d'importance à l'ameublement de cet appartement ? »<sup>97</sup> On trouve les mêmes sentiments de l'étrangeté après le cauchemar qui lui présentait le retour d'un Père mécontent, il s'avouera: « Je n'ai pas lieu d'être bien fier de ce qui s'est passé, de tout ce qui s'est passé depuis *la Mort de père*. (« Il entendait par là, non seulement son installation luxueuse, mais aussi sa liaison avec Anne, ses sorties du soir, tout un irrésistible glissement vers la vie facile.») »<sup>98</sup>

De la même manière, il avait des mauvaises réflexions sur les beaux laboratoires déserts : « la « salle de pansement » qui n'a jamais servi, la « salle des archives » avec ses cartons vides... « Et, se souvenant (le sa modeste installation de jadis, au rez-de-chaussée, de son existence active, utile, de jeune médecin, il avait compris que, (depuis la mort de son père, il était engagé dans une fausse joute »<sup>99</sup>

Dans *l'Épilogue*, Antoine nous donne ses méditations en ce qui concerne l'argent :

« L'empoisonnement par l'argent. Par l'argent hérité, surtout. L'argent qu'on n'a pas gagné... Sans la guerre, j'étais foutu. Je ne me serais jamais purgé de cette intoxication. J'en étais arrivé à croire que tout s'achète. Je m'attribuais déjà, comme un privilège naturel d'homme riche, le droit de travailler peu, de faire travailler les autres. Je me serais, sans vergogne, attribué le mérite de la première découverte faite par Jouselin ou par Studler dans mes laboratoires... Un profiteur, voilà ce que je m'apprêtais à devenir !.. J'ai connu le plaisir de dominer, par l'argent... J'ai connu le plaisir d'être considéré pour mon argent... Et je n'étais pas loin de trouver cette considération naturelle, pas loin de

---

97- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.135.

98- Ibid., P.180.

99- Ibid., P. 181.

penser que l'argent me conférait une supériorité... Pas beau !... Et ces rapports faussés, équivoques, que l'argent établit entre le richard et les autres i Un des plus surnois méfaits de l'argent! Je commençais à penser, de mes meilleurs amis: « Pourquoi me raconte-t-il ça ? Est-ce à mon carnet de chèques qu'il en a ?... » Pas beau, pas beau!... »<sup>100</sup> Pour finir ce rêve d'un homme riche, Antoine, à la gare de saint-Lazare, demande un billet de troisième classe pour Maisons-Laffitte : « Un billet de...Non : une troisième militaire pour Maisons-Laffitte ....A quelle heure est le train ? Il n'était pas bien souvent monté dans un wagon de troisième. Il y prenait aujourd'hui un âpre plaisir. »<sup>101</sup>

Autre chose, l'humanisme d'Antoine, grâce à Rachel dans *la Belle saison*, semble interrompu dans *l'Été 1914*. L'argent dans la vie d'Antoine a gâté cet humanisme, Antoine Thibault devient égoïste. Il y a aussi cette habitude qu'il a de toujours déchirer les lettres ou les pneumatiques d'Anne, ce principe bien établi de ne jamais conserver une lettre de femme. Sa manière de rompre avec Anne de Battaincourt, même si elle se pare de raisons morales ou de remords ne laisse pas d'être inquiétante. Roger Martin du Gard a attaché cette rupture silencieuse par la pression des événements politiques : « le frisson qui secouait l'Europe ébranlait les vies privées »... Mais il ajoute : « de toutes parts, entre les êtres, les liens factices se desserraient (...) ; le vent précurseur qui passait sur le monde faisait tomber des branches les fruits véreux »<sup>102</sup> La relation avec Anne de Battaincourt subit de la présence de Rachel. Mais à la fin, il a continué avec cette femme parce qu'elle était l'une des femmes les plus vues à Paris et « qu'une telle maîtresse « s'assortissait » à sa nouvelle installation, à son mobilier, à

---

100- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.180.

101- Ibid., P.183.

102- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.IV, Op.cit., P.294.



sa voiture ou à son smoking. »<sup>103</sup>

Dans *l'Été 1914*, Antoine se replie sur lui-même, sur les problèmes de sa réussite sociale, qu'il redevient ce qu'il était avant Rachel. « La guerre va être pour lui le point de départ d'une nouvelle métamorphose. Antoine pourrait dire comme Philip que trois grandes dates ont compté dans sa vie : la rencontre de Rachel, la guerre, la découverte de sa condamnation dans le regard du « patron ». Ce sont là les trois étapes réelles de son évolution. Le lecteur de *l'Été 1914* n'a pas de mal à s'en rendre compte : Antoine ne redevient intéressant que dans les dernières pages du livre, lorsqu'il regarde son livret militaire ou bien lorsqu'il se prépare à rejoindre son unité à Compiègne. Encore une fois, « le masque social » est arraché, et le visage d'Antoine apparaît alors dans sa nudité, dans sa faiblesse.»<sup>104</sup>

La période de *l'Épilogue* et sur le plan physique, Antoine sentait de la faiblesse. Antoine nous apparaît après l'inhalation, « la figure congestionnée, ruisselante de gouttelettes », presque aphone... On sent de la pitié vers cet homme. Roger Martin du Gard nous a accumulé les apparences de cette faiblesse. Une succession de notations de détail, en apparence insignifiantes, atteignent vite au pathétique : Antoine doit marcher lentement pour ménager son souffle, il est trop las pour chasser les mouches qui l'importunent, il a renoncé à tenir à jour sa correspondance.

En ce qui concerne le plan intellectuel, Antoine manquait de volonté : « il n'a même plus la force d'ordonner à Joseph d'enlever les photographies des girls épinglées au-dessus du lavabo. Bien entendu, il est également incapable de reprendre ses travaux

---

103- GARGUILO (René), Op.cit., P.636.

104- Ibid., P.637.

personnels. »<sup>105</sup> Malgré cette attitude, Antoine de *l'Épilogue* était un personnage orgueilleux et égoïste : « Plus encore que naguère, il éprouvait une méchante satisfaction d'orgueil à prendre autrui en faute et à le lui faire constater (...) c'était une petite revanche de cette infériorité à laquelle le condamnait la maladie. »<sup>106</sup> La mort de son frère Jacques a influencé sa vie mais elle ne l'a pas changée : « Antoine n'avait jamais pu prendre son parti des conditions absurdes de cette mort. Aujourd'hui encore, après quatre ans, il en ressentait plus d'irritation que de chagrin »<sup>107</sup>

D'autre part, le séjour d'Antoine à Paris et dans la Maisons-Laffitte a contribué à accélérer son évolution. C'est en se réveillant rue de l'Université qu'il décide brusquement de renoncer au luxe. Devant la vaste salle à manger aux vingt chaises alignées et à la crédence de marbre, il déclare à Gise : - « Tu sais, dès que la guerre sera finie, je vendrai la maison (...). Je ne veux rien garder de tout ça. Rien. ' Je louerai un petit appartement, simple, pratique... Je... » (...) Il ne savait pas bien ce qu'il ferait mais une chose était sûre : contrairement à ce qu'il avait cru jusqu'à ce matin, il ne reprendrait pas son train de vie d'autre fois »<sup>108</sup>

Autre chose nous aide à découvrir les secrets de changement dans la vie d'Antoine, c'est la découverte du collier de Rachel. De même, l'événement le plus important pour Antoine et qui a bousculé sa vie, c'est la rencontre de Jean Paul, le fils de son frère Jacques. Les descriptions de Gise, l'observation d'une photographie de l'enfant au chapitre VI ont préparé Antoine à ce choc affectif. Antoine dans sa première communication avec l'enfant, il découvre que Jean- Paul

---

105- GARGUILO (René), Op.cit., P.637.

106- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.110.

107- Ibid., P.116.

108- Ibid., PP.137-138.

ressemble à Jacques : « « un rayon de soleil fit flamber, une seconde, la tignasse rousse... » Son apparition est auréolée de poésie : « le bleu de son tricot déteint par les lavages, avait exactement la nuance de ses yeux... (...) « Le même front... le même épi dans les cheveux... le même teint brouillé, le même semis de taches de son autour du petit nez froncé... » La même expression insaisissable des yeux... Désormais, à travers l'enfant, le dialogue de Jacques et d'Antoine va reprendre. .. Antoine, perpétue le « non » de Jacques. Jenny l'avoue : « d'instinct, cet enfant dit: non. Mais ce n'est pas une mauvaise volonté : c'est un besoin de s'opposer. Je veux dire un besoin de s'affirmer »<sup>109</sup>

L'enfant, Jean-Paul, a aidé Antoine à découvrir son frère mort : l'enfant a mordu Antoine qui a analysé ce geste : « « Il faisait appel à ses souvenirs pour mieux comprendre. Il ne résistait pas à la tentation d'identifier le présent avec le passé, le fils avec le père. Ces sentiments embryonnaires de révolte, de rancune, de défi, d'orgueil concentré et solitaire, qu'il avait déchiffrés au passage dans le regard de Jean-Paul, il les reconnaissait : il les avait maintes fois surpris dans les yeux de son frère. L'analogie lui semblait si frappante, qu'il n'hésitait pas à la pousser plus loin encore : et jusqu'à se persuader que l'attitude insurgée de l'enfant recouvrait ces mêmes vertus refoulées, cette pudeur, cette pureté, cette tendresse incomprise, que Jacques, jusqu'à la fin de sa vie, avait dissimulée sous ses violences cabrées »<sup>110</sup>

Six jours après, Antoine tente de justifier son entreprise par le souci de laisser quelque chose de lui-même à Jean-Paul : « Si j'avais, pendant ces mois de sursis, la patience d'écrire au jour le jour dans ce carnet... Peut-être, plus tard, petit Jean-Paul, auras-tu la curiosité d'y chercher ma trace, une empreinte, ma dernière empreinte,

---

109- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., PP.193-194.

110- Ibid., PP. 245-246.

la trace des pas d'un homme qui s'en va ? Alors, « l'oncle Antoine » deviendrait pour toi un peu plus qu'un nom, qu'une photo d'album»<sup>114</sup>

On remarque qu'Antoine était soucieux de l'avenir de l'enfant, non seulement l'avenir matériel mais aussi par les liens après la mort. Cette menace de mort a poussé Antoine de s'attacher à Jean-Paul.

Les jours sont passés et la fin sera proche pour Antoine. Quand il rentre chez lui, il sent de la solitude : « Il avait machinalement levé les yeux vers le ciel balayé de lueurs, cherchant dans sa tête quelqu'un auprès de qui se réfugier... » « Personne... » Murmura-t-il. Et comme cela lui était déjà arrivé deux ou trois fois dans sa vie: il réfléchit à cette chose inexplicable: pas un ami! (...). Il avait toujours eu la sympathie de ses camarades, la confiance de ses maîtres; il avait été violemment aimé par quelques femmes - mais il n'avait pas un seul ami! Il n'en avait jamais eu!... Jacques lui-même... «Jacques est mort sans que j'aie su m'en faire un ami... » Seule Rachel aurait pu le consoler: « Il eut soudain une pensée vers Rachel. Ah, qu'il eût été bon ce soir de se blottir dans ses bras, d'entendre la voix caressante et chaude murmurer comme autrefois: « Mon Minou..»<sup>112</sup>

Dans ses derniers jours, Antoine a cherché à faire contact avec le monde et aussi a cherché les éléments du bonheur que Rachel lui avait donné. Dans les derniers pages de *l'Épilogue*, Antoine est face à face avec la nature. Il s'élève au dessus de lui-même et il renonce à s'émouvoir sur son destin. Dans les derniers pages du dernier volume des Thibault, Antoine, cet ancien orgueilleux commence à se juger : « « N'ai été qu'un homme moyen. Faculté moyennes, en harmonie avec ce que la vie exigeait de moi. Intelligence moyenne, mémoire, don d'assimilation.

---

111- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.329.

112- Ibid., P.295.

Caractère moyen. Et tout le reste, camouflage » (..) « N'ai été qu'un homme moyen. Sans vraie culture. Ma culture était professionnelle, limitée à mon métier (...). Je ne suis guère qu'un type qui a eu de la chance (...) je n'aurai été rien de plus qu'un bon médecin - comme tant d'autres »<sup>113</sup>

Dans ses derniers jours, Antoine se révolte contre l'absurdité de la mort. Il sentait de la jalousie des personnes qui vont survivre : « Ne voudrais plus voir que des vieux, (les malades - note-t-il le 28 octobre - Comprends qu'un condamné à mort se jette sur son gardien et l'étrangle, pour ne plus voir cet homme libre, bien portant... »<sup>114</sup>

Finalement, on peut dire que pendant la période de *l'Épilogue*, Antoine était un « personnages d'une richesse psychologique exceptionnelle. »

### **III) Jacques Thibault, un héritier en opposition avec le milieu bourgeois**

Fils cadet d'Oscar Thibault, il va très vite montrer son âme de rebelle en fuguant une première fois à l'âge de quatorze ans. Plus tard il s'engagera dans un groupuscule socialiste révolutionnaire. Il restera en tout temps honnête envers lui-même et ses proches. Il représente l'image d'un fils à part qui ne supportera que très peu l'autorité bourgeoise et cette éducation très cadrée émanant d'un père particulièrement autoritaire.

Jacques et Antoine, les deux frères sont très différents de caractères mais profondément unis, cherchant à échapper à la domination de leur père Oscar Thibault, autoritaire et soucieux de sa position sociale. Antoine, satisfait de sa condition bourgeoise, mais préférant au conformisme religieux de son père, une foi illimitée dans les progrès de la

---

113- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.405.

114- Ibid., P. 425.

science, et Jacques, le littéraire, le rebelle, essayant de concilier humanisme et idéologies révolutionnaires. Dans une peinture sans concession de la haute bourgeoisie parisienne, le cycle des Thibault évoque les bouleversements d'une époque et d'une société à une période précise de l'histoire (avant 1914 et le début de la guerre), qui remet en cause ses valeurs mais n'a encore rien d'autre à proposer à sa jeunesse, paralysée par des tabous moraux, sociaux et politiques, qui ne feront que précipiter la guerre.

Du *Cahier gris* à *la Mort du père*, nous allons découvrir, tour à tour, Jacques sous les traits d'un enfant, d'un adolescent, d'un jeune homme. Solitaire, littéraire, sensibilité, sincérité, amour, ce sont les mots clés dans la vie de notre Jacques.

Dès le début, nous pouvons prévoir le destin de Jacques d'après quelques pages du *Cahier gris* qu'il écrivait pour Daniel à l'âge de quatorze ans. Dès les premières lignes du Cahier, il apparaît qu'il y a en une sensibilité que le milieu familial et scolaire étouffe : « Quant à moi, plus j'étudie mes sentiments, plus je vois que l'homme est une brute, et que l'amour seul peut l'élever. C'est le cri de mon cœur blessé, il ne me trompe pas ! Sans toi, ô mon très cher, je ne serais qu'un cancre, qu'un crétin. Si je vibre à l'Idéal, c'est à toi que je le dois! »<sup>115</sup> Jacques n'a pas connu la tendresse d'une mère c'est pourquoi il a recouru, pour libérer son activité, à deux moyens : l'amour et l'idéal.

L'amour selon Jacques c'est une image très proche de l'idéal. Il est à la fois pur et absolu. « Je n'aime pas attendre. Écris-moi le plus tôt possible. Je veux que tu m'aies répondu avant quatre heures si tu m'aimes comme je t'aime! »<sup>116</sup> déclare-t-il un jour à Daniel après s'être écrié: « Tu es mon seul amour! Je n'en aurais jamais d'autre... »

---

115- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*, Op.cit., T.I, P.46.

116- Idem.

Et dans le dernier billet, à la veille de la fuite: « Notre amour est au-dessus des calomnies et des menaces! Prouvons-le. A toi, pour la vie ! »<sup>117</sup>

Chez l'enfant, comme plus tard chez l'adolescent, la quête de l'amour s'accompagne d'un besoin de compréhension: « Mon cœur est trop plein, il déborde: je verse ce que je peux de ses flots écumant sur le papier: Né pour souffrir, aimer, espérer, j'espère, j'aime et je souffre ! Le récit de ma vie tient en deux lignes : ce qui me fait vivre, c'est l'amour; et je n'ai qu'un amour: TOI! Depuis mes jeunes années j'avais besoin de vider ces bouillonnements de mon cœur dans le cœur de quelqu'un qui me comprenne en tout... »<sup>118</sup> Jacques espérait dans son amour la compréhension qu'il n'a pas trouvée dans sa famille. De même, cette confession de Jacques nous explique l'attraction que Jacques éprouvera plus tard pour Gise et pour Jenny. La première parce qu'elle a été le témoin et la confidente de son enfance, la seconde parce qu'elle possède une nature en tous points semblable à la sienne. Mais dès sa quatorzième année, Jacques manque de foi en l'amour : « N'aimerai-je donc jamais rien de suite ? »<sup>119</sup>, écrit-il à Daniel. Il doute aussi d'atteindre jamais l'Idéal: « Devant moi se dressera toujours le spectre d'un inaccessible idéal ! »<sup>120</sup> Donc on peut dire que le mal dont Jacques souffrira toute sa vie : « Incertitude de tout et de moi-même, n'es-tu pas le mal le plus cruel ? »<sup>121</sup>

D'entrée de jeu, Roger Marin du Gard nous laisse comprendre que Jacques est pour le moins familier des incartades, et que M. Thibault doit avoir déjà eu fort à faire avec ce fils insoumis. On peut

---

117- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris.*, Op.cit., T.I, P.54.

118- Ibid., P.53.

119- Ibid., P.48.

120- Ibid., P. 47.

121- Ibid., P. 53.

dire avec la révélation par l'abbé Binot de la fugue, le garçon a déjà intériorisé l'idée d'une rupture avec sa famille, avec un milieu et un monde. Aussi, Roger Martin du Gard nous indique que mesurer l'ampleur de la rupture entre Jacques et les siens s'agit pas seulement d'un désordre affectif classique, mais aussi d'une coupure d'ordre intellectuel. Il y a certes, caché sous son dictionnaire, un roman lesté comme il en circulait traditionnellement dans les lycées de garçons en proie à des fantasmes renforcés par la séparation des sexes pendant la durée des études primaires et secondaires. Mais il y a surtout les deux livres scandaleux pour un milieu conservateur et puritain. Là derrière se profile la coupure historique, l'antagonisme foncier, remontant à la Révolution, entre la pensée de gauche (représentée ici par Rousseau et Zola : les Lumières et le Naturalisme social) et une pensée de droite.

Face au père et au frère, esprits plutôt scientifiques, Jacques se dévoile maintenant, par son goût pour la poésie, comme un esprit littéraire, avec une sensibilité qui cherche à s'exprimer. Une remarque d'Antoine signale au demeurant l'éclectisme de la curiosité de son frère : Jacques lit Hugo et Lamartine. « Ça ne me semblait pas bien dangereux », répliqua Antoine, en regardant l'abbé comme pour lui tenir tête ; et, tout à coup, un sourire très jeune, qui ne fit que passer, éclaira son visage méditatif, « du Victor Hugo », expliqua-t-il, « du Lamartine. Je lui confisquais sa lampe pour le forcer à s'endormir. »<sup>122</sup>

La sensibilité de Jacques n'est pas exempte de sentimentalité. Elle peut également se transmuier en exaltation ou en violence verbale, ainsi qu'il ressort de la scène dans le bureau de l'abbé Binot. Un Jacques inconnu se dissimule sous le visage habituellement secret : « ses yeux, si clairs d'habitude, étaient devenus foncés de

---

122- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris.*, Op.cit., T.I, PP. 9-10.



colère. »<sup>123</sup>

C'est le début d'une véritable libération de tout un refoulé dont les manifestations violentes se succèdent alors. On découvre en Jacques un caractère passionné emporté. L'adolescent est un sanguin et peut se métamorphoser en un personnage furieux. De ce point de vue, il est bien un Thibault, s'il faut en croire son frère. Il en possède aussi l'entêtement. Le conflit avec le père, malgré le désir secret de l'un et de l'autre, n'a dans ces circonstances guère de chances de se résoudre.

Cette incompréhension entre Jacques et le monde qui l'entoure, le poussa vers un autre moyen : la correspondance avec son ami Daniel de Fontanin. Les correspondances entre Jacques et Daniel nous montrent l'inaptitude au bonheur. Lorsque Jacques dira dans *la Sorellina* : « Ça - que je sois heureux - c'est impossible ! »<sup>124</sup> il ne fera que répéter cette vérité déjà formulée dans *le Cahier*: « Non, jamais plus, je le sens, je ne saurai être gai et frivole ! »<sup>125</sup>

Par ailleurs l'échange entre Jacques et Daniel se présente comme très déséquilibré (six « lettres » de Jacques contre trois de Daniel) il permet pour la première fois d'approcher directement les deux garçons, à partir de leur propre parole et non plus à partir des portraits en creux brossés par leurs proches. A travers le Cahier, à la fois s'affirment et se distinguent l'une de l'autre les personnalités.

L'inaptitude au bonheur chez Jacques a sa source non seulement dans le caractère tourmenté de Jacques et dans son aspiration à la pureté, mais aussi dans l'« obsession de la sincérité ». « Être sincère en tout, et toujours ! Ah !, comme cette pensée me poursuit cruellement ! »<sup>126</sup>-t-il noté dans le Cahier.

---

123- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris.*, Op.cit., T.I, PP. 9-10.

124- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*, Op.cit., T.II, P. 208.

125- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris.*, Op.cit., T.I, P. 47.

126- Ibid., P. 52.

De surcroît, selon RMG, la sincérité n'est pas très répandue chez les hommes dans la bourgeoisie. Jacques enfant prend très vite conscience de ce que son milieu familial comporte d'artificiel. Dès lors, plus son propre besoin de sincérité devient impérieux et plus douloureuse, plus insupportable se fait l'insincérité environnante. Toutes les crises que traversera Jacques naîtront de cette contradiction.

En laissant la période de l'enfance, Jacques mesure toute la distance qui sépare le monde idéal qu'il porte en lui et le monde réel qui l'entoure. Il veut alors échapper à l'emprise de la réalité, et bien avant que ne soit décidée la fugue vers Marseille, le désir de fuite est en lui : « Ah, parfois je comprends l'extase de ces nonnes pâles au visage exsangue, qui passent leur vie hors de ce monde trop réel ! Avoir des ailes, pour les briser, hélas, contre les barreaux d'une prison! Je suis seul dans un univers hostile... »<sup>127</sup>

La fuite de Jacques de cet « univers hostile » présente manière la plus forte et la plus définitive d'exprimer son désaccord, sa révolte. Dans la littérature, Jacques a trouvé un moyen d'évasion mais il faudrait être sûr de créer dans la sincérité. Jacques sait que cela est difficile mille fois, il a cru apercevoir en lui «cette fausseté des faux artistes, des faux génies dont parle Maupassant »<sup>128</sup> et quand il veut donner une forme littéraire à ses sentiments il constate avec tristesse: «tout cela ne se peut écrire! Écrit, cela ressemble à la photographie d'une fleur! »<sup>129</sup>

La découverte du Cahier, la scène dans le cabinet du directeur de l'école, ne feront que hâter la concrétisation des rêves de fuite. Si Jacques choisit le Maroc comme but de sa fugue, c'est parce

---

127- MARTIN DU GARD (Roger)., *le Cahier gris.*, Op.cit., T.I, P. 52.

128- Idem.

129-Ibid., P. 53.

que ce pays d’Afrique est le symbole de l’évasion. Cette « barque blanche incroyablement lumineuse sur l’indigo de la mer »<sup>130</sup> qu’il admire avec Daniel du haut d’une corniche sur la route de Toulon, avait dû passer bien des fois dans ses songes.

A Marseille, Jacques est enfin libre près de l’ami bien aimé. Mais il y a un accident qui a gâté cette sensation : la mort. Les enfants assistent à l’agonie d’un cheval : Jacques ne peut supporter la vue du sang jaillissant des naseaux de l’animal, il s’évanouit. C’est que malgré son jeune âge, il est déjà obsédé par l’idée de la mort. Le sentiment qu’il en a est d’ailleurs fort ambigu: la mort des autres le terrifie, mais sa propre mort lui apparaît comme une délivrance. Mourir peut être une façon de s’évader, Jacques le sait et il le dit dès ses premières lettres à Daniel : « O mon amour, si je ne t’avais pas, je crois que je me tuerais! »... « Si je ne t’avais plus, je me tuerais! »<sup>130</sup>

Jacques, dans les pages du *Cahier gris*, a annoncé plusieurs fois l’idée du suicide. Jacques a dit à l’abbé Binot pour protester contre la confiscation du cahier: «C’est vous qui m’avez volé mon cahier, criait-il, c’est vous ! » Il nous a même dit, ajouta l’abbé avec un sourire niais : “ Si vous osez le lire, je me tuerais ! »<sup>132</sup> Jacques, avant son départ pour Marseille, a pris un poignard corse et un flacon de teinture d’iode. Sur le quai de Marseille, au moment où Daniel semble renoncer à s’embarquer pour l’Afrique, il menace encore de se suicider: «S’enfuir, ou ça... »<sup>133</sup> dit-il un montrant le couteau et le poison. Quand Jacques a été arrêté par les gendarmes il regrettera d’avoir été fouillé: «Songeant à son flacon d’iode, à son poignard, il crispait désespérément

---

130- MARTIN DU GARD (Roger)., *le Cahier gris*., Op.cit., T.I, P. 73.

131- Ibid., P.48.

132- Ibid., P. 10.

133-Ibid., P.61.

les poings au fond de ses poches vidées »<sup>134</sup>

De même, dans le fiacre qui le ramène vers la rue de l'Université, apprenant que son père a lu le cahier, il crie: « je me sauverai encore! Je me tuerai! »<sup>135</sup> Et, après que le verdict paternel l'ait condamné au pénitencier, dans le billet désespéré qu'il adresse à Daniel, « Comme un testament », il écrira: « s'ils me rendent trop malheureux et trop méchant, je me suiciderai. Tu leur diras que je me suis tué exprès, à cause d'eux! Et pourtant, je les aimais ! »<sup>136</sup>

Nous pouvons donc remarquer deux résultats du retour de Jacques. Premièrement, le retour ne s'effectue pas sous le signe de quelque soumission. Il ne se perçoit pas dans la peau d'un repent, mais dans celle du fils prodigue dont la valeur est enfin reconnue. Le bref échange avec Antoine, toujours dans le fiacre, le confirme d'ailleurs dans cette appréciation. Signe de confiance suprême, il va même jusqu'à avouer écrire des poèmes. Dans son élan vers son frère, il ne relève pas la réponse que lui fait celui-ci : oui, il sait que Jacques fait de la poésie ; oui il a lu déjà des poèmes que l'adolescent fougueux et désordonné a laissé traîner « L'accent de Jacques lui serrait le cœur. Il allait dire : « Tu es donc bien malheureux, mon petit ? » lorsque Jacques ajouta crânement : « Et puis, si tu veux savoir tout : il me corrige mes vers. » Antoine répliqua : « Ah, ça, c'est très bien, ça me plaît beaucoup. Je suis très content, vois-tu, que tu sois poète. » « Vrai ? » fit l'enfant. « Oui, très content. Je le savais d'ailleurs. J'ai déjà lu des poèmes de toi, j'en ai quelquefois trouvé, qui traînaient. Je ne t'en ai pas parlé. D'ailleurs, nous ne causions jamais ensemble, je ne sais pas pourquoi... Mais il y en a qui me plaisent beaucoup : tu as certainement des dons, il faudra en tirer

---

134- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris.*, Op.cit., T.I, P. 81.

135-Ibid., P. 96.

136- Ibid., P. 104.

parti. » Jacques se pencha davantage: « J'aime tant ça », murmura-t-il »<sup>137</sup>

Il ne s'en montre pas scandalisé, ni simplement surpris. Baisse de vigilance intellectuelle, griserie du retour, dernière retombée de l'exaltation des jours qui ont précédé ? Il y a sans doute un peu de tout cela, qui explique la sorte de rupture de ton que l'on peut constater dans son discours.

La deuxième chose, nous remarquons que les dernières phrases du *Cahier gris* éclairent la conception que Jacques se fait du suicide : il doit être un défi ou une vengeance. En se tuant, Jacques protesterait contre son père et contre la Société, mais il le ferait sans haine. « Et pourtant, je les aimais ! », dit-il, et c'est vrai. Pas une seule fois dans ses lettres du *Cahier gris* ou dans ses conversations avec Daniel il ne laisse échapper de propos malveillants à l'égard de son père. Au contraire, il ne cesse de répéter: « Mon père bien-aimé », « Papa est bon!... »<sup>138</sup> Mais, il sait qu'il y a entre lui et son père un malentendu, une incompréhension fondamentale qui rend impossible tout échange affectueux. Disparaître, c'est supprimer cette incompréhension, c'est laisser les autres s'aimer, vivre, être heureux. Pour Jacques, le suicide est aussi un renoncement par amour.

D'autre part, à Crouy, Jacques ne pense pas au suicide malgré sa honte et les brimades morales qu'il endure. L'idée d'un suicide ne semble pas l'effleurer pendant tout le temps que dure son emprisonnement. La contradiction n'est qu'apparente: paradoxalement *la Belle saison* est, en lui-même, à la fois une évasion hors du milieu familial abhorré et un suicide par l'abdication de toute volonté. S'il ne

---

137- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris.*, Op.cit., T.I, P. 95.

138- Ibid., P. 77.

tenait qu'a lui, Jacques ne quitterait jamais les austères bâtiments de Crouy : « On finirait bien par le laisser en repos, par le laisser ici. Ici, c'était la solitude, l'engourdissement, le bonheur dans la paix.»<sup>139</sup>

Après la libération, Jacques, écrivant à son ami Daniel, nous donne une image de ce qu'il ressentait à Crouy : « La solitude, tu sais, ça vous change (...) On devient indifférent à tout. Il y a aussi comme une peur vague qui ne vous quitte pas. On fait des gestes, mais sans penser à rien. A la longue, on ne sait presque plus qui on est, on ne sait même plus bien si on existe. On finirait par en mourir, tu sais... ou par devenir fou »<sup>140</sup>

Jacques commence à s'intéresser aux êtres pour sortir de sa solitude. Il a une prédisposition naturelle à établir le contact humain avec autrui: « Il avait une façon d'écouter qui lui avait de tout temps valu des confidences », précise l'auteur. Lisbeth lui révèle l'amour. Mais sans l'initiative de la jeune fille, cet amour serait resté platonique et Jacques se serait contenté de quelques baisers sur le front ou de chastes caresses : « Auprès d'elle, jamais aucune convoitise impure ne l'avait assailli. La dissociation était complète entre son âme et sa chair. L'âme appartenait à l'aimée; la chair menait sa vie solitaire dans un autre monde... »<sup>141</sup>

De plus, cette dissociation se trouve dans l'amour de Jacques pour Gise et pour Jenny : « à Gise l'amour des sens ; à Jenny l'amour de l'âme. »<sup>142</sup> Ce double amour ne sera, en fait, que la somme d'amours incomplètes et, d'avance, condamnées. L'amour pour Jenny est apparu à la fin du *Pénitencier*. Jacques sent avec Jenny l'appel d'une nature semblable à la sienne et il croit voir dans ses yeux comme le reflet de

---

139 - MARTIN DU GARD (Roger)., *le Pénitencier*., Op.cit., T.I, P. 153.

140- Ibid., PP. 229-230.

141- Ibid., P. 211.

sa propre sensibilité : « Il n'aurait pas su exprimer ce qu'il entrevoyait de sa nature ; cependant, sous ce visage à la fois expressif et clos, au fond de ces prunelles vivantes mais qui ne trahissaient pas leur secret, il avait deviné l'instabilité nerveuse et le perpétuel frémissement de la sensibilité. L'idée lui vint qu'il serait doux de la mieux connaître, de pénétrer ce cœur fermé, peut-être même de devenir l'ami de cette enfant ? L'aimer ? Une minute il y rêva: ce fut une minute de béatitude. Il avait tout oublié de ses misères passées, il ne lui semblait plus possible d'être jamais malheureux »<sup>143</sup>

Jacques, dans son amour pour Jenny ou l'amour pour Lisbeth, il n'hésite pas à déceler le désir de se consacrer à un être, comme une soif de dévouement. Malgré ce dévouement on trouve que l'idée de la révolte s'est mêlée avec cet amour. Pour ce motif, Jacques n'a pu s'intégrer ni dans sa famille, ni dans la société, et sa violence n'est pas éteinte. Au cours d'une scène, après le départ de Lisbeth, Antoine a eu « la révélation de ce feu caché sous la cendre, toujours prêt à s'embraser... »<sup>144</sup>

L'amour de Jacques pour Lisbeth représente une révolte contre les préjugés de la Bourgeoisie : « S'ils me disent: « C'est la nièce de la concierge », je... Il fit un geste de menace... »<sup>145</sup> de la même manière, l'amour de Jacques pour Jenny, la fille de la « huguenote » serait une révolte contre le sectarisme religieux d'Oscar Thibault. La révolte et le dévouement se retrouveront aux deux pôles de l'affectivité de Jacques, dans *la Belle saison*.

Dans cette période, Jacques avait vingt ans. Dès les premières pages, on sent qu'une crise se prépare et elle nous rappelle la

---

143- MARTIN DU GARD (Roger)., *le Pénitencier*., Op.cit., T.I, PP. 238-239.

144- Ibid., P. 213.

145- Ibid., 208.

crise de la fugue de Jacques vers Marseille. De nouveau la sincérité de Jacques est en conflit avec les artifices du monde qui l'entoure. Le milieu familial n'a pas changé: autour de M. Thibault, tout le monde se tait. L'ambiance universitaire semble à Jacques tout aussi fausse: « Moi, j'étouffe ici (...) Tout ce qu'ils me font faire est haïssable, est mortel! Mes professeurs ! Mes camarades ! Leurs engouements, leurs livres de prédilection! Les auteurs contemporains ! »<sup>146</sup>

Jacques se sent prisonnier d'un univers hostile : « Tout de même, ce que je me sens seul ? », songe-t-il en attendant le résultat du concours. Une fois encore, Jacques voudrait exprimer sa révolte dans une fuite : « Couper les ponts, partir! » Par hasard, Antoine découvre ce que signifie pour Jacques ce mot de partir: « Tu dis toujours « partir » comme on dit « s'expatrier ! »<sup>147</sup> Chez Jacques, « La littérature continue à se mêler à ce besoin d'évasion, et les versets des Nourritures Terrestres chantent dans la mémoire de Jacques : « Familles, je vous hais ! Foyers clos, portes refermées... Chambres quittées ! Merveilles des départs! »<sup>148</sup> Mais la littérature est incapable de sauver notre Jacques. Dans la Maisons-Laffitte, Jacques renoncera à tous ses projets littéraires, et « l'œil perdu sur la surface d'acajou » de son bureau, il se sentira impuissant. Devant la feuille blanche, la sincérité de l'adolescent, comme celle de l'enfant, se heurte au mensonge des mots : « Assez de livres, assez de raisonnements, assez de phrases! Words, Words ! Words ! » s'écrie-t-il, en tombant sur son lit : « De violentes aspirations le soulevaient; il en était accablé ; il n'eut pas osé dire ce qu'il attendait du sort. « Vivre », répéta-t-il; « agir ». Il ajouta: « Aimer » et ferma les yeux. »<sup>149</sup>

---

146- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P. 259.

147- Ibid., P. 261.

148- GARGUILO (René), Op.cit., Op.cit., P. 329.

149- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P. 256.



Donc, l'amour représente un autre moyen, pour Jacques, de fuite. Le soir des résultats du Concours, Jacques a éprouvé le désir insensé de se dévouer corps et âme à une inconnue, à cette Paule prise d'un malaise à ses côtés : « Il eut envie de la saisir dans ses bras, de l'emporter loin de ce lieu souillé ; il songeait à se consacrer à elle, à la guérir. Ah, qu'il se sentait d'amour pour tout être faible qui eût sollicité, ou seulement accepté, l'appui de sa force! »<sup>150</sup>.

On trouve ça aussi dans l'amour pour Jenny. Jacques aussi veut se consacrer à elle, afin de la guérir de son inaptitude au bonheur et de guérir lui-même. Dans *la Sorellina* on trouve la meilleure définition de l'amour selon Jacques : « rêve pur, délivré des instincts »... « Désir, trop bref, désir, amour sans mystère, sans épaisseur, sans horizon. Sans lendemains... »<sup>151</sup>

Donc, la fugue à l'aide de l'amour n'est pas possible. Entre les filles, Jacques se retrouve seul. De nouveau, tout recommence, le monde qui l'entoure redevint hostile: « Ici, la vie, l'amour sont impossibles... » « Unique issue, l'un des trois est de trop. Lequel? » Jacques s'abandonne au démon de la fugue qui n'a pas cessé de l'habiter : « Le premier train pour Rome... Le premier train pour Gênes... Le premier paquebot... »<sup>152</sup>

Jacques s'est mis dans une crise par son amour double. En fait, nous savions depuis le début de *la Belle saison* que Jacques était hanté par l'idée du départ. Le dégoût que lui inspirait l'École Normale, le brusque accès de franchise de Jalicourt ont certainement pesé tout autant que les embarras sentimentaux dans la décision de Jacques. Antoine, d'ailleurs, ne s'y trompe pas en lisant « *la Sorellina* » : « Il lui

---

150- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P. 292.

151- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*., Op.cit., T. II, P. 187.

152- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*., Op.cit., T. II, P. 183.

était, malgré tout, impossible d'admettre que le départ pût s'expliquer entièrement par ce qu'il venait d'apprendre de la vie sentimentale de Jacques. D'autres facteurs, impondérables et soudainement accumulés, avaient dû emporter l'extravagante détermination... »<sup>153</sup>

De surcroît, la crise de 1910 n'est qu'une réédition de celle de 1904. Cette fois encore l'idée du suicide se conjugue avec l'idée de la fugue: « Renoncer, oublier, mourir. Non pas mourir, être mort. Disparaître »..., écrira Jacques dans « *la Sorellina* ». Et, dans la nouvelle, comme dans la réalité, les derniers mots qu'il adressera à son père seront : « Je vais me tuer ! »<sup>154</sup>

La mort, comme dans les poèmes de son adolescence, reste le thème essentiel de ses essais littéraires. A Lausanne, Antoine découvre dans la chambre de Jacques un manuscrit intitulé : « Pages du Cahier Noir » et composé de courtes nouvelles. L'auteur ne nous en fera connaître que les titres, mais ils sont significatifs : « Octogénaires », « Suicide d'enfant », « Jalousie d'aveugle », « Une colère »<sup>155</sup> Ces phrases nous montrent que Jacques, malgré son expatriation, n'est pas guéri de ses obsessions. Ces mots nous montrent également combien grande est sa sollicitude pour les humbles, pour les victimes.

Révolutionnaire, autre étape dans la vie de Jacques. A Paris, face à son père, face à ses professeurs, Jacques n'était qu'un révolté, les travaux avilissants, les bas-fonds des grandes villes ont fait de lui un révolutionnaire. La mort d'Oscar Thibault ne simplifie en rien la vie de Jacques. Aucune réconciliation n'est possible entre lui et l'univers artificiel de la maison des Thibault: « depuis que j'ai remis les pieds dans cette maison, tout ce que je fais, tout ce que je dis, tout ce

---

153- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina.*, Op.cit., T. II, P. 184.

154- Ibid., P. 242.

155- Ibid., P. 244.

que je pense, sonne faux. »<sup>156</sup> songe-t-il en essayant de poursuivre avec Gise un difficile dialogue. Pendant sa conversation avec Gise, son esprit est constamment occupé par des rêves de départ: « Lui aussi, il irait en Angleterre. Il irait en Russie, il irait en Amérique. »<sup>157</sup> L'amour de Gise ne le retiendra pas. Un moment, à son chevet, il se sent repris par son ancienne inclination: « Il alla même jusqu'à songer comme aux pires jours: « la faire mienne, l'épouser ». Mais aussitôt sa pensée heurta quelque chose d'opaque, d'intérieur, qu'il ne distinguait pas nettement: un infranchissable obstacle, dressé au centre de lui-même »<sup>158</sup> Seule Jenny pourrait fixer Jacques à Paris. Mais Jenny est en Provence, avec sa mère, dans une maison de repos. Quand Jacques a su le départ de Jenny, il n'éprouve que de l'angoisse: «une angoisse qui rongait profondément une autre région de son cœur, région douloureuse, obscure, et où il ne pouvait ni ne voulait porter la Lumière »<sup>159</sup> pour sortir de ce malheur, Jacques revient de nouveau à la fuite.

L'idée de fuite chez Jacques ou celle de disparition reste proche à celle de suicide. Or devant l'immobilité cadavérique de son père, Jacques songe à sa propre mort: « Il se souvint de ce quai de Munich où il avait promené, tout un soir, une fascinante tentation de suicide... Une phrase, comme une réminiscence musicale, chanta tout à coup dans son souvenir: « Nous nous reposerons... » (...) « Tu n'as pas eu de joie dans la vie... Mais patience, oncle Vania, patience... Nous nous reposerons... Nous nous reposerons... »<sup>160</sup> De même, devant la tombe de son père, l'idée de suicide le hante : « De nouveau, sous sa

---

156- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*., Op.cit., T. II, P. 338.

157- Ibid., P.342.

158- Idem.

159- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*., Op.cit., T. II, P.405.

160-- Ibid., P. 325.

forme abstraite, l'idée si logique de suicide, de disparition volontaire et totale, le visita. L'atterrissage, enfin, dans l'inconscience... »<sup>161</sup>

Autre obsession qui accompagne Jacques depuis son enfance : la révolte. Face au Pénitencier qui humilia son adolescence : « une idée folle traversa son imagination: tout un film se déroula; escalader le mur bas du hangar, chevaucher la crête jusqu'à la fenêtre du magasin, casser la vitre, frotter une allumette, jeter à travers les barreaux un bouchon de paille enflammée. La réserve de couchettes flambait comme une torche, les flammes gagnaient déjà le pavillon directorial, dévorant son ancienne cellule, sa table, sa chaise, son tableau noir, son lit... Le feu anéantissait tout ! »<sup>162</sup>

Avec cette personnalité révoltée, avec ces caractères variés, que pourrait devenir Jacques après *la Mort du père* ? Un artiste, ou un romancier ou un révolutionnaire qui mettrait le feu à la vieille société bourgeoise ? On ne pouvait répondre à ces questions en ce temps-là, en 1929, mais il était certain que, dans l'Art ou dans la politique, Jacques se devait d'aller jusqu'au bout de sa révolte.

### **Continuité de l'opposition avec le monde des bourgeois**

Insatisfaction, doute rêve, isolement, manque de foi, contradiction politique, mort et échec, ce sont les mots qui résument l'itinéraire de Jacques dans *l'Été 1914* et dans *l'Épilogue*. En commençant *l'Été 1914*, nous découvrons que Jacques n'est pas heureux, c'est une évidente vérité. Jacques n'est pas heureux. Devant Paterson, qui fait son portrait, il pense : « Quelle chance il a, d'avoir sa peinture! »<sup>163</sup> Dans le premier cycle, Jacques s'est orienté vers la littérature pour trouver le bonheur et pour trouver sa sérénité. Dans le second cycle

---

162- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*, Op.cit., T. II, PP. 400-401.

162- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.III, , Op.cit., P.5.

des Thibault, on voit le contraire, Jacques regrette déjà les rêves littéraires de son adolescence. La poésie lui a permis de se fuir et de s'expatrier. La rue de l'Université, la maison Thibault, sont loin, mais Genève, le Local, sont aussi une « prison » et Jacques, sans doute songe à de nouveaux « ailleurs », à de nouveaux « là-bas ».

De plus le peintre n'a pas aidé Jacques à traduire les nuances de méditations, de tristesse de d'audace, qui se succédaient, dans le regard mobile, le portrait révèle tout de même : « un pli d'amertume, qui donnait au visage une sévérité farouche »<sup>164</sup> Dans son existence de militant révolutionnaire et parmi ses amis, Jacques ne trouve pas le bonheur.

Donc, on remarque que l'inaptitude de Jacques au bonheur que l'on trouvait dès les premiers volumes, et singulièrement dans *la Belle saison*, *la Sorellina* et *la Mort du père*, est reprise dans *l'Été 1914*. En vérité, Jacques se tourmente de l'instabilité intellectuelle, de déséquilibre, de cette angoisse qui le faisaient douter en tout et de douter de lui-même : « Comment puis-je, à ces moments-là, perdre aussi complètement tout contrôle sur moi-même ? Avec quelle maladive complaisance, je cède à l'inquiétude ! Pas seulement à l'inquiétude : au scrupule... »<sup>165</sup>

Donc on peut dire que ces soupçons empêchaient Jacques d'être un vrai militant. Parmi les révolutionnaires du Local, ses amis ne sont pas les « techniciens », mais les « apôtres ». « Ses sympathies naturelles le portaient vers les apôtres qu'ils fussent socialistes, communistes ou anarchistes. Il se sentait spontanément à l'aise avec ces mystiques généreux, dont la révolte avait la même origine que la sienne : une native sensibilité à l'injustice »<sup>166</sup>

---

164- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.III, , Op.cit., P.11.

165- Ibid., P.35.

De surcroît, nous remarquons que Jacques, qui avait au temps de *l'Été 1914* vingt-quatre ans, était le même idéaliste du *Cahier gris* : « Lorsqu'il envisage la reconstruction d'un monde meilleur sur les ruines du monde bourgeois, ses visions d'avenir ne s'attardent guère aux structures économiques; il se contente de rêver de paix et de fraternité... »<sup>167</sup>

Autre chose que nous pouvons remarquer dans Jacques du second cycle, c'est l'individualisme. Au service du collectivisme, Jacques reste un individualiste. Il est même, au *Local*, le défenseur habituel de ce que bon nombre de révolutionnaires appellent:« l'individualisme petit-bourgeois ». Son rôle est souvent« d'expliquer, de justifier certaines valeurs, certaines acquisitions de l'humanisme, certaines formes d'art et de vie... »<sup>168</sup> Encore, Jacques aimait à s'isoler durant les discussions ses amis : « « Jamais il ne participait mieux à la vie collective que lorsqu'il pouvait ainsi, sans rompre le contact, fuir le coude à coude, et reprendre, à l'écart, possession de lui-même »<sup>169</sup> Dans tout le milieu, Comme chez son père, comme à Crouy, comme chez Packmell, il reste seul : « Il y a des jours où, sans qu'on sache pourquoi, on se sent plus particulièrement... exilé (...) C'est la malédiction de Babel (...) Nous sommes là, les uns à côté des autres, impénétrables... juxtaposés, comme les galets au bord du lac. »<sup>170</sup>

Dans le second cycle des Thibault, Roger Marin du Gard a commencé à nous accumuler les caractéristiques de Jacques ou bien du nouveau Jacques. Individualiste, solitaire et idéaliste, tel que nous trouvons dans le nouveau Jacques. Mais on peut imaginer, avec ces

---

166- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.III, , Op.cit., P.37.

167- GARGUILO (René), Op.cit., PP. 627-628.

168- Ibid., P.29.

169- Ibid., P.74.

170- Ibid., PP.82-83.

adjectifs, Jacques comme un homme d'action ? En vérité, Jacques voit les choses d'un point de vue moral plutôt que du point de vue de l'efficacité. Il n'est pas prêt à se battre pour n'importe quelle Révolution: « une révolution accomplie dans l'injustice, dans le mensonge, dans la cruauté, ça ne serait pour l'humanité qu'une fausse réussite... »<sup>171</sup> Dans le domaine de la révolution, comme dans celui de l'amour, Jacques reste prisonnier de son besoin de pureté. Seul, Meynestrel le comprend bien: « Ce que tu voudrais, lui dit-il, c'est épurer la révolution d'avance, avant qu'elle soit faite... »<sup>172</sup>

### **Le calcul bourgeois contre la foi militante**

Une autre chose que Roger Martin du Gard nous donne dans le second cycle des Thibault concernant Jacques : les contradictions politiques. « Culture classique... Formation bourgeoise... Ça donne à l'intelligence un pli qui ne s'efface pas... »<sup>173</sup>

En effet, nous ne pouvons détacher Jacques ni de la bourgeoisie ni l'intellectualisme. Ce qui manque à Jacques pour être un vrai révolutionnaire, c'est la foi. Un autre adjectif qui nous découvre la personnalité de Jacques dans *l'Été 1914*, c'est le manque de confiance en soi-même et en ses qualités. Tels sont les reproches que Jacques s'adresse. Les discussions entre Jacques et Mithoerg sur cette question de la « foi socialiste » paraphrasent tout à fait la correspondance Roger Martin du Gard – Lallemand, disait l'écrivain René Garguilo: « Un révolutionnaire, dit Mithoerg, c'est un croyant! Voilà! Toi tu es quelqu'un qui réfléchit, un jour ça, et demain ça... Tu n'es pas quelqu'un qui a une croyance! La croyance, c'est une grâce! Elle n'est pas pour toi, Camm'rad ! Tu ne l'as pas, jamais tu ne l'auras

---

171- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.III, , Op.cit., P.94..

172- Ibid., P. 95.

173- Ibid0, P.90.

(...) Ce qui te plaît à toi, c'est de balancer d'abord d'un côté, et ensuite d'un autre... Comme le bourgeois, sur son sofa, avec sa pipe, qui joue, bien tranquille, avec le contre et avec le pour ! »<sup>174</sup>

Également, dans *l'Été 1914*, on remarque que les idées de Roger Martin du Gard sont reflétées sur ses personnages. « Les contradictions de Roger Martin du Gard ne se répartissent pas seulement entre Jacques et Antoine; elles sont aussi à l'intérieur de chacun de ces deux personnages. Jacques à Genève représente à peu près le militant qu'aurait été Roger Martin du Gard si, d'aventure, il s'était laissé entraîner dans un parti. »<sup>175</sup>

De plus, Jacques de *l'Été 1914* ne diffère pas de Jacques du premier cycle des Thibault. Cela s'est montré clairement : « lorsqu'il était seul avec Jenny Jacques retenait son souffle, en proie à un bouleversement que, une minute plus tôt, il n'eût pas cru possible »<sup>176</sup> Nous pouvons dire que la timidité de Jacques était comme avant, très grande. Quand il se rend compte que le vieil amour est en train de renaître, il décide, comme autrefois à Maisons-Laffitte, de s'en fuir: « Dès demain, je retourne à Genève »<sup>177</sup> Le malaise qu'il ressent moralement et physiquement ne fait que s'aggraver: « Pendant quelques secondes étourdi, les mains moites, la poitrine serrée dans un étau, il eut à lutter contre un subit et incompréhensible sentiment de peur, qui lui coupait le souffle... »<sup>178</sup> Jacques avait peur de l'amour et de ses conséquences sur lui. Il avait une mission à accomplir : la Paix et la Fraternité. Encore une faute très grave dans Jacques de *l'Été 1914* : la fuite. Elle était la meilleure solution devant Jacques quand il

---

174- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.III, , Op.cit., P.101.

175- GARGUILO (René), Op.cit., P.629.

176- Ibid., P. 214.

177- Ibid., P.229.

178- Ibid., P. 258.



voulait résoudre une situation compliquée. On sent que Jacques n'est pas la personne qui supporte une responsabilité. Il possédait une nature fragile qui ne lui a pas donné de soutien. Pourtant, c'est avec soulagement qu'il apprend que la jeune fille n'est plus chez elle. A la gare de l'Est, lorsque Daniel lui dit que Jenny les attend sur le quai, sa première réaction est encore de fuir. Et, après avoir dit adieu à Daniel, il s'est enfui effectivement.

La continuité du comportement de Jacques indique d'une manière claire les liens qui unissent les deux parties des Thibault. Après une nouvelle velléité de fuite, Jacques rattrape Jenny. A ce moment, il ressemble tout à fait au Jacques que nous avons laissé dans les dernières pages de *la Mort du père*. Et quand il a vu Jenny il lui a demandé le pardon. Jacques connaissait bien sa maladresse Dans la Maisons-Laffitte il blessait Jenny par son orgueil, par ses plaisanteries. Une fois encore: « il n'avait su lui montrer que violence et grossièreté »<sup>179</sup>

On peut dire que la psychologie de Jacques et celle de Jenny dans le chapitre XXXVIII relie *l'Été 1914* à *la Belle saison*. De plus les « faits qui s'étaient déroulés en septembre 1910, et qui nous étaient demeurés inconnus, nous sont maintenant révélés. Nous apprenons qu'après la scène du baiser, donné à l'ombre de Jenny, les deux jeunes gens se sont revus; qu'il y a eu, un matin, une explication sur la berge de la Seine, qu'ils se quittèrent « les yeux pleins de larmes », le cœur débordant d'une « tristesse rayonnante d'espoir... ». Pourtant Jacques, trois semaines après, sans prévenir Jenny, disparaissait. »<sup>180</sup>

Jacques a décidé de expliquer à Jenny les raisons de cette fuite : « Ces fugues, ce besoin de me libérer en brisant tout, c'est une

---

179- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.III, , Op.cit., P.409

180-GARGUILO (René), Op.cit., P.631.

chose terrible, c'est comme une maladie... J'ai aspiré toute ma vie, au calme, à la sérénité! Je m'imagine toujours que je suis la proie des autres; que si je leur échappais, si je parvenais à recommencer, ailleurs, loin d'eux, une vie entièrement neuve, je l'atteindrais enfin, cette sérénité ! »<sup>181</sup> Les aveux qu'il fait à Jenny démontrent aussi que le double amour qui l'habitait autrefois n'a été vaincu ni par le temps, ni par le dépaysement. Au nom de Gise, il ressent encore l'appel de cette « trouble tendresse » qu'il croyait depuis longtemps éteinte en lui: « La dernière flamme d'un feu sous la cendre qui avait peut-être attendu ce soir pour achever de mourir »<sup>182</sup>

L'amour de Jacques pour Jenny était un amour fraternel et pur « C'est vous que j'aimais comme une sœur.. » Nous remarquons que le thème du double amour était accompagné toujours par un autre : la pureté. C'était toujours Jenny qui s'avavançait vers Jacques qui effleure son épaule. Jacques voudrait l'étreindre, mais il était un jeune perplexe. Un peu plus tard, Jacques pensait à la Révolution: « Pour cet amour, qui engageait toute sa vie, il avait plus que jamais besoin d'un monde nouveau, de justice et de pureté »<sup>183</sup> De nouveau, Jacques avoue avec joie que son amour pour Jenny était une aventure exceptionnelle qu'il appréciait : « Le mot « âme » revenait à tout moment sur leurs lèvres ; et, chaque fois, ce terme vague, mystérieux, retentissait en eux avec une vibration particulière, comme un mot magique, chargé de secrets qui n'étaient connus que d'eux seuls »<sup>184</sup>

On peut dire que l'amour qui unissait Jacques et Jenny, était un amour platonique. Dans les moments où les deux sont ensembles, on ne sent pas un désir sexuel envers Jenny. Et lorsqu'il

---

181- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.III, , Op.cit., P.415

182- Ibid., P.417.

183- Ibid., P.421.

184- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.IV, , Op.cit., P.40.

l'étreint, c'est Jenny qui le pousse vers elle malgré la dureté de son éducation protestante : « Jenny le pousse vers le lit, lui dit : « Serre-moi fort... plus fort...encore plus fort... »<sup>185</sup>

Une autre nuit, c'était Jenny qui a demandé à Jacques d'aller avec elle vers le divan, dans la chambre de Daniel. Mais comme d'habitude Jacques ne répond pas. Après des hésitations, il accepte de suivre la jeune fille, ce n'est que parce qu'il vient de vivre « une pathétique journée ». Il a fallu l'assassinat de Jaurès pour que Jacques donne à Jenny son premier baiser d'amant: « L'équilibre universel semblait rompu, l'imprévu régnait, l'exceptionnel était devenu la loi.»<sup>186</sup>

Franchement l'amour de Jacques pour Jenny n'était pas complet. Il y avait d'autres occupations à côté de cet amour comme la Révolution, la Guerre, la Paix et la Fraternité. « Tout cela prouve bien que l'amour de Jacques pour Jenny est aussi incomplet dans *l'Été 1914* que dans *la Belle saison*. C'est un amour cérébral où entrent à parts égales le besoin d'être compris et la volonté de se dévouer à un être. »<sup>187</sup>

Après l'échec dans la vie, dans la Révolution et dans l'amour, c'est toujours la fin triste. Jacques est mort dans *l'Été 1914* et cette mort était conforme aux constantes psychologiques de ce personnage. « L'obsession du suicide, la hantise de l'immolation que nous avons rencontrées dans les pensées du jeune Jacques (et déjà dans les pages du « *Cahier gris* ») vont s'amalgamer dans sa décision du 2 août 1914. Lorsque, lui apparaît la possibilité de lancer aux deux armées un suprême message de paix, il définit aussitôt cet acte comme

---

185- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.IV, , Op.cit., P.279.

186- Ibid., P. 363.

187-GARGUILO (René), Op.cit., P.632.

« un sacrifice total »<sup>189</sup> Jacques est mort : « Il est parti. Et, cette fois, c'est bien le départ: un départ solitaire, anonyme - sans retour »<sup>190</sup>

Inclure, la vie de Jacques dans les deux cycles de Thibault est pleine de échecs. Et la mort de Jacques par cette manière c'est le grand et le dernier échec. Durant sa vie, il ne sent pas de satisfaction.

La fin de cette nouvelle fugue est dérisoire comme l'était le retour de Toulon, dans 1e *Cahier gris*. Jacques était alors parti à la conquête de sa liberté, à la conquête aussi à la poésie... Et tout cela se terminait entre deux gendarmes. Dans *l'Été 1914*, Jacques est allé au devant du martyre pour servir la cause de la fraternité humaine et cela s'achève sordidement parce qu'un autre gendarme n'a pu vaincre un instant de lâcheté. Inapte au bonheur, inapte au succès, Jacques d'un bout à l'autre du roman reste fidèle à ses obsessions, à ses aspirations et à ses déceptions.

#### **IV) Gise, bourgeoise malgré elle**

Elle apparaît seulement dans le *Cahier gris* et *la Belle saison*. Nous avons su que cette petite aimait Jacques d'un amour certes innocent, mais dans lequel il y a déjà la promesse d'une attirance sexuelle: « elle se collait silencieusement contre lui, avec la sensualité d'un animal jeune... »<sup>191</sup>

Elle mène une existence sévère entre M. Thibault et Mlle de Waize. Elle était très pieuse, très obéissante. Elle cherchait toujours le bonheur... qui représente, pour elle, le visage de Jacques. Sa sensualité, cependant, s'épanouit. Jacques découvre qu'elle a le corps « souple et chaud », la peau douce et de beaux yeux. Curieusement, Roger Martin

---

188-GARGUILO (René), Op.cit., P.632.

189- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T.V, , Op.cit., P.6.

190- Ibid., P. 633.

191- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier*., Op.cit., T.I, P. 197.

du Gard souligne l'opposition qu'il y a entre la nature sensuelle de Gise et le sens du péché que Mademoiselle lui a inculqué: « Elle avait la sensualité naturelle et joyeuse d'un animal jeune - répète-t-il dans *la Belle saison* - et son rire de gorge, lorsqu'il ne faisait pas penser à un fou rire d'enfant, ressemblait à un roucoulement amoureux. Mais son âme de vierge habitait à l'aise ce corps potelé, malgré les mille désirs dont il frémissait déjà, sans qu'elle en soupçonnât la nature... »<sup>192</sup> C'est cette fraîcheur, ce naturel, et aussi ce charme exotique, qui séduiront Jacques et Antoine.

De surcroît, elle représente le symbole de l'amour. Mais les contraintes de son éducation et le « grand chagrin compliqué de secrets si lourds », que le départ de Jacques a mis en son cœur, ont miné sa santé. Mais dans *la Consultation*, Gise a perdu sa joie de vivre : « Elle n'allait pas bien, elle avait trop maigri. Les insomnies, sans doute. Ce n'était pas naturel à dix-neuf ans... »<sup>193</sup> Gise restera sur cet état jusqu'à l'Été 1914. Après la mort d'Oscar Thibault, elle s'est prise de «spasmes très douloureux» et ne pourra plus quitter son lit; elle ne souhaitera même pas sa guérison. Le couvent était la meilleure solution pour elle : « Entrer au couvent ? La paix pour toujours, la paix de Jésus... Mais renoncer à tout ! Renoncer... Le pourrait-elle ? »<sup>194</sup>

Roger Martin du Gard nous a donné la clé de la psychologie de Gise au chapitre IX de *la Mort du père* après un entretien décevant, Jacques l'a laissée, dans sa chambre de malade, sur le point de s'endormir : « Elle croisait les bras sur son buste, serrant contre elle un regret qu'elle ne précisait pas, comme elle étreignait autrefois son tigre apprivoisé (...) Ses bras restaient étroitement croisés sur sa poitrine.

---

192- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P.358.

193- MARTIN DU GARD (Roger), *la Consultation*., Op.cit., T.II, PP. 52-53.

194- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*, Op.cit., T.II., P.383.

Tout vacillait et se confondait déjà dans un demi-rêve. Il lui sembla que ce qu'elle pressait contre son sein, dans la chaleur du lit, c'était aussi un petit enfant, à elle, à elle seule ; et elle se creusait pour lui faire un nid, elle se courbait pour mieux envelopper de ses bras cette fiction de son amour, qu'elle baignait de larmes, en s'endormant »<sup>195</sup>

En réalité, cela nous donne l'idée que Gise voulait avoir un enfant, un précisément un enfant de Jacques. La maternité, c'était le secret de la petite Gise.

Dans le second cycle des Thibault, Roger Martin du Gard nous donne l'impression que Gise n'a pas changé. De plus il nous rappelle toujours les origines malgaches de cette jeune fille. Dès qu'elle descend du « fiacre à galerie », « terne et poussiéreux comme une chaise de musée » nous constatons qu'elle a toujours « son regard caressant, son regard d'animal fidèle. » (...) « Les épaules rondes, les seins lourds, les traits détendus », comme « une quelconque esclave de couleur, au corps appesanti, aux lèvres épaisses, au large regard inexpressif, courbé sous l'acceptation fataliste des races servies »<sup>196</sup>

Dans chaque occasion avec Gise, Roger Martin du Gard cite cette hérédité malgache : « Dès qu'Antoine retrouve la jeune fille (qu'il n'a pas revue depuis quatre ans) il est frappé par la différence de couleur qu'il y a entre elle et les autres personnes qui assistent à l'enterrement de Mlle de Waize : « Il avait oublié qu'elle eût le teint aussi fortement bistré »<sup>197</sup> Dans une autre occasion unissant Antoine et Gise, il remarque qu'elle a « des yeux ronds, étonnés, immobiles, enfantins et fidèles comme ceux des êtres primitifs »<sup>198</sup>

---

195- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*, Op.cit., T.II., PP. 246-247.

196- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. IV, Op.cit., P.381.

197- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.125.

198- Ibid., P.142.

De même, dans la Maisons-Laffitte, Jenny a dit à Antoine : « « Sans être fausse, Gise, en effet, gardait volontiers certaines pensées secrètes » (...) Timidité ? Pudeur ? Dissimulation? Ou plutôt instinctive duplicité de ces noirs dont un peu de sang coulait dans ses veines - défense naturelle des races longtemps asservies ? L'esclave-née »<sup>199</sup>

Autre chose, Jenny, en parlant de Jean-Paul, elle a dit : « On croirait que Jean-Paul a flairé en elle l'esclave-née »<sup>200</sup> Cette insistance de citer l'origine de Gise n'avait qu'un seul but : « nous rappeler que la jeune infirmière de Maisons-Laffitte est encore la même petite fille mal signée qu'on appelait « Nigrette » dans les premiers volumes... »<sup>201</sup>

Dans la vie de Gise un grand secret que Roger Martin du Gard nous découvre dans le second cycle des Thibault, c'est le désir de maternité. Jean-Paul est l'enfant qu'elle aurait voulu avoir de Jacques. Elle ressent pour lui de véritables sentiments maternels.

Roger Martin du Gard nous a parlé dans *l'Épilogue* de la maternité de Gise :

« Il y avait deux ans de cela, davantage, même, Jean-Paul était encore un poupon, non sevré... Gise n'aimait rien tant que de l'avoir dans ses bras, de le bercer, de l'endormir contre sa poitrine; et lorsqu'elle voyait Jenny allaiter l'enfant, un sentiment atroce de désespoir, d'envie, s'emparait d'elle. Un jour d'été que Jenny lui avait donné l'enfant à garder- il faisait une chaleur orageuse, énervante - cédant à une tentation insensée, elle s'était enfermée avec le bébé dans sa chambre, et elle lui avait donné le sein. Ah, comme cette petite bouche avide s'était jetée sur elle, comme elle l'avait sucée, mordue, meurtrie!... Gise

---

199- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.210.

200- Idem.

201- Idem.

avait souffert plusieurs jours ; de ses ecchymoses, autant que de sa honte... Était-ce un péché ? Elle n'avait retrouvé un peu de calme qu'après à en avoir fait l'aveu, à demi-mot, au confessionnal, et s'être infligé, elle-même, une longue pénitence. Et jamais elle n'avait recommencé... »<sup>201</sup>

Gise est une autre personne des Thibault qui se tourmente de l'incompréhension des autres. C'est un autre personnage qui a une inaptitude au bonheur. De plus Gise était une proie de ses contradictions et de ses élans de la maternité : « Veuve de Jacques sans avoir été sa femme, mère de Jean-Paul sans l'avoir enfanté, Gise deviendra sans doute une étrange vieille fille... (...) Elle vieillira entre sa dévotion et ses affections ; comme au temps de son adolescence, elle saura contenir la sensualité qui est en elle. Plus encore que la « négritude », ce triomphe de la pureté sur les sens identifie la Gise de *l'Épilogue* à celle de *la Belle saison*. »<sup>203</sup>

## **B) La famille de Fontanin : des protestants libéraux**

Nous allons poursuivre l'évolution de la famille de Fontanin durant le premier cycle des Thibault, c'est-à-dire dans les six premiers volumes. Nous allons commencer par les personnages principaux dans cette famille protestante. Dans un premier pas nous rencontrons Daniel.

### **I) Daniel de Fontanin : rupture avec la foi**

Meilleur ami de Jacques, issu d'une famille protestante, plus libérale que celle des Thibault, il va se révéler être un grand séducteur apprécié de la gent féminine. Artiste dans l'âme, il cultivera cette fibre

---

202- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.151.

203- GARGUILO (René), Op.cit., P.649.



artistique en se lançant dans des études aux Beaux-arts. Il voit son quotidien comme une chance et se nourrit des bonnes choses de la vie.

Maternité (complexe d'Œdipe), impertinence, et art. Ce sont les mots clés qui nous aident à comprendre le comportement de Daniel et aussi de poursuivre son évolution dans le premier cycle des *Thibault*.

Dans le *Cahier gris*, on sait bien que Daniel écrit de la prose avec son ami Jacques. On a trouvé quelques lignes de l'écriture féminine « ferme et allongée » du jeune Daniel qui nous renseignent sur son caractère et font pressentir son évolution. Daniel de Fontanin était moins intellectuel que Jacques, mais il a une grande aspiration au bonheur et à la vie. A la veille de son quatorzième anniversaire, il écrit: « Hélas ! Pourquoi ne pas vivre de toute la force de notre âme, au lieu de raisonner ? Nous pensons trop ! J'envie la vigueur de la jeunesse qui s'élance au péril sans rien voir, sans tant réfléchir! Je voudrais pouvoir, les yeux fermés, me sacrifier à une Idée sublime, à une Femme idéale.»<sup>204</sup>

La crainte de faire le mal, ou bien d'être impur que l'éducation protestante a mise en lui, et sa fidélité à l'amitié de Jacques l'empêchent encore de s'abandonner à sa véritable nature. Et, s'il se plaît à déclarer sombrement : «Je suis comme le noir scarabée qui s'enferme au sein d'une seule rose », sans doute regrette-t-il déjà de « n'être pas comme l'abeille butineuse qui s'en va sucer le miel d'une fleur, puis d'une autre fleur... »<sup>205</sup>

*Le Cahier gris* nous informe que Daniel de Fontanin avait quatorze ans. Alors comme il était un enfant, la femme idéale pour lui, c'est la mère. Quand il a fugué avec Jacques, il n'arrête pas de penser à sa mère : il ne voudrait pas s'éloigner davantage d'elle, il souhaiterait

---

204- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*, Op.cit., T.I, PP. 49-50.

205- Idem.

renoncer à l'embarquement pour l'Afrique et se cacher simplement à Marseille... Perdu, la nuit, dans les rues tristes de la grande ville, il lui suffit d'entendre un enfant appeler sa mère pour éclater en sanglots: « Une voix cria: « Maman ! » Il vit un garçon de son âge traverser la rue et rejoindre une dame qui l'embrassa: ils passèrent près de lui: la dame avait ouvert son parapluie pour se protéger de l'eau des toits ; son fils lui donnait le bras ; ils causaient et disparurent dans la nuit. Une locomotive siffla - Daniel n'eut pas la force de résister à son chagrin.»<sup>206</sup>

De même, dans la première aventure amoureuse de Daniel, on trouve le complexe d'Œdipe. La fille qui le recueille lui assure tout d'abord protection et consolation : « Elle avait la voix tendre d'une grande sœur ; il ne put retenir un sanglot. Elle s'assit sur le bord du matelas, passa le bras autour de son cou, et, maternellement, pour le consoler - dernier argument de toutes les femmes - elle prit sa tête et l'appuya contre sa poitrine... »<sup>207</sup> Jacques a remarqué aussi avec « quelle étrange caresse de la voix », Daniel disait « maman » en parlant de Mme de Fontanin. Mais ce n'est pas la faute de Daniel de sentir la inclination vers le sexe féminin. Nous pouvons simplement que l'enfant n'a guère de rapport avec son père (qui ne fait que de brèves apparitions au foyer familial) et son environnement est exclusivement féminin. Grandissant entre sa mère, sa sœur, les bonnes, Daniel est précocement voué à la Femme. On devine qu'après la première expérience, sitôt découvert « le mystère des corps », Daniel ne pourra plus aimer la vie qu'à travers la Femme - ou les femmes.

La foi protestante ne dure pas longtemps devant les caprices de Daniel de Fontanin. Le changement est venu à la fin du

---

206- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris.*, Op.cit., T.I, P.66.

207- Ibid., P.70.

*Pénitencier* où Daniel s'est libéré de ses incertitudes et déjà, il ne croit plus au péché. Ses manières aussi se sont modifiées: une « nonchalance impertinente » a remplacé la politesse un peu distante d'autrefois. En même temps, Daniel craignait l'hérédité paternelle. Cela s'est montré clairement tandis qu'il tente d'embrasser Nicole dans le cabinet noir, toute la sensualité de l'héritage paternel se déchaîne en lui: « « brutalement le battant céda, un flot de jour viola l'obscurité. Il la lâcha et referma la porte. Mais elle avait aperçu son visage! Méconnaissable! Un masque chinois, livide, avec des plaques roses autour des yeux qui les allongeaient vers les tempes, des pupilles rétractées, sans expression ; sa bouche tout à l'heure si mince, et maintenant enflée, informe, entrouverte... Jérôme ! Il n'avait guère de ressemblance avec son père, et, dans ce jet impitoyable de lumière, c'était Jérôme qu'elle avait vu »<sup>208</sup>

Jacques de son côté, était étonné du changement de son ami. Pour lui, « le masque de Daniel avait une expression nouvelle, pénible à voir: une contradiction entre le bas et le haut du visage, un désaccord entre le regard voilé, soucieux, fuyant, et le sourire cynique qui relevait la lèvre et désaxait les traits vers la gauche »<sup>209</sup> Dès maintenant, il y a entre eux cette frontière que Jacques établit entre le « pur » et « l'impur », et leur amitié a pris la forme de « fidélité mystique » à leur enfance, ou d'affection.

De surcroît, Daniel, durant *la Belle saison*, a évolué : De plus en plus, il s'est abandonné à la vie... » Pas toujours sans remords ; mais ces retours inquiets vers la morale de sa mère n'avaient eu qu'un temps, et ne l'avaient jamais bien fermement arrêté sur sa pente. On le

---

208- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier*., Op.cit., T.I, P.242.

209- Ibid., P. 245.

trouve tout entier tourné vers le plaisir, ne retenant de la vie que ce qu'elle peut offrir d'agréable: « Il ne s'attardait pas à ce qui lui était pénible»<sup>210</sup> Jacques et Jenny condamnent d'une manière dure le comportement de Daniel. Malgré ça Jacques comprend bien son ami quand il a dit : « Il y a en Daniel une telle ivresse de vivre! » (et Jenny ajoute alors : « de vivre sans contrainte ». Après son aventure avec Rachel, Antoine sera plus proche de Daniel et quelques rencontres dans les restaurants et les dancings à la mode suffiront à établir entre eux une discrète complicité. Dans *la Sorellina*, Antoine s'efforcera de justifier, au nom de l'art, l'amoralisme de Daniel: « J'ai fini par accepter sa conception de la vie. Elle peut être légitime, quand on est l'artiste qu'il est »<sup>211</sup>

Parmi les mots clés qui nous aident à comprendre la personnalité de Daniel, il y a l'art. Il commence à peindre après son baccalauréat, « seul, sans autres guides que son instinct et, semblait-il, son caprice (...) s'enfermant quelquefois une journée entière avec un modèle pour couvrir un demi album d'esquisses au trait, puis restant plusieurs semaines sans toucher un crayon »<sup>212</sup> Dans *la Sorellina*, il consacre un peu de temps pour son art. De plus il fait des expositions pour son art. Antoine, en parlant de Daniel à Jacques, il a dit : « Son exposition de 1911 chez Ludwigson l'a tout à fait lancé. Il vendrait beaucoup s'il voulait; mais il produit si peu... »<sup>213</sup>

L'écrivain Garguilo nous donne le secret pour lequel Daniel s'est orienté vers l'art : « Toutes les œuvres de Daniel dont il est fait état dans *les Thibault* sont des études, et toutes ces études concernent le corps féminin. Il se pourrait bien que pour Daniel l'art

---

210- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, Op.cit., T.I, 402.

211- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*, Op.cit., T.II, P.243.

212- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, Op.cit., T.I, 269.

213- Idem.

ne soit qu'un moyen pour se vouer plus totalement encore à la Femme... »<sup>214</sup>

Dans *la Mort du père*, Daniel accomplit son service militaire à Lunéville. Lorsque la guerre éclatera, il sera déjà sous les armes, prêt aux premiers combats... La « Fabulation » de 1920 décidait de son destin: l'explosion d'un obus lui a arraché sa jambe et l'atteint dans sa virilité... Daniel survivrait, mais l'amour lui serait désormais interdit! Il mènera une existence pathétique, plutôt que la tranquillité.

### **Hérédité et fidélité**

Ce qui distingue Daniel dans le second cycle des *Thibault*, c'est le thème de l'hérédité et la fidélité. Nicole avait vu apparaître sur son visage le masque de Jérôme, tandis que dans le cabinet noir il essayait de l'embrasser. On a déjà remarqué qu'il y a entre les deux un point de ressemblance très claire : les femmes. Les deux aiment les femmes parce que pour Jérôme, il ne veut pas s'avouer la vieillesse, et pour Daniel parce qu'il voit dans la femme l'image de la maternité.

Dans l'Été 1914, Daniel analyse lui-même cette hérédité paternelle: « J'en veux terriblement à mon père. Mais pas du tout pour ses histoires de femmes. Non! Je dirais presque: au contraire (...) Si jamais quelque intimité avait été possible entre nous, ç'aurait été sur cet unique terrain-là: les femmes, l'amour... C'est peut-être parce que je suis pareil à lui ...) tout pareil : incapable de résister à mes entraînements, incapable même d'en avoir du remords »<sup>215</sup>

Donc Daniel nous donne une double ressemblance avec son père et avec l'adolescent qu'il a été dans *la Belle saison* et *la Belle saison* : « Désormais, « courir de désir en désir », c'est vraiment, pour lui, le

---

214- GARGUILO (René), Op.cit., P. 344.

215- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., P.350.

«régime normal », le « rythme de vie » nécessaire à sa nature. »<sup>216</sup>

Daniel reste fidèle à la femme même dans la peinture. « En peinture, il est resté fidèle au nu féminin et même à l'unique modèle auquel sont consacrées toutes ses esquisses et toutes ses toiles. La solution de tous les problèmes artistiques, « la clef de l'univers », c'est toujours dans le dessin d'une épaule ou d'un dos de femme qu'il la cherche. »<sup>217</sup>

Daniel avait un grand goût pour les femmes, elles traduisent chez lui une nécessité pour le bonheur : « mettons que je sois un monstre, mais, moi, j'ai toujours eu la ferme volonté d'être heureux! », dit-il à Jacques. Et l'auteur ne résiste pas à la tentation de nous prouver que la psychologie du Daniel de l'Été 1914 est conforme à celle de l'enfant du *Cahier gris* : « Depuis l'enfance, il s'appliquait à défendre son bonheur, envers et contre tous; avec ce sentiment, peut-être naïf, mais très raisonné, que tel était le principal de ses devoirs envers lui-même... »<sup>218</sup>

Dans *l'Épilogue* Daniel devient tranquille, la chose qui pousse Gise à dire : « je crois que c'est une nature comme ça tranquille, indifférente, un peu endormie. » Beaucoup de changements sont remarqués sur Daniel. A Maisons-Laffitte c'est bien un Daniel mal rasé, mal habillé, négligé comme un médiocre acteur en tournée provinciale,... Celui qui fut un habitué des lieux de plaisir parisiens ratisse le gravier des allées et sert de nurse à Jean-Paul. »<sup>219</sup> On peut dire que derrière ce changement, il y a en énigme : « Les éclats qui m'ont mis la cuisse en bouillie ont fait de moi un être sans sexe »... En même temps, nous connaissons le dénouement de son destin: « Tant que ma mère vivra, non; mais si, un jour, plus tard, je préfère disparaître, vous seul saurez pourquoi »<sup>220</sup> Après la découverte

---

216- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., P.172.

217- GARGUILO (René), Op.cit., P.653.

218- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., P.357.

219- Idem.

220- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., PP.295-296.

du secret de changement on sent de la compassion envers lui. Daniel est resté fidèle à son père avant et après la mort.

## II) Jenny : la rigueur morale

Dans le *Cahier gris* elle avait treize ans. Roger Martin du Gard nous a donné quelques détails sur la petite Jenny quand Antoine était dans la maison de Fontanin. « Jamais il ne put oublier ce qu'il lut à ce moment-là dans son regard : une si totale indifférence pour tout encouragement, une vie intérieure déjà si intense, une telle détresse dans une telle solitude, qu'involontairement troublé, il baissa les yeux »<sup>221</sup>

De même, Daniel nous complète l'image de sa sœur en disant : « elle est une enfant au visage fin, au « regard concentré », aux « yeux gris largement ouverts ». Nous savons que Jenny est nerveuse, qu'elle préférerait mourir plutôt que de livrer un secret... Lorsque Daniel reviendra, elle tournera vers lui « un regard encore maladif, toujours un peu dur et volontaire, regard de femme déjà, énigmatique, et qui semblait avoir pour longtemps perdu sa jeunesse et sa sérénité »<sup>222</sup>

Inaptitude au bonheur, timidité et orgueil, solitude, ce sont les mots clés de Jenny dans le premier cycle des Thibault. Tout d'abord il faut noter que Jenny ne vit pas une véritable enfance comme Jacques. Quand elle avait quatorze ans, Jenny conserva « ce regard de femme dans cette figure d'enfant », et, Antoine, la retrouvant dans l'une des dernières scènes du *Pénitencier*, remarquera: Elle paraissait née pour une vie différente des autres »<sup>223</sup> De même, dans *la Belle saison*,

---

221- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*, Op.cit., T.I, P.20.

222- Ibid., P.83.

223- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier*, Op.cit., T.I, P.233.

elle avait dix-neuf ans : « Ses yeux... Ils sont indéchiffrables. Tout le visage est encore d'une enfant; mais les yeux.»<sup>224</sup>

Dans toutes les étapes de sa vie, enfant, adolescente, jeune fille, elle souffrait beaucoup et elle avait une soif de bonheur comme Jacques. La différence entre Jenny et Gise nous explique le problème du double amour de Jacques. Gise avait la vitalité et la sensualité d'un jeune animal et son enfance se prolongeait anormalement entre deux vieillards. Jenny ignorait la gaieté et très tôt elle avait une attitude et des soucis de grande personne. Jacques a su bien cette distinction « un seul être au monde avait jamais su lui sourire: c'était Gise ( ...) Jenny, il ne se souvenait pas de l'avoir jamais entendue rire, et son sourire même avait une expression désenchantée ! »<sup>225</sup>

De plus, on peut trouver aussi un autre mot de clé dans la vie de Jenny à travers les Thibault. Nicole disait dans *la Belle saison* en parlant de Jenny : « Elle avait assez longtemps vécu auprès de sa cousine pour bien connaître certains travers de Jenny, cette timidité sans cesse en lutte contre l'orgueil, et qui dégénérait parfois en une susceptibilité extravagante »<sup>226</sup> « La timidité et l'orgueil : deux facteurs psychologiques qui appartiennent aussi à tous les Thibault et qui établissent entre Jenny et Jacques une ressemblance supplémentaire. »<sup>227</sup>

Aussi parmi les caractères qui distinguent Jenny il y a le fait qu'elle n'aime pas l'amour charnel. Lorsque Nicole veut entourer la taille de Jenny, celle-ci fait un bond de côté et pousse un cri, et l'auteur précise: « Elle ne pouvait supporter qu'on la touchât; elle n'avait jamais

---

224- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, Op.cit., T.I, P.368.

225- Ibid., P. 369.

226- Ibid., P. 372.

227- GARGUILO (René), Op.cit., P. 345.



voulu apprendre à danser, tout le contact d'un bras étranger lui semblait physiquement intolérable... »<sup>228</sup> Par conséquence, elle sera insensible à tous les gestes de la tendresse.

Nous pouvons dire que l'éducation protestante pesait beaucoup sur les deux de Fontanin : Daniel et Jenny. Pour Jenny, elle n'arrive pas à comprendre ce qu'on appelle « le sens de la faute », et elle pense aussi que tous les désirs charnels appartiennent à « l'impur ». La religion prend une place limitée dans l'âme de Jenny. L'écrivain Rejean Robidoux l'a fort bien observé : « Jenny plus violente que son frère, gardera longtemps une rigidité farouche. Mais cette morale tranchante est en Jenny une idée nue, entièrement dépouillée de toute forme de mysticisme, et n'est qu'une manière de se torturer elle-même. »<sup>229</sup>

Assurément, Jenny a étouffé en elle les élans d'une sensualité naturelle. Parfois, à la surprise de Jacques, son regard « s'émancipe » et un certain « feu » colore son visage : « Jacques découvrait peu à peu une Jenny inconnue. Ces alternatives de réserve, puis de fougue subite, faisaient songer à une source aveuglée mais copieuse qui par instants seulement, trouverait issue. Peut-être touchait-il là le secret de cette mélancolie originelle qui donnait à ce visage un tel reflet de vie intérieure, tant de prix à la fugacité de ses sourires ? »<sup>230</sup>

Alors on remarque que la vie intérieure pour les gens qui sont timides, c'est le seul refuge : « Je rêve presque tout le temps », dit-elle, ce à quoi je rêve n'appartient qu'à moi; ça me plaît de n'avoir pas à le partager avec les autres. »<sup>231</sup> Dans cet état Jacques et Jenny se ressemblent. Quand Jacques dit : incompris de tous ! Jenny pense : exactement comme moi !.

---

228- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P.372.

229- ROBIDOUX (Rejean), Op.cit., P. 182.

230- Ibid., PP. 410-411.

231- Ibid., P. 412.

On dit toujours que l'homme revient à soi-même lorsqu' il est seul. On connaît la vraie Jenny quand lorsqu'elle revient à soi-même, lorsqu'elle est seule. Jacques, lors d'une soirée avec Jenny, a dit : « il aperçut un visage, un masque grimaçant (...), une Jenny que la vibration intérieure défigurait. Et l'expression de ce visage était si dépouillée, si nue, qu'il recula d'instinct, comme s'il eût surpris la jeune fille dévêtue. »<sup>232</sup> Jacques a fort bien compris le besoin de solitude (le Jenny : « Dès qu'elle est seule, tout redevient clair » écrit-il dans *la Sorellina*. Jacques, de son côté, voudrait « à force de tendresse », « délier ce nœud, débâillonner cette âme close »... Mais Jenny est peu accessible à la tendresse. Lorsque Daniel veut la consoler, sa « tendresse », sa « sollicitude d'aîné », la cinglent « comme une offense » ; et « cruelles » aussi lui sont les consolations de sa mère. Ce n'est qu'après la disparition de Jacques qu'elle se laissera dominer par l'amour qu'elle a pour lui.

Autre étape dans la vie de Jenny de Fontanin, l'étape de *la Consultation* jusqu'à *la Mort du père*. Dans cette période on remarque quelques changements sur Jenny : « la santé de Jenny n'est pas brillante » et elle se trouve dans une maison de repos en Provence. Tous ces troubles ont été consécutifs au départ de Jacques. Camus observe très justement que c'est « loin de Jacques », que Jenny « se découvre pour lui une sorte de passion sèche où la tendresse a peu de part », et qui « ne peut trouver un épanouissement durable que dans l'état de veuve »<sup>233</sup>

(Albert Camus, préface des *Thibault*, P. XXI)

Donc on attend le second âge des *Thibault* pour connaître l'avenir de Jenny et les plans de Roger Martin du Gard pour elle.

---

232- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P.419.

233- GARGUILO (René), Op.cit., P. 345.

## La raideur de l'éducation protestante

Fidélité à elle-même, la raideur de l'éducation protestante, inaptitude au bonheur, maternité et équilibre, ce sont les mots qui résument l'évolution de Jenny de Fontanin dans le second cycle des Thibault. Nous allons rencontrer une Jenny heureuse et si différente de celle du premier cycle des Thibault. Le secret c'est l'amour. L'amour que Jacques et Antoine ne connaissaient pas. Et pour l'unité de l'œuvre des Thibault, Jenny, dans *l'Été 1914* et dans *l'Épilogue*, était fidèle à elle-même. Dans *l'Été 1914* nous rencontrons Jenny conforme au souvenir de la Maisons-Laffitte : « Elle se tenait droite dans la lumière qui tombait du plafond. L'ombre des cils palpait sur ses joues. Elle était vêtue d'un tailleur tout uni qui la faisait grande, mince, strictement gainée. »<sup>234</sup>

Autre chose la personnalité de Jenny est influencée par la raideur de l'éducation protestante. Comme autrefois, Jenny craint le moindre frôlement : « reculée dans l'angle de la voiture, aussi loin que possible de tout contact (elle) se raidissait en vain contre son tremblement : elle vibrait des pieds à la tête, comme un cristal heurté. »<sup>235</sup>

En vérité, sous le masque rigide de Jenny, on trouve une nature passionnée. Cela est montré d'une manière claire quand elle retrouve Jacques et où elle apprend que son père va mourir. Cette jeune fille se tourmente d'un amour malheureux qu'elle a eu pour Jacques. Non seulement il a torturé son esprit, mais il a aussi délabré son organisme. Vraiment Jenny subit d'un vrai drame. Mais dans l'autre côté elle cache toujours sa tristesse. Elle a su cacher à tous son désespoir après la disparition de Jacques et pendant les quatre ans qui

---

234- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.295.

235- Ibid., P.405.

ont suivi... De même, au chevet de son père, elle ne laisse rien transparaître de sa douleur: « Jenny s'était assise, à l'écart, sur le canapé qui occupait le fond de la pièce. Les mains croisées sur sa jupe, le buste raide, la nuque appuyée, elle avait fermé les yeux... »<sup>236</sup>

Dans *l'Été 1914* et après la mort de son père Jérôme, Jenny n'était plus capable de pleurer. Elle gardait toujours ses yeux secs : « Elle demeurait assise, tassée, un poids sur la nuque. Pleurer l'eût soulagée. Mais ce remède des faibles lui avait toujours été refusé. Même lorsqu'elle était encore une enfant ses chagrins étaient sans larmes, rétractés, arides... »<sup>237</sup> Toujours les personnages de Roger Martin de Gard ressentent de la solitude et de l'isolement. Jenny « n'avait personne à qui se confier. Personne, jamais, ne l'avait écoutée, comprise. Personne jamais ne pourrait la comprendre... »<sup>238</sup>

Dans ce temps là, Jenny avait vingt trois ans, mais elle reste toujours la petite fille orgueilleuse et repliée sur elle-même. Jacques a pu reconnaître de cette Jenny : « Et vous êtes toujours la Jenny de cet été- là. Je le sens, je ne me trompe pas. La même! Seule, comme autrefois... Pas heureuse... comme autrefois!... Et moi aussi je suis le même, seul; aussi seul qu'autrefois... Ah ! ces deux solitudes, Jenny ! Ces deux solitudes qui, chacune de leur côté depuis quatre ans s'enfoncent désespérément dans le noir ! Et qui, tout à coup, se retrouvent! Et qui pourraient si bien, maintenant... »<sup>239</sup>

Du surcroît, dans *l'Été 1914* on trouve chez Jenny une inaptitude au bonheur. Dans rue de *l'Observatoire* et dans son enfance bourgeoise, Jacques lui a posé la question : « « Avez-vous jamais été heureuse ici ? Vraiment heureuse ? » Consciencieusement, avant de

---

236- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., P.255.

237- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., P.341.

238- Ibid., P.343.

339- Ibid., PP. 413-414.

répondre, elle fouilla le passé, revécut, en quelques secondes, les années écoulées, son enfance inquiète et scrupuleuse, son enfance avertie, concentrée, muette. » Et malgré la présence dans sa mémoire de quelques bons souvenirs, malgré la tendresse de sa mère, l'affection de son frère, elle ne put que répondre : heureuse, vraiment heureuse? Non jamais. Elle releva les yeux, et secoua négativement la tête. Elle le vit respirer profondément, relever sa mèche d'un geste résolu, et brusquement sourire. » Jacques, à cet instant, s'avance vers elle et lui baise les mains... Mais: « Il ne dit rien ; Il n'osait pas lui promettre le bonheur »<sup>240</sup>

En tout cas, on peut dire que l'amour de Jacques a humanisé la jeune fille de Fontanin. Lorsque Jacques est revenu de Berlin, il a aperçu plusieurs changements dans l'attitude de Jenny. Il était étonné que Jenny demande de l'accompagner dans son activité de militant. Elle était prête de participer aux démarches, à l'attendre longtemps dans la rue à la porte des journaux : « Ces trois jours de séparation l'avaient transformée... »<sup>241</sup> On remarque que le bonheur de Jenny se trouve près de Jacques. Elle a avoué à sa mère :

« Je suis tellement heureuse, maman! » Mais Mme de Fontanin ne s'y trompera pas : « Dans cette affirmation où sonnait une pointe de défi, son cœur maternel avait cru discerner l'indice d'une détresse »<sup>242</sup> Mais « Au fond d'elle-même, elle sait bien que l'amour avec Jacques ne peut être un amour heureux... Mais, comme Aragon disant: « Il n'y a pas d'amour heureux... Mais c'est notre amour à tous deux », elle lance: « Et si ça m'est égal, à moi, d'être malheureuse avec lui ? »<sup>243</sup>

---

240- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. IV, Op.cit., P.52.

241- Ibid., PP.167-168.

242- Ibid., PP.406-407.

243- Ibid., P. 410.

Par la mort de Jacques, Jenny a perdu sa simplicité et sa faiblesse. Gise s'avoue à Antoine avec une sorte de halètement, pour exprimer ce changement dans le caractère de Jenny : « Elle est orgueilleuse, Jenny, et difficile! »<sup>244</sup>

Dans *l'Épilogue*, nous pouvons remarquer quelques changements concernant le corps de Jenny : « un peu épaissie, le visage plus plein qu'autrefois, les traits calmes et même austères... »<sup>245</sup> Dans le dernier volume de Thibault, Jenny est devenue une jeune mère au buste épanoui.

Malgré ce changement d'état pour Jenny, on trouve que Antoine l'a vue plus jolie qu'autrefois : « La maternité, l'allaitement, avaient développé les hanches, les seins, épaissi la base du cou. Mais cet alourdissement n'était pas désagréable : il corrigeait ce qui subsistait encore de raideur protestante dans son maintien, son port de tête, et jusque dans la finesse un peu sèche des traits. Le regard était bien resté le même: il avait toujours cette expression de solitude, de courage silencieux, de détresse... »<sup>246</sup>

Ses idées politiques c'est la dernière chose qui a contribué à humaniser Jenny, à côté de l'amour de Jacques. Nous ne devons pas oublier que Jacques avait des activités militantes. Cela a aidé Jenny à former ses pensées en ce qui concerne la vie politique de l'époque : « Des conversations qu'elle eut avec Jacques et ses amis pendant les journées historiques de juillet et août 1914, elle a retenu quelques idées élémentaires auxquelles elle entend rester fidèle pour élever Jean-Paul selon la « doctrine » (comme elle dit), de son père. Elle a désormais un « sens social », elle éprouve le besoin d'être utile : à la société et elle

---

244- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.150.

245- Ibid., P.153.

246- Ibid., P. 213.

condamne les manifestations de chauvinisme\*... Antoine a raison de juger superficielle cette conversion de Jenny à un idéal vaguement socialiste. Jacques lui a laissé le manuscrit du Manifeste et le portrait peint par Paterson. Les derniers témoins qui virent Jacques vivant, ceux qui purent décrire à Jenny son départ pour Bâle, sont des militants socialistes. La politique a cerné de toutes parts le bref amour de Jacques et de Jenny. Pendant les sept jours que dura ce qu'on a du mal à appeler leur « lune de miel », les discussions dans les cafés, les manifestations, les meetings remplacèrent pour eux les promenades sentimentales et les rêveries d'amoureux. Il est donc naturel que les meilleurs souvenirs que Jenny a conservés de cet amour soient liés à la politique et plus spécialement à l'idéologie internationaliste et pacifiste. Et, malgré tout ce que cette article peut avoir de superficiel, il est certain que les idées de Jacques ont aidé Jenny à sortir un peu d'elle-même. Son fils va contribuer aussi à adoucir sa rigueur. Elle cultivera en lui l'esprit de révolte qui animait Jacques. Pour lui, en refusant le mariage blanc proposé par Antoine, elle renoncera aux « convenances sociales » auxquelles, elle tenait tant autrefois...<sup>247</sup>

On peut dire que Roger Marin du Gard a réussi à compliquer la personnalité de Jenny dans *l'Épilogue*. Enfin Jenny a retrouvé l'équilibre. Mme de Fontanin s'en rend compte et elle le dit à Antoine : « Je vais vous confesser quelque chose, mon ami : eh bien, je crois Jenny heureuse !... oui... heureuse, comme elle ne l'a jamais été; - heureuse, autant qu'il lui est permis de l'être... car Jenny n'est pas née

---

247- GARGUILO (René), Op.cit., P.647.

- Le chauvinisme est une manifestation excessive et souvent naïve du patriotisme ou du nationalisme qui dénigre systématiquement tout ce qui est étranger. Le chauvinisme s'exprime par une admiration inconditionnelle et exclusive pour ce qui est national. Le mot "chauvin" a pour origine le nom de famille de **Nicolas Chauvin**, soldat de la Révolution française puis de la Grande Armée de Napoléon Ier. Son enthousiasme et son patriotisme naïf furent ridiculisés dans des pièces de théâtre, comme la comédie "La cocarde tricolore" des frères Cogniard

pour le bonheur. Enfant déjà, elle était profondément malheureuse et personne n'y pouvait rien : la souffrance était installée en elle. Pis encore : la haine de soi : elle ne parvenait pas à s'aimer, à aimer en elle la créature de Dieu. Son âme, hélas n'a jamais été religieuse: son âme a toujours été un temple désaffecté... Eh bien, voyez les miracles que l'Esprit opère, chaque jour, en nous, autour de nous ! (...) Aujourd'hui la grâce est venue. Aujourd'hui - et mon intuition ne me trompe pas aujourd'hui la chère enfant a trouvé dans ce rôle de veuve et de mère, tout ce qu'elle peut atteindre de bonheur humain, tout ce que sa nature peut réaliser d'équilibre, de contentement... »<sup>248</sup>

### III) Madame de Fontanin : la patience et la foi

Dans le *Cahier gris*, elle avait trente-neuf ans, et dans *la Consultation*, elle en avait quarante-huit. Dans les neuf ans, on ne remarque pas une évolution dans sa vie. L'évolution pour elle est simplement physique : on voit blanchir ses cheveux. De même, dans cette période, on a pu apprendre ses vertus et ses faiblesses. Parmi ses multiples vertus, il faut compter une douceur et une patience infinies à l'égard de ceux qui l'entourent et qui la font souffrir par leur inconduite : Jérôme, Noémie, Daniel... Très tôt, Thérèse de Fontanin s'est libérée de la jalousie : « le plus souvent elle n'éprouvait pour les maîtresses de Jérôme qu'une compassion un peu hautaine, quelquefois nuancée de sympathie, comme envers des sœurs imprudentes »<sup>249</sup>

La patience et la religion, ce sont les mots secrets dans la vie de madame de Fontanin. Elle excelle à rechercher - et à découvrir- ce qu'il y a de meilleur au fond des êtres. Devant Jérôme qui s'empêtre dans ses mensonges et ses piteuses justifications elle pense : « Toi aussi, ne

---

248- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.233.

249- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P.384.



serais-tu pas meilleur que ta vie? »<sup>250</sup> Elle cherche toujours, près des pécheurs, l'intervention des forces spirituelles pour l'aider. « Cette fille de pasteur avait une âme d'apôtre. La méditation biblique et la prière ne sont pas les seuls moyens qu'elle utilise pour sauver et protéger ceux qu'elle aime ; son apostolat a besoin d'être agissant. »<sup>251</sup> De plus elle avait des qualités de cœur et d'intelligence, Thérèse de Fontanin était une femme d'action. Elle a recouru à cette action quand la réalité de ses malheurs vient démentir son optimisme mystique. Au moment de la fugue de Daniel et de la méningite de Jenny, elle multiplie les démarches: visite chez M. Thibault, enquête chez Mariette, puis chez Noémie, pour retrouver l'adresse de Jérôme, lettre à Gregory.

Une autre expérience est acquise par madame de Fontanin quand elle est partie à Amsterdam dans *la Belle saison*. Cette visite lui fournit une occasion d'agir, et lui épargne une part des souffrances morales et de la honte que la nouvelle aventure de Jérôme devait lui faire endurer. Pour elle, l'action n'est pas incompatible avec la prière : c'est dans la prière qu'elle trouve l'inspiration de tous ses actes : « Jamais le souffle divin ne l'avait abandonnée dans l'incertitude »<sup>252</sup> Réjean Robidoux qui a analysé le « protestantisme » de la « huguenote » observe « qu'en Mme de Fontanin les forces naturelles et surnaturelles jouent confusément sur le même plan; ce qui permettra au romancier quelques trouvailles ingénieuses et vraies, donnant ainsi au personnage le relief et la complexité psychologiques d'un être réel. On ne voit plus bien, parfois - ou peut-être voit-on un peu trop, et l'intéressée, pas assez - où finit la religion, où commence la complaisance personnelle »<sup>253</sup>

---

250- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*, Op.cit., T.I, P.91.

251- GARGUILO (René), Op.cit., P. 349.

252- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, Op.cit., T.I, P.386.

253- ROBIDOUX (Rejean), Op.cit., P. 180.

Autre chose nous montre l'attachement de Thérèse de Fontanin avec la foi. Quand elle a reçu la dépêche de Jérôme : « Noémie perdue - Ne puis rester seul. Vous supplie venir » elle veut courir vers cet homme qu'elle aime, pour le ramener à Maisons-Laffitte, pour reprendre avec lui la vie commune... Mais aussitôt, elle prend conscience de sa faiblesse : sa raison, sa dignité, devraient l'empêcher de répondre à l'appel de Jérôme. Alors que faire ? Mme de Fontanin prie... et, « sitôt que, pour repousser toute intention de départ, elle eut pris ce point d'appui sur sa foi, elle se sentit redevenue forte. Jamais le souffle divin ne l'avait longtemps abandonnée dans l'incertitude.»<sup>254</sup>

De même, Mme de Fontanin s'est dupée par sa naïveté : pour éviter que ses enfants s'influencent par le comportement reprochable de leur père, Mme de Fontanin est réduite à demander le divorce, et les exhortations solennelles de Grégory en faveur du pardon chrétien viennent se briser contre le refus très net de rien changer à la décision prise : « Je vous répète que vous ne le connaissez pas, James.... cria-t-elle : « tout sens moral est chez lui à ce point aboli, qu'il se fait accompagner par une maîtresse de rencontre le jour où il va souhaiter la fête de sa fille ! Et vous dites que je l'aime encore, non, ce n'est pas vrai ! » Grégory la considéra sévèrement : « Vous n'êtes pas dans la vérité », dit-il. « Même en pensée, devons-nous rendre mal pour mal ? L'Esprit est tout. Le Matériel est esclave du Spirituel. Christ a dit... »<sup>255</sup>

En tout cas, la religion de Mme de Fontanin est assez éloignée du Christianisme. Il s'agit d'un protestantisme « trop singulier

---

254- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P.386.

255- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier*., Op.cit., T.I, P.226.

dans ses manifestations, pour qu'un luthérien ou un calviniste s'y reconnaisse et le juge orthodoxe » disait Réjean Robidoux. L'adhésion de Mme de Fontanin à la « Christian Science Society » n'explique pas toutes ses croyances. Elle admet volontiers les phénomènes occultes, elle croit à la télépathie et à la métempsychose... On la surprend, parfois, en proie à de véritables superstitions : ainsi lorsqu' Antoine lui avoue que la petite Héquet est perdue: « Non, non! Sait-on jamais! », s'écrie-t-elle, « comme si l'attitude d'Antoine l'obligeait à conjurer bien vite un mauvais sort »<sup>256</sup>

On peut dire que son comportement religieux est celui d'une femme sensible et qui se sent seule et faible devant la vie. Pour ce motif, elle a voulu mettre sa confiance en un homme sérieux, volontaire et loyal. Pour ce motif, elle est séduite par le masque viril qu'Antoine se compose. Mais elle ne peut pas s'éloigner de Jérôme qui, après chacune de ses fautes, revient vers elle avec son parfum de verveine, son sourire « en suspens » et tous les charmes d'un repentir presque sincère. C'est son destin qu'il faut accepter comme il est.

### **Thérèse de Fontanin : La patricienne**

Nous voyons Mme de Fontanin dans *l'Été 1914* au moment de la mort de son mari « le prince hindou ». La dignité dans la douleur, le conflit entre la spiritualité et la sensualité, ce sont les mots clés de cette personnalité dans le second cycle de Thibault. Cette femme supporte toujours les douleurs avec dignité : « cette dignité dans la douleur, et aussi de cette séduction naturelle qui ne cessait de se mêler à ses mâles vertus ». Devant elle, Antoine est obligé de constater: « Père n'était qu'un bourgeois, elle, c'est une patricienne »<sup>257</sup>

---

256- MARTIN DU GARD (Roger), *la Consultation.*, Op.cit., T.II, P.32.

257- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., P.236.

## **Bourgeoisie et noblesse**

Dans cette étape, Roger Marin du Gard nous aide à découvrir le mystère de cette femme de noblesse. Derrière cette noblesse Thérèse de Fontanin, cachait le fleuve de feu de la sensualité : « Il s'en faut de peu qu'elle ne rejoigne Jérôme dans son lit d'agonisant: « Tout ce que sa vie de femme avait connu de l'amour était là, sur ce lit (...) Honteusement, sa pensée, vaincue, ressuscite malgré elle le dernier souvenir d'amour... A Maisons... Dans cette villa de Maisons-Laffitte où elle avait ramené Jérôme, d'Amsterdam, après la mort de Noémie... Une nuit, humblement, il s'était glissé dans sa chambre. Il demandait pardon. Il avait besoin de pitié, de caresse. Il se pelotonnait contre elle, dans le noir. Et elle l'avait pris dans ses bras, serré contre elle, comme un enfant. Une nuit d'été, semblable à celle-ci... (...) Mme de Fontanin releva brusquement la tête. Un peu d'égarement se lisait dans son regard... Une farouche et folle envie: chasser cette garde, s'étendre là, auprès de lui, le tenir une dernière fois serré contre elle, blotti dans sa chaleur; et puisqu'il devait s'endormir à jamais, l'endormir elle-même, pour la dernière fois... »<sup>258</sup>

Autre chose qui distingue la vie de Thérèse de Fontanin, c'est le conflit entre le spirituel et le sensuel. Mme de Fontanin passait vite des prières aux actes. L'hôpital militaire qu'elle dirige lui a permis de déployer ses qualités de commandement et d'organisation. Mais de l'autre côté on voit les traces de temps sur cette femme Ses cheveux sont devenus tout à fait blancs, son visage est pâle et amaigri... Antoine pense: « Teint de cardiaque... Ne fera pas de vieux os »<sup>259</sup> Mme de Fontanin « a perdu en douceur et a gagné en autorité. Ce qu'Antoine appelle « le plaisir de la domination dans une atmosphère

---

258- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., PP.245-246.

259- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., P.223.

de gratitude » a un peu corrompu sa bonté naturelle. »<sup>260</sup> La religion de Mme de Fontanin devient moins oblatrice et moins désintéressée.

Donc Thérèse de Fontanin s'est évoluée dans *l'Été 1914* et dans *l'Épilogue*. Il a plusieurs événements contribuent à ce changement. Avant tout il faut mentionner ce qui a fait d'elle une autre femme. Au cours de cette grande tragédie nationale et européenne, elle s'est heurtée à la naissance illégitime de Jean-Paul. C'est un grand choc pour cette « huguenote » aux stricts principes moraux. Elle était préoccupée de sauver son nom et de régler les problèmes financiers de Jérôme. Tout cela explique l'évolution de Mme de Fontanin et ses cheveux blancs.

Autre chose distingue Thérèse de Fontanin, c'est le mysticisme. Ce thème indique l'unité de ce personnage. Comme au temps de la miraculeuse guérison de Jenny, Mme de Fontanin reste en relation avec l'Invisible et plus que jamais elle croit aux phénomènes de télépathie.

#### **IV) Jérôme : l'homme sans morale**

La jeunesse, sensualité, ce sont les mots clés de Jérôme. Jérôme n'est pas de ceux qui acceptent la vieillesse Dans *la Belle saison* l'auteur nous a montré Jérôme parmi les jeunes gens et les jeunes filles de Maisons-Laffitte ; « quelle attraction tout être jeune exerçait sur lui ! Mais quelle attraction empoisonnée de regrets ! C'était sa souffrance de chaque jour depuis qu'il était à Maisons: la vue de Jenny éveillait en lui, à tout instant, la nostalgie de sa propre jeunesse. Ce matin encore, au tennis, comme il avait souffert ! (...) Ah ! Pendant les dix minutes qu'il avait passées là, comme il avait cruellement mesuré la disqualification de l'âge ! Comme il avait eu honte et horreur

---

260- GARGUILO (René)., Op.cit., P.651.

de cette lutte quotidienne qu'il lui fallait maintenant mener contre lui-même, contre les flétrissures, la malpropreté, l'odeur de la vieillesse, contre tous les signes avant-coureurs de cette décomposition finale, déjà commencée en lui! »<sup>261</sup>

Pour une nature qui aime le désir, comme Jérôme, qui ne goûte la vie qu'à travers les plaisirs de l'amour, la vieillesse ne s'entoure d'aucune consolation. Quand il a vu le temps s'écouler, il a préféré de quitter la vie. La religion, pour lui, ne constitue pas une défense contre la tentation du suicide. Souvent on trouve que Jérôme de Fontanin apparaît comme un Tartuffe du protestantisme. Mais Jérôme ne connaît pas qu'il est tartuffe comme Oscar Thibault.

Du surcroît, Jérôme ne sait plus les frontières du Bien et du Mal, mais il continue à croire à ces valeurs fondamentales du Christianisme. Jérôme nous pousse à convaincre qu'il vaut « mieux qu'on ne croit », et, de se faire pardonner. Nous en prendrons pour preuve le besoin qu'il éprouve de réparer ses fautes. Avec Rinette, comme avec Nicole, son comportement est le même : pour la paix de son âme, il veut les entendre dire : « Je vous pardonne ». La sensualité se mêle à tous les actes et à toutes tes pensées de Jérôme : c'est d'abord un désir physique (le souvenir d'un « petit corps pudique » et d'une « bouche de fillette ») qui le pousse à retrouver Rinette, et l'on sait par quelle formalité il achève le « sauvetage moral » de la jeune fille perdue... De même, lorsqu'il envisage d'adopter Nicole (il se sent coupable envers elle et se rend bien compte qu'il l'a amenée à désertier le foyer maternel), on a l'impression qu'il ne tarderait pas à en faire sa maîtresse : « Alors une idée merveilleuse lui traversa l'esprit : « Si je l'adoptais ? ». Tout s'éclaira. Il aperçut aussitôt Nicole, installée près de lui dans un petit appartement qu'elle parerait

---

261- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P.441.

pour lui, l'entourant de prévenances, l'aidant à recevoir. L'été, ils pourraient même voyager ensemble. »<sup>262</sup>

On peut dire qu'il n'y a rien de pur chez Jérôme et malgré cette impureté il aime sa femme et des enfants en particulier Jenny. Le suicide de Jérôme est annoncé dans *la Belle saison*. Lorsqu'il est venu en demandant l'hypothèque de leur propriété de Maisons-Laffitte : « il l'avait imploré, prétextant qu'il était sans le sou, acculé au suicide. »<sup>263</sup> On remarque que Jérôme de quarante sept à cinquante-six ans, évolue peu.

Quand aux victimes de Jérôme, nous en avons trois : Mariette, Noémie et Rinette. Mariette n'a qu'une courte relation avec Jérôme et une brève apparition au début du *Cahier gris* pour donner à Mme de Fontanin le nom de la nouvelle maîtresse de son mari. Noémie n'intervient que dans une scène du *Cahier gris* et elle meurt dans *la Belle saison*. Cette femme était d'une beauté épanouie et vulgaire. Le personnage de Noémie nous aide aussi à comprendre celui de Nicole. Bien qu'elle soit en révolte contre l'existence dissolue de « l'oncle Jérôme » et de sa mère, Nicole a hérité la sensualité de Noémie.

Rinette représente un personnage secondaire mais en même temps elle était parmi les victimes de Jérôme. Rinette était une petite bretonne venue « se placer » à Paris et qui, trompée par un séducteur, est tombée dans la prostitution. Malgré ça elle avait le goût de la maternité. Après la mort de l'enfant qu'elle a eu de Jérôme, la jeune femme est obsédée par un désir de maternité. De Daniel, ou de nouveau de Jérôme, elle voudrait un autre enfant, ressemblant au premier et pouvant le remplacer. »<sup>264</sup>

---

262- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T.I, P.400.

263- MARTIN DU GARD (Roger), *le Pénitencier*., Op.cit., T.I, P.226.

264- GARGUILO (René), Op.cit., P. 354.

## Fin tragique

Fidèle toujours à sa jeunesse, c'est le mot qui résume la vie de Jérôme dans les deux cycles des Thibault. Jérôme n'arrive pas à accepter la vieillesse c'est pour quoi sa mort ne surprend personne. Il est mort au début de *l'Été 1914*.

Au début Jérôme dans les premiers volumes des Thibault était capable (par intermittence, il est vrai) d'amour et d'affection. Jenny était sa préférée et il n'est pas étonnant qu'il ait pensé à elle avant de se suicider : « Que ma Jenny me pardonne. Je n'ai jamais su lui montrer ma tendresse »<sup>265</sup> Malgré son suicide, il était fidèle à son éducation chrétienne et il continue à se référer aux notions de Bien et de Mal : « Je n'ai su que vous rendre le mal pour le bien », écrit-il à Thérèse. Et, dans ses bagages, Mme de Fontanin trouvera: « parmi les brochures allemandes, illustrées de gravures licencieuses... une bible de poche sur papier pelure et fort usagée... Elle ne voulait se souvenir que de cette petite bible... Combien de fois, au cours d'une de ces « explications » déchirantes, où Jérôme excellait à excuser son inconduite, s'était-il écrié. « Vous me juger trop sévèrement, Amie... Je ne suis pas si mauvais que vous pensez... »<sup>266</sup>

Alors, Jérôme n'était pas la personne qui voulait évoluer. Du *Cahier gris* jusqu'à sa mort, il se contentait de pousser jusqu'à leur point extrême ses faiblesses et ses défauts. Dans les derniers moments de sa vie Jérôme était un beau jeune homme : « Il était beau comme au temps de leur jeunesse....le prince hindou (...) sous ce turban de ouate et de linge, qui cachait les mèches argentées et accusait la finesse orientale du profil, ces traits figés, à la fois virils et gracieux,

---

265- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., P.219.

266- Ibid., P. 333.

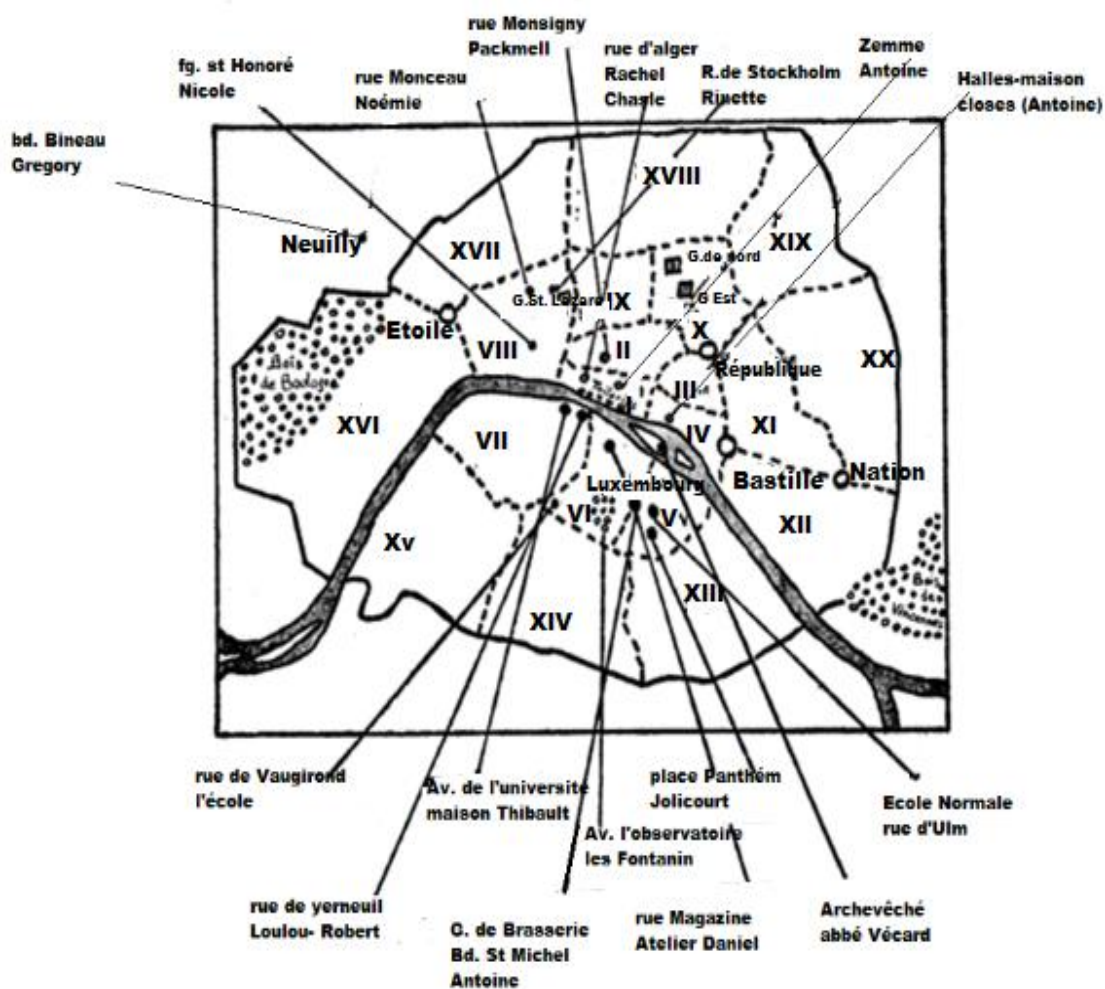


évoquaient le masque mortuaire de quelque jeune Pharaon »<sup>267</sup> La mort lui ouvre les portes de l'éternité de jeunesse.

## II) L'espace des bourgeois français de 1900

### Paris du premier cycle des Thibault

Nous pouvons dire que le Paris des Thibault est celui de Roger Martin du Gard : celui de la rive gauche, du quartier Latin, du Luxembourg, et de Saint- Germain des Prés.



267- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., PP.244-245.

Dans le premier cycle des Thibault, nous remarquons que les personnages principaux sont installés dans ses trois arrondissements préférés : le 5e, le 6e, le 7e. Les Thibault habitent au 4 bis, rue de l'Université, non loin de là, au 37 bis de la rue de Verneuil, vivent les deux protégés d'Antoine : Loulou et Robert. Quant aux Fontanin, ils résident dans le 6e: avenue de l'Observatoire. Daniel a son atelier de peinture entre l'Institut et l'Odéon, rue Mazarine. Dans la rive gauche aussi, on peut trouver l'École où Jacques est demi-pensionnaire à l'époque du *Cahier gris* (rue de Vaugirard) et l'École Normale Supérieure rue d'Ulm. De plus nous remarquons aussi que la Grande Brasserie où Antoine prend connaissance de « *la Sorellina* » est située à l'angle de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel. Donc le chemin n'est pas long qui mène si souvent Oscar Thibault vers l'abbé Vécard, son directeur spirituel, qui loge chez sa sœur, à quelques pas de l'Archevêché.

Du surcroît, nous pouvons dire que la rive gauche, Pour les Thibault comme pour les Fontanin, « semble être le théâtre de la vie quotidienne, de l'étude, de la réflexion. La rive droite, au contraire, apparaît comme le cadre des plaisirs nocturnes, des mondanités, des aventures amoureuses. »<sup>268</sup> Par exemple, Noémie qui aimait le luxe, habitait rue Monceau. De même Antoine, dans *la Belle saison*, avait ses « habitudes » amoureuses dans une « maison » du quartier des Halles. Il aimait aussi à s'arrêter quelques instants chez « Zemm », petit bar en sous-sol, devant le Théâtre Français. Là, certain soir, Antoine reçoit de la part d'une jolie fille une invitation galante.

Dans la rive droite aussi, rue d'Alger, les amours d'Antoine et de Rachel se sont déroulés : ils se sont rencontrés chez

---

268- GARGUILO (René)., Op.cit., P. 359.

Chasle, ils ont fait la connaissance dans un restaurant de la rue de Rivoli et leur intimité s'est abritée dans le petit appartement de Rachel, rue d'Alger. Antoine a amené Rachel aussi chez Packmell . Le bar-dancing tenu par Mme Packmell est placé, par l'auteur rue Monsigny, entre l'Opéra et la Bourse : c'est là que Daniel a enlevé Rinette à Ludwigson. Rinette après avoir été domestique chez Noémie, a occupé, avec Jérôme, une chambre dans un hôtel meublé de la rue Richepanse (près de la Madeleine), puis « maman juju » l'a placée comme « pensionnaire » dans les environs de la gare Saint-Lazarc : rue de Stockholm.

Autre chose, dans les derniers pages de *la Mort du père*, et dans la rive droite, Jacques a rencontré une prostituée qui a voulu le conduire chez elle à Montmartre, rue Lamartine. « La salle était presque vide. En face, sur l'autre rangée des banquettes, une femme seule, attablée devant un verre vide, l'observait. Elle était brune, large d'épaules, jeune encore...Elle était bien modestement vêtue pour être de ces professionnelles qui rôdent autour des gares. Une débutante ? ..Leurs yeux se croisèrent. Il détourna les siens : au moindre signe elle serait venue s'asseoir à sa table. Elle avait une expression naïve et tristement expérimentée à la fois, qui n'était pas sans attrait ni saveur. Il balança quelques secondes, tenté : ce serait rafraîchissant, ce soir, un être simple, proche de la nature, et qui ne sût rien de lui...Elle l'examinait franchement ; elle semblait deviner son hésitation. Lui, il évitait avec soin son regard. Il se ressaisit enfin, paya le garçon et sortit vite, sans tourner les yeux vers elle. Dehors le froid le saisit....Trop las....la femme le suivit, elle toucha son coude et dit gauchement : venez chez moi, si vous voulez. Rue Lamartine. »<sup>269</sup>

---

269- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*., Op.cit., T. II, P. 409.

Alors, *les Thibault* nous donne une frontière entre la vie privée et la vie publique des héros. On remarque aussi que l'amour a pris possession de la rive droite.

D'après cette description minutieuse que Roger Martin du Gard nous a donnée, nous pouvons dire que l'auteur nous présente des quartiers qu'il connaît bien. Par exemple, « Le 8<sup>e</sup> arrondissement, (celui de Noémie, de Nicole, de Rinette) est traversé par la rue du Général Foy qu'il emprunta bien souvent dans son enfance, lors qu'il était demi-pensionnaire à l'École Fénelon. Le 2<sup>e</sup> arrondissement (celui de Packmell) lui était tout autant familier puisque ses parents habitèrent rue Sainte-Anne. Ce n'est pas non plus par hasard qu'il a domicilié à Neuilly le pasteur Gregory (le seul personnage qu'il rejette hors du centre de Paris). Roger Martin du Gard est né à Neuilly, au 69 boulevard Bineau. C'est dans le même boulevard (au 2 bis), qu'habite Gregory et que se trouve le temple de la Christian Scientist Society. »<sup>270</sup>

Donc il est clair que la Maisons-Laffitte des Thibault et des Fontanin est aussi celui de l'enfance de Roger Martin du Gard. Mais quand il a commencé à décrire la maison des Thibault, il a recouru au symbolisme. La villa des Thibault est au milieu du parc, « au nord-est du château, sur une petite place en gazon, ceinte de lices blanches, éternellement à l'ombre des grands arbres et dont le centre était occupé par un bassin rond, entre des compartiments de buis »<sup>271</sup> Tout dans cette maison doit être à l'image du propriétaire et de donner une impression de richesse et d'orgueil.

D'un autre côté, Jacques connaissait cette maison sous le nom de « palais Seregno ». Jacques la trouvait froide et antipathique. « L'immense salle à manger. Trois fenêtres cintrées, sur un ciel rose où fume

---

271- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T. I, P. 350.

270-GARGUILO (René), Op.cit., P. 360.

le Vésuve. Murs de stuc, pilastres verts qui portent la coupole en trompe l'œil (...). Austérité de la grande nappe blanche. Les trois couverts, trop espacés... »<sup>272</sup> Il n'y a guère de place dans cette ambiance, pour le rêve ou pour l'amour.

Quant à la maison des Fontanin, elle n'a rien de ce style conventionnel et austère. Elle était proche de la vraie nature. « C'est une « vieille habitation » sans prétention et qu'on appelle: « le chalet ». Une route peut fréquentée, envahie de hautes herbes et bordée de d'acacias, y mène, propice aux rêveries et aux promenades sentimentales. Il y a un pigeonnier où Jenny élève des pigeons, une roseraie et un jardin qui peut paraître, le soir, « féérique et théâtrale »<sup>273</sup>

Ainsi la villa de M. Thibault et le chalet des Fontanin se sont séparés par une allée des tilleuls que Jacques utilisait pour son évasion. C'est aussi sur cette avenue, sous les tilleuls séculaires, qu'eut lieu l'étreinte équivoque et presque incestueuse de Jacques et de Gise, et c'est à Maisons-Laffitte que Jacques a pris la décision de disparaître. Donc, Maisons-Laffitte jouait un rôle très important dans le destin de nos héros. Elle avait aussi un rôle de carrefour : « c'est là que se cristallise le double amour de Jacques, et qu'entre lui et Gise, aussi bien entre lui et Jenny, se figent les incompréhensions. De plus, « c'est dans cette maison que Jérôme prend conscience de son vieillissement. »<sup>274</sup>

### **Opposition entre Paris bourgeois (rive droite) et Paris intellectuel (rive gauche)**

Comme le premier cycle des Thibault, le deuxième nous amène à travers Paris, la province et l'Europe. Paris dans le second cycle

---

272- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina* Op.cit., T. II, PP. 167-168.

273- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, Op.cit., T. I, P. 373.

274- GARGUILO (René), Op.cit., P. 360.

des Thibault tient un rôle très important : dans cinquante six chapitres de l'Été 1914 (sur quatre-vingt-cinq) les événements se déroulent à Paris.

La maison des Thibault (rue de l'Université) et celle des Fontanin (rue de l'Observatoire) plus l'atelier de Daniel, tous ça se trouve dans la rive gauche. De même, Jacques occupait une chambre l'hôtel Liebaert (rue des Bernardins) et le pasteur Gregory évangélise le quartier Jeanne d'Arc, près de la gare d'Austerlitz.

On a déjà vu, dans le premier cycle, que la rive droite était dominée par l'amour, mais dans le second cycle, la politique s'y établit. A Paris aussi, Jérôme s'est suicidé dans une chambre de l'hôtel Westminster, 27 bis, avenue de Friedland. Il est mort à la clinique Bertrand boulevard Bineau, à Neuilly. Aussi, Anne de Battaincourt dont l'hôtel particulier se trouve près du Bois, rue Spontini, avait une « garçonnière » au coin de l'avenue Wagram et d'une impasse (XVIIQ). C'est là qu'elle attend Antoine avec l'impatience d'une amoureuse délaissée.

De surcroît, les amours de Jacques et de Jenny ont commencé sur la rive droite. Leurs discussions se sont déroulées dans le square Saint-Vincent-de-Paul, près de la gare du Nord, dans le X<sup>e</sup>. Au moment où Jacques a décidé d'aller pour la Suisse, il a rencontré Jenny dans un hôtel près de la gare de Lyon (XII<sup>e</sup>). De même, Rumelles a invité Antoine à dîner chez Maxim's. On remarque que la rive droite reste dans le deuxième cycle un lieu des plaisirs nocturnes. D'après le restaurant « Maxim's », Roger Marin du Gard nous a décrit la vie mondaines des privilégiés de la capitale pendant la guerre : « mais les femmes sont moins nombreuses et moins élégantes qu'autrefois, « beaucoup d'entre elles gardaient leur allure d'infirmière... » La plupart des hommes sont en uniforme... Après le dîner, une fois franchie la porte

de chez Maxim's, la guerre reprend tous ses droits : « La rue Royale était obscure. L'auto, feux éteints, attendait au bord du trottoir »<sup>275</sup>

M. Chasle n'a pas de changement dans son quartier dans le 1<sup>e</sup> arrondissement, rue des Pyramides. Mlle de Waize est morte à l'asile de l'Age mûr au Point du Jour et dans cet endroit M. Chasle avait placé sa mère. Paris de *Thibault* est divisé en deux rives : la rive gauche et la rive droite. La rive gauche était l'endroit favorable pour Roger Martin du Gard comme dans le premier cycle des Thibault.

Quant à la rive droite de Paris, elle occupe une place importante : « Les rues du IX<sup>e</sup> arrondissement avec leurs journaux et leurs cafés politiques apportent au décor parisien un autre élément qui s'harmonise avec la nouvelle personnalité de Jacques et qui constitue la toile de fond du drame historique de *l'Été 1914*.<sup>276</sup>

Dans *l'Été 1914* on remarque que les personnages ne quittent pas Paris sauf Jacques. Dans ce volume on ne cite plus Maisons-Laffitte. Cette maison était l'image de la richesse orgueilleuse et égoïste. Au contraire la maison des Fontanin, elle était romantique et s'auréolait de rêveries amoureuses.

Avec l'existence de la guerre, tout est changé. Cette guerre « a bouleversé la belle ordonnance des allées d'Oscar Thibault. Les ambulances ont creusé des ornières et il ne reste plus de gravier fin... Le temps a dédoré quelque peu le prétentieux monogramme de la grille. Les anciennes chambres sont maintenant de petits dortoirs, et le cabinet de M. Thibault s'est métamorphosé en « secrétariat »<sup>277</sup>

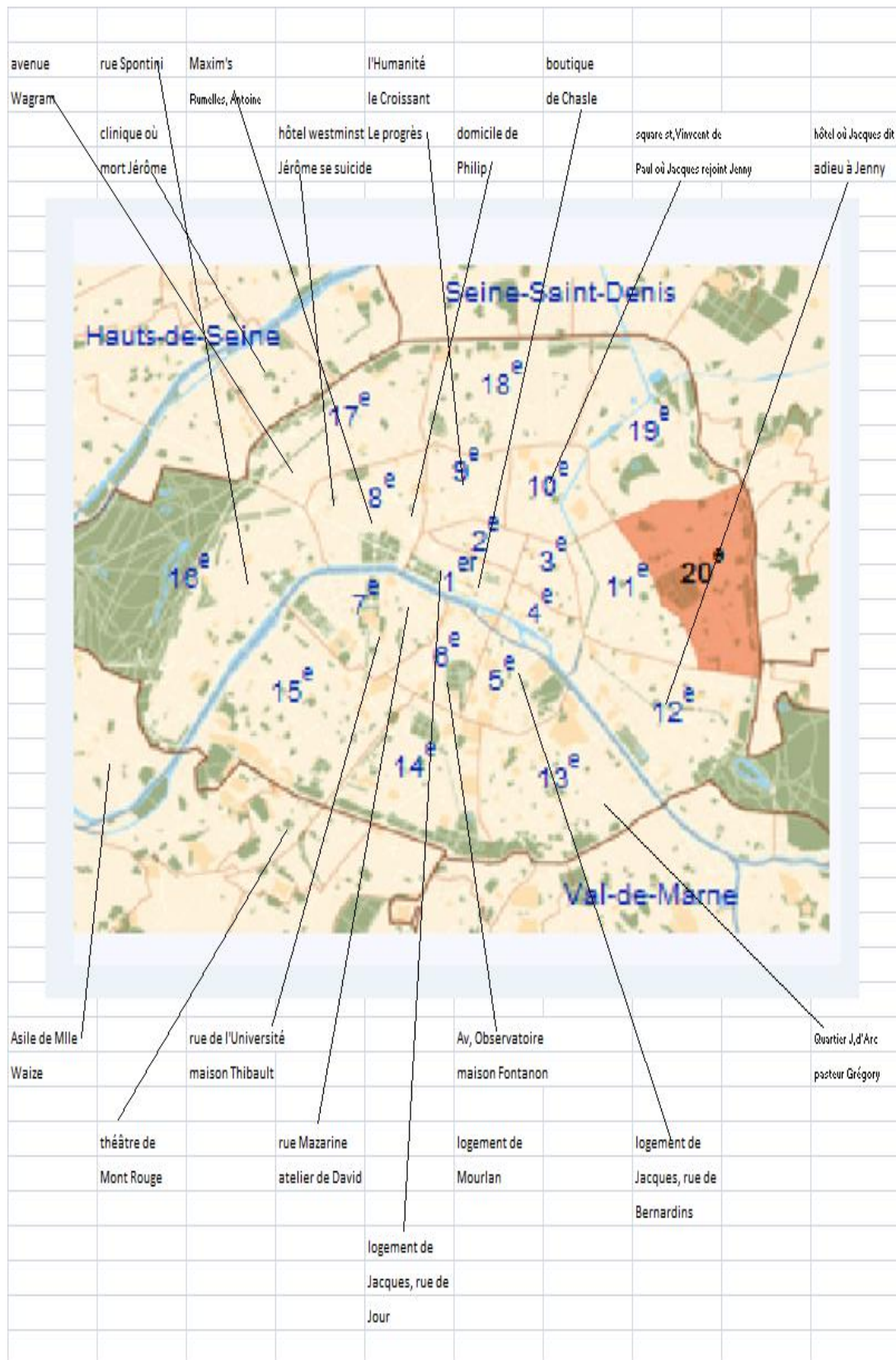
---

275- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T.V, , Op.cit., P.168.

276- GARGUILO (René), Op.cit., P.692.

277- Ibid., P.693.

## Paris du second cycle des Thibault





« Mais, la forte personnalité de M. Thibault habitait encore cette pièce. Elle émanait de chaque objet, de la place choisie pour chacun d'eux et conforme à un usage déterminé (...). Personnalité si tenace qu'il ne suffisait pas d'un déplacement de meuble ou de la pose d'un paravent pour en venir à bout : elle restait opiniâtrement enracinée dans ces lieux, qu'elle avait, durant un demi-siècle, encombrés de son autoritaire prédominance »<sup>278</sup>

Au contraire, la maison des Fontanin, elle, « offre une atmosphère plus intime. La famille Fontanin s'y retrouve aux heures des repas et pour y prendre son repos. Le petit Jean-Paul joue sur la terrasse qui domine le saut-de-loup entre le jardin et la forêt... Autour du lit de l'enfant, dans la même chambre, Gise et Jenny se rejoignent chaque soir et leur double « veuvage » perpétue le double amour de Jacques... Dans la même pièce, Jenny a rassemblé les reliques de l'être aimé : le portrait peint par Paterson, le manuscrit du « Manifeste ... », Et non loin de ce temple des amours mortes, entre Daniel et Nicole passe l'ombre d'un impossible amour. »<sup>279</sup>

Donc, cette maison était l'abri pour les personnes qui s'aiment et les personnes qui ont des rêves. La maison de Thibault était pour la plupart des personnages, un carrefour des destins : « Mme de Fontanin, Gise et Jenny y trouvent dans l'action et dans la résignation une sorte de bonheur. C'est à Maisons-Laffitte que Daniel et Nicole renoncent à l'espoir. C'est de Maisons-Laffitte qu'Antoine part vers sa condamnation et vers sa mort. *L'Épilogue* restitue donc à Maisons-Laffitte l'importance qu'elle avait dans *la Belle saison*. »<sup>280</sup>

---

278- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T.V, , Op.cit., PP. 222-223.

279- GARGUILO (René), Op.cit., P.693.

280- Idem.

## **La France du premier cycle des Thibault.**

On a déjà dit que *les Thibault* représente un roman cosmopolite par lequel Roger Martin du Gard nous a présenté un voyage à travers la France et aussi à travers l'Europe d'après ses héros. Ce voyage représente aussi un reflet personnel de la vie privée de notre écrivain.

Dans le *Cahier gris* on a trouvé que Daniel et Jacques voulaient fuir pour l'Afrique. C'est pourquoi ils sont allés à Marseille. Avec ces événements Roger Martin du Gard s'est souvenu de son voyage de 1906: Jacques et Daniel rêvent de suivre l'itinéraire qu'il suivit lui-même avec Hélène.

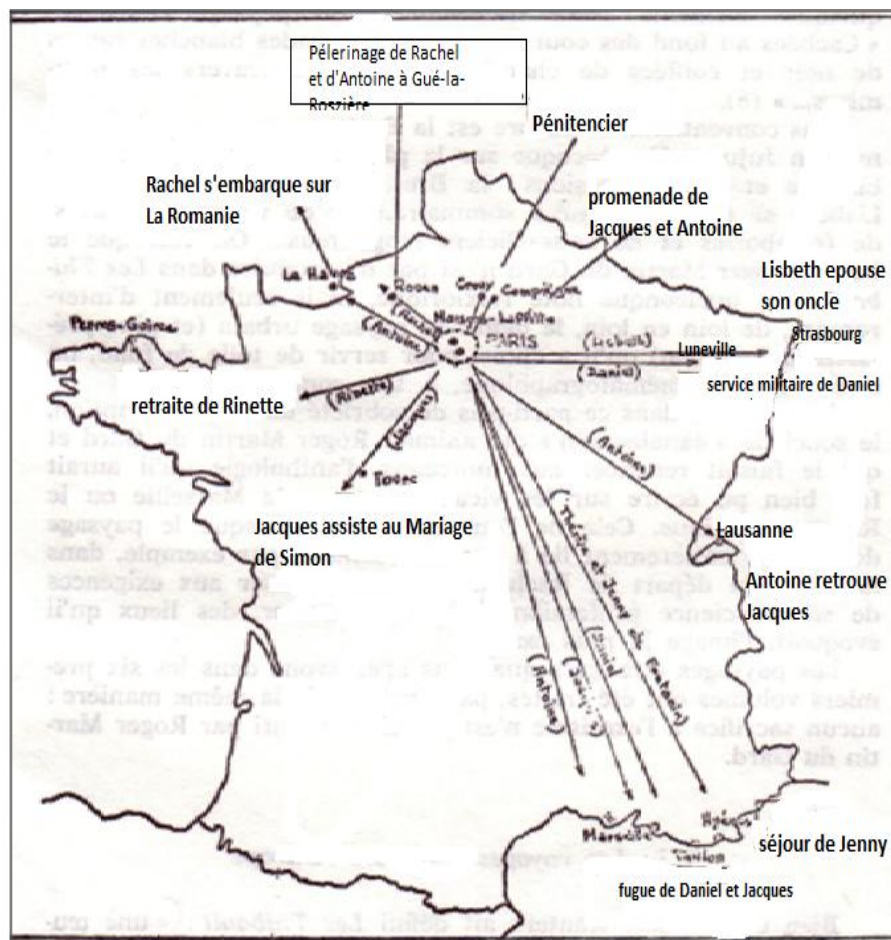
Encore la Provence de la France était une destination pour les personnages du premier cycle des Thibault: Antoine va chercher les fugitifs à Marseille; plus tard Mme de Fontanin et Jenny font un séjour dans la région d'Hyères. Roger Martin du Gard utilise toujours son expérience personnelle et, pour ces épisodes, il peut facilement puiser dans les souvenirs de ses voyages à Porquerolles et à Hyères en 1922 et 1924.

Aussi on trouve la même chose concernant la région des « bords de l'Oise » que Roger Martin du Gard connaissait bien parce qu'il a vécu à Clermont et qu'il y a écrit le *Cahier gris* et *la Belle saison* et où se situait la fondation d'Oscar Thibault. De plus, Compiègne où Antoine et Jacques se sont promenés n'était qu'à trente kilomètres de Clermont et Roger Martin du Gard y a été cantonné pendant la guerre.

Le même cas en ce qui concerne Normandie. La Normandie des Thibault est celle de l'auteur. Lorsqu'Antoine accompagnait Rachel dans son pèlerinage sur la tombe de sa fille au cimetière de Gué-la-Rozière, il a traversé Rouen et y a retrouvé les

souvenirs de son service militaire qui sont aussi ceux de l'auteur. Par contre avec d'autres lieux comme : la Bretagne (où se retire Rinette), la Touraine (où Jacques va assister au mariage de Simon de Battaincourt), la Lorraine (où Daniel accomplit son service militaire), ne sont qu'évoquées. Donc on trouve que la province française était présente dans les Thibault. « Elle occupe un chapitre du *Cahier gris* (Jacques et Daniel en Provence, chap. VII) ; deux chapitres (l'Oise, chap. II et III) ; deux chapitres aussi de *la Belle saison* (la Normandie, chap. XIII et XIV), et les trois derniers chapitres de *la Mort du père* (l'Oise, chap. XII, XIII, XIV). »<sup>281</sup>

### Voyages à travers la France



281- GARGUILO (René)., Op.cit., P. 362.

## La province française

Dans *l'Été 1914* on remarque que les personnages ne s'orientent pas vers la province sauf Simone de Bataincourt. Celui-ci gardait Miss Mary la petite Huguette à Berck. Simone de Bataincourt envisage de s'installer à Font-Romeu, dans les Pyrénées Orientales, pour essayer, sur l'enfant, les bienfaits de l'altitude. Mais la guerre ne lui permet pas de réaliser ce projet.

Donc la guerre a obligé tous les personnages à porter les armes, à sortir de chez eux et à parcourir les régions du Nord et de l'Est où se déploient les différents fronts. La seule citation qui cite la province est formulée lors de la mort de Jacques Thibault aux derniers pages de *l'Été 1914*. Jacques meurt en Alsace, au voisinage d'Altkirch.



Chez les personnages de Roger Martin du Gard existe une soif pour les paysages et pour la nature. Ainsi Antoine, avant sa mort, était « sensible à toutes les manifestations de la vie. La nature, à laquelle son esprit peu romantique s'était jusqu'alors peu intéressé, lui apparaît soudain revêtue de tout l'éclat des couleurs méditerranéennes. La « côte d'Azur » est à maintes reprises évoquées dans le Journal d'Antoine. Cette fois les détails sont assez précis : éléments de la flore (orangers, citronniers, oliviers, tamaris, cyprès), maisons typiques couvertes de tuiles vermillon et crépies de blanc, de mauve, de rose ou d'orangé, vérandas de bois, jarres d'où tombent en cascades roses et géraniums »<sup>282</sup>

### **L'Europe proche**

A partir de *la Belle saison* Roger Martin du Gard a promené ses personnages à travers l'Europe. Mais l'idée du voyage existe dès le début du *Cahier gris* : M. Thibault doit se rendre à Bruxelles, pour un congrès des Sciences Morales. « C'était évident. Mais l'impossibilité d'en finir tout de suite par un acte d'autorité, et la pensée du Congrès des Sciences Morales qui s'ouvrait à Bruxelles le surlendemain, et où il était invité à présider la section française, firent monter une bouffée de rage au front de M. Thibault. »<sup>283</sup> De même, dans *la Belle saison* on trouve Nicole qui quitte Bruxelles et qui se réfugie chez Mme de Fontanin. Egalement au chapitre VII de *la Belle saison*, on trouve Mme de Fontanin qui prend le train pour aller à Amsterdam pour rejoindre son mari. En pleine tristesse Mme de Fontanin ne jouissait pas des paysages de Hollande. L'émotion de Mme de Fontanin le dispense de toute description : « Tapie dans son coin, Mme de Fontanin

---

282- GARGUILO (René), Op.cit., P.696.

283- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*., Op.cit., T. I, PP. 6-7.

contemplant sans les voir les herbages plats de la Hollande»<sup>284</sup> Roger Martin du Gard nous a présenté à travers le voyage de Mme de Fontanin une description pour la ville d'Amsterdam avec ses « vastes perspectives », ses ponts et ses canaux. Malgré cette beauté Mme de Fontanin n'éprouve que de l'inquiétude. Mais la description de la ville ne comporte qu'une seule indication : « Mme de Fontanin se sentit loin de la France »<sup>285</sup>

Un autre voyage que les Thibault nous offrent, c'est l'Italie. L'Italie des lacs, est citée durant l'histoire de Rachel. Mais par contre le sud de l'Italie, le golfe de Naples, avaient une grande influence sur Jacques : « Pleine chaleur. Odeur de terre séchée, poussière. Le chemin grimpe (...). Le rivage effiloché se découpe sur du bleu cru. Azur et or. A droite à perte de vue Golfo di Napoli. A gauche, un peu d'or solidifié émerge de l'or liquide, Isola di Capri »<sup>286</sup> La prose poétique de Jacques abonde en notations de ce genre : « Silence ailé. Le golfe est de mercure. Splendeur, mol clapotis de l'eau contre la barque. »<sup>287</sup>

De l'autre côté, Roger Martin du Gard a ignoré complètement les voyages de Jacques pour Vienne ou pour Dresde où il a séjourné. Egalement Munich où Jacques a fait de la prison préventive.

Quand à la Suisse, elle avait plusieurs images : la Suisse selon Jacques représente un attachement sentimental mais pour Antoine représente la fatigue. De la fenêtre de la chambre de Jacques, le même paysage observé par les deux frères se pare d'une vision différente: « Antoine se leva (...), puis s'avança vers la fenêtre. Tous les vieux toits de Lausanne dévalaient vers le lac en inextricable

---

284- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T. I, P. 383.

285- Ibid., P. 386.

286- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*., Op.cit., T. II, P. 159.

287- Ibid., P.172.

enchevêtrement de bâts noirâtres dont la buée fondait les contours, ces tuiles rougies de lichens, semblaient s'être imbibées d'eau comme du feutre. L'extrême horizon était formé par une chaîne de montagnes, à contre-jour. Aux crêtes, la neige s'enlevait en blanc sur un ciel uniformément gris; et le long des pentes, elle se plaquait en coulées claires sur les surfaces plombées. On eût dit de sombres volcans de lait, bavant leur crème.

Jacques s'était approché :

- « Les Dents d'Oche », fit-il, en étendant le bras. Du lac, la ville étagée masquait la rive la plus proche; et l'autre bord, à contre-jour, n'était qu'une falaise d'ombre derrière un voile de pluie.
- - « Ton beau lac, il écume aujourd'hui comme une mauvaise mer », constata Antoine.

Jacques eut un sourire de complaisance. Il s'attardait immobile, sans pouvoir détacher les yeux de ce rivage où il apercevait, dans un rêve, des bouquets d'arbres, des villages, et les flottilles amarrées près des pontons, et les sentiers en lacets vers les auberges de la montagne... Tout un décor de vagabondage et d'aventure qu'il fallait quitter... »<sup>288</sup>

Par conséquence, on peut dire que la Suisse pour Jacques est la terre de la liberté, au contraire selon d'Antoine, qui il considère que sa présence était indispensable à Paris. La Suisse de Jacques, est une Suisse littéraire. On la trouve toujours à travers ses rêves et ses souvenirs de poésie.

De même, quand Jacques est tombé malade, il pensa à la montagne de Mühlenberg, là où le bonheur était possible : « C'est Mühlenberg qui m'a guéri. Je peux même dire que : jamais je n'ai eu la tête plus libre, plus légère! (...). Légère, et pourtant pleine de pensées, de

---

288- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*, Op.cit., T. II, PP. 206-207.



projets, de folies... Je crois que tout ce que je pourrais écrire au cours de ma vie aura germé dans cet air pur, pendant cet été là. Je me rappelle des jours où j'étais dans un tel transport... Ah, ces jours-là, j'ai vraiment connu l'ivresse d'être heureux! ... Il m'arrivait - j'ose à peine le dire – il m'arrivait de sauter, de courir sans raison, et puis de me jeter à plat ventre dans l'herbe... pour sangloter, sangloter délicieusement. Tu crois que j'exagère ? C'est si vrai, tiens, je me rappelle, certains jours que j'avais trop pleuré, je faisais tout un détour pour pouvoir me baigner les yeux à une petite source que j'avais découverte dans la montagne. »<sup>289</sup>

Jacques n'a pas cessé de penser à la Suisse, à la liberté et à la solitude que, seule, elle pouvait lui offrir.

#### Itinéraire européen de Jacques Thibault



289- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*, Op.cit., T. II, P. 251.



De même, Roger Martin du Gard nous montre que Gise est retournée en Angleterre et cette décision était en effet un acte de désespoir. Le seul but pour Gise est de trouver les traces du bien aimé, Jacques.

Dans *l'Été 1914* les mouvements des personnages de Roger Martin du Gard sont limités à l'Europe seulement. Roger Martin du Gard dans cette étape ne cite pas l'Afrique parce que ses personnages sont occupés par les événements de la guerre. Les déplacements de ses personnages sont limités à La Suisse, L'Italie, La Belgique et naturellement à La France.

Dans ce cycle, nous remarquons que les déplacements de Jacques étaient courts : « Jacques va de Genève à Vienne, de Genève à Paris, de Paris à Anvers, de Paris à Berlin, puis de Berlin à Paris par Bruxelles, et son dernier voyage l'emmène, par Genève et Bâle, jusqu'au front d'Alsace. Il n'a pas l'occasion, cette fois, de parcourir l'Italie ni d'aller en Afrique. Ses missions à Vienne, Anvers, Berlin sont très brèves et ne lui laissent pas le temps de séjourner dans ces villes. »<sup>290</sup>

Anvers nous donne une impression générale : « Sous l'écrasant soleil de ce bel après-midi, la ville d'Anvers grésillait comme une cité espagnole. »<sup>290</sup>

Bruxelles, pour les indications sont nombreuses. Cette ville s'attache fortement à l'action du roman plus que Vienne, Anvers, et Berlin. Elle est, comme la maison des Thibault, croisement pour les destins des personnages de Roger Martin du Gard. Dans cette ville, Jacques a sauvé Meynestrel qui voulait se suicider. Aussi, dans cette ville Paterson a enlevé Alfreda. De même, le Pilote a décidé de mourir à Bruxelles.

---

290 GARGUILO (René), Op.cit., P.696.

291- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*, Op.cit., T. II, P. 251.

## L'Europe du second cycle des Thibault



Carrefour pour les destins des personnages et carrefour pour le destin international : « Tandis que les beaux discours du Cirque Royal et les puissantes manifestations de rues créent pour les pacifistes l'illusion de la victoire, Meynestrel détruit les documents Stolbach qui auraient pu - de son propre aveu - provoquer « un avortement de la guerre »... Lorsque Jacques et Meynestrel quittent la chambre d'hôtel où furent brûlés les documents, la mallette qu'ils abandonnent, vide et ouverte, dans un coin de la pièce, symbolise la faillite des espoirs. ...(...) C'est à Bruxelles que commence la marche solitaire de Meynestrel vers le néant, mais c'est à Bruxelles aussi que Jacques accepte de partager cette tragique solitude, c'est à Bruxelles que Jacques lui demandera de faire avec lui ce vol au-

dessus du front et, inconsciemment, lui suggérera l'idée d'un suicide héroïque.»<sup>291</sup>

Comme l'Afrique, l'Angleterre de Gise dans *l'Été 1914* n'avait pas un rôle important. Dans le chapitre XVI nous connaissons qu'elle n'est plus à Londres même : « Elle habite aux environs, à Kingsbury, dans une annexe du couvent (...) une espèce de pension... »<sup>292</sup>

Le premier août 1914 sur « une plage anglaise où elle prenait ses vacances avec les pensionnaires de son couvent, elle avait très superficiellement suivi ce qui se passait en Europe. La veille seulement, lorsque les journaux avaient annoncé l'imminence de la mobilisation française, elle avait pris peur, et n'écoutant aucun avis, sans même revenir à Londres, elle avait gagné Douvres et sauté sur le premier bateau. »<sup>293</sup>

## La Suisse

### Les séjours de Jacques en Suisse



291- GARGUILO (René), Op.cit., P.697.

292- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., P.189.

293- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. IV, Op.cit., P.380

La Suisse occupe dans le second cycle des Thibault une place très importante. Elle était « le seul pays européen dont les paysages se mêlent aussi intimement à l'action que ceux de Paris ou de Maisons-Laffitte est la Suisse, où se déroulent dix-neuf chapitres de *l'Été 1914* et où se rend Jenny après la mort de Jacques. »<sup>294</sup>

Dans l'Été 1914, quatorze chapitres se déroulent à Genève et cinq chapitres à Bâle. Roger Martin du Gard a donné plus d'importance à Genève qu'à Paris, il décrit minutieusement ses quartiers les lieux que Jacques fréquentait. Jacques dans cette période était en marge pour le groupe « Parlote » comme avant individualiste convaincu parmi les socialistes. Il habitait loin de la haute ville, rue de des Barrières où se trouve le « local ». Son logement est d'une pauvreté digne : « Il habitait de l'autre côté de l'eau, place Grenus : un quartier pauvre, tout en ruelles et en taudis. Dans un angle de cette place, dont le centre était occupé par un urinoir, un garni de trois étages, l'Hôtel du Globe, dissimulait sa façade lépreuse. Au dessus de la porte basse, une mappemonde de verre s'allumait le soir en manière d'enseigne. Contrairement aux autres hôtels du quartier, on n'y logeait pas de prostituées. La maison était tenue par deux célibataires, les frères Verrellini. Inscrits depuis des années au parti socialiste. Toutes les chambres, ou presque étaient louées à des militants, qui payaient peu et quand ils le pouvaient : jamais les frères Verrellini n'avaient mis un locataire à la porte, faute d'argent; mais il leur arrivait d'expulser un suspect, car ces milieux de réfractaires attiraient à la fois les meilleurs et les pires.

La chambre de Jacques était en haut de l'hôtel, exigü mais propre. Par malheur, l'unique croisée s'ouvrait sur le palier; les bruits, les odeurs, aspirés par la cage de l'escalier, s'engouffraient

---

294- GARGUILO (René), Op.cit., P.697.

indiscrètement dans la pièce. Pour pouvoir travailler tranquille, il fallait tenir la fenêtre close et allumer l'ampoule du plafond. Le mobilier était suffisant : un lit étroit, une armoire, une table et une chaise; au mur un lavabo. La table était petite et toujours encombrée. Jacques, pour écrire, s'asseyait généralement sur son lit, un atlas sur les genoux en guise de pupitre. »<sup>295</sup>

On remarque que la Suisse de *Sorellina* ne se ressemble pas la Suisse de *l'Été 1914*. « Les paysages alpestres prometteurs de rêveries et de liberté ont fait place à des paysages urbains tout imprégnés de la misère ouvrière... plus l'atmosphère étouffante qui entoure Jacques. »<sup>296</sup>

Le pilote habitait aussi en dehors du centre de la ville et loin du « local » dans le quartier Carouge : « C'était une banlieue sans caractère, au bord de l'Arve, au-delà de la plaine de Plainpalais. Des entrepreneurs qui avaient besoin d'espace, marchands de bois ou de charbon, fondeurs, carrossiers, parqueteurs, ornemanistes, y avaient installé leurs chantiers : le long des rues larges et aérées, leurs hangars alternaient avec des îlots de vieilles maisons, des jardins mutilés et des terrains à lotir.

« L'immeuble où logeait le Pilote s'élevait au coin du quai Charles Page et de la rue de Carouge, à l'entrée du Pont-Neuf: une longue bâtisse de trois étages, jaunasse, plate et sans balcons, mais qui, sous le soleil d'été, prenait des tons savoureux de crépi italien. Des nuées de mouettes passaient devant les fenêtres, et s'abattaient sur les berges de l'Arve, dont le cours rapide mais peu profond se donnait des airs de torrent en couvrant d'écume ses rochers à fleur d'eau »<sup>297</sup>

La maison nous reflète l'état d'âme du pilote. « L'isolement,

---

295- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. IV, Op.cit., PP.14-15.

296- GARGUILO (René), Op.cit., P.702.

297- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. IV, Op.cit., P.20.

et la banalité du paysage conviennent à l'homme mutilé et désespéré qui est entré dans la Révolution comme on entre à la Trappe. »<sup>298</sup>

L'autre logement du pilote à Genève convenait aussi à son état d'âme. La salle « salle ressemblait fort à un cachot : elle était voûtée; un soupirail à barreaux, donnant sur une cour déserte, l'éclairait de haut et mal... » Le 3 août, Jacques se dirige vers la rue de la Pellisserie, dans le quartier de la Cathédrale, où Saffrio occupait « une petit bicoque de deux étages, au rez-de-chaussée de laquelle il avait installé sa boutique... » Lors qu'il demande à voir le Pilote, Saffrio lui répond dans son mauvais français : « Il est là-haut. Il vit comme dans la prison. Il couche toute la journée sur le lit, avec les journaux. Il se lamente de ses rhumatismes... Mais c'est *oune pretesto* , ajouta-t-il, en clignant de l'œil. « C'est pour pas sortir, pas causer... Il n'a pas voulu voir personne... »<sup>299</sup> Son dernier refuge était comme la prison et autour de lui comme autour de Jacques l'espace se resserre tandis que l'on approche de sa fin tragique.

A Bâle, c'était le même sentiment pour Jacques, il sentait qu'il est en prison et la chambre est comme un cachot : « La chambre louée à Jacques forme un étroit couloir, percé à chaque bout d'une fenêtre basse. L'une d'elles, sans vitres, donne sur la cour; il monte de là un relent de clapier et d'épluchures aigries. L'autre s'ouvre sur la rue, et, par-delà la chaussée, sur les docks charbonneux de la gare badoise; c'est-à-dire, ou presque, sur territoire allemand. Au plafond, et si proches du crâne qu'on peut les atteindre avec la main, s'alignent les tuiles du toit, chauffées par le soleil, et d'où émane, jour et nuit, une température de plaque de four »<sup>300</sup>

---

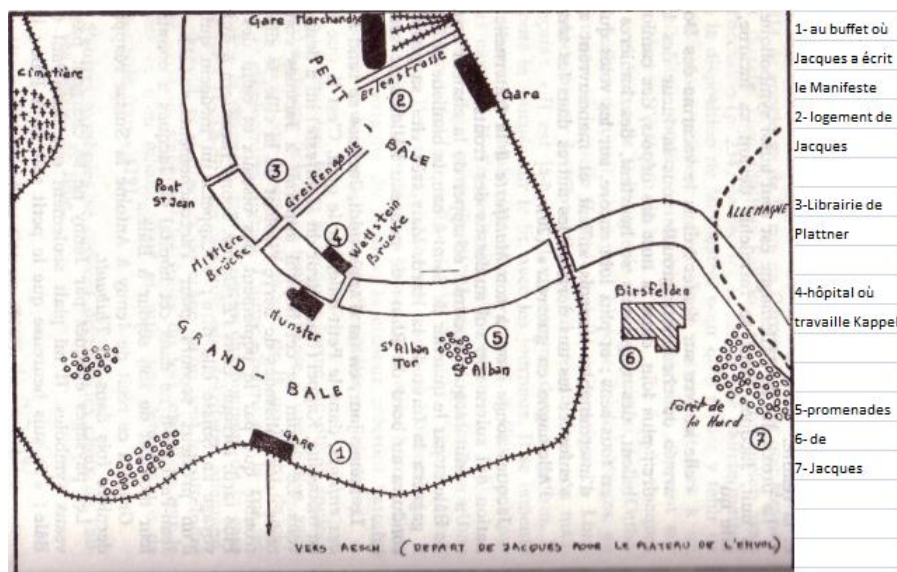
298- GARGUILO (René), Op.cit., P.702.

299- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. IV, Op.cit., P.425.

300- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. V, Op.cit., P. 29.

On peut dire que Jacques après Genève a commencé à descendre un degré vers le sordide (les taudis de Jacques et de Plattner sont dans le Petit-Bâle industriel et pauvre. La maison de la vieille Mme Stumpf qui héberge se situe aussi dans un misérable quartier) et cela s'aggrave le contraste entre son rêve et la réalité. devant une lucarne en Allemagne elle constate qu' « elle s'ouvre sur l'enfer: dans le vacarme des Docks, une armée de cheminots grouille sous la lueur des lampes à arc; plus loin, dans la nuit des dépôts, des camions brimbalent, des wagonnets se heurtent, des lumières courent en tous sens ; et plus loin encore, sur les voies qui luisent, d'interminables convois sifflent et manœuvrent avant de s'enfoncer les uns derrière les autres dans les ténèbres de l'Allemagne en guerre... »<sup>301</sup>

Une seule fois Jacques était heureux à Bâle quand son fils y est né. Cela représente un souvenir précieux chez Jacques. « Vous savez, (a dit Jenny à Antoine), Je suis heureuse que le petit soit né à Bâle ; là où le père a vécu ses derniers jours ; là où, il a vécu les heures les plus intenses de sa vie... »<sup>302</sup> De plus, selon Jenny Bâle est la capitale de la Révolutionnaires.



301- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. V, Op.cit.,P31.

302- Ibid.,P. 206.

## Le rêve de l'Afrique

Dans le *Cahier gris* l'Afrique était un rêve pour Jacques et pour Daniel. Pour ce motif ils ont choisi l'Algérie comme but de leur fugue. En effet la fuite pour Marseille n'était qu'une étape pour arriver à leur rêve : l'Afrique. Dans une conversation entre Jacques et Daniel, nous remarquons que l'Algérie n'exerce pas sur eux un attrait exclusif. Lorsqu'ils sont devant le « La-Fayette » en partance pour Tunis, Daniel a beau objecter: « Tunis, ce n'est pas l'Algérie... l'enthousiasme de Jacques n'est pas atteint, car: « C'est toujours l'Afrique! »<sup>303</sup>

En vérité, c'est l'Afrique qui les attire, une Afrique imaginaire où toutes les aventures doivent être possibles, où régneraient la liberté et l'abondance: « Tu verras - dit Jacques - à Tunis, la vie est facile! On emploie aux rizières tous ceux qui se présentent; on mâche du bétel, c'est délicieux... On est payé tout de suite et nourri à discrétion, de dattes, de mandarines, de goyaves »<sup>304</sup> On remarque que Jacques est beaucoup plus sensible que Daniel à cet appel de l'Afrique. Mais on se demande pourquoi cet engouement vers l'Afrique ? L'écrivain René Garguilo a répondu à cette question en disant : « Sans doute convient-il plutôt de rechercher dans l'actualité la source de cet engouement pour l'Afrique. "En 1904, la bourgeoisie française et l'Église se sont ralliées au rêve colonial de la III<sup>e</sup> République, et dans le milieu social qui est celui de Jacques Thibault on a dû commenter avec une grande passion nationaliste des incidents tels que ceux de Fachoda ou d'Agadir\*. A l'« École » que fréquente Jacques on exalte aussi l'action des missionnaires. Gise est la fille du

---

303 - MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*, Op. cit., T.I. P. 60

304- MARTIN DU GARD (Roger), *le Cahier gris*, Op. cit., T.I. P. 58.

- un incident militaire et diplomatique qui eut lieu en 1911, entre la France et l'Allemagne, provoqué par l'envoi d'une canonnière (navire léger armé de canons) de la marine de guerre allemande dans la baie d'Agadir au Maroc



Commandant de Waize qui a dû participer, sous les ordres du général Duchesne, à la conquête de Madagascar, sa mère est une femme autochtone; et la présence au foyer des Thibault de cette fillette à la peau brune et aux cheveux crépus, ainsi que le souvenir de sa mère apportent à l'imagination du jeune Jacques un parfum d'exotisme.»<sup>305</sup>

Dès son enfance, un vif désir de liberté, une passion de l'Afrique occupe le cœur de Jacques. Après *la Belle saison*, quand il a décidé une nouvelle fois de quitter sa famille, c'est vers Tunis que le « premier paquebot » l'emportera. Jacques n'a pas rencontré une vie facile à Tunis et à Gabès, au contraire de ce qu'il imaginait quand il avait quatorze ans. A Tunis, il ne trouve que les salles de rédaction et les imprimeries, et la nuit il corrige des épreuves. A Gabès c'est l'hôpital. Pour Jacques la Tunisie est « un colosse obscène, qu'on venait de trouver pendu et, qu'on avait allongé dehors, en plein soleil. Toute la marmaille bigarrée des rues avoisinantes gambadait autour en piaillant... »<sup>306</sup> Mais L'Afrique pour Jacques c'est l'évasion et peut-être le bonheur, malgré tout.

On trouve le même rêve pour l'Afrique chez Rachel. Elle a voyagé beaucoup vers l'Afrique et elle avait des souvenirs avec elle. L'Afrique de Rachel est une Afrique du cinéma. « Quelques films, quelques lectures et, peut-être, quelques récits de voyageurs, lui ont permis d'embellir ses souvenirs et de faire de l'Afrique la terre d'élection de ses phantasmes, une sorte d'univers intérieur où la violence et la sensualité qui hantent son imagination peuvent se donner libre cours. »<sup>307</sup>

---

305- GARGUILO (René), Op.cit., P. 372.

306- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*, Op. cit., T.II. P. 293.

307- GARGUILO (René), Op.cit., P. 373.

- un incident militaire et diplomatique qui eut lieu en 1911, entre la France et l'Allemagne, provoqué par l'envoi d'une canonnière (navire léger armé de canons) de la marine de guerre allemande dans la baie d'Agadir au Maroc

## L'Afrique des rêves



Dans les souvenirs de Rachel en Afrique, on ne trouve que des images sanglantes ou érotiques comme la lapidation de la femme infidèle : « Ah ! Ça, c'est horrible. Tu ne vois rien ? Mais si, là, ce petit tas de pierre. Tu vois maintenant ? Eh bien, il y a une femme là-dessous. Lapidée ! C'est horrible. Figure-toi une brave femme que son mari a abandonnée, sans raison, pendant trois ans. Il avait disparu. Elle l'a cru mort, elle s'est remariée. Et, deux ans après de ce mariage, il est revenu. La bigamie, dans ces tribus-là, c'est un crime inouï. Alors, on l'a lapidée... »<sup>308</sup>

---

308-MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*, Op.cit., T. I, P. 435.

La mort d'un enfant happé par un crocodile, un autre souvenir sanglant dans la mémoire de Rachel quand on cite l'Afrique : « Pauvre petit, il a été dévoré, devant nous, quelques jours après. Oui, en baignant. Ou plutôt non, c'est Hirsch...Hirsch avait parié que Mamadou n'oserait pas traverser à la nage un bras de la rivière, pour ramasser une aigrette que je venais de tirer. J'ai bien regretté de l'avoir descendue, cette aigrette ! le petit a voulu essayer, il s'est jeté à l'eau, il nageait, nous le regardions...et tout à coup !...Ah ! ça été une scène horrible ! et en quelques secondes, figure toi ! nous l'avons vu se dresser hors de l'eau, happé par le bas du corps...Ce cri !...Hirsch était merveilleux dans ces ca là. Il a compris, à la minute même, que le boy était perdu, qu'il allait souffrir horriblement : il a épaulé, et clac ! la tête de l'enfant a éclaté comme unealebasse. Dame, ça valait mieux, n'est ce pas ?.. »<sup>309</sup>

Donc l'Afrique pour certaines personnes représente une évasion, une aventure et un rêve d'exotisme. Par contre les autres, ils la trouvent un rêve mais un rêve sanglant. Marcel de Coppet voit que « l'Afrique décrite dans *la Belle saison*, soit vraie, ce qui compte, c'est qu'elle soit bien l'Afrique de Rachel, une Afrique mystérieuse et envoûtante, dont l'appel, un jour sera si fort que tout l'amour d'Antoine ne suffira pas à retenir la jeune femme. »<sup>310</sup>

### **III) La bourgeoisie française entre pacifisme et le nationalisme guerrier**

En analysant les personnages des Thibault dans son second cycle, on a découvert la grande influence de la guerre sur eux. Tous les personnages ont fait face avec la menace de cette guerre et en particulier Jacques Thibault. Il était toujours au courant, intéressé par la politique et

---

309-MARTIN DU GARD (Roger)., *la Belle saison*., Op.cit., T. I, P. 457.

310- GARGUILO (René)., Op.cit., P. 373.

préoccupé par le mal de sa patrie et le mal de l'humanité. Jacques Thibault voulait répandre la Paix et la Fraternité parmi les troupes combattantes.

*L'Été 1914* nous donne une image sur la menace de la guerre que Jacques nous indique d'après une conversation avec son frère Antoine qui était peu intéressé par la politique. Au contraire Jacques, il était pratiquant de la politique. Il était socialiste et pacifiste, c'est pourquoi il nous a analysé la situation internationale en juillet 1914 : « Tu crois vraiment qu'une nouvelle guerre couve dans les Balkans? »

Jacques regardait fixement son frère :

« Est-ce possible qu'à Paris vous n'avez pas encore la moindre notion de ce qui se passe depuis trois semaines ? Tous ces présages qui s'accumulent !... Il ne s'agit plus d'une petite guerre dans les Balkans : c'est toute l'Europe, cette fois, qui va droit à une guerre! Et vous continuez à vivre sans ne vous douter de rien ?

- Tzs... tzs... », fit Antoine sceptique.

Pourquoi pensa-t-il soudain au gendarme qui était venu, un matin de cet hiver, à l'heure où il allait partir pour l'hôpital, changer l'ordre de mobilisation de son livret ? Il se souvint qu'il n'avait même pas eu la curiosité de regarder quelle était sa nouvelle affectation. Après le départ du gendarme, il avait jeté le livret dans quelque tiroir - il ne savait même plus où...

« Tu n'as pas l'air de comprendre, Antoine... Nous sommes arrivés au moment où, si tous font comme toi, si tous laissent les choses aller, la catastrophe est inévitable... Déjà, à l'heure actuelle, il suffirait, pour la déclencher, d'un rien, d'un stupide coup de feu sur la frontière austro-serbe... »

Antoine ne disait rien. Il venait de recevoir un léger choc. Une bouffée de chaleur lui enflamma le visage. Ces paroles touchaient

brusquement en lui comme un point secret que jusqu'alors aucune sensibilité particulière ne lui avait permis de localiser. Lui aussi, comme tant d'autres en cet été de 1914, se sentait vaguement à la merci d'une fébrilité collective contagieuse - d'ordre cosmique, peut-être ? - qui circulait dans l'air. Et, pendant quelques secondes, il subit, sans pouvoir s'en défendre, l'angoisse d'un pressentiment. Il surmonta presque aussitôt cet absurde malaise, et réagissant à l'extrême, comme toujours, il prit plaisir à contredire son frère - mais sur un ton conciliant :

« Naturellement, là-dessus, je suis moins renseigné que toi... Tout de même, reconnais avec moi que, dans une civilisation comme celle de l'Europe occidentale, l'éventualité d'un conflit général est à peu près impossible à imaginer ! Avant d'en arriver là, il faudrait, en tout cas, de tels revirements d'opinion !... Cela demanderait du temps, des mois, des années peut-être... pendant lesquels d'autres problèmes surgiraient qui enlèveraient à ceux d'aujourd'hui leur virulence... »

Il sourit, tout à fait rasséréiné par son propre raisonnement :  
« Ces menaces-là, tu sais, ne sont pas nouvelles. Déjà à Rouen, il y a douze ans, quand je faisais mon service... Pour prédire la guerre, ou la révolution, les prophètes de malheur n'ont jamais manqué... Et le plus curieux, d'ailleurs, c'est que les indices sur lesquels ces pessimistes fondent leurs prévisions sont toujours exacts, et, à juste titre, inquiétants. Seulement, voilà : pour une raison qu'on n'avait pas envisagée, ou pas évaluée à sa valeur, les faits s'enchaînent autrement que prévu, et les choses s'arrangent d'elles-mêmes... Et la vie continue, cahin-caha... Et la paix aussi ! »

Jacques, la tête dans les épaules, le front barré par sa mèche, écoutait avec impatience.

« Cette fois, Antoine, c'est extrêmement grave...

- Quoi ? Ces chicanes entre l'Autriche et la Serbie ?

- Ça, c'est le motif, l'incident attendu, provoqué peut-être... Mais il y a tout ce qui fermente, depuis des années, dans les coulisses sur-armées de l'Europe. Cette société capitaliste, que tu sembles croire si solidement ancrée dans la paix, elle est à la dérive, toute déchirée d'antagonismes secrets, féroces... »

- Est-ce qu'il n'en a pas toujours été ainsi ?

- Non!... Ou plutôt si, peut-être... Mais...

- Je sais bien, interrompit Antoine, qu'il y a ce militarisme prussien qui pousse toute l'Europe à s'armer qu'aux dents...

- Pas seulement prussien! s'écria Jacques. Chaque nation a son militarisme, qui se justifie en invoquant les intérêts en jeu ! ... »

Antoine secouait la tête : « Intérêts, oui, bien sûr, dit-il. Mais la concurrence des intérêts, si intense soit-elle, peut indéfiniment se concevoir sans mener à la guerre! Je crois à la paix, et pourtant je crois que la lutte est la condition de la vie. Heureusement il y aujourd'hui, pour les peuples, d'autres formes de lutte que le massacre par les armes ! Bonnes pour les Balkaniques, ces façons là! Tous les gouvernements - je veux dire ceux des grandes puissances -, même dans les pays qui ont les plus gros budgets d'armement, sont manifestement d'accord pour considérer la guerre comme la pire des éventualités. Je ne fais que répéter là ce que disent eux-mêmes, dans leurs discours, les hommes d'État responsables.

- Naturellement! En parole, devant leurs peuples, ils prônent tous la paix ! Mais la plupart d'entre eux ont cette conviction que la guerre est une nécessité politique, périodiquement inévitable, dont il s'agira, le cas échéant tirer le meilleur parti, le meilleur profit. Car c'est toujours partout, la même cause, à l'origine de tous les maux : le profit ! »

Antoine réfléchissait. Il fut sur le point de soulever une nouvelle objection. Mais déjà son frère poursuivait : « Vois tu, il y a,

actuellement à la tête de l'Europe une demi-douzaine de sinistres grands patriotes, qui, sous l'influence néfaste des états-majors, mènent concurremment leurs pays à la guerre. Voilà ce qu'il faut savoir !... Les uns, les plus cyniques, voient très bien où ils vont : ils désirent la guerre, et ils la préparent comme on prépare un mauvais coup, parce qu'ils ont la conviction que, à tel moment, les circonstances leur seront favorables. C'est le cas très net d'un Berchtoldt, en Autriche. C'est celui d'un Iswolsky et d'un Sazonov, à Pétersbourg... Les autres, je ne dis pas qu'ils désirent la guerre : presque tous la redoutent. Mais ils s'y résignent, parce qu'ils la croient fatale. »<sup>311</sup>

Nous avons remarqué que Jacques a bien compris la situation politique, également les pires de cette guerre. Mais aussi on a vu des gens, comme Antoine, ils étaient inconscients. Mais est-ce qu'il a avait une réaction en face de cette guerre ?

A la fin de juillet 1914, l'ombre de la guerre s'étend sur l'Europe. Mais tous les Français ne voient pas monter ce péril avec la même épouvante. Certains le prévoyaient avec une véritable joie comme, par exemple, le personnage mis en scène ici, sous le nom de Roy, qui défend les idées et les thèses de l'action française en face de Jacques Thibault et de Studler, socialistes et pacifistes : « Moi fit Roy, en peignant du bout des ongles sa fine moustache brune, depuis l'automne de 1905, je pense à la guerre ! Je n'avais pourtant que seize ans : je venais de passer mon premier bac, je faisais ma philo à Stan... N'empêche ! j'ai très bien senti, cet automne-là, se dresser devant ma génération la menace allemande. Et beaucoup de mes camarades l'ont sentie comme moi. Nous ne souhaitons pas la guerre ; mais, depuis cette époque-là, nous nous y préparons comme à un événement naturel,

---

311- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit., PP. 162-168.

inévitable. ....

Jacques leva les sourcils : « Naturel ?

- Ma foi, oui : il y a un compte à régler. Il faudra bien s'y décider, un jour ou l'autre, si nous voulons que la France continue à être ! » Jacques fut contrarié de voir Studler se retourner vivement et s'approcher d'eux. Il eût préféré poursuivre sans tiers sa petite enquête. Il éprouvait de l'hostilité contre Roy, mais aucune antipathie.

« Si nous voulons que la France continue à être ? répéta Studler, d'un ton rogue. Y a-t-il rien de plus irritant, remarqua-t-il, mais en s'adressant à Jacques, que cette manie qu'ont les nationalistes de s'attribuer le monopole du patriotisme, et de chercher toujours à masquer sous des sentiments patriotiques leurs vellétés belliqueuses ? Comme si l'attrance vers la guerre était, en fin de compte, un brevet de patriotisme !

- Je vous admire, Calife, fit Roy avec ironie. Les hommes de ma génération n'ont pas votre patience : ils sont plus chatouilleux ; nous nous refusons à encaisser plus longtemps les provocations allemandes.

- Jusqu'ici, tout de même, il ne s'agit que de provocations autrichiennes... et pas dirigées contre nous ! remarqua Jacques.

- Alors, en attendant que vienne notre tour, vous accepteriez d'assister, en spectateur, à l'écrasement de la Serbie par le germanisme?

Jacques ne répondit rien. Studler ricana : « La défense des faibles ?... Mais, quand les Anglais ont cyniquement fait main basse sur les mines d'or du Sud africain, pourquoi la France ne s'est-elle pas élancée au secours des Boers, petit peuple autrement faible et sympathique que les Serbes ?

Et, aujourd'hui, pourquoi ne volons-nous pas à l'aide de la pauvre Irlande ? ?.. .Pensez-vous que l'honneur d'accomplir un de ces beaux



gestes vaille le risque de jeter les unes contre les autres toutes les armées de l'Europe ? »

Roy se contenta de sourire. Il se tourna délibérément Jacques :

« Ce Calife fait partie de ces braves gens que leur sensiblerie entraîne à penser beaucoup de sottises sur la guerre... à méconnaître absolument ce qu'elle est en réalité.

- En réalité, coupa Studler. A savoir?

- A savoir plusieurs choses... A savoir, d'abord, une loi de nature ; un instinct profondément ancré dans l'homme, et que vous n'extirperiez pas sans lui imposer une dégradante mutilation. L'homme sain doit vivre selon la force ; c'est sa loi... A savoir, ensuite : l'occasion, pour l'homme, de développer un tas de vertus très rares, très belles... et très toniques !

- Lesquelles donc ? demanda Jacques, s'efforçant à conserver un ton purement interrogatif.

- Hé, mais, fit Roy en dressant sa petite tête ronde, de celles que justement je prise le plus haut : l'énergie virile, le goût du risque, la conscience du devoir, et mieux encore : le sacrifice de soi, le sacrifice des volontés particulières à une vaste action collective, héroïque... Vous ne comprenez pas que, pour un être jeune et bien trempé, il y a dans l'héroïsme un irrésistible attrait ?

- Si, concéda Jacques laconiquement.

- C'est beau, la vaillance ! poursuivit Roy avec un sourire conquérant qui fit briller son regard... La guerre, pour des gens de notre âge, c'est un sport magnifique : le sport *noble* par excellence !

- Un sport, grogna Studler, indigné, qui se paie en vies humaines!

- Et puis après ? lança Roy. L'humanité n'est-elle pas assez prolifique pour s'offrir, de temps à autre, ce luxe-là si ça lui est nécessaire ?

- Nécessaire ?

- Une bonne saignée est périodiquement nécessaire à l'hygiène des peuples. Dans les trop longues périodes de paix, le monde fabrique un tas de toxines qui l'empoisonnent et dont il a besoin d'être purgé, comme l'individu trop sédentaire. Une bonne saignée serait, je crois, particulièrement nécessaire, en ce moment, à l'âme française. Et, même à l'âme européenne. Nécessaire si nous ne voulons pas que notre civilisation d'Occident sombre dans la décadence, dans la bassesse.

- La bassesse, pour moi, c'est justement de céder à la cruauté et à la haine! fit Studler.

- Qui vous parle de cruauté ? Qui vous parle de haine ? riposta Roy, en haussant les épaules. Toujours les mêmes lieux communs, les mêmes clichés ridicules ! Pour ceux de ma génération, je vous assure que la guerre n'implique aucun appel à la cruauté, et moins encore un appel à la haine ! La guerre n'est pas une querelle d'homme à homme ; elle dépasse les individus : elle est une aventure entre des nations... Une aventure merveilleuse! Le match, à l'état pur ! Sur le champ de bataille exactement comme sur le stade, les hommes qui se battent sont les joueurs de deux équipes rivales : ils ne sont pas des ennemis, ils sont des adversaires ! »

Studler fit entendre une sorte de rire, semblable à un hennissement. Immobile, il considérait le jeune gladiateur de son œil où la prunelle sombre, dilatée, mais peu expressive, nageait dans un blanc de lait.

« J'ai un frère capitaine au Maroc, reprit Roy avec douceur. Vous ignorez tout de l'armée, Calife! Vous ne soupçonnez pas ce qu'est l'état d'esprit des jeunes officiers, leur vie de renoncement, leur noblesse morale ! Ils sont un exemple vivant de ce que peut le courage désintéressé, au service d'une grande idée...

Vos socialistes feraient bien d'aller se mettre à cette école ! Ils verraient ce qu'est une société disciplinée, dont les membres consacrent

vraiment leur vie à la collectivité dans une existence presque ascétique, où il n'y a place pour aucune basse ambition ! »

Il s'était penché vers Jacques et semblait l'appeler en témoignage. Il fixait sur lui un regard franc, et Jacques sentit qu'il aurait de la déloyauté à prolonger son silence.

« Je crois tout ça très exact, commença-t-il en pesant ses mots. Du moins dans les jeunes cadres de l'armée coloniale... Et il n'y a rien de plus émouvant que de voir des hommes, quel que soit d'ailleurs leur idéal, offrir stoïquement leur vie à cet idéal... Mais je crois aussi que cette jeunesse courageuse est la victime d'une monstrueuse erreur : elle croit, de bonne foi, se consacrer à une noble cause ; en réalité, elle est simplement au service du capital... Vous parlez de la colonisation du Maroc... Eh bien...

- La conquête du Maroc, trança Studler, ça n'est pas autre chose qu'une " affaire ", une " combine " de vaste envergure. Et ceux qui vont se faire tuer là-bas sont des dupes! Ils ne se doutent pas un instant que c'est à un brigandage qu'ils font le sacrifice de leur peau ! »

Roy lança vers Studler un regard chargé d'étincelles. Il était pâle.

« Dans notre époque pourrie, s'écria-t-il, l'armée reste un refuge sacré, le refuge de la grandeur. »<sup>312</sup>

Il ne faut pas oublier cette volonté d'élargissement qui a animé l'auteur dès lors qu'il a fait entrer la guerre dans l'univers romanesque de ses *Thibault*. La guerre concerne les individus et les masses. Lorsque le drame passe des horizons familiaux aux horizons européens, lorsque le roman devient épopée, il est normal qu'on trouve cet élargissement et qu'on trouve aussi les personnages se multiplient.

---

312- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. IV, Op.cit., PP.6 -10

## VI) La bourgeoisie française et les questions politiques en 1900

Histoire, religion, morale et transmission d'héritage, ce sont les thèmes dominants sur le premier cycle des Thibault.

### a) La bourgeoisie contre le prolétariat

En vérité, les six premiers volumes des Thibault sont un roman de sentiments. Mais à côté, on peut y trouver aussi le thème de l'histoire. Dépendant sur des actions ou des indications, Roger Martin du Gard a pu s'inspirer de la réalité. Dans *la Belle saison* de Crouy on trouve quelques liens avec l'histoire : « Antoine s'efforçait de ne pas laisser paraître sa stupéfaction. Avec quel souci Jacques dissimulait la vérité à son plus intime ami ! Pourquoi ? Par honte ? La même, sans doute, qui poussait M. Thibault à maquiller aux yeux du monde la colonie pénitentiaire de Crouy, où il avait incarcéré son fils, en une institution religieuse au bord de l'Oise » ? Le soupçon que peut-être ces lettres étaient dictées à son frère, traversa soudain l'esprit d'Antoine. On le terrorisait peut-être, ce petit ? Il se souvint d'une campagne entreprise par un journal révolutionnaire de Beauvais, et des terribles accusations portées contre l'Œuvre de Préservation sociale : mensonges dont M. Thibault avait fait justice, au cours d'un procès en diffamation qu'il avait gagné sur toute la ligne ;<sup>313</sup>

En liant ça avec l'histoire on découvre qu'il y avait un organe socialiste, « Travailleur de l'Oise » qui a mené une campagne de ce genre entre 1900 et 1905, contre un établissement religieux en dénonçant les conditions de travail des pensionnaires et contre les exploitations des enfants. Cela nous montre d'une manière claire que *les Thibault* du premier cycle ne néglige pas l'histoire mais il était au

---

313-MARTIN DU GARD (Roger)., *la Belle saison* ., Op.cit., T. I, P. 107.

contraire en prise sur la réalité. « Des colonies pénitentiaires, organisées ou administrées par des associations catholiques, existaient, en 1905, dans le département de l'Oise; elles étaient violemment critiquées par la presse de gauche. Sur ce point la fiction romanesque du second tome des Thibault rejoint l'Histoire. »<sup>314</sup>

Du surcroît, on peut citer les querelles de M. Oscar Thibault avec les ouvriers boutonniers de « la coopérative de Villebeau. » Celle-ci est mouvement ouvrier français à la fin du xix<sup>e</sup> siècle et au début du xx<sup>e</sup> siècle. Lorsque on voit Oscar Thibault se féliciter de la faillite de cette coopérative à laquelle, hypocritement, il avait apporté une aide financière, lorsque on le voit heureux de faire la démonstration de la supériorité du système capitaliste sur les « utopies de la classe ouvrière », on est en effet au cœur du débat historique qui opposa la bourgeoisie catholique au Christianisme social, et qui se termina, en 1910, précisément, par la défaite des « abbés démocrates » animateurs de syndicats et de coopératives.

#### **b) La myopie en matière de politique internationale**

De même, on peut dire que *la Belle saison* nous donne l'histoire l'avant guerre d'après son album des photos. On y voit « le prince Pierre, qui est devenu roi de Serbie »<sup>315</sup> Ce pays avait un grand rôle dans les guerres balkaniques de 1912 et 1913. Cette photo ne présente pour Rachel qu'un souvenir de son voyage. On remarque que Rachel ne s'intéresse pas à l'histoire comme les personnages des Thibault et comme les Français de la Belle Époque.

De plus et dans une occasion Antoine et Rachel ont vu actualités cinématographiques, mais ils n'ont pas pris attention au climat militaire « grandes manœuvres, service de renseignement,

---

314- GARGUILO (René), Op.cit., P. 396.

315 -MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T. I, P. 434.

conversations avec l'attaché militaire allemand.. » Mais Rachel songeait à sa liaison avec Zucco, Antoine est obsédé par les révélations que la jeune femme vient de lui faire. L'auteur précise : « Les actualités défilaient sous son regard distrait et mécontent »<sup>316</sup> C'est l'indifférence des deux amants envers la situation internationale et les menaces de guerre. Seuls comptent pour eux leur propre passé et leur propre avenir.

Cette indifférence nous la trouvons chez Antoine dans une scène fameuse de *la Consultation*, chapitre vi, avec Rumelles qui lui explicite le thème de l'histoire et celui de la guerre :

- Rumelles... depuis que l'Allemagne s'agite....Les voilà qui préparent à Leipzig un monument commémoratif des événements de 1813...L'inauguration fera du tapage...Tout prétexte leur est bon...Ça vient, mon cher ! Attendez seulement deux ou trois ans...Ça vient !
- Antoine..Quoi donc ? levant le nez, « la guerre ? » Il regardait Rumelles d'un œil amusé. ....
- « Le Français mon cher ne voyage pas. Le Français, mon cher, n'a aucune idée de l'effet que peut faire sa politique cocardière, vue du dehors..Toujours est-il que le rapprochement progressif de la France, de l'Angleterre, de la Russie, leurs nouveaux accords militaires, tout ce qui se trame diplomatiquement depuis deux ans, tout ça, à tort ou à raison, commence à inquiéter sérieusement Berlin. En face de ce qu'elle nomme, de bonne foi, les menaces de la Triple Entente, l'Allemagne découvre tout à coup qu'elle pourrait bien se trouver toute seule. Elle sait que l'Italie ne fait qu'en théorie partie de la Triplice. Elle n'a donc plus que

---

316- MARTIN DU GARD (Roger), *la Belle saison*., Op.cit., T. I, P. 452.

l'Autriche avec elle, et c'est pourquoi, ces dernières semaines, il lui a paru urgent de resserrer en hâte les liens d'amitié. Fût ce au prix de concessions importantes. Fût-ce au prix d'un changement de direction. Vous saisissez ? De là, à modifier brusquement son attitude, à accepter la politique balkanique de l'Autriche, à l'encourager presque, il n'y a qu'un pas ; et on dit que ce pas est déjà fait. C'est d'autant plus grave que l'Autriche, ayant senti tourner le vent, en a tout de suite profité, comme vous avez vu, pour hausser le ton. Voilà donc l'Allemagne volontairement solidaire des audaces autrichiennes – ce qui, du jour au lendemain, peut donner à ces audaces une portée incalculable. C'est toute l'Europe automatiquement entraînée dans la bagarre balkanique. Comprenez vous maintenant qu'on se sente pessimiste, ou tout au moins inquiet, pour peu qu'on soit renseigné ?

- « Antoine se taisait, sceptique.....Trêve de politique, et trêve de psychologie » se dit Antoine en se tournant vers le discoureur. »<sup>317</sup>

Il est clair maintenant qu'Antoine ne prend pas au sérieux les analyses de Rumelles. En réalité, l'activité professionnelle d'Antoine, ses études, son ambition le rendent incapable de s'intéresser au sort de l'Europe. Et de toute façon, la guerre ne lui semble pas possible. Rumelles n'est pour lui qu'un politicien rêveur: « il avait toujours eu l'inoffensive manie de prédire à bref délai la guerre européenne ». <sup>318</sup>

On trouve que *la Consultation*, *la Sorellina* et *la Mort du père* sont « la preuve de l'extraordinaire cécité politique dont fut affligée la société française à la veille de la première guerre mondiale. »<sup>319</sup> Roger Martin du Gard avait ces intentions au sujet de

---

317- MARTIN DU GARD (Roger), *la Consultation*., Op.cit., T. II, PP. 45- 47-48.

318- Ibidem.

319- GARGUILO (René), Op.cit., P. 397.

la guerre. Il a écrit une lettre en 1948, à l'un de ses commentateurs américains: « J'ai essayé, non seulement de marquer les conséquences du choc de la déclaration de guerre dans l'évolution psychologique de mes personnages, mais d'esquisser en même temps un aperçu des diverses attitudes possibles de l'homme en face de ce brutal événement. (Ne pas oublier que, en 1914, la majorité du monde civilisé avait vécu longtemps dans l'illusion que la guerre était un phénomène périmé... Ceux mêmes auxquels les guerres des Balkans avaient ouvert les yeux, étaient, en Occident (européen), peu nombreux) » \* 320

Alors, on peut dire que la conversation de Rumelles avec Antoine est une annonce de la guerre de 1914. A côté de ce thème de guerre on peut en mentionner aussi un autre : la révolution. Dans *La Sorellina*, Jacques fréquentait les milieux de la presse et de la politique.

On peut donc dire que les inclinations de Jacques sont des militaires révolutionnaires comme Vanheede ou Cammerzin. Ce dernier est « Un ancien tailleur... Maintenant, conseiller municipal... Un fervent syndicaliste, aussi... Il a fondé une feuille hebdomadaire qu'il rédige presque tout seul »<sup>321</sup> On comprend cependant que Jacques et lui font partie d'un groupe composé d'émigrés de différents pays (des noms tels que Sakakine, Mac Laher, Richardley évoquent la Russie, l'Écosse, l'Angleterre)

Donc le premier cycle des Thibault porte en partie la politique. La guerre et ses causes sont annoncées par ses personnages. Et parmi ces personnages il y avait des gens qui appartenaient à des organisations clandestines.

---

320- GARGUILO (René), Op.cit., PP. 397-398.

321- MARTIN DU GARD (Roger), *la Sorellina*, Op.cit., T. II, P.209

\* Lettre de RMG à H.W. Osborne du 12 décembre 1948 « en appendice à la thèse de H.W. Osborne A critical analysis of the « les Thibault », Diss Madison, 1948, S 275).



Dans le second cycle des *Thibault*, nous remarquons que les personnages sont maintenant en situation et c'est que la situation elle-même a changé. On peut dire que l'histoire envahit le second cycle. « Incontestablement la fresque historique qui retrace la montée des périls en juillet et août 1914, aussi bien que l'évocation des lassitudes et des espoirs de l'année 1918, constituent l'un des centres d'intérêt des derniers volumes. »<sup>322</sup>

De quatre-vingt-cinq chapitres, dans *l'Été 1914*, on trouve que neuf chapitres seulement étaient hors de l'atmosphère historique et politique. *L'Épilogue* aussi est dominé par le thème de l'histoire. Roger Martin du Gard, comme dans le premier cycle dépend sur des sources d'information pour nous parler de la guerre et son influence sur ses personnages. « Des jeunes gens vendaient la *Bataille Syndicaliste, le Libertaire..* »<sup>323</sup>

Dans *l'Été 1914* on trouve tout sur la guerre de 1914, et les douze premiers chapitres représentent une introduction politique et historique pour la situation internationale. De l'autre côté, *l'Épilogue* ne nous donne pas une information sur des réunions socialistes de Zimmerwald 1915 où l'on assista à une renaissance du mouvement pacifiste et où Lénine imposa l'idée d'une paix blanche sans annexions ni indemnités. Jacques était le seul personnage qui s'est attaché aux milieux socialistes.

Aussi, dans *l'Épilogue* on trouve que Roger Martin du Gard nous parle des événements de 1918. « Les événements de 1918 occuperont une grande place dans *l'Épilogue*, mais ils seront vus et commentés non plus par un révolutionnaire, mais par un « libéral ». De Jacques à Antoine l'optique historique change, et si les deux frères ont

---

322- GARGUILO (René), Op.cit., P. 722.

323- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été 1914*, T. III, Op.cit.,P. 193.

en commun le même désir de paix, leur pacifisme n'est pas de même nature. Les méditations politiques du Journal d'Antoine tournent autour des « quatorze points » du Président Wilson. Lorsque commence *l'Épilogue* (le vendredi 3 mai 1918) il y a quatre mois que le Président Wilson a exposé sa doctrine dans un message au Congrès (8 janvier). On a donc eu le temps, en France, d'étudier ce texte et de prendre position sur les propositions américaines. *L'Épilogue* va nous montrer les différentes tendances de l'opinion française. »<sup>324</sup>

Rumelles dans *l'Épilogue* nous montre les points de vue du quai d'Orsay : « Nous sommes bien obligés, en France et en Angleterre, d'afficher une respectueuse considération pour les fantaisies de ce professeur américain (...) Prendre bien garde de contredire le puissant pourvoyeur. Au besoin, même, donner complaisamment dans ses marottes. Comme on fait avec les doux aliénés. » L'auteur appuie les paroles de son personnage de ce commentaire : « Il semblait prendre un plaisir personnel à dénigrer Wilson. Dans les couloirs du quai d'Orsay, c'était depuis des mois la cible sur laquelle la verve de ces messieurs s'exerçait férocement..»<sup>325</sup>

Mais on voit Philip être sceptique sur les idées du président Wilson « Wilson habite Sirius... »<sup>326</sup> au contraire, Antoine voit en Wilson un espoir et il y a aussi des intellectuels qui partagent l'espoir d'Antoine: Goiran professeur d'Histoire au Lycée Henri IV, Voisenet qui a vécu aux États-Unis.

D'après le journal d'Antoine, nous pouvons suivre l'évolution de la position gouvernementale sur les doctrines de Wilson : « Au fur et à mesure que la victoire favorise les armes

---

324- GARGUILO (René), Op.cit., P. 728.

325- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit.,PP. 163-165.

326- Ibid., P.283.

françaises on s'éloigne de l'esprit wilsonien ; on passe de l'idée des « États-Unis d'Europe » à celle de « Société des Nations » puis à celle d'une Ligue des Nations excluant l'Allemagne et l'Autriche ; les opérations militaires son sont aussi fidèlement consignées par Antoine sur son carnet et datées. »<sup>327</sup>

### **Antoine montre des sentiments pacifistes**

Mais Comme la plupart des Européens, en 1914, Antoine se trompe sur la situation internationale et se berce d'illusions. Plus tard, au Mousquier, il pêchera au contraire par excès de pessimisme. Le 17 juillet 1918 il notera: « Que l'échéance est encore lointaine ! Aucune chance d'en voir même les premiers signes. En mettant tout au mieux: 1919, l'année des débuts américains, une année d'apprentissage; 1920, l'année de lutte intense, décisive; 1921, l'année de la capitulation des Centraux, de la paix Wilson, de la démobilisation... »<sup>328</sup>

D'un autre part, on remarque que tous les personnages ont vécu les événements de la crise de juillet d'une manière différente. : « Pour Jenny, les derniers jours de juillet, et le début du mois d'août sont dominés par la mort de son père, le départ de sa mère, l'amour enfin donné et obtenu. Les bruits de guerre se résumeront pour elle en deux dates essentielles : la mort de Jacques et la naissance de Jean-Paul... Pour Mme de Fontanin, la crise politique de *l'Été 1914* se dilue dans sa propre tragédie. Au chevet de Jérôme, elle ne lit pas les journaux... A Vienne, le souci de sauver l'honneur de son nom l'a empêchée de suivre l'évolution des événements: elle n'a pas eu connaissance du bombardement et de l'occupation de Belgrade... Ludwigson (le patron de Daniel) vit la guerre en homme d'affaires : délaissant les revues d'art il a fondé à Londres la Société

---

327- GARGUILO (René), Op.cit., P. 729.

328- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit.,P 333.

Anonyme des Carburants et Daniel affirme qu'il a décuplé sa fortune.... Pour Anne de Battaincourt le conflit mondial ne laissera d'autres souvenirs que ceux d'une liaison avec un capitaine américain et d'un séjour à New-York..... La guerre ôtera à Daniel toute raison de vivre.... La guerre révèle l'ambition de Rumelles, le cynisme de Daniel, le scepticisme d'Antoine, le goût de l'action et du commandement chez Mme de Fontanin. »<sup>329</sup>

En ce qui concerne les thèmes traités dans le premier et le second cycle des Thibault, Roger Martin du Gard, était complètement neutre suivant sa carrière : « Le romancier (...) doit s'effacer, disparaître derrière ses personnages, leur abandonner la place, et les douer d'une vie assez puissante pour qu'ils s'imposent au lecteur par une sorte de présence... »<sup>330</sup>

### **C) Le déclin des préoccupations religieuses**

Dans le premier cycle des Thibault on trouve une similarité entre l'histoire et la religion. Albert Camus dans la préface aux œuvres complètes de Roger Martin du Gard a noté le suivant : « Ce grand thème de l'individu coincé entre l'histoire et Dieu sera orchestré de façon symphonique dans les Thibault dont tous les personnages s'acheminent vers la catastrophe de l'été 1914. Simplement, la question religieuse n'occupe plus le devant de la scène. Elle court à travers les premiers volumes, disparaît à mesure que l'histoire recouvre peu à peu les destinées individuelles et réapparaîtra sous une forme négative, dans le dernier volume qui décrit l'agonie solitaire d'Antoine Thibault. Ce retour reste cependant significatif. Comme tout artiste véritable, Martin du Gard ne peut en finir avec ses obsessions »<sup>331</sup>

---

329- GARGUILO (René)., Op.cit., P. 731.

330- MARTIN DU GARD (Roger)., *Souvenir*, O.C, T.I, Op.cit, P. LX.

331-MARTIN DU GARD (Roger)., *préface des Thibault*, O.C. Op.cit, P.xix.

La religion dans le premier volume des Thibault n'avait qu'un seul rôle : éclairer davantage la psychologie de certains personnages, en soulignant quelques-unes de leurs tendances. Roger Martin du Gard l'a avoué en disant : « Si j'ai prêté des convictions théosophiques à Mme de Fontanin, c'est parce que cela me semblait convenir parfaitement à son caractère, à la forme de son intelligence, à ses aspirations mystiques, au côté chimérique et un peu enfantin de sa nature »<sup>332</sup>

Cette confession nous indique que Roger Marin du Gard ne néglige pas la part de la religion dans les Thibault. Réjean Robidoux déclare que « le thème de la religion occupe, dans les premiers Thibault, une place, en un certain sens privilégiée. Sa présence est à peu près constante. Non seulement parce que les rôles de Thérèse de Fontanin et d'Oscar Thibault sont de premier plan, mais parce que la religion est, en fait, pour presque tous les personnages, un point fixe de référence, comme un rempart protecteur ou comme un obstacle à franchir. »<sup>333</sup>

On trouve ce thème aussi chez Antoine malgré son apparence d'homme affranchi de toute tutelle religieuse. Antoine s'en rend compte toutes les fois qu'il s'interroge sur la morale, sur la vie ou sur la mort. Quand à Jacques, quand il avait quatorze ans, il avait une passion forte avec Dieu. Durant la fugue de Jacques il a cherché la sécurité et la paix en cherchant refuge dans l'église. Dieu pour Jacques était le protecteur.

Le thème de la religion a aidé Roger Martin du Gard pour nous montrer deux genres des prêtres : l'abbé Binot (rigide et sectaire) et l'abbé Vécard (plus humain et plus serein). La religion contribue

---

332-GARGUILO (René), Op.cit., P.402.

333- ROBIDOUX (Rejean), Op.cit., PP. 187-188.

également à la caricature d'Oscar Thibault dans les premiers volumes. Elle ajoute à ses défauts d'orgueil et de dureté l'hypocrisie du pharisien.

Autre chose, le point de vue pour la religion diffère entre les générations : chez les Thibault, M. Thibault et Mlle de Waize sont croyants tandis que Jacques et Antoine ne le sont pas. Les deux conversations d'Oscar Thibault avec l'abbé Vécard (dans *la Belle saison* ; à propos du retour de Jacques) paraphrasent des citations de l'Évangile et analysent d'une manière, profane les notions de péché d'orgueil et de repentir. De la même manière chez les Fontanin, on trouve que Thérèse et Jérôme ont une foi personnelle tandis que Jenny et Daniel vivent en dehors de toutes préoccupations religieuses. De plus Mme de Fontanin croit à la télépathie et à la métempsychose.

A côté de la vue psychologique de la religion, Roger Martin du Gard nous a donné une autre conception : la question capitale du fondement religieux de la morale en mettant les hommes en garde devant le célèbre « Si Dieu n'existe pas, tout est permis ». Roger Martin du Gard a la conscience qu'il est impossible d'édifier une morale indépendante de la religion.

Dans *la Consultation*, tout était normal avec les nouvelles conceptions. Mais « le monologue d'Antoine à la fin de *la Consultation*, ne guérit pas Roger Martin Gard de son obsession. Il a, au contraire, l'impression que la de son œuvre devra apporter une réponse à la question qu'il se pose depuis une trentaine d'années, parce qu'elle est importante et actuelle. » Il a écrit à Félix Sartiaux une lettre en expliquant cette occupation : « Le monologue d'Antoine à la fin de *la Consultation* (si puéril, si absurde qu'il vous semble, et qu'il soit, justement !) m'a valu des tas de lettres d'inconnus et de « connus » - quelques-unes signées de noms notoires... J'ai touché là que vous le sachiez ou non, un point névralgique actuel, un mal secret, très

répandu. Ma question - ou plutôt la question d'Antoine: Au nom de quoi ? (vous la faussez d'ailleurs en faisant toujours comme si j'avais écrit: « Au nom de qui ? » - Ce n'est pas tout à fait pareil ! ) trouve un écho angoissé dans un tas de conscience affranchies d'aujourd'hui, areligieuses et partant amoraux. Vous vous demandez si vous vous êtes trompé sur mon sens religieux ou sur mon sens moral. C'est sur mon sens moral, cher ami. C'est sur la valeur, la solidité des assises de mon sens moral que vous vous méprenez. Et c'est sans doute parce que, différent de vous sur ce point, je sens la fragilité terrible de ces habitudes morales, de ces apparences morales, de ce mince masque moral, que je nie désespérément qu'on puisse fonder une morale sur autre chose qu'une religion. Parce que j'ai essayé, depuis trente ans, en vain. Selon moi, tous ceux qui l'ont tenté, ont fait des phrases creuses, se sont donné de beaux prétextes pour justifier des survivances religieuses. Et votre Sénèque tout le premier. Ne vous fâchez pas... En réalité, plus je cherche et regarde, en moi et en autrui (dans les sociétés « d'élite » où je fréquente comme dans les bas-fonds où j'aime à vadrouiller), plus je constate qu'il n'y a pas une morale religieuse et une autre. Il n'y a de morale que religieuse »<sup>334</sup>

Antoine croit que la morale chrétienne n'est qu'une habitude. Antoine sent un état de confusion ou un état de déséquilibre : « La morale n'existe pas pour moi (dit-il). On doit, on ne doit pas, le bien, le mal, pour moi ce ne sont que des mots que j'emploie pour faire comme les autres, des valeurs qui sont commodes dans la conversation; mais, au fond de moi, je l'ai cent fois constaté, ça ne correspondait vraiment à rien de réel. Et j'ai toujours été ainsi... Non, cette dernière

---

334- GARGUILO (René)., Op.cit., PP.405-406.

affirmation est de trop. Je suis ainsi depuis... L'image de Rachel passa devant ses yeux... »<sup>335</sup>

Nous avons vu déjà que Rachel a déchiré le masque moral d'Antoine. Mais après le départ de Rachel, il vivait sans ressentir de la vie. Avant Rachel Antoine dépendait sur sa formation catholique et après Rachel, Antoine a perdu son comportement moral.

Dans *La Mort du père*, Antoine ne confesse pas son éducation chrétienne et il a nié l'influence de l'église. Il a dit à l'abbé Vécard : « Je ne dois rien à l'Église. Mon intelligence, ma volonté, mon caractère, se sont développés en dehors de la religion. Je puis même dire: en opposition avec elle. Je me sens aussi détaché de la mythologie catholique que de la mythologie païenne. Religion, superstition, c'est tout un pour moi... Non, sans parti pris, le résidu laissé en moi par mon éducation chrétienne, c'est zéro ! »<sup>336</sup> Mais devant l'argument de la conscience professionnelle et de la mission accomplie, que le père lui oppose, Antoine semble dénoncer cette idée de quand il s'est souvenu l'un de ses réflexions de *la Consultation* : « ces prétendues lois morales, qu'est-ce que c'est ? Un faisceau d'habitudes implantées en nous depuis des siècles. »<sup>337</sup> tout de suite, Antoine a changé sa première réponse : « « Peuh..., murmura-t-il enfin. Cette conscience ? Dépôt laissé en chacun de nous par dix-neuf siècles de Christianisme... Peut-être me suis-je trop hâté tout à l'heure, en évaluant à zéro le coefficient de mon éducation ou plutôt de mon hérédité... »<sup>338</sup>

Donc, on peut dire qu'il y a des rapports entre la religion et la morale. La religion sans la morale, elle est une hypocrisie et la morale sans la religion, elle est sans racines, l'un complète l'autre. Et

---

335- MARTIN DU GARD (Roger), *la Consultation*, T.II. Op.cit,P. 97.

336- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*, T.II. Op.cit,P. 424.

337- MARTIN DU GARD (Roger), *la Consultation*, T.II. Op.cit, P. 96.

338- MARTIN DU GARD (Roger), *la Mort du père*, T.II. Op.cit, P. 425.



quand la bourgeoisie perd la foi religieuse, elle continue à transmettre une morale par la force de tradition.

#### **D) La déchristianisation dans la bourgeoisie française**

Dans le second cycle des Thibault on ne trouve pas présence des prêtres comme dans le premier cycle. Dans cette étape nous ne pouvons pas rencontrer l'abbé Binot, il est disparu. Seulement dans *l'Épilogue* on voit l'abbé Vécard lors de l'enterrement de Mlle Waize. Dans *l'Été 1914* et dans *l'Épilogue*, on voit deux « simples figurants ». Roger Martin du Gard ne s'intéresse pas à les citer par leurs noms. Il les utilise pour condamner 'attitude de l'église catholique envers la guerre.

Jacques Thibault nous informe au cours d'un voyage de Genève à Bâle qu'il a écouté un jeune suisse chanter ainsi : « ... Vous croyez peut-être qu'il condamne solennellement la guerre ? Qu'il donne tort aux Pouvoirs ? Qu'il confond, sans distinction tous les États belligérants, dans une même excommunication à grand fracas ? Doucement! Et la prudence apostolique ? Non, non... Tout ce qu'il trouve à dire à ces millions de catholiques qui, demain, vont être armés pour tuer, et qui, sans doute, attendent anxieusement ses ordres pour se mettre en règle avec leur conscience - ce n'est pas: « Tu ne tueras point! Refuse! - ce qui aurait peut-être, en effet, rendu la guerre impossible... Non ! Il dit, gentiment: « Allez-y mes enfants!... Allez-y, mais n'oubliez pas d'élever vos âmes vers le Christ! »<sup>339</sup>

Les mots ont influencé beaucoup l'âme de Jacques et ils lui donnent une image dans l'esprit : « d'un prêtre mobilisé qu'il a vu quelque part (...) Un jeune prêtre sportif, à l'œil brillant (du genre « abbé de patronage », « entraîneur de jeunes »), qui portait deux musettes en travers de sa soutane retroussée sur des brodequins

---

339-MARTIN DU GARD (Roger)., *l'Été 1914*, T. V, Op.cit.,PP. 16.

d'alpiniste tout neufs, et un petit calot de sergent, coquettement campé sur l'oreille » Jacques dénonce l'idée de la transformation du prêtre en un guerrier. Dans *l'Épilogue* Antoine partage ces sentiments avec Jacques : quand l'aumônier lui rend visite, Antoine lui dit : « « qu'est-ce que l'Église attend pour désavouer la guerre ? Vos évêques de France et ceux d'Allemagne bénissent les drapeaux et chantent des Te Deum pour remercier Dieu des massacres. » Et le soir même il note sur son carnet la réponse du prêtre (qu'il qualifie à la fois de « stupéfiante » et d'« orthodoxe ») : « une guerre juste lève l'interdiction chrétienne de l'homicide »<sup>340</sup>

Alors, dans le second cycle des Thibault on voit la religion est en conflit avec les aspirations pacifistes.

Autre chose nous montre le thème de la religion dans cette étape : l'huguenot Jérôme. « La Bible de poche « fort usagée » que l'on retrouve dans sa valise à côté des brochures pornographiques symbolise la part de Christianisme qui était restée vivante en lui. Mme de Fontanin a sans doute raison d'affirmer devant le cercueil de Jérôme: « Non, tu n'étais pas foncièrement livré au mal »<sup>341</sup>

Quand à Mme de Fontanin, la religion pour elle était personnelle. De plus « elle a resté très attentive aux manifestations de l'Esprit, aux messages de l'Invisible et son protestantisme s'accommode de spiritisme. » Avec la guerre Mme de Fontanin s'est transformée. Parmi les blessés qu'elle soigne elle fait du prosélytisme.

Le pasteur Grégory a resté fidèle à ses convictions. Il croyait toujours « au «vouloir-vivre» et il refuse la notion de Mal: «pas un seul

---

340-MARTIN DU GARD (Roger)., *l'Épilogue*, T. V, Op.cit.,P.428.

341-GARGUILO (René)., Op.cit., P. 733.

petit atome de Mal ni de malice dans le Tout Universel! »<sup>356</sup> Son amour pour l'humanité l'a poussé à se faire infirmier pendant la guerre.

### **E) Maintien de la piété chez les gens simples**

La religion de Gise comme celle de Mlle de Waize, lui a été inculquée. La religion pour elle représente le refuge et l'asile contre le mal et la souffrance. Dans le second cycle des Thibault la foi de Gise est devenue plus intransigeante. Elle a lutté contre Jenny pour faire baptiser le petit Jean-Paul. De plus elle n'acceptait pas que Jenny élève le fils de Jacques « comme un chien » et l'auteur nous signale que, lorsqu'elle abordait cette question, Gise « remuait son front bombé, à petits coups têtus, et ses lèvres jointes étaient fermées à toute conciliation »<sup>343</sup>

Les deux fils de M. Thibault ont échappé à l'emprise du catholicisme. Jacques dans le second cycle des Thibault devient plus athée. Il a remplacé le culte de Dieu par le culte de l'Humanité. Mais malgré ça on trouve que Jacques peut être influencé par la foi des autres : « curieux et, malgré lui, ému par le désarroi que révélait, à pareille heure, cet élan de piété populaire, Jacques serait volontiers entré là, un moment. Mais Jenny, cabrée, le retint: en elle, trois siècles de protestantisme se dressaient contre la pompe - l'idolâtrie - catholique... »<sup>344</sup>

Antoine dès le début était incroyant par nature. Les souffrances ont humanisé Antoine mais elles n'ont pas fait la réconciliation avec la religion. Le dialogue avec l'aumônier, dans *l'Épilogue* fait écho à la conversation qu'il avait eue avec l'abbé Vécard à la fin de *la Mort du père*. Au prêtre qui lui rappelle son « enfance chrétienne », il répond: « Pas ma faute si je suis né avec le besoin de comprendre et l'incapacité de croire... » Et quand l'aumônier lui dit en se retirant: « Allons, allons, un

---

342-GARGUILO (René), Op.cit., P. 734.

343- Idem.

344- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Été* 1914, T. IV, Op.cit.,P.360.

homme de votre valeur ne peut pas consentir à mourir comme un chien. »  
Il s'écrie: « Et qu'y puis-je, si je suis incroyant - comme un chien ? »<sup>345</sup>

Ses méditations sur l'origine et l'avenir de l'Homme le conduisent au désespoir. Et devant ses questions qui n'ont pas de réponses et dans cet état, il a condamné Dieu : « « Aucun Dieu n'a jamais répondu aux appels, aux interrogations de l'homme. Ce qu'il prend pour des réponses, c'est seulement l'écho de sa voix. Son univers est clos, limité à lui. »<sup>346</sup>

Antoine, a répondu à cette question par la métaphore du jeu de cubes. Il se souvient d'avoir observé, à l'hôpital, dans la salle de récréation du pavillon B : « des gosses à quatre pattes, en train de jouer aux cubes. Il y avait là de petits incurables, de petits infirmes, des malades, des convalescents. Il y avait là des enfants arriérés, les demi-imbéciles, et d'autres très intelligents. Un microcosme, en somme... L'humanité vue par le gros bout de la lorgnette... Beaucoup se contentaient de remuer au hasard les cubes qui se trouvaient devant eux, de les déplacer, de les tourner et retourner sur leurs diverses faces. D'autres, plus éveillés, assortissaient les couleurs, alignaient les cubes, composaient des dessins géométriques. Quelques-uns plus hardis, s'amusaient à monter de petits édifices branlants. Parfois un esprit appliqué, tenace, inventif, ambitieux, se donnait un but difficile, réussissait, après dix tentatives vaines, à fabriquer un pont, un obélisque, une haute pyramide... A la fin de la récréation, tout s'effondrait. Il ne restait sur le lino qu'un amas de cubes éparpillés tout prêts pour la récréation du lendemain »

C'est, somme toute, une image assez ressemblante de la vie. Chacun de nous, sans autre but que de jouer (quels que soient les

---

345- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit.,P.428.

346- Ibid.,P.380.

beaux prétextes qu'il se donne), assemble selon son caprice, selon ses capacités, les éléments que lui fournissent l'existence, les cubes multicolores qu'il trouve autour de lui en naissant. Les plus doués cherchent à faire de leur vie une construction compliquée, une véritable œuvre d'art. Il faut tâcher d'être parmi ceux-là, pour que la récréation soit aussi amusante que possible.

Chacun selon ses moyens, chacun avec les éléments que lui apporte le hasard. Et cela a-t-il vraiment beaucoup d'importance qu'on réussisse plus ou moins bien son obélisque ou sa pyramide ? »<sup>347</sup>

Antoine a évolué mais c'est une évolution vers l'absurdité. « Antoine voit la vie en malade, en mourant et elle lui apparaît plus stagnante et plus dérisoire. »<sup>348</sup>

Cette conception adoptée par Antoine c'est la même que celle de son créateur au moment de *l'Épilogue*. Roger Martin du Gard a écrit : « J'atteins la vieillesse après avoir constaté tant d'erreurs et accumulé tant de doutes que je ne suis sûr que de mon ignorance. J'ai cherché en vain un sens, un but à la vie, à la condition humaine; et je sais maintenant qu'on m'enterrera bredouille... Il est bien probable que l'homme n'a pas de destin en ce monde, ni en aucun autre. C'est dommage. Un univers moins incohérent, moins absurde, serait plus confortable. Mais je préfère encore ma déception aux fausses consolations des billevesées métaphysiques. Je crois avoir très complètement exprimé mon point de vue à la page 322 de *l'Épilogue* (je ne me rendais même pas bien compte, en écrivant, à quel point je résumais là ma conclusion »<sup>349</sup>

---

347- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit., PP. 403-404.

348- GARGUILO (René), Op.cit., P. 737.

349- Lettre de Roger Martin du Gard d Félix Sartiaux du 6 octobre 1943 cité par Réjean Robidoux in « Roger Martin du Gard et la Religion », p. 404 à *l'Épilogue*.

Roger Martin du Gard et Antoine étaient convaincus à ce point de l'absurdité de l'existence : « Au nom de quoi vivre, travailler, donner son maximum ? ». « Au nom de quoi ? Au nom du passé et de l'avenir. Au nom de ton père et de tes fils, au nom du maillon que tu es dans la chaîne... Assurer la continuité... Transmettre ce qu'on a reçu le transmettre amélioré, enrichi. Et c'est peut-être ça notre raison d'être ? »<sup>350</sup>

Le 14 août, Antoine cherchait une solution pour ces questions. A 4h, il lui apparaît trouver une explication : « « Problème de la conscience morale, de ses origines. Pourquoi pas. Survivance d'une habitude sociale ? (...) Autant je rejette l'idée que la conscience morale aurait pour source quelque loi divine, autant il me paraît plausible d'admettre qu'elle a ses origines dans le passé humain, qu'elle est une habitude qui survit à la cause qui l'a fait naître, et qui est fixée en nous, à la fois par hérédité et par tradition. Un résidu des expériences que les anciens groupements humains ont eu à faire pour organiser leur vie collective et régler leurs rapports sociaux. Résidus de règlements de bonne police (...) Un instinct qui s'est perpétué en nous à travers les millénaires, et grâce auquel la société humaine s'achemine vers son perfectionnement »<sup>351</sup>

Le lendemain, Le Dantec et Jean Rostand s'efforcent de donner à Antoine une réponse matérielle : « Au nom de quoi les sentiments désintéressés, le dévouement, la conscience professionnelle, etc. ? Mais, au nom de quoi la lionne blessée se laisse-t-elle abattre pour ne pas quitter ses petits ? Au nom de quoi le repliement de la sensitive ? - ou les mouvements amiboïdes des leucocytes ? - ou

---

350-MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit.,P. 404.

351- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit.,PP. 368-369.

l'oxydation des métaux ? Au nom de rien, voilà tout. Poser la question c'est postuler qu'il y a « quelque chose », c'est tomber dans le traquenard métaphysique... Non! Il faut accepter les limites du connaissable (Le Dantec, etc.). La sagesse: renoncer aux « pourquoi », se contenter des « comment »<sup>352</sup>

Donc, il est clair que les méditations d'Antoine ont aidé à la continuité des deux cycles des Thibault.

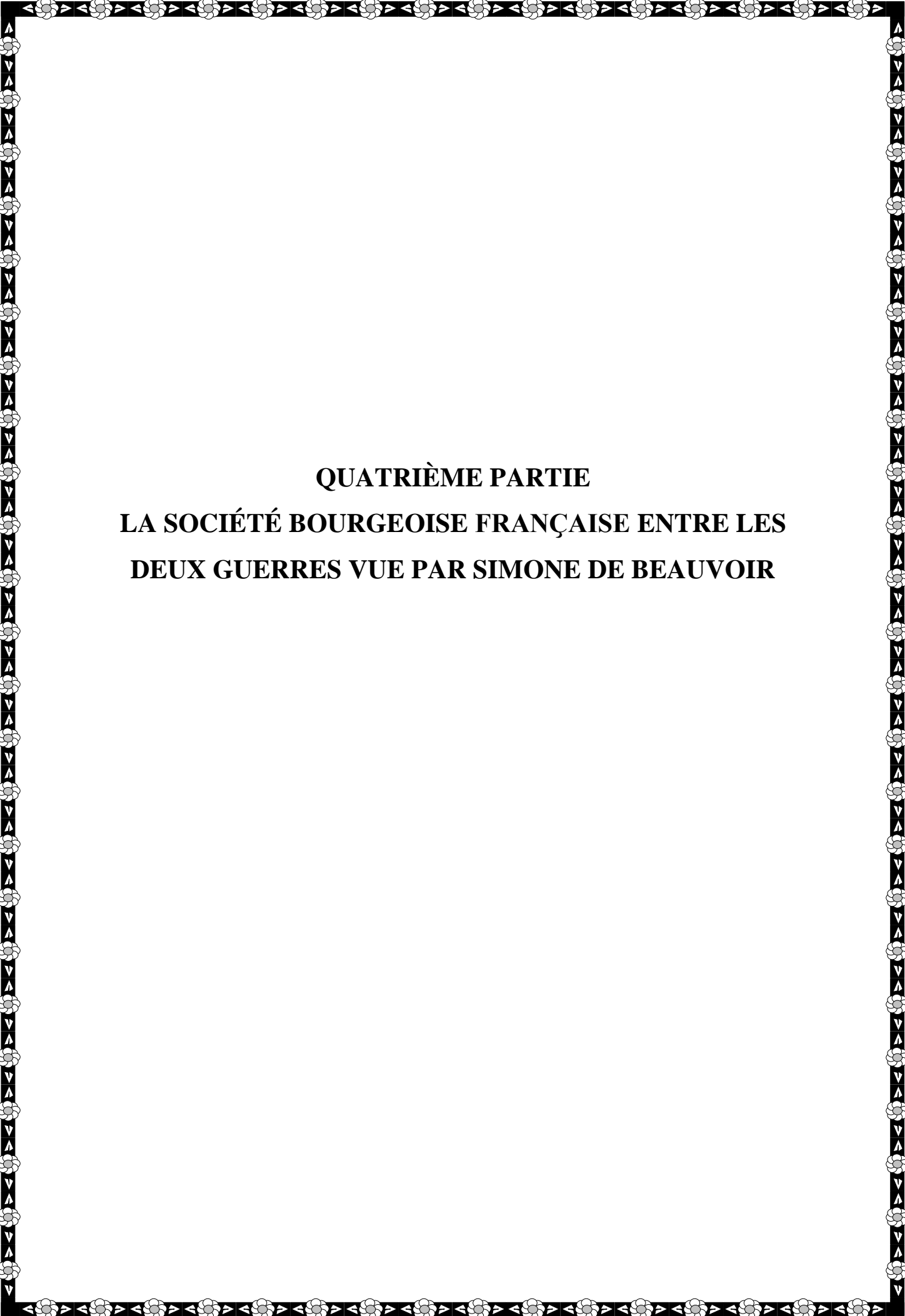
A la charnière des XIXe et XXe siècles, le roman de Roger Martin du Gard, *Les Thibault*, montre, cette fois, une remise en question des vertus bourgeoises traditionnelles de façon motivée et argumentée par la génération postérieure. Le père Oscar Thibault, est dépeint comme travailleur, austère, autoritaire et dogmatique. Le fils aîné, Antoine, semble suivre ses traces en faisant preuve des mêmes vertus professionnelles, mais il remet en question le dogmatisme religieux et l'autoritarisme de son père. Le fils cadet, Jacques, se révolte de façon radicale, non seulement contre la foi religieuse, mais contre la vision sociale conservatrice, la recherche du gain et les multiples limitations à la liberté individuelle qu'implique la « morale bourgeoise ».

Les principes qui ont fondé la puissance de la bourgeoisie française sont contestés sur le plan philosophique avec le déclin de la foi religieuse, le rejet de plus en plus prononcé des inégalités sociales et un mépris croissant pour le confort. Le goût pour l'exotisme, l'espoir mis dans la révolution, puis l'expérience de la guerre de 1914-1918 accélèrent cette évolution chez les fils d'Oscar Thibault.

Les personnages féminins semblent en retrait sur cette évolution, à l'exception d'une aventurière mystérieuse et atypique, Rachel, mais celle-ci n'est pas issue de la bourgeoisie traditionnelle.

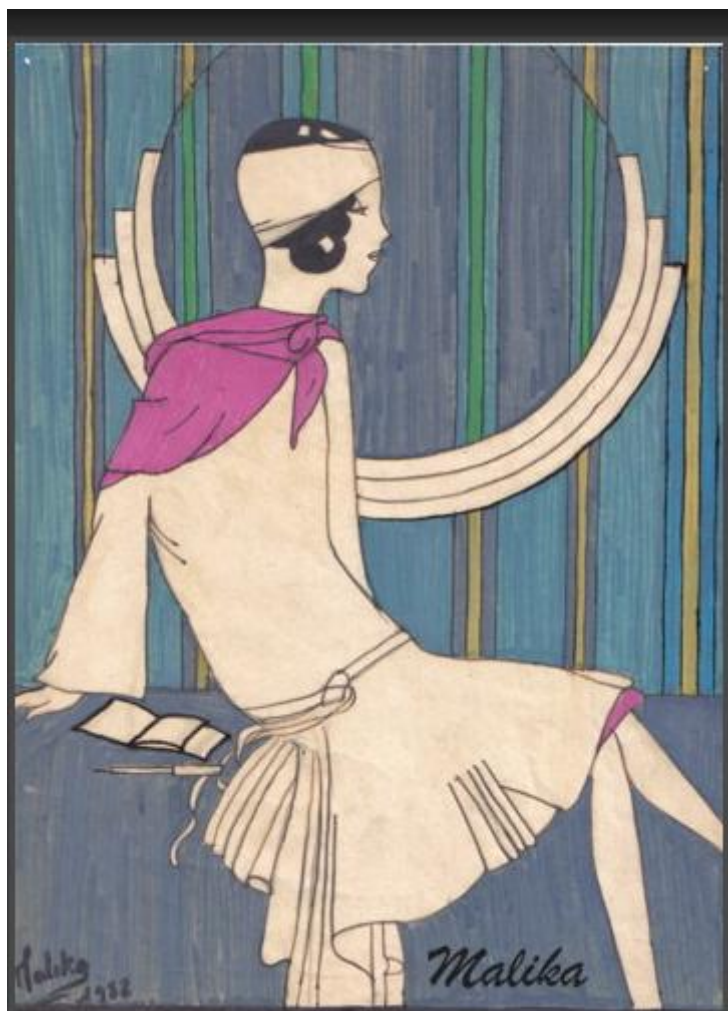
---

355- MARTIN DU GARD (Roger), *l'Épilogue*, T. V, Op.cit.,P.370.



**QUATRIÈME PARTIE**  
**LA SOCIÉTÉ BOURGEOISE FRANÇAISE ENTRE LES**  
**DEUX GUERRES VUE PAR SIMONE DE BEAUVOIR**





Un ancien dessin pour le roman de Simone de Beauvoir  
"Mémoire d'une jeune fille rangée".

On a déjà vu dans la première partie la description de la société bourgeoise et son évolution d'après les habitants de la Pension Vauquer dans *le père Goriot* et dans la deuxième partie d'après la personnalité de Nana et ses relations avec les hommes bourgeois dans *Nana* de Zola et d'après les personnages du théâtre du vaudeville de Georges Feydeau. La troisième partie cette évolution est étudiée d'après deux familles : Les Thibault et Les Fontanin dans *Les Thibault* de Roger Martin du Gard.

Avec Simone de Beauvoir on commence une nouvelle phase à l'évolution de la société bourgeoise française entre les deux guerres. Cette fois on va traiter cette évolution avec un autre genre littéraire : l'autobiographie, avec le roman de « *Mémoire d'une jeune fille rangée* ».

Le terme *autobiographie* est apparu au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est formé de trois mots grecs : *graphein* (écriture), *bios* (vie) et *autos* (par soi-même). Philippe Lejeune a défini ce terme dans *L'Autobiographie en France* : « Nous appelons autobiographie le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. »<sup>1</sup>

L'écriture autobiographique concerne tous les récits de vie : il peut s'agir de la vie d'une personne réelle (par exemple un écrivain) ou de la vie d'un personnage fictif. L'autobiographie remonte à une longue tradition. Dans le II<sup>e</sup> Siècle, on trouve Marc Aurèle\* écrit ses Pensées et invite à se libérer de ses passions. De même saint Augustin\*\* a écrit les

---

1-LEJEUNE (Philippe), *Le Pacte autobiographique*, Seuil, 1975, nouv. éd. 1996, coll. « Points », p. 14.

- Marc Aurèle est un empereur romain, ainsi qu'un philosophe stoïcien. Il cultiva pendant toute sa vie la lecture, et l'emporta sur tous les empereurs par la pureté de ses mœurs.
- Saint Augustin est à la fois témoin de l'effondrement de l'Empire romain d'Occident, acteur de l'Eglise chrétienne, et un homme de la fin de l'Antiquité hanté par de grandes questions philosophiques et religieuses. Son œuvre immense recourt avec succès à tous les genres littéraires, du traité philosophique à l'échange épistolaire, de l'autobiographie au sermon.

*Confessions*. Il y relate chronologiquement, les étapes de son existence, dans le sens de l'histoire d'une vocation.

Par ailleurs, l'autobiographie n'était pas un genre littéraire favorable pour la plupart des écrivains parce qu'elle est une littérature personnelle. Blaise *Pascal* disait « *Le moi est haïssable...* »<sup>2</sup> Stendhal exprime cette idée dans son œuvre « *La vie de Henry Brulard* » en disant :

« Cette idée me sourit. Oui, mais cette effroyable quantité de Je et de Moi ! Il y a de quoi donner de l'humeur au lecteur le plus bienveillant. Je et Moi, ce serait, au talent près, comme M. de Chateaubriand, ce roi des égotistes. De je mis avec moi tu fais la récidive. Je me dis ce vers chaque fois que je lis une de ses pages. On pourrait écrire, il est vrai, en se servant de la troisième personne, il fit, il dit. Oui, mais comment rendre compte des mouvements intérieurs de l'âme ? C'est là-dessus surtout que j'aimerais consulter di Fiore. Je ne continue que le 23 novembre 1835...La même idée d'écrire my life m'est venue dernièrement pendant mon voyage de Ravenne; A vrai dire, je l'ai eue bien des fois depuis 1832, mais toujours j'ai été découragé par cette effroyable difficulté des Je et des Moi, qui fera prendre l'auteur en grippe, je ne me sens pas le talent pour la tourner. A vrai dire, je ne suis rien moins que sûr d'avoir quelque talent pour me faire lire. Je trouve quelquefois beaucoup de plaisir à écrire, voilà tout..... Mes Confessions n'existeront donc plus trente ans après avoir été imprimées, si les Je et les Moi assomment trop les lecteurs; et toutefois j'aurai eu le plaisir de les écrire, et de faire à fond mon examen de conscience. De plus, s'il y a succès, je cours la chance d'être lu en 1900 par les âmes que j'aime, les madame Roland, les Mélanie Guilbert, les... »<sup>3</sup>

---

2- PASCAL (Blaise), Pensées XXIX

3- STENDHAL (Marie-Henri Beyle), *La vie de Henry Brulard*, Gallimard, Paris, 1973.PP.30-31

Malgré ce préjugé défavorable le genre autobiographique a beaucoup du succès. Ce succès revient à la curiosité du lecteur pour un écrivain, à la recherche d'une vérité sur la condition humaine et parce que « L'autobiographie, qui est à la fois témoignage, plaidoyer, justification et réquisitoire, s'inscrit par là dans le judiciaire, auquel elle emprunte sa mise en scène, ses rôles et les modalités de son énonciation. Le judiciaire et le théâtral ont partie liée ici, tant le théâtre est le lieu privilégié du procès, comme dans la tragédie grecque, tant le tribunal ressemble à un théâtre. »<sup>4</sup>

Les mémoires sont un genre voisin de l'autobiographie. Les mémoires sont des œuvres historiques et parfois littéraires ayant pour objet le récit de sa propre vie considérée comme révélatrice d'un moment de l'histoire. Plus précisément, il s'agit d'un recueil de souvenirs qu'une personne rédige à propos d'événements historiques ou anecdotiques, publics ou privés.»<sup>5</sup> Les mémoires ont pour objet principal l'histoire ou la société, les événements qui se sont déroulés autour du mémorialiste qui est un personnage public

De surcroît, Les mémoires sont un type d'écrit qui a véritablement commencé à se répandre au dix-septième siècle. Raconter sa vie, la transformer en objet d'art, de nombreux auteurs l'ont fait depuis cette époque. Les mémoires montrent les difficultés qui existent pour créer un lien entre la vie et l'écriture. Dans leurs mémoires les auteurs racontent leur vie et leurs impressions. On trouve les grands mémorialistes dans le dix-septième siècle comme le duc Saint-Simon\*, le mémorialiste. Après la seconde guerre mondiale, les écritures du moi

---

4- GISELE (Mathieu-Castellani), *La scène judiciaire de l'autobiographie*. PUF, 1996, Coll. "écriture".P.21.

5- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Mémoires>.

- Duc Saint-Simon est un membre de la noblesse française, célèbre pour ses Mémoires qui racontent par le menu la vie à la Cour aux temps du roi Louis XIV et de la Régence.

connaissent un nouvel essor. Celui-ci est contemporain de la naissance du courant existentialiste dont le principal représentant était Sartre. Compagne de ce dernier et figure marquante de l'après-guerre, Simone de Beauvoir a écrit des mémoires d'une ampleur gigantesque. Simone de Beauvoir défend bien entendu les thèses existentialistes dans ses mémoires.

*Les Mémoires d'une jeune fille rangée* est une œuvre autobiographique dans laquelle Simone de Beauvoir retrace l'itinéraire au sein d'une famille qui lui a dispensé l'amour et les soins nécessaires à l'épanouissement d'une personnalité, peuvent être lues dans plusieurs registres.

*Les Mémoire d'une jeune fille rangée*, raconte les 20 premières années de la vie de Simone de Beauvoir de 1908 à 1929, son enfance, son éducation dans une famille bourgeoise désargentée et déclassée, sa révolte contre la vie toute tracée que sa mère lui propose {éducation dans une institution catholique au Cour Désir et mariage arrangé avec un jeune bourgeois.} Aussi elle décrit son adolescence, jusqu'à sa rencontre avec Jean-Paul Sartre. Elle aborde aussi la religion, la bourgeoisie et ses conventions, la sexualité, la relation enfant/parents, et la condition féminine. Dans ses mémoires on trouve une philosophie de la liberté :

« Je rêvais d'être ma propre cause et ma propre fin ; je pensais à présent que la littérature me permettrait de réaliser ce vœu. Elle m'assurerait une immortalité qui compenserait l'éternité perdue ; il n'y avait plus de Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des millions de cœurs. En écrivant une œuvre nourrie de mon histoire, je me créerais moi-même à neuf et je justifierais mon existence. En même temps, je servirais l'humanité : quel plus beau cadeau lui faire que des livres ? Je m'intéressais à la fois à moi et aux autres ; j'acceptais mon "incarnation"

mais je ne voulais pas renoncer à l'universel : ce projet conciliait tout ; il flattait toutes les aspirations qui s'étaient développées en moi au cours de ces quinze années. »<sup>6</sup>

---

6- BEAUVOIR (Simone de), *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Folio, Paris, PP. 197-198.

## I) Famille bourgeoise

Simone de Beauvoir est née dans une famille bourgeoise où le père Georges de Beauvoir est avocat et comédien amateur passionné d'art dramatique; et la mère, issue de la petite bourgeoisie provinciale de Verdun, était une fervente catholique. « Les parents de Simone de Beauvoir constituent sans doute un modèle assez répandu dans la bourgeoisie au début du vingtième siècle : le père, Georges, est l'un des héritiers de la famille Bertrand de Beauvoir dont les membres ne revendiquent qu'une « petite noblesse » quand il s'avère pourtant qu'on leur reconnaît des ancêtres dès le début du douzième siècle avec Guillaume de Champeaux, l'un des membres fondateurs de l'université de Paris. Il reste qu'au dix-neuvième siècle, l'artisan de la fortune familiale a été un Narcisse Bertrand de Beauvoir qui, loin des préventions de l'époque, « travaillait » bel et bien comme contrôleur des impôts à Argenton-sur-Creuse. Avec la fortune accumulée par ce travail, arrondie de quelques dots bienvenues, l'arrière-grand-père paternel de Simone et d'Hélène a pu acquérir à Meyrignac, en Limousin, près d'Uzerche, une belle demeure de pierre blanche. A la génération suivante, les Bertrand de Beauvoir se rendent propriétaires, à une vingtaine de kilomètres de Meyrignac, d'une demeure plus modeste mais que des tourelles, des toits d'ardoise et quelques autres particularités architecturales sont censées rendre aristocratique : le château de La Grillère. Les vacances des deux sœurs se partageront longtemps entre ces deux propriétés, un Meyrignac opulent ou un grand-père d'humeur épicurienne élève des paons et des faisans dorés, fait cultiver des arbres, des plantes et des fleurs exotiques dans un parc aménagé de rocailles et d'une rivière artificielle (on disait alors une « rivière anglaise » et La Grillère, plus modeste et austère, plus représentative aussi d'une province limousine un peu rude. »<sup>7</sup>

La famille bourgeoise dans cette période se caractérisait par la multiplicité et la solidité des liens familiaux: « Une des caractéristiques de ce milieu consiste dans la multiplicité et la solidité des liens familiaux existant entre ses membres. L'autorité des pères sur les enfants même après leur majorité, le repli sur la vie familiale, la forte endogamie et le nombre des enfants dans beaucoup de familles sont notés par les contemporains comme Jean Schlumberger, qui décrit ainsi ses grands parents et grands-oncles à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle: « la vie de société se borne à des dîners de familles où, sans égard aux affinités personnelles, aux goûts, aux amitiés, l'assistance est déterminée par la seule consanguinité. »<sup>8</sup>

Dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir nous parle de sa naissance au milieu de cette famille bourgeoise en disant :

«Je suis née à quatre heures du matin, le 09 janvier 1908, dans une chambre aux meubles laqués de blanc, qui donnait sur le boulevard Raspail. Sur les photos de famille prises l'été suivant, on voit de jeunes dames en robes longues, aux chapeaux empanachés de plumes d'autruche, des messieurs coiffés de canotiers et de panamas qui sourient à un bébé: ce sont mes parents, mon grand-père, des oncles, des tantes, et c'est moi. Mon père avait trente ans, ma mère vingt-et-un, et j'étais leur premier enfant. Je tourne une page de l'album; maman tient dans ses bras un bébé qui n'est pas moi; je porte une jupe plissée, un béret, j'ai deux ans et demi, et ma sœur vient de naître. J'en fus paraît-il, jalouse, mais pendant peu de temps. Aussi loin que je me souviens, j'étais fière d'être

---

7- BOUCHARDEAU (Huguette)., *Simone de Beauvoir*, Flammarion, Paris, 2007, PP.17-18.

8- HAU (Michel)., *L'industrialisation de l'Alsace*, PU, Strasbourg, 1987.



l'aînée: la première. Déguisée en chaperon rouge, portant dans mon panier galette et pot de beurre, je me sentais plus intéressante qu'un nourrisson cloué dans son berceau. J'avais une petite sœur: ce poupon ne m'avait pas."<sup>9</sup>

Comme l'habitude des familles bourgeoises, Simone de Beauvoir reçoit l'éducation morale et religieuse traditionnelle de ce milieu conservateur qu'elle relatera plus tard dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*: « Au mois d'octobre 1913 - j'avais cinq ans et demi - on décida de me faire entrer dans un cours au nom alléchant : la cour Désir.

La directrice des classes élémentaires. Mlle Fayet, me reçut dans un cabinet solennel, aux portières capitonnées. Tout en parlant avec maman, elle me caressait les cheveux : «Nous ne sommes pas des institutrices, mais des éducatrices », expliquait-elle. Elle portait une guimpe montante, une jupe longue et me parut trop onctueuse : j'aimais ce qui résistait un peu. Cependant, la veille de ma première classe, je sautai de joie dans l'antichambre: «Demain, je vais au cours ! - Ça ne vous amusera pas. toujours », me dit Louise. Pour une fois, elle se trompait, j'en étais sûre. L'idée d'entrer en possession d'une vie à moi m'enivrait. Jusqu'alors, j'avais grandi en marge des adultes : désormais, j'aurais mon cartable, mes livres, mes cahiers, mes tâches : ma semaine et mes journées se découperaient selon mes propres horaires : j'entrevois un avenir qui au lieu de me séparer de moi-même, se déposerait dans ma mémoire : d'année en année je m'enrichirais, tout en demeurant fidèlement cette écolière dont je célébrais en cet instant la naissance. »<sup>10</sup>

Le Cours Désir, un établissement d'enseignement catholique où sont scolarisées les jeunes filles de bonne famille. Simone de Beauvoir

---

9- BEAUVOIR (Simone de)., *Mémoire de jeune fille rangée*, Folio, Paris, 1958. P.9.

10- Ibid., PP.31-32.

était une élève brillante qui se distingue très tôt par ses capacités intellectuelles. Dans cette période de son âge Simone de Beauvoir nous montre l'occupation de ses parents vers son éducation « Maman contrôlait mes devoirs et me faisait soigneusement réciter mes leçons. J'aimais apprendre (...) mon père s'intéressait à mes succès, à mes progrès et il comptait davantage dans ma vie. »<sup>10</sup>

Dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée*: Simone de Beauvoir nous parle d'une autre période dans cette famille bourgeoise, c'est la période de 1914. Au cours d'une visite à Meyrignac chez son oncle Gaston, la guerre de 1914 était déclarée. « Un matin, nous nous amusions dans le bûcher, parmi la sciure fraîche, quand le tocsin sonna : la guerre était déclarée. »<sup>12</sup>

On peut remarquer que Simone de Beauvoir avait 6 ans quand la guerre de 1914 était déclarée mais malgré son petit âge, elle nous a donné ses impressions sur cette catastrophe « Les Boches étaient des criminels de naissance; ils suscitaient la haine, plus que l'indignation: on ne s'indigne pas contre Satan. Mais les traîtres, les espions, les mauvais Français scandalisaient délicieusement nos cœurs vertueux. Je dévisageai avec une soigneuse horreur celle qu'on appela désormais : « l'Allemande ». Enfin le Mal s'était incarnée (...) J'avais tout de suite fait preuve d'un patriotisme exemplaire (...) Je plantai des drapeaux alliés dans tous les vases. Je jouai au vaillant zouave à l'enfant héroïque. J'écrivis avec des crayons de couleur : Vive la France (...) La vertu me gagnait ; plus de colères ni de caprices : on m'avait expliqué qu'il

---

11- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP.33-36.

12- Ibid., P.37.

dépendait de ma sagesse et ma pitié que Dieu sauvât la France (...) il m'était doux de m'abîmer aux pieds de la Croix »<sup>13</sup>

Du surcroît Simone de Beauvoir nous raconte dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée* ses chagrins quand son père est allé sur le front « Papa partit pour le front en octobre...je revois maman qui marchait à côté de moi, les yeux mouillés ; elle avait de beaux yeux noisette et deux larmes glissèrent sur ses joues. Je fus très émue ...Je dus me convaincre que Dieu protégerait tout spécialement mon père : j'étais incapable d'imaginer le malheur...à la suite d'une crise cardiaque, mon père fut évacué sur l'hôpital de Coulommiers, puis affecté au ministère de la Guerre....La vie reprit son cours normal. »<sup>14</sup>

À la fin de la première guerre mondiale, son grand-père maternel, Gustave Brasseur, président de la Banque de la Meuse, fait faillite et est déclaré banqueroutier, précipitant toute sa famille dans le déshonneur et la déconfiture. Aussi les parents de Simone sont-ils contraints, par manque de ressources, de quitter l'appartement cosu du boulevard Raspail (au-dessus de l'actuel restaurant « La Rotonde ») pour un appartement, sombre, exigu, au cinquième étage, sans ascenseur d'un immeuble de la rue de Rennes.<sup>15</sup> La famille de Simone de Beauvoir se retrouve ruinée et contrainte de réduire son train de vie : « Nous avons déménagé. Notre nouveau logis, disposé à peu près comme l'ancien, meublé de façon identique, était plus étroit et moins confortable. Pas de salle de bains ; un seul cabinet de toilette, sans eau courante...pas de chauffage ; l'hiver, l'appartement était glacé....La chambre que je partageais avec ma sœur était trop exigüe pour qu'on pût s'y tenir...Il

---

13 BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP.39-42.

14- Ibid., PP. 43-44.

15- Danièle Sallenave, *Castor de guerre*, Gallimard, « Folio », Paris, 2008, p. 55.

n'existait qu'un seul corridor. ..Je ne possédais même pas un pupitre pour y ranger mes affaires. Dans le bureau ma mère recevait souvent des visites; c'est là qu'elle causait le soir avec mon père. J'appris à faire mes devoirs, à étudier mes leçons dans le brouhaha des voix....Nous enviions, ardemment, ma sœur et moi, les petites filles qui ont une chambre à elle ; la nôtre n'était qu'un dortoir. »<sup>16</sup>

Poussée par des parents persuadés que seules les études peuvent sortir leurs enfants de cette condition médiocre, Simone de Beauvoir se jette dans les études.

Par ailleurs, on peut considérer que la guerre de 1914 était un point de croisement dans la vie de Simone de Beauvoir : « Je m'étais définitivement métamorphosée en enfant sage... J'avais le sang moins vif qu'autrefois ...Je m'étais convaincue que mes parents ne chercheraient que mon bien. Et puis c'est la volonté de Dieu qui s'exprimait par leur bouche : il m'avait créée, il était mort pour moi, il avait droit à une absolue soumission. Je sentais sur mes épaules le joug rassurant de la nécessité. Ainsi abdiquai-je l'indépendance que ma petite enfance avait tenté de sauvegarder. Pendant plusieurs années, je me fis le docile reflet de mes parents. »<sup>17</sup>

Dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée* Simone de Beauvoir nous parle de ses relations avec ses parents : relation d'amour avec le père et relation de haine pour la mère.

---

16- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P. 135.

17- Ibid., PP. 44-45.

## **Georges Bertrand de Beauvoir à mi-chemin entre l'aristocratie et la bourgeoisie**

Le père n'était pas pratiquant pour les valeurs bourgeoises traditionnelles. Il n'en a pas le comportement ni les orientations professionnelles. C'était seulement un héritier aisé. « Le père de Simone, Georges Bertrand de Beauvoir - le benjamin de trois enfants - se résigne assez mal à devoir prendre un engagement professionnel. Il adore la lecture, le théâtre, et s'il avait suivi ses goûts, il serait sans doute devenu comédien ; d'ailleurs, il participera longtemps à des représentations d'amateurs organisées dans les cercles de ses amis. Charmeur, cultivé, il professe un agnosticisme tranquille, déclarant par exemple (selon Simone pour qui ces propos tranchent dans la religiosité ambiante) que « le plus grand miracle de Lourdes, c'est Lourdes lui-même »... Il finira par se résigner à faire son droit et à exercer sans beaucoup de zèle la profession d'avocat ; son mariage (dans la tradition de la richesse apportée par l'union avec une riche héritière) aurait du lui permettre une activité dilettante. »<sup>18</sup>

Au début Simone de Beauvoir nous parle de son père d'une manière de fierté en parlant de ses origines bourgeoises et ses grands parents et leurs rôles dans la vie de son père : « Mon père passa son enfance dans un bel appartement du boulevard Saint Germain. Et connut sinon l'opulence du moins une confortable aisance...Il fut le favori de sa mère et de ses professeurs...Ma grand-mère le stimulait : il vivait dans son ombre et ne cherchait qu'à lui complaire. Issue d'une austère bourgeoisie qui croyait fermement en Dieu, au travail, au devoir, au mérite ... C'était ma grand-mère qui incarnait pour lui la loi. Mon grand-père n'était guère capable d'assumer ce rôle. Certes, il pensait

---

18- BOUCHARDEAU (Huguette)., Op.cit., P.18.

bien : il haïssait les communards et déclamait du Déroulède. Mais il était plus conscient de ses droits que convaincus de ses devoirs. A mi-chemin entre l'aristocrate et le bourgeois, entre le propriétaire foncier et le fonctionnaire, respectueux de la religion sans la pratiquer, il ne se sentait ni solidement intégré à la société, ni chargé de sérieuses responsabilités : il professait un épicurisme de bon ton. Il s'adonnait à un sport presque aussi distingué que l'escrime, « la canne », et avait obtenu le titre de « Prévost » dont il se montrait très fier. Il n'aimait: ni les discussions ni les soucis et laissait à ses enfants la bride sur le cou. Sa situation de cadet, son attachement à sa mère, ses succès scolaires, avaient amené mon père - dont l'avenir n'était pas garanti - à revendiquer son individualité : il se reconnaissait des dons, et voulait en tirer parti.»<sup>19</sup>

Le père de Simone de Beauvoir était un avocat et il aimait beaucoup ce métier parce qu'il était un bon orateur. Simone de Beauvoir en parlant de son père, parlait dans ses mémoires d'un bourgeois prototype de son temps. Elle nous parle aussi de ses activités et ses préoccupations antistatiques et sa jubilation pour le théâtre et la littérature : « rien dans sa vie se fut plus authentique que son amour pour le théâtre. Étudiant, il découvrit avec jubilation la littérature qui plaisait à son temps ; il passait ses nuits à lire Alphonse Daudet, Maupassant, Bourget, Marcel Prévost, Jules Lemaître. Mais il connaissait des joies encore plus vives lorsqu'il s'asseyait au parterre de la Comédie-Française ou des Variétés. Il assistait à tous les spectacles ; il était épris de toutes les actrices, il idolâtrait les grands acteurs ; c'est pour leur ressembler qu'il dénudait son visage. »<sup>20</sup>

---

19- BEAUVOIR (Simone de)., Op.cit. PP.45-46.

20- BEAUVOIR (Simone de)., Op.cit. P.47.

On peut dire que Georges de Beauvoir vivait non seulement comme les bourgeois de son temps mais comme les aristocrates. « L'insolite vocation de mon père s'explique, je crois, par son statut social. Son nom, certaines relations familiales, des camaraderies d'enfance, des amitiés de jeune homme le convinquirent qu'il appartenait à l'aristocratie ; il en adapta les valeurs. Il appréciait les gestes élégants, les jolis sentiments, la désinvolture, l'allure, le panache, la frivolité, l'ironie. Les sérieuses vertus que prise la bourgeoisie l'ennuyaient. Grâce à sa très bonne mémoire, il réussit ses examens, mais il consacra surtout ses années d'études à ses plaisirs : théâtres, champs de courses, cafés, salons. »<sup>21</sup>

En parlant de son père, on peut dire que Simone de Beauvoir nous parle d'un père aimé et avec lequel elle souhaiterait avoir une relation plus intime entre elle et lui : « Il possédait des qualités irréductibles à tout mérite : esprit, talent; charme; race. L'ennui, c'est qu'au sein de cette caste à laquelle il prétendait, il se trouvait n'être rien; il avait un nom à particule, mais obscur, qui ne lui ouvrait ni les clubs, ni les salons élégants; pour vivre en grand seigneur, les moyens lui manquaient. Ce qu'il pouvait être dans le monde bourgeois - un avocat distingué, un père de famille, un citoyen honorable....Son métier l'amusait dans la mesure où un avocat, lorsqu'il plaide, se donne en spectacle. Jeune homme, il apportait à sa toilette les soins d'un dandy. Habitué dès l'enfance aux parades de la séduction, il se fit une réputation de brillant causeur et de charmeur; mais ces succès le laissaient insatisfait ; ils ne le haussaient qu'à un rang médiocre dans des salons où comptaient avant tout la fortune et les quartiers de noblesse ; pour récuser les hiérarchies admises dans

---

21- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.47.

son monde, il lui fallait contester celui-ci, donc - puisque, à ses yeux, les basses classes ne comptaient pas - se situer hors du monde. »<sup>22</sup>

Par ses opinions Georges de Beauvoir appartenait à son époque et à sa classe : « Il tenait pour utopique l'idée d'un rétablissement de la royauté ; mais la République ne lui inspirait que du dégoût. Sans être affilié à *L'Action française*, il avait des amis parmi les « Camelots du roi »<sup>\*</sup>, et il admirait Maurras et Daudet: Il interdisait qu'on mît en question les principes du nationalisme ; si quelqu'un de malavisé prétendait en discuter, il s'y refusait avec un grand rire : son amour de la Patrie se situait au-delà des arguments et des mots : « C'est ma seule religion», il détestait les métèques, s'indignait qu'on permît aux Juifs de se mêler des affaires du pays, et il était aussi convaincu de la culpabilité de Dreyfus que ma mère de l'existence de Dieu'. Il lisait *Le Matin* et prit un jour une colère parce qu'un des cousins Sirmione avait introduit à la maison *L'œuvre*, « ce torchon ». Il considérait Renan comme un grand esprit, mais il respectait l'Église et il avait en horreur les lois Combes. »<sup>\*23</sup>

En tant que bourgeois, Georges de Beauvoir estimait la femme, la fidélité des épouses et l'innocence des filles : « Sa morale

---

22- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.48.

23- Ibid., P.50.

- Les Camelots du Roi (Fédération nationale des Camelots du roi), est une organisation royaliste, créée le 16 novembre 1908 par Maurice Pujo et rattachée au mouvement monarchiste français l'Action française qui avait pour chef de file Charles Maurras. Elle a connu son pic d'activité dans l'entre-deux-guerres.
- Les lois Combes : La loi de séparation des Églises et de l'État est un événement fondateur de la société française. Adoptée à l'initiative du député socialiste Aristide Briand le 9 décembre 1905, qui prend parti en faveur d'une laïcité sans excès, elle est avant tout l'achèvement d'un affrontement violent qui a duré presque vingt-cinq ans et qui a opposé deux visions de la France : la France cléricale favorable au concordat et la France républicaine et laïque.



privée était axée sur le culte de la famille; la femme, en tant que mère, lui était sacrée ; il exigeait des épouses la fidélité, des jeunes filles l'innocence, mais consentait aux hommes de grandes libertés, ce qui l'amenait à considérer avec indulgence les femmes qu'on dit légères. La femme est ce que son mari la fait, c'est à lui de la former, disait-il souvent. »<sup>24</sup>

Georges de Beauvoir représente dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée* un père cultivé qui a influencé les activités dites littéraires et intellectuelles de Simone de Beauvoir. Son père est l'image paternelle idéalisée. Ce « Grand Homme », pour la fillette Simone, incarne l'image même d'être au monde. Grand lecteur, homme du monde, acteur et amateur de théâtre, il était, aux yeux de la jeune fille, l'image même de l'homme cultivé. « Cet après-midi, ce qui me transporta, ce fut bien moins la représentation, que mon tête-à-tête avec mon père ; assister seule avec lui, à un spectacle qu'il avait choisi pour moi, cela créait entre nous une telle complicité que, pendant quelques heures, j'eus l'impression grisante qu'il n'appartenait qu'à moi »<sup>25</sup>

L'idéalisation du père, mène cette fille vers une position d'être le père elle-même. Chaque qualité du père est répétée par elle. On peut l'observer dans la vie tardive de Simone de Beauvoir. Son père est un grand consommateur de lecture. Il lit la littérature populaire et également du classique. « La collection de romans à quatre-vingt-dix centimes qui avait enchanté la jeunesse de papa »<sup>26</sup> Elle donne des preuves pour nous indiquer l'importance de la littérature chez son père « qu' « il prisait Voltaire, Beaumarchais, il savait par cœur Victor

---

24- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP.51-51.

25- Ibid., P.98.

26- Ibid., P.152.

Hugo. Il n'admettait pas qu'on arrêtât la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle.»<sup>27</sup> Aussi, « il est un orateur et aussi un rédacteur de *la Revue Française* »<sup>28</sup>

Du surcroît, il semble également devenir l'initiateur et le formateur de Simone de Beauvoir, à la vie et à la littérature. Il est fantasmé par la fillette comme le créateur de son être de « futur écrivain ». « Mon papa me fit cadeau d'un volume broché à la couverture jaune, dont les pages étaient vierges ; tante Lili y recopia mon manuscrit d'une nette écriture de couventine : je regardai avec fierté cet objet qui était presque vrai et qui me devait l'existence »<sup>29</sup>

On peut remarquer que dès son enfance, Simone de Beauvoir a pris goût à la littérature avec l'aide de son père. Simone de Beauvoir se rappelle les mots de celui-ci. « Il disait avec satisfaction que j'avais l'orthographe naturelle. Pour former mon goût littéraire il avait constitué sur un carnet de moleskine noire, une petite anthologie : Un Évangile de Coppée. »<sup>30</sup>

On remarque que Simone de Beauvoir était l'enfant élue dans le royaume du père porté par l'espérance culturelle. Ses récits nous indiquent que son père avait une attention, une orientation, ou plutôt une préférence du côté intellectuel, pour elle. Cet intellectualisme, pour Beauvoir aussi bien que pour son père, est une qualité spécifiquement accordée au masculin. Elle disait : « Depuis que j'allais en classe, mon père s'intéressait à mes succès, à mes progrès et il comptait davantage dans ma vie. Il me semblait d'une espèce plus rare que le reste des hommes »<sup>31</sup>

---

27- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit., P.170.

28- Ibid., P.230.

29- Ibid., P. P.73.

30- Ibid., PP. 51-52.

31- Ibid., P.36.

Ce goût pour les activités intellectuelles était un lien entre le père et sa fille. Mais en poursuivant *les Mémoires d'une jeune fille Rangée* on va découvrir un autre lien : l'amour. Simone de Beauvoir voit dans son père un homme séduisant et idéaliste. Dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle manifeste un grand amour, une forte admiration pour son père. Pour cette jeune fille dans sa période œdipienne, Georges de Beauvoir était l'homme le plus complet. L'image du père de cette jeune fille ressemble à un père imaginaire tout-puissant et qui ne peut être remplacé par aucun autre : « Personne dans mon entourage n'était aussi drôle, aussi intéressant, aussi brillant que lui, personne n'avait lu autant de livres ne savait par cœur autant de vers ne discutait avec autant de feu. Adossé à la cheminée, il parlait beaucoup, avec beaucoup de gestes : on l'écoutait. Dans les réunions de famille, il tenait la vedette : il récitait des monologues, ou le Singe de Zamacoïs et tout le monde applaudissait. (il avait) une grande originalité.»<sup>32</sup>

Tout au long des *Mémoires d'une jeune fille Rangée*, nous allons découvrir une grande vénération pour Georges de Beauvoir qui promet à Simone sa recherche du côté séducteur : « Quand il restait à la maison, il nous lisait Victor Hugo, Rostand, Il parlait des écrivains qu'il aimait, de théâtre, de grands événements passés, d'un tas de sujets élevés, et j'étais transportée loin des grisailles quotidiennes. Je n'imaginai pas qu'il existât un homme aussi intelligent que lui. Dans toutes les discussions auxquelles j'assistais, il avait le dernier mot et quand il s'attaquait à des absents il les écrasait »<sup>33</sup>

D'un part et d'autre part, l'amour de Simone pour son père était accompagné d'une grande jalousie. Cette jalousie n'était pas contre

---

32- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.36.

33- Ibid., P.148.

sa mère mais vers les autres femmes qu'il fréquentait. Cette jalousie s'est transformée en une grande haine pour sa mère. Le rêve de la fille de partager la même passion avec le père, est fort probablement renforcé par ce dernier. Il semble engagé dans un enjeu de « jouissance intellectuelle » avec sa fille aînée. Elle raconte néanmoins une histoire « naturelle » d'une fille, haïssant la mère et rêvant d'être avec le père. « En outre j'étais jalouse de la place qu'elle avait occupée dans le cœur de mon père car ma passion pour lui n'avait fait que grandir. »<sup>34</sup> L'amour de Simone de Beauvoir est devenu un amour œdipien et elle a vu en sa mère la véritable rivale : « ma véritable rivale c'est ma mère. Je rêvais d'avoir avec mon père des rapports personnels, mais même dans les rares occasions où nous nous trouvions tous les deux seuls, nous nous parlions comme si elle avait été là »<sup>35</sup>

Superficiellement on peut remarquer que c'est la fille, Simone, qui rêvait d'avoir ces rapports personnels, pas le père, et *c'est* la jeune fille qui rêvait que sa mère est là en train de regarder ce qui se passe entre elle et son mari. La fille était dans une logique hystérique, entre la Jouissance et le Désir. Elle prend ainsi du plaisir d'avoir l'homme de cette autre femme. Mais au fond, on peut découvrir que sa carrière est dessinée par son père qui l'encourageait toujours en disant « la fille du père ».

De surcroît, on peut dire que la jalousie ne comprend pas seulement la mère mais aussi sa petite sœur Poupette. Elle rivalisait avec sa sœur auprès de son père. Elle rêvait de mener le jeu de femme écrivain, Intellectuelle, parce qu'elle était la préférée de son père. C'est pour cette raison qu'elle avait pitié de sa sœur, car c'était Simone, elle seule, la

---

34- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.148.

35- Ibid., P. 149.

préférée de son père. « Il m’amusait, et j’étais contente quand il s’occupait de moi » (...) C’était de moi que mon père s’occupait le plus ; sans partager la dévotion que j’avais pour lui ma sœur souffrait de cette partialité. »<sup>36</sup>

Certainement le père aime ses deux filles mais d’une manière distincte : la petite, disait le père, est une « bonne à marier un homme » mais Simone qui est destinée à être écrivain, presque « homme ». « Papa disait volontiers : Simone a un cerveau d’homme. Simone est un homme »<sup>37</sup> (...) « Quel dommage que Simone ne soit pas un garçon ; elle aurait fait polytechnique. J’avais souvent entendu, disait Simone, mes parents exalter ce regret ; un polytechnicien, à leurs yeux, c’était quelqu’un. »<sup>38</sup> En effet, Georges de Beauvoir voulait voir sa fille aînée, la jeune Simone, elle aussi comme lui, devenir quelqu’un de lettré et une cultivé. Cette jeune fille trouve sa raison d’être dans le désir de son père. Pourtant, comme le dit Freud, l’anatomie fait le destin. Le destin proposé par le père d’être femme comme un homme de la culture, ne serait pas compatible avec son inscription en tant que femme. Être une femme comme les autres ne lui permettra point de s’acheminer vers cet acte d’écriture. La famille bourgeoise traditionnelle dans cette époque aurait fait des enfants jusqu’à avoir un fils. La famille dans laquelle grandit Simone n’est plus tout à fait conforme à ce modèle.

On peut dire que l’image idéale du père donne à Simone une toute-puissance et une possibilité de s’engager dans une écriture sans limite, elle représente une incarnation à ce père imaginaire : « La première raison, c’est l’admiration que m’inspiraient les écrivains ;

---

36- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. , PP.11, 137.

37- Ibid., P.148.

38- Ibid., P.246.

39- Freud S., *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 2002. P.220.

mon père les mettait bien au-dessus des savants, des érudits, des professeurs »<sup>340</sup>

Cette attention de la part du père on peut l'expliquer d'après les mots de Simone de Beauvoir elle-même : « Je ne me rendais évidemment pas compte de la contradiction qui divisait mon père. Mais je réalisais vite celle de ma propre situation. Je me conformais très exactement à ses volontés : et il en paraissait fâché ; il m'avait vouée à l'étude, et me reprochait d'avoir tout le temps le nez dans mes livres. On aurait cru, à voir sa morosité, que je m'étais engagée contre son gré dans cette voie qu'il avait en vérité choisie pour moi. Je me demandais de quoi j'étais coupable ; je me sentais mal à l'aise dans ma peau et j'avais de la rancune au cœur »<sup>41</sup>

On peut dire que Simone de Beauvoir était l'espoir pour son père pour accomplir ce grand travail. Le père voulait que sa fille sauve son image. Il réagissait face à cette fille absorbée par un travail qui l'empêcherait de devenir l'objet de désir d'un homme. Pour cela on peut découvrir que la vie de Simone de Beauvoir était divisée entre deux choses : soit écrivain existentiel dans la logique du père, soit l'objet d'échange dans la perspective qui était, cette fois, celle de la bourgeoisie traditionnelle : « C'est par mon père que la sévérité de mon destin me fut annoncée, j'avais compté sur son appui, sa sympathie, son approbation ; je fus profondément déçue qu'il me les refusât. Il y avait bien de la distance entre mes ambitieuses visées et son scepticisme morose. Sa morale exigeait le respect des institutions ; quant aux individus, ils n'avaient rien à faire sur cette terre, sinon d'éviter les ennuis et jouir le mieux possible de l'existence. »<sup>42</sup>

---

40- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP.196-197.

41- Ibid., PP. 248-249.

42- Ibid., P. 261.

Avec ce dernier passage, nous allons entrer dans un autre genre de relation entre le père et sa fille Simone, c'est la haine. Après l'admiration pour ce père cultivé, après l'amour fort vers ce père imaginaire, c'est la haine maintenant qui remplacera tout. La déception de la fille la mène vers un sentiment de haine contre ce père qui n'a pas assuré sa fonction. Le père se transforme en un père imaginaire redoutable. Après une longs combats dans l'esprit de Simone de Beauvoir accepte l'attitude de son père : « j'acceptai tranquillement l'attitude de papa. »<sup>43</sup>

Simone de Beauvoir associe, au père et à la mère, deux faces de sa logique : jouissance hystérique et jouissance de la sublimation – le désir et la jouissance – le sexuel et le hors sexuel – le masculin et le féminin, l'homme et la femme :

« La conséquence c'est que je m'habituai à considérer que ma vie intellectuelle – incarnée par mon père – et ma vie spirituelle – incarnée par ma mère étaient deux domaines radicalement hétérogènes, entre lesquels il ne pouvait exister aucune interférence »<sup>44</sup>

On peut remarquer que Simone de Beauvoir a tracé d'une manière claire sa relation avec son père et sa mère : une relation d'intellectualisme avec le père et une relation spirituelle avec la mère. Malgré ça on remarque qu'il y a un regret et une douleur *de* n'avoir pas assez vécu cet amour de l'objet. Le mot utilisé « interférence » nous montre le destin quasi tragique dans le roman familial des Beauvoir. Chaque moment de sa vie de désir est toujours court-circuité par le destin

---

43- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.58.

44- Idem.

Un autre facteur nous explique la haine de Simone de Beauvoir pour son père, c'est le refus du père de connaître l'intellectuel qui est en elle. « Le fossé s'agrandit et c'est l'incompréhension qui fait surface »<sup>45</sup>

« Les réticences de mon père m'étonnaient et me piquaient bien davantage. Il aurait dû s'intéresser à mes efforts, à mes progrès, me parler amicalement des auteurs que l'étudiais : il ne me marquait que de l'indifférence et même une vague hostilité. »<sup>46</sup> hélas ! Simone de Beauvoir ne comprend pas jusqu'à maintenant la condamnation dont elle est l'objet. Déchirée par la souffrance, elle connaît successivement le sentiment de culpabilité, puis la rancune

Georges de Beauvoir « n'en reste pas moins une figure primordiale dans le devenir intellectuel de sa fille, c'est lui qui la guide, l'oriente, lui insuffle l'admiration qu'elle portera toute sa vie aux grands auteurs<sup>47</sup>. Aussi, même au plus fort de la crise avec son père, Simone tentera de substituer aux rapports personnels qu'elle souhaitait avoir avec lui, « une silencieuse alliance » évidemment tournée contre la mère. »<sup>48</sup>

Est- ce que nous allons voir les mêmes étapes dans la relation de Simone de Beauvoir avec sa mère ?

---

45-RENOTTE (Guy), *Étude sur Simone de Beauvoir, Mémoire d'une jeune fille rangée*, Ellipses, Paris, 2002, P.39.

46- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. , P. 243.

47- Ibid., P. 197.

48- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.39.



### **Françoise Brasseur : une bourgeoise traditionnelle**

L'épouse de Georges, Françoise, fille d'un banquier de la Meuse, Gustave Brasseur, était censée lui apporter une jolie dot. Or Gustave Brasseur s'est livré à quelques spéculations aventureuses, et - l'année qui suit la naissance de Simone - il a même connu la prison. La dot espérée n'a jamais été versée. En revanche, Françoise est une jeune femme comme la bourgeoisie sait les former, « maîtresse de maison accomplie », économe des deniers du ménage, mais plus habile sans doute dans les ouvrages de tapisserie et de passementerie que dans la réalisation utilitaire de vêtements pour ses enfants. Elle a connu une enfance dorée : élève au couvent des Oiseaux, l'établissement le plus huppé de la capitale, elle a reçu cette éducation à la fois frivole et très stricte qui était dispensée aux filles des meilleures familles.

Éducation peu exigeante dans l'ordre intellectuel, parce qu'elle vise surtout à orner l'esprit des adolescentes, en leur permettant acquérir les qualités appréciées dans le « monde » : conversation soignée, capacité à exercer les arts d'agrément recommandés pour les demoiselles, de la broderie au petit point à l'aquarelle, au chant et au piano. Education très stricte en revanche sur le plan moral et religieux : ce « monde », où il est de bon ton de briller avec modestie, est aussi un ensemble de tentations de pièges auquel les hommes peuvent se laisser prendre (son mari, sensible aux plaisirs de la société et du luxe, en est excellente illustration), mais dont elle doit préserver ses filles. Ainsi, il est des livres dont l'écriture est reconnue remarquable, mais qui présentent des scènes contraires à la morale : on laissera les adolescentes en découvrir les belles pages, et... on épinglera les feuillets jugés sulfureux. »<sup>49</sup>

---

49- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.39.

*Les Mémoires d'une jeune fille rangée* commence avec des souvenirs doux pour la mère « Ma mère, plus lointaine et plus capricieuse, m'inspirait des sentiments amoureux : je m'installais sur ses genoux, dans la douceur parfumée de ses bras, je couvrais de baisers sa peau de jeune femme ; elle apparaissait parfois la nuit, près de mon lit, belle comme une image, dans sa robe de verdure mousseuse ornée d'une fleur mauve, dans sa scintillante robe de jais noir. Quand elle était fâchée, elle me faisait les gros yeux » ; je redoutais cet éclair orageux qui enlaidissait son visage ; j'avais besoin de son sourire. »<sup>50</sup>

Alors la mère pour Simone de Beauvoir représente la tendresse l'espoir, la tranquillité et un bon sourire dans l'avenir. A côté de ces belles émotions de la mère pendant l'enfance il y avait une autre mission c'est la nourriture du bébé « La principale fonction de Louise et de maman, c'était de me nourrir ; leur tâche n'était pas toujours facile. Par ma bouche, le monde entrait en moi plus intimement que par mes yeux et mes mains. »<sup>51</sup> la petite Simone commence à découvrir le monde d'après les choses qui entrent dans sa bouche. C'est la première expérience pour elle en communiquant avec le monde extérieur.

Simone de Beauvoir nous indique aussi une autre mission de la mère, le rôle de l'éducatrice et contrôler les devoirs de Simone : « Maman contrôlait mes devoirs, et me faisait soigneusement réciter mes leçons (...) Aussi pénétrée de ses responsabilités que papa en était dégagé, elle prit à cœur sa tâche d'éducatrice. Elle demanda des conseils à la confrérie des « Mères chrétiennes » et conféra souvent avec ces demoiselles Elle me conduisait elle-même au cours, assistait

---

50- BEAUVOIR (Simone de),. Op.cit. PP.10-11.

51- Idem.

à mes classes, contrôlait devoirs et leçons ; elle apprit l'anglais et commença d'étudier le latin pour me suivre. »<sup>51</sup>

Dans les familles bourgeoises de cette période on remarque une préoccupation pour la vie spirituelle des leurs fils et cette mission est dirigée normalement par la mère. Simone de Beauvoir nous indique ce rôle effectué par sa mère pendant son enfance : « Elle dirigeait mes lectures, m'emmenait à la messe et au salut ; nous faisons en commun, elle, ma sœur et moi, nos prières du matin du soir. A tout instant, jusque dans le secret mon cœur, elle, était mon témoin, et je ne faisais de différence entre son regard et celui de Dieu. »<sup>52</sup>

Simone de Beauvoir nous amène à un autre côté dans la vie de cette femme bourgeoise, le côté spirituel. Dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée* Simone de Beauvoir nous montre sa fierté de la foi sa mère et de plus d'être comme elle : « Aucune de mes tantes - pas même tante Marguerite qui avait été élevée au Sacré-Cœur - ne pratiquait la religion avec autant de zèle : elle communiait souvent, priait assidûment, lisait de nombreux ouvrages de piété. Sa conduite se conformait à ses croyances: prompte à se sacrifier, elle se donnait entièrement aux siens. Je ne la considérais pas comme une sainte, parce qu'elle m'était trop familière et parce qu'elle s'emportait trop aisément; son exemple ne m'en semblait que plus convaincant : je pouvais, donc je devais, m'égaliser à elle en piété et en vertu. »<sup>53</sup>

Comme elle a fait avec l'histoire de son père, Simone de Beauvoir nous donne une idée sur les racines bourgeoises de sa mère et nous donne aussi des détails sur l'enfance et l'adolescence de sa mère et

---

51- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP. 33-34.

52- Idem.

53- Ibid., P.55.

de plus l'histoire de son mariage avec Georges de Beauvoir et ses caractéristiques. « Ma mère était née à Verdun, dans une pieuse et riche famille bourgeoise ; son père, un banquier, avait fait ses études chez les jésuites ; sa mère, dans un couvent. Françoise avait un frère et une sœur plus jeunes qu'elle. Dévouée corps et âme à son mari bonne- maman ne témoignait à ses enfants qu'une affection distante ; et c'était Lili, la benjamine, que préférait bon-papa ; maman souffrit de leur froideur. Demi-pensionnaire au couvent de Oiseaux, elle trouva des consolations dans la chaleureuse estime dont l'entourèrent les religieuses elle se jeta dans l'étude et dans la dévotion ; passé son brevet élémentaire, elle perfectionna sa culture sous la direction d'une mère supérieure.

D'autres déceptions attristèrent son adolescence. Enfance et jeunesse lui laissèrent au cœur un ressentiment qui ne se calma jamais tout à fait. A vingt ans, engoncée dans des guimpes à baleines, habituée à réprimer ses élans et à enfouir dans le silence d'amers secrets, elle se sentait seule, et incomprise; malgré sa beauté, elle manquait d'assurance et de gaieté. C'est sans enthousiasme qu'elle s'en alla rencontrer à Houlgate un jeune homme inconnu. Ils se plurent. Gagnée par l'exubérance de papa, forte des sentiments qu'il lui témoignait, ma mère s'épanouit. Mes premiers souvenirs sont d'une jeune femme rieuse et enjouée. Il y avait aussi en elle quelque chose d'entier et d'impérieux qui après son mariage se donna libre cours (...) elle pensait que la femme doit obéir à l'homme (...) En société cependant, elle demeura toujours timide. Brusquement transplantée dans un cercle très différent de son entourage provincial, elle ne s'y adapta pas sans effort. Sa jeunesse, son inexpérience, son amour pour mon père la rendaient vulnérable; elle redoutait les critiques et, pour les éviter, mit tous ses soins à « faire comme tout le monde »... Ma mère ne songea jamais à protester - dans un sens ni dans l'autre - contre une inconséquence que sanctionnaient

les usages mondains. Elle consentit à bien d'autres compromis : ils n'entamèrent pas ses principes; ce fut peut-être même pour compenser ces concessions qu'elle préserva, intérieurement, une rigoureuse intransigeance. Bien qu'ayant été, sans aucun doute, une jeune mariée heureuse, à peine distinguait-elle le vice de la sexualité. Elle associa toujours étroitement l'idée de chair à celle de péché. Comme l'usage l'obligeait à excuser chez les hommes certaines incartades, elle concentra sur les femmes sa sévérité ; entre les « honnêtes femmes et les « noceuses », elle ne concevait guère d'intermédiaire...<sup>54</sup>

Il est clair devant nos yeux que Simone de Beauvoir exaltait les racines bourgeoises de sa mère en flattant sa timidité et sa foi. Et quand elle faisait une comparaison entre sa mère et son père, elle prenait le côté de mère malgré son amour pour son séducteur et pour son père imaginaire. « Mon père me traitait comme une personne achevée; ma mère prenait soin de l'enfant que j'étais. Elle me manifestait plus d'indulgence que lui : elle trouvait naturel de m'entendre bêtifier alors qu'il s'en agaçait; elle s'amusait de saillies, de gribouillages qu'il ne jugeait pas drôles. Je voulais qu'on me considérât; mais j'avais essentiellement besoin qu'on m'acceptât dans ma vérité, avec les déficiences de mon âge; ma mère s'assurait par sa tendresse une totale justification. »<sup>55</sup>

Au début la relation entre Simone de Beauvoir et sa mère se distinguait par l'amour réciproque, le respect, la vérité et le rapprochement. Cela se montre clairement dans une situation affrontée par Simone : « Quand j'avais sept à huit ans, je ne me contraignais pas devant elle, je lui parlais avec une grande liberté. Un souvenir précis

---

54- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP.52-54.

55- Idem.

m'en assure. Je souffris, après ma rougeole, d'une légère scoliose ; un médecin traça une ligne le long de ma colonne vertébrale, comme si mon dos avait été un tableau noir, et il me prescrivit des séances de gymnastique suédoise. Je pris quelques leçons privées avec un grand professeur blond. En l'attendant, un après-midi, je m'exerçais à grimper à la barre fixe ; arrivée en haut, j'éprouvai une bizarre démangeaison entre les cuisses ; c'était agréable et décevant; je recommençai ; le phénomène se répéta. « C'est drôle », dis-je à, maman ; et je lui décrivis ce que j'avais ressenti. »<sup>56</sup>

Cette relation si chaleureuse s'est transformée en conflit entre Simone de Beauvoir et sa mère pendant la période de l'adolescence. Sa haine remonte certainement à son attachement avec son père « L'attachement privilégié au père, sans entamer, au début la relation affective avec la mère, conduit peu à peu à un progressif désaveu à son égard. Ainsi, cette mère dont elle est d'abord amoureuse et dont la présence lui procure un véritable plaisir, va lui devenir profondément étrangère, jusqu'à incarner l'injuste contrainte qui la maintient séparée d'elle-même. »<sup>57</sup> (...) « Je supportais d'autant plus mal ma captivité que je ne me plaisais plus du tout à la maison. Les yeux au ciel ma mère priait pour mon âme ; ici-bas, elle gémissait sur mes égarements : toute communication était coupée entre nous. »<sup>58</sup>

Ce conflit avec la mère éclate au moment où Simone s'aperçoit que cette dernière n'a plus rien à lui apprendre intellectuellement. Très tôt en effet, notre moraliste apprend à distinguer entre sa vie intellectuelle aux mains du père et sa vie

---

56- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.56.

57- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.40.

58-BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.243.

spirituelle dirigée par sa mère. Dès lors, aussi longtemps qu'elle reste une petite fille, la mère est un modèle qui lui apprend les gestes de la vie quotidienne, lui fait ses premières lectures et surtout l'initie à la vie religieuse. Mais cette symbiose entre la mère et la fille se fissure dès que Simone commence à grandir, se cultive et réalise alors combien l'instruction de sa mère est limitée. « Le conflit qui m'opposait à ma mère n'éclata pas ; mais j'en avais souvent conscience. Son éducation, son milieu l'avaient convaincue que pour une femme la maternité est le plus beau des rôles : elle ne pouvait le jouer que si je tenais le mien, mais je refusais aussi farouchement qu'à cinq ans d'entrer dans les comédies des adultes. »<sup>59</sup>

Par ailleurs Simone s'accommode tant bien que mal de celle situation, aussi longtemps qu'elle peut espérer une reconnaissance de la part de son père. Mais quand elle commence à en douter, c'est alors que la crise devient inévitable... « Ma véritable rivale, c'était ma mère. Je rêvais d'avoir avec mon père des rapports personnels ; mais même dans les rares occasions où nous nous trouvions tous les deux seuls, nous nous parlions comme si elle avait été là. »<sup>60</sup>

Ainsi, les illusions de Simone s'écroulent quand elle prend conscience que la dérisoire complicité avec son père, sur laquelle elle avait cru pouvoir se rabattre (« Maman est ridicule »<sup>61</sup>) ne peut ébranler la réelle solidarité de ses parents entre eux : « Mon père m'avait porté un double coup, en affirmant leur solidarité et en me traitant indirectement d'imbécile »<sup>62</sup>. S'étant définitivement coupée de sa mère, ayant perdu tout espoir de reconnaissance par son père,

---

59-BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.147.

60- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.149.

61- Ibid., P.150.

62- Idem.

Simone est alors acculée à riposter à ce qui la brime et l'étouffe depuis tant d'années et du même coup se trouve obligée de choisir son existence et de vouloir sa liberté.

Mais on peut dire que La véritable rupture avec ses parents s'accomplit lorsque Simone dispose de moyens de s'évader qui sont en même temps des moyens de se réaliser. C'est à ce moment que la jeune fille apprend à se connaître en dialoguant avec elle-même dans son journal : « Personne ne m'admettait telle que j'étais, personne ne m'aimait : je m'aimerai assez, décidai-je, pour compenser cet abandon. Autrefois, je me convenais, mais je me souciais peu de me connaître ; désormais, je prétendis me dédoubler, me regarder, je m'épiai ; dans mon journal je dialoguai avec moi-même. »<sup>63</sup>.

Dans cette étape Simone de Beauvoir cherche une sortie de profonde fosse, la sortie c'est la littérature « Simone se donne alors un but, elle va se fixer un objectif et forger sa vie de ses propres mains. Elle devient par là- même capable de regarder en face « l'exil » dont elle souffre et de s'en mettre à distance par la littératures.<sup>64</sup> (...) « Déjà il me semble que je devais communiquer la solitaire expérience que j'étais en train de traverser. En avril, j'écrivis les premières pages d'un roman. »<sup>65</sup>

Avec le métier d'écrivain, Beauvoir découvre qu'elle peut être un objet, une voix dans un livre sous les yeux des autres « C'était bien déconcertant, alors que j'avais cru m'avancer sur une voie triomphale, de m'apercevoir soudain que j'étais engagée dans une lutte ;

---

63- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.246.

64- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.41.

65- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit.P.265.



j'en éprouvai un choc dont je fus longue à me remettre ; du moins la littérature m'aida-t-elle à rebondir de la détresse à l'orgueil. »<sup>66</sup>

La rupture avec le carcan familial, s'impose donc à la jeune fille lorsque cette dernière comprend en quoi cette rupture est en mesure de valoriser sa vie en l'ouvrant sur un nouveau monde, en lui permettant de s'engager, de projeter un véritable avenir, qui sera le sien puisqu'il dépendra de ses choix personnels'. « Je ne subissais pas un obscur malheur, mais je menais le bon combat. »<sup>67</sup>

Dès lors, « Beauvoir fait déjà sienne la thèse qui sera celle de l'existentialisme\* sartrien. Chaque choix ne vaut que pour l'instant présent et peut sans cesse être modifié : « l'homme se trouve dans la nécessité de se choisir perpétuellement » comme Sartre l'affirme dans *L'Être et le Néant*. Grâce à la littérature, Simone de Beauvoir se détache définitivement de ses parents et réalise son rêve d'absolu en parvenant à trouver sa propre hiérarchie de valeurs. »<sup>68</sup>

---

66- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit.P.268.

67- Ibid., P.269.

68- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.43.

## Hélène de Beauvoir

Sa naissance fut une déception pour toute la famille parce que la famille de Simone attendait un garçon comme l'habitude des familles bourgeoises dans ce temps là. Mais les sentiments de Simone pour sa sœur étaient complètement différents. Elle a aimé sa sœur et l'appelait toujours Poupette :

« On l'appelait Poupette ; elle avait deux ans et demi de moins que moi. On disait qu'elle ressemblait à papa. Blonde, les yeux bleus, sur ses photos d'enfant son regard apparaît comme embué de larmes. Sa naissance avait déçu car toute la famille désirait un garçon. »<sup>69</sup>

Simone de Beauvoir et sa sœur Hélène avaient dans la maison paternelle la même vie et la même allure : « On s'appliquait à nous traiter avec une exacte justice; nous portions des toilettes identiques, nous sortions presque toujours ensemble, nous n'avions qu'une vie pour deux. »<sup>70</sup> Malgré cette vie identique pour les deux, Simone de Beauvoir nous montre dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée* qu'elle avait des avantages à elle seule en tant qu'aînée: « je jouissais néanmoins de certains avantages. J'avais une chambre, que je partageais avec Louise, et je dormais dans un grand lit, faussement ancien, en bois sculpté, que surmontait une reproduction de l'Assomption de Murillo. Pour ma sœur, on dressait un lit-cage dans

---

69- BEAUVOIR (Simone de)., Op.cit. P59.

70- Idem.

- L'existentialisme: est une doctrine philosophique. Selon laquelle l'être humain n'est pas déterminé d'avance par sa vie mais est libre et responsable de son existence.

un étroit corridor. Pendant le service militaire de papa, c'est moi qui accompagnais maman quand elle allait le voir. »<sup>71</sup>

Hélène était toujours en comparaison avec sa sœur et cela représentait aussi un grand fardeau sur les épaules de la petite. La cadette admirait son aînée et chercha parfois à l'imiter et à se distinguer de ses autres amitiés, notamment par la démonstration de ses talents dans un journal satirique qu'elle créa au sein de l'école. Mais ses notes de classe en subissaient trop les conséquences, et l'autorité parentale eut raison de ce bref succès.

De plus on remarque que Simone de Beauvoir était fière de jouer le rôle d'aînée « Confortablement installée dans mon rôle d'aînée, je ne me targuais d'aucune autre supériorité que celle que me donnait mon âge; je jugeais Poupette très éveillée pour le sien; je la tenais pour ce qu'elle était : une semblable un peu plus jeune que moi; elle me savait gré de mon estime et y répondait avec une absolue dévotion. Elle était mon homme lige, mon second, mon double : nous ne pouvions pas nous passer l'une de l'autre. »<sup>72</sup>

Dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir nous indique un rôle très important que sa sœur jouait dans sa vie. Elle doit beaucoup à sa petite sœur Hélène. Elle a pris l'habitude de communication avec les autres auprès d'elle et elle l'a fait sortir de son silence. On peut dire que Simone de Beauvoir dans ses mémoires nous donne une image rare de la fidélité et de loyauté pour sa sœur :

---

71- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P59.

72- Ibid., P. 60

« J'ai dû à ma sœur d'apaiser en les jouant maints rêves ; elle me permit aussi de sauver ma vie quotidienne du silence. Je pris auprès d'elle l'habitude de la communication. En son absence j'oscillais entre deux extrêmes : la parole était, ou bien un bruit oiseux que je produisais avec ma bouche, ou, s'adressant à mes parents, un acte sérieux; quand nous causions, Poupette et moi, les mots avaient un sens et ne pesaient pas trop lourd. Je ne connus pas avec elle les plaisirs de l'échange, puisque tout nous était commun; mais, commentant à haute voix les incidents et les émotions de la journée, nous en multiplions le prix... Il n'y avait rien de suspect dans nos propos; néanmoins, par l'importance que mutuellement nous leur accordions, ils créaient entre nous une connivence qui nous isolait des adultes ensemble, nous possédions notre jardin secret. (...) Ce que j'appréciais le plus dans nos rapports, c'est que, j'avais sur elle une prise réelle. (...) Entre ma sœur et moi, les choses se passaient pour de bon. Nous nous disputions, elle pleurait, je m'irritais, nous nous jetions à la tête la suprême insulte : « Tu es bête! » et puis nous nous réconciliions. Ses larmes n'étaient pas feintes, et si elle riait d'une plaisanterie, c'était sans complaisance. Elle seule me reconnaissait de l'autorité ; les adultes parfois me cédaient; elle m'obéissait.(...) »<sup>73</sup>

Malgré cette reconnaissance vers sa sœur, Simone de Beauvoir voulait occuper toujours la première place dans la famille. On sent toujours l'esprit de suprématie : « Je n'aurais pas supporté que l'un d'eux me préférât ma sœur ; si je me résignai à un partage équitable, c'est que je me persuadai qu'il tournait à mon profit. Plus âgée, plus savante, plus avertie que ma cadette, si mes parents éprouvaient pour

---

73- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP.. 63-64.

nous la même tendresse, du moins devaient-ils me considérer davantage et me sentir plus proche de leur maturité. »<sup>74</sup>

Malgré une éducation si pieuse venant de leur mère et de l'école religieuse les deux sœurs n'eurent rapidement plus la vocation religieuse : « Les deux jeunes filles rangées s'étaient détournées de la maison de Dieu ». <sup>75</sup>

Avec la période de l'adolescence nous allons arriver à la croisée des chemins. Nous allons rejeter les valeurs bourgeoises de la famille. En entrant cette période nous sortons de nos anciens milieux, nous sortons de nos doctrines vécus avec la bourgeoise. Cette période comme nous allons voir représente une révolte contre la bourgeoisie traditionnelle de l'époque.

Cette période s'est distinguée par trois changements remarquables :

- La perte progressive de foi chrétienne
- La puberté et le rejet des contraintes pesant sur la sexualité
- La remise en question de la répartition des rôles dans le mariage traditionnel.

---

74- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP.. 63-64.

75- MONTEIL (Claudine), *Les Sœurs Beauvoir*, Editions n°1, Paris, 2003, p.30.

## I) La perte progressive de la foi chrétienne

Avant de parler de ce bouleversement dans la vie de Simone de Beauvoir, il faut indiquer sa vie avant c'est-à-dire sa vie comme une fille bourgeoise de l'époque. En lisant le cheminement spirituel de la jeune fille, nous avons l'impression de lire une histoire des religions au XXe siècle. Elle était très pieuse, elle priait toujours dans l'église et elle communiait régulièrement. Elle était une fille prototype élevée dans un milieu qui respecte les mœurs et les cultes, au sein de la bourgeoisie. Dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir parlait avec prolixité de cette vie pieuse, pure, pleine de contemplation et de cette vie d'amitié et d'intimité avec Dieu. « J'étais très pieuse; je me confessais deux fois par mois à l'abbé Martin, je communiais trois fois par semaine, je lisais chaque matin un chapitre de l'Imitation; entre les classes, je me glissais dans la chapelle de l'institut et je priais longtemps, la tête dans mes mains; souvent pendant la journée, j'élevais mon âme à Dieu. Je ne m'intéressais plus à l'enfant Jésus, mais j'adorais éperdument le Christ. J'avais lu, en marge des Évangiles, de troublants romans dont il était le héros et je contemplais avec des yeux d'amoureuse son beau visage tendre et triste; je suivais, à travers les collines couvertes d'oliviers, l'éclat de sa robe blanche, je mouillais de mes larmes ses pieds nus, et il me souriait comme il avait souri à Madeleine. Quand j'avais assez longtemps embrassé ses genoux et pleuré sur son corps sanglant, je le laissais remonter au ciel. Il s'y fondait avec l'être plus mystérieux à qui je devais la vie et dont un jour, et pour toujours, la splendeur me ravirait. »<sup>76</sup>

Elle parlait avec Dieu comme un ami connu qui s'attachait avec elle d'une relation suprême. Avec Dieu elle sentait du confort, de paix et de tranquillité : « Quel réconfort de le savoir là! On m'avait dit

---

76- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P. 101.

qu'il chérissait chacune de ses créatures comme si elle avait été unique ; pas un instant son regard ne m'abandonnait, et tous les autres étaient exclus de notre tête à tête ; je les effaçais, il n'y avait au monde que Lui et moi, et je me sentais nécessaire à sa gloire : mon existence avait un prix infini. Il n'en laissait rien échapper : plus définitivement que sur les registres de ces demoiselles, mes actes, mes pensées, mes mérites s'inscrivaient en lui pour l'éternité; mes défaillances aussi, évidemment, mais si bien lavées par mon repentir et par sa bonté qu'elles brillaient autant que mes vertus. Je ne me lassais pas de m'admirer dans ce pur miroir sans commencement ni fin. Mon image, toute rayonnante de la joie qu'elle suscitait dans le cœur de Dieu, me consolait de tous mes déboires terrestres; elle me sauvait de l'indifférence, de l'injustice, et des malentendus humains. Car Dieu prenait toujours mon parti; si j'avais eu quelque tort, à l'instant où je lui demandais pardon, il soufflait sur mon âme et elle retrouvait tout son lustre ; mais d'ordinaire, dans sa lumière, les fautes qu'on m'imputait s'évanouissaient; en me jugeant, il me justifiait. Il était le lieu suprême où j'avais toujours raison. Je l'aimais, avec toute la passion que j'apportais à vivre. »<sup>77</sup>

Nous parlons maintenant d'un amour réciproque entre Le Tout puissant et la petite Simone. Ce type de relation a poussé Simone à réfléchir que son existence est nécessaire pour la gloire de Dieu.

Du surcroît, Simone de Beauvoir s'isolait de tout le monde pour méditer dans cet amour infini. Elle consacrait un jour pendant l'année pour visiter les églises et pour contempler dans la Gloire de Dieu : « Chaque année, je faisais une retraite; toute la journée, j'écoutais les instructions d'un prédicateur, j'assistais à des offices,

---

77- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP. 101-102.

j'égrenais des chapelets, je méditais; je déjeunais au cours, et pendant le repas une surveillante nous lisait la vie d'une sainte. Le soir, à la maison, ma mère respectait mon silencieux recueillement. Je notais sur un carnet les effusions de mon âme et des résolutions de sainteté. Je souhaitais ardemment me rapprocher de Dieu. »<sup>78</sup>

Simone de Beauvoir est allée plus loin dans sa relation avec Dieu, elle voulait entrer au couvent pour être seule avec Dieu « mon choix était fait. J'entrerais au couvent (...) Cet avenir me fut un alibi commode. Pendant plusieurs années il me permit de jouir sans scrupule de tous les biens de ce monde.»<sup>79</sup>

La campagne jouait un rôle très remarquable dans la relation de Simone avec Dieu. Son amour pour la campagne était un amour sophisme et elle sentait que Dieu existait toujours autour d'elle « mon amour pour la campagne prit des couleurs mystiques (...) ) Pourtant, bien plus vivement qu'à Paris, je sentais autour de moi la présence de Dieu; à Paris, les hommes et leurs échafaudages me le cachaient ; je voyais ici les herbes et les nuages tels qu'il les avait arrachés au chaos, et ils portaient sa marque: Plus je collais à la terre, plus je m'approchais de lui, et chaque promenade était un acte d'adoration. Sa souveraineté ne m'ôtait pas la mienne. Il connaissait toutes les choses à sa façon, c'est-à-dire absolument : mais il me semblait que, d'une certaine manière, il avait besoin de mes yeux pour que les arbres aient des couleurs. La brûlure du soleil, la fraîcheur de la rosée, comment un pur esprit les eût-il éprouvées, sinon à travers mon corps? Il avait fait cette terre pour les hommes, et les hommes pour témoigner de ses beautés : la mission dont je m'étais toujours sentie obscurément chargée, c'était lui qui me l'avait donnée. Loin qu'il me

---

78- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P. 102.

79- Ibid., PP. 103-104.



détrônât, il assurait mon règne. Privée de ma présence, la création glissait dans un obscur sommeil; en l'éveillant, j'accomplissais le plus sacré de mes devoirs, alors que les adultes, indifférents, trahissaient les desseins de Dieu. Quand le matin je franchissais en courant les barrières blanches pour m'enfoncer dans les sous-bois, c'était lui-même qui m'appelait. Il me regardait avec complaisance regarder ce monde qu'il avait créé afin que je le voie. »<sup>80</sup>

Mais devant plusieurs situations Simone de Beauvoir a commencé de protester contre les définitions du péché : « La plupart des fautes pour lesquelles ma mère nous réprimandait, ma sœur et moi, c'étaient des maladresses ou des étourderies. Poupette se fit durement gronder et punir pour avoir perdu un collet de civette (...) Ces impairs n'avaient rien de commun avec le péché, et en les évitant, je ne me perfectionnais pas. Ce qu'il y avait d'embarrassant, c'est que Dieu interdisait beaucoup de choses, mais ne réclamait rien de positif, sinon quelques prières, quelques pratiques qui ne modifiaient pas le cours des journées. Je trouvais même bizarre, quand les gens venaient de communier, de les voir si vite se replonger dans le train-train habituel ; je faisais comme eux, mais j'en étais gênée. Au fond, ceux qui croyaient, ceux qui ne croyaient pas menaient tout juste la même existence; je me persuadai de plus en plus qu'il n'y avait pas place dans le monde profane pour la vie surnaturelle. »<sup>81</sup>

C'est le début de cette révolution contre la croyance en Dieu et contre ses principes héritée par la bourgeoisie. De plus elle a commencé à douter de l'existence de Dieu sur la terre, douter que Dieu est le Tout puissant. Mais au fond de son âme, elle voulait que Dieu lui paraisse pour apaiser ses troubles : « La nature me parlait de Dieu:

---

80- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP. 174-175.

81- Ibid., PP. 103-104.

mais décidément, il me semblait tout à fait étranger au monde où s'agitent les hommes. De même que le pape au fond du Vatican n'a pas à se soucier de ce qui se passe dans le siècle, Dieu, dans l'infini du ciel, ne devait guère s'intéresser aux détails des aventures terrestres. Depuis longtemps j'avais appris à distinguer sa Loi de l'autorité profane. Mes insolences en classe, mes lectures clandestines ne le concernaient pas. D'année en année, ma piété en se fortifiant s'épurait et je dédaignais les fadeurs de la morale au profit de la mystique. Je priaïis, je méditais, j'essayais de rendre sensible à mon cœur la présence divine. Vers douze ans, j'inventai des mortifications : enfermée dans les cabinets - mon seul refuge - je me frottais au sang avec une pierre ponce, je me fustigeais avec la chaînette d'or que je portais à mon cou. Ma ferveur porta peu de fruits. Dans mes livres de piété, on parlait beaucoup de progrès, d'ascension; les âmes gravissaient des sentiers escarpés, elles franchissaient des obstacles; par moments, elles traversaient des déserts arides, et puis une rosée céleste les consolait : c'était toute une aventure; en fait, alors qu'intellectuellement je m'élevais de jour en jour vers le savoir, je n'avais jamais l'impression de m'être rapprochée de Dieu. Je souhaitais des apparitions, des extases, qu'en moi ou hors de moi quelque chose se passât: rien n'arrivait et mes exercices finissaient par ressembler à des comédies.... je m'accusais d'avoir communiqué sans ferveur, prié du bout des lèvres, trop rarement pensé à Dieu. »<sup>82</sup>

La vie de Simone de Beauvoir s'est transformée d'une manière inattendue même pour elle-même. Maintenant elle voit le prêtre comme un imposteur, et sa robe n'était qu'un travesti. Maintenant elle sent des tremblements quand elle voit un prêtre : « je regardai avec horreur l'imposteur que pendant des années j'avais pris

---

82- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP. 187.

pour le représentant de Dieu : brusquement il venait de retrousser sa soutane, découvrant ses jupons de bigote ; sa robe de prêtre n'était qu'un travesti ; elle habillait une commère qui se repaissait de ragots. Je quittai le confessionnal, la tête en feu, décidée à ne jamais y remettre les pieds. »<sup>83</sup>

Simone de Beauvoir a commencé à étudier sa foi en comparaison avec les autres. Elle était en train de découvrir la vérité cachée derrière des apparences extérieures de la religion. « Mon père ne croyait pas ; les plus grands écrivains, les meilleurs penseurs partageaient son scepticisme ; dans l'ensemble, c'était surtout les femmes qui allaient à l'église ; je commençais à trouver paradoxal et troublant que la vérité fût leur privilège alors que les hommes, sans discussion possible, leur étaient supérieurs. En même temps, je pensais qu'il n'y a pas de plus grand cataclysme que de perdre la foi et je tentais souvent de m'assurer contre ce risque. Malgré tout ça je me suis convaincue que « Les faits religieux n'étaient convaincants que pour les convaincus ». <sup>84</sup>

Petit à petit elle s'est libérée de ces contraintes qui pesaient sur sa vie et son existence, elle a commencé à jouir des plaisirs terrestres, elle a commis les péchés et enfin elle a perdu la foi. « Un soir, à Meyrignac, je m'accoudai, comme tant d'autres soirs, à ma fenêtre ; (...) J'avais passé ma journée à manger des pommes interdites et à lire, dans un Balzac prohibé, l'étrange idylle d'un homme et d'une panthère; avant de m'endormir, j'allais me raconter de drôles d'histoires, qui me mettraient dans de drôles d'états. « Ce sont des péchés », me dis-je. Impossible de tricher plus longtemps : la désobéissance soutenue et systématique, le mensonge, les rêveries impures n'étaient pas des

---

83- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P. 187.

84- Ibid., P.189.

conduites innocentes. Je plongeai mes mains dans la fraîcheur des lauriers-cerises, j'écoutai le glouglou de l'eau, et je compris que rien ne me ferait renoncer aux joies terrestres. « Je ne crois plus en Dieu », me dis-je, sans grand étonnement. C'était une évidence : si j'avais cru en lui, je n'aurais pas consenti de gaieté de cœur à l'offenser. J'avais toujours pensé qu'au prix de l'éternité ce monde comptait pour rien; il comptait, puisque je l'aimais, et c'était Dieu soudain qui ne faisait pas le poids : il fallait que son nom ne recouvrit plus qu'un mirage. Depuis longtemps l'idée que je me faisais de lui s'était épurée, sublimée au point qu'il avait perdu tout visage, tout lien concret avec la terre et de fil en aiguille l'être même. Sa perfection excluait sa réalité. C'est pourquoi j'éprouvai si peu de surprise quand je constatai son absence dans mon cœur et au ciel. Je ne le niai pas afin de me débarrasser d'un gêneur : au contraire, je m'aperçus qu'il n'intervenait plus dans ma vie et j'en conclus qu'il avait cessé d'exister pour moi. »<sup>85</sup>

Il faut mentionner que le scepticisme de son père lui ouvre la voie et il devient facile pour elle de penser dans un monde sans créateur. « Le scepticisme paternel m'avait ouvert la voie ; (...) j'ai été affranchie de mon enfance et de mon sexe, en accord avec les libres esprits que j'admirais. Et il m'était plus facile de penser un monde sans créateur qu'un créateur chargé de toutes les contradictions du monde. »<sup>86</sup>

Désormais Simone de Beauvoir ne cherche pas un principe supérieur pour lui expliquer le monde, et lui permettre de quitter la terre. Pour cela, elle se tourne vers l'inquiétude gidienne et rejette le moralisme bourgeois. La petite fille rangée devient une jeune

---

85- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP. 190-191.

86- Idem.

filles amoral qui veulent trouver Dieu par le renversement des valeurs que sa famille leur a enseignées. « L'immoralisme n'était pas seulement un défi à la société, il permettait d'atteindre Dieu ; croyants et incroyants utilisaient volontiers ce nom ; selon les uns, il désignait une inaccessible présence, selon les autres, une vertigineuse absence ! Cela ne faisait guère de différence et je n'eus pas de peine à amalgamer Claudel et Gide »<sup>87</sup>

Le rejet de Dieu lui permet une grande liberté de pensée puisqu'elle arrive à concilier deux auteurs aussi opposés que Gide et Claudel. En vérité, ce qu'elle recherche dans la littérature c'est un rejet des valeurs qu'on lui a enseignées pour une quête de nouvelles valeurs qui, si elles ne garantissent pas à l'homme le ciel lui font au moins quitter la terre et lui donnent de nouvelles exigences. « L'important c'était de s'arracher à la terre et on touchait alors à l'éternel »<sup>88</sup>

Simone de Beauvoir a largement montré dans son autobiographie que malgré l'acharnement de la société à « faire devenir femmes » les femmes par la contrainte ou le devenir subi, celles-ci ont toujours néanmoins le pouvoir de ne pas l'accepter, de choisir, en transformant la donnée culturelle ou leur propre manière de devenir, en une liberté comprise cette fois-ci comme un devenir agi. »<sup>89</sup>

Alors on peut dire que *les mémoires d'une jeune fille rangée* nous présente une fille, mais pas rangée, par contre, une fille indisciplinée qui discute, raisonne, analyse, dénote une rare connaissance de monde pour son jeune âge. Donc, on remarque que cette jeune fille n'était qu'un masque et un visage d'emprunt, derrière

---

87- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.262.

88- Idem.

89- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.26.

lequel se cache le vrai drame de la recherche de l'être. Le premier pas vers cette recherche de l'être était la révolte. « En ce sens, toutes les jeunes filles de la littérature existentielle sont, à des titres divers, des révoltées. L'adolescente des Mémoires le sait mieux qu'une autre, elle qui dévore ce genre de prose, et fait des héroïnes de ses lectures non pas simples personnages fictifs, mais bien de véritables êtres humains en tant qu'ils sont pris dans des conflits et de problèmes qui affectent leur « condition- d'être-dans- le- monde. »<sup>90</sup>

On peut dire simplement que Simone de Beauvoir tente à l'adolescence de s'identifier à des héros de livres. D'après ces livres lus par Simone de Beauvoir, on peut comprendre sa quête spirituelle. Nous allons classer ces livres d'après l'importance et l'influence effectuées dans la vie et l'esprit de Simone de Beauvoir.

*a. Little Women de Louisa May Alcott\**

Simone de Beauvoir a lu ce roman à l'âge de dix ans Elle gardera de sa lecture un souvenir ému et indélébile. Dans ce roman l'auteur raconte un mari parti sur le front, Marnée vit seule avec ses quatre filles. Malgré des tempéraments très différents, Mag, Amy, Beth et Jo sont profondément soudées. Sous le regard de Marnée, bonheurs et malheurs se succèdent et, dans cette petite maison enfouie sous les arbres, les quatre sœurs s'éveillent peu à peu à la vie d'adulte. Bien sûr, c'est avec Jo que Simone se trouve le plus d'affinités :

« J'ai dit, en effet dans mes Mémoires, déclarait-elle quelque soixante ans plus tard, que la lecture de ce roman me donnait une idée exaltée de moi-même. *Il* m'aidait à m'identifier à cette jeune fille et à trouver du réconfort en moi-même quand je le lisais. J'éprouvais une telle estime

---

90- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.27.

- Louisa May Alcott est une romancière américaine, connue surtout pour son roman *Little Women* ou *Les Quatre Filles du docteur March*.

pour Jo que je pouvais me dire que, moi aussi, j'étais comme elle et que cela n'avait donc pas d'importance si la société était cruelle, parce que moi aussi je vaudrais autant que les autres et je trouverais ma place »<sup>91</sup>

Jo dans ce roman représente notre moraliste en plusieurs aspects : d'abord parce qu'elle se trouve comme Simone elle-même face à un dilemme en raison de sa vocation d'écrivain. Son esprit créateur enrichit sa vie et lui donne un sens, mais la rend différente des autres membres de la famille et la place à l'écart ; ensuite parce que Jo écrit pour valider sa place au sein de la famille tout comme Simone tentera de le faire. *Little Women* de Louisa May Alcott avait une grande influence sur la vie de Simone de Beauvoir, elle représente un symbole de volonté de libération.

**b. *The Mill on the Floss de George Eliot*\***

*Le Moulin sur la Floss* de G. Eliot permet également à Simone de Beauvoir de vaincre son isolement, elle se projette, en effet, dans l'héroïne Maggie Tulliver, qui, comme elle, aime les livres et se trouve rejetée par son milieu. Simone de Beauvoir a lu ce roman à onze ou douze ans. Il est le deuxième roman à avoir si profondément marqué son esprit. « Je lus à cette époque un roman qui me renvoya l'image de mon exil : *Le Moulin sur la Floss* de George Eliot me fit une

---

91- Citée par Deirdre Bair in *Simone de Beauvoir*, Fayard, Paris, 1991.

- **George Eliot**, est une romancière britannique . Elle est considérée comme un des plus grands écrivains victoriens, tous sexes confondus. Ses romans, qui se situent dans une Angleterre provinciale, sont connus pour leur réalisme et leur profondeur psychologique. Bien que les auteurs féminins de cette période aient pu publier librement sous leur vrai nom, l'usage d'un nom masculin lui aurait permis de s'assurer que ses œuvres ne soient pas perçues comme de simples romans d'amour. Le fait d'avoir voulu préserver sa vie privée des curiosités du public et de sa relation scandaleuse avec George Henry Lewes pourrait aussi avoir influencé cette décision.

impression encore plus profonde que naguère *Little Women*. (...) Maggie Tulliver était comme moi divisée entre les autres et elle-même : je me reconnus en elle. Son amitié avec le jeune bossu qui lui prêtait des livres m'émut autant que celle de Joe avec Laurie : je souhaitai qu'elle l'épousât. Mais cette fois encore, l'amour brisait avec l'enfance. Maggie s'éprenait du fiancé d'une cousine, Stephen, dont elle faisait involontairement la conquête. Compromise par lui, elle refusait de l'épouser par loyauté envers Lucy ; le village eût excusé une perfidie sanctionnée par de justes noces; il ne pardonnait pas à Maggie d'avoir sacrifié les apparences à la voix de sa conscience. Son frère même la désavouait. Je ne concevais que l'amour- amitié; à mes yeux, des livres échangés et discutés ensemble créaient entre un garçon et une fille des liens éternels ; je comprenais mal l'attirance que Maggie éprouvait pour Stephen. Néanmoins, puisqu'elle l'aimait, elle n'aurait pas dû renoncer à lui. C'est au moment où elle se retirait dans le vieux moulin, méconnue, calomniée, abandonnée de tous, que je brûlai de tendresse pour elle. Je pleurai sur sa mort pendant des heures. Les autres la condamnaient parce qu'elle valait mieux qu'eux; je lui ressemblais, et je vis désormais dans mon isolement non une marque d'infamie mais un signe d'élection. Je n'envisageai pas d'en mourir. A travers son héroïne, je m'identifiai à l'auteur : un jour une adolescente, une autre moi-même, tremperait de ses larmes un roman où j'aurais raconté ma propre histoire. »<sup>92</sup> Ce scandale a laissé des traces douloureuses dans la vie de Simone de Beauvoir « Ce scandale eut des années plus tard un écho la vie personnelle de Beauvoir à travers la mort de son amie, elle aussi broyée par une société puritaine et bourgeoise. »<sup>93</sup>

---

92- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP. 193-194.

93- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.27.



*c. L'écolier d'Athènes de André Laurie\**

Simone de Beauvoir a lu ce roman à l'âge de treize ans. « Un livre que je lus vers treize ans me fournit un mythe auquel je crus longtemps. C'était *L'écolier d'Athènes*, d'André Laurie. Théagène écolier sérieux, appliqué, raisonnable, était subjugué par le bel Eurphotion ; ce jeune aristocrate, élégant, délicat, raffiné, spirituel, impertinent, éblouissait camarades et professeurs, bien qu'on lui reprochât parfois sa nonchalance et sa désinvolture. Il mourut à la fleur de l'âge et c'était Théagène qui cinquante ans plus tard racontait son histoire. »<sup>94</sup>.

Simone de Beauvoir fera de l'amitié du sage Théagène (auquel elle s'identifie) pour le bel Euphorion, quelque peu idéalisée pour les besoins de l'écriture, le symbole resplendissant de sa passion exacerbée pour Zaza.

*d. Le Grand Meaulnes de Alain-Fournier\*\**

« L'ouvrage qui exerça l'emprise la plus forte et la plus durable sur son imagination, et qui la guida dans les territoires émotionnels ténébreux *et toujours* mouvants où l'entraînait Jacques, fut *Le Grand Meaulnes*, d'Alain-Fournier »<sup>95</sup>

*Le Grand Meaulnes*, certes, est un roman qui a été énormément apprécié, par toute sa génération mais aussi elle identifie son cousin Jacques dont elle est amoureuse à Augustin Meaulnes. Il existe en

---

94- BEAUVOIR (Simone de)., Op.cit. P.158.

95- BAIR (Deirdre)., op. cit., p. 116.

- **Jean-François Paschal Grousset**, Écrivain pour la jeunesse sous le pseudonyme d'André Laurie, connu également sous les pseudonymes Docteur Flavius, Philippe Daryl, Léopold Virey et Tiburce Moray (...) est un journaliste, homme politique et écrivain français. Il a eu une vie très mouvementée et une formation variée. Il participe activement à la Commune de Paris, avant de devenir député de la Troisième République.
- **Alain Fournier** est un écrivain français, mort à l'âge de 27 ans après avoir écrit un unique roman, le Grand Meaulnes.

effet de nombreux liens entre le jeune homme tourmenté et d'humeur fluctuante qu'est son cousin Jacques et Augustin Meaulnes qui après avoir tant recherché Yvonne de Galais s'enfuit le lendemain de sa nuit de Noces : « Je lus les larmes aux yeux, le roman que Jacques disait aimer entre tous et qui s'appelait non le grand môle mais le grand Meaulnes ».

De plus, sans doute la jeune fille peut-elle s'identifier à la sage Yvonne de Galais qui attend Augustin Meaulnes, de la même façon que Simone de Beauvoir attendait de la part de Jacques une demande en mariage qui, elle, n'est jamais venue. « Simone de Beauvoir devenue écrivain s'inspirera dans ses premiers textes de ce roman narrant la quête sans espoir de l'adolescence, comme elle sera également fortement influencée par le recueil d'alexandrins de François Mauriac, *L'Adieu à l'adolescence*, célébrant son « enfance trop heureuse »<sup>96</sup>

*e. The Green Hat de Michael Arlen\**

Un malentendu avait séparé l'héroïne Iris Storm, de Napier, le grand amour de sa jeunesse, elle ne l'oubliait jamais, bien qu'elle couchât avec des tas d'hommes ; pour finir, plutôt que d'enlever Napier à une épouse aimable et aimante, elle se fracassait en auto contre un arbre...j'admire Iris : sa solitude, sa désinvolture et son intégrité hautaine. »<sup>97</sup> Mais sous le vernis et les strass couve le mal-être d'une génération traumatisée par la première guerre mondiale, ballottée entre la toute nouvelle liberté de mœurs et les traditions pesantes de la vieille Angleterre.

Simone de Beauvoir, Beauvoir y verra le reflet de sa propre quête de liberté et son désir d'autonomie vis-à-vis des hommes.

---

96- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.30.

97- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.454.

*f. La nymphe au cœur fidèle de Margaret Kennedy\**

*La nymphe au cœur fidèle*, roman de l'écrivain anglais Margaret Kennedy, écrit en 1914, est centré sur le personnage de Tessa, la « nymphe » au cœur pur et fidèle, qui doit apprendre elle aussi à se plier aux lois de la société *et* qui mourra précocement d'une crise cardiaque.

« Simone admirera ce roman et l'enverra à Zaza qui lui paraît avoir tant de points communs avec Tessa, brûler comme elle de sentiments sublimes et passionnés qu'elle doit apprendre à tempérer *et* s'exténuer en vain dans cette volonté farouche de concilier ses exigences démesurées avec le plat réalisme de la société bourgeoise »<sup>98</sup>.

*g. Poussière de Rosemond Lehmann\*\**

Ce roman met en scène une jeune femme, qui est également une intellectuelle, étudiant à Cambridge. Celle-ci a de nombreux problèmes pour concilier une vie sentimentale, et ce que la société attend d'une jeune femme au début du XXe siècle et son goût pour les livres. Les lectures qui lui plaisent sont celles où les héroïnes lui ressemblent et cherchent comme elle une voie vers l'absolu. De plus, ces romans sont empreints d'un "réalisme poétique". Ils transfigurent le réel et montrent la quête de jeunes adolescents qui insatisfaits de la réalité cherchent à la transformer en la sublimant. Ces lectures l'ont tellement marquée qu'à trente ans, alors qu'elle commence à pratiquer sérieusement son futur métier d'écrivain, elle tente de les imiter.

---

98- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.31.

- Margaret Kennedy est un écrivain plein de fraîcheur et de spontanéité. Très proluxe, elle commence à composer des récits et des pièces de théâtre dès son enfance, avant même de savoir lire ou écrire.
- Rosamond Lehmann (3 février 1901 – 12 mars 1990) était une romancière britannique. En 1919, elle alla à Girton College, Université de Cambridge, pour étudier la littérature anglaise, ce qui n'était guère habituel pour une femme à pareille époque. L'hostilité des hommes envers les femmes intellectuelles, qu'elle a rencontrée alors, est racontée de façon romancée dans *Dusty Answer* (1927).

On peut dire que *les mémoires d'une jeune fille rangée* représente une forme de la littérature existentialiste de l'après guerre. « En racontant son parcours d'enfant sage jusqu'à la découverte de sa véritable vocation d'écrivain, Beauvoir livre une explication de la femme qu'elle est devenue. Il s'agit toujours d'expliquer la femme par sa situation et non pas sa situation par sa nature, tant il est vrai que l'aliénation de la femme dans la société n'est pas une donnée, mais un constitué. Ce ne sont pas les femmes qui ont créé cette situation de soumission et d'exclusion, mais les hommes qui ont toujours possédé les instruments du pouvoir, et les ont utilisés pour assurer de facto et de jure leur suprématie et pour tenir les femmes en dépendance. »<sup>99</sup>

A côté des ces livres d'existentialisme qui forment la pensée de Simone de Beauvoir, nous pouvons mentionner des personnages comme Jacques, son cousin, Jean Baruzi et surtout Sartre qui jouent un rôle important pour la quête de Simone de Beauvoir.

#### *a. Jacques*

Quand Simone de Beauvoir est âgée de dix-sept ans elle tombe amoureuse de son cousin Jacques. Celui-ci remplit toutes les fonctions à la fois : il est l'ami, le confident mais également l'amoureux. « Jacques s'inquiétait de mes problèmes, il m'était doux de causer avec lui. Bientôt je me rendis compte qu'il avait retrouvé dans mon cœur la première place. »<sup>100</sup> Jacques entre dans le cadre des affinités électives tout comme Zaza car il est instruit, intelligent. Il promène sa "petite" cousine en auto et lui fait découvrir les bars de Montparnasse. Si cette "idylle" peut nous sembler "banale", et quelque peu semblable à un cliché (la jeune fille pauvre qui tombe amoureuse de son riche cousin), il

---

99- RENOTTE (Guy), Op.cit., PP.31-32.

100- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.274.

faut noter encore une fois que les rencontres avec Jacques se déroulent dans l'appartement familial dans la longue galerie moyenâgeuse où il ne fait jamais très clair, espace qui reproduit une fois de plus le lieu de l'enfance réduit et foetal. « Jacques se présente ainsi comme l'initiateur : il fait découvrir à Simone la littérature moderne, l'introduit dans le monde interlope des bars de Montparnasse, lui révèle ses premiers émois amoureux. »<sup>101</sup> « Je le quittai, le cœur en feu. Je m'assis sur un banc pour toucher, pour regarder le cadeau qu'il venait de me faire : une feuille d'un beau-papier épais, aux barbes pointues, couverte de signes violets. »<sup>102</sup>

Jacques est, comme le père de Simone de Beauvoir, un héritier, mais pas un vrai bourgeois cultivant les valeurs bourgeoises. Le monde bourgeois français connaît un certain effritement de ses valeurs. Le monde des bars de Montparnasse fait de Jacques un élément éloigné du modèle bourgeois traditionnel. A cause des fautes dans la personnalité de Jacques, Simone de Beauvoir a préféré de éloigner de lui. Le manque de sérieux, les caprices, la désinvolture de Jacques heurtent l'adolescente qui s'aperçoit qu'intellectuellement il ne lui convient pas et qu'elle ne pourra s'engager avec lui. Longtemps fascinée par son image, Simone s'en détourne lorsqu'elle n'aperçoit plus en elle qu'un vague idéal romantique obsolète. Le portrait cursif et cruel qu'elle livre de Jacques à la fin de ses Mémoires met définitivement à distance sa figure et marque le terme de son premier amour. « Je me rappelai le grand rêve d'amour admiration que je m'étais forgé à quinze ans et je le confrontai tristement avec mon affection pour Jacques : non, je ne l'admirais pas. »<sup>103</sup>

---

103- Ibid., P.296.

102- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.293.

101- RENOTTE (Guy), Op.cit., P.48.

*b. Pradelle*

Il était un Normalien et de bonne famille. Il était proche intellectuellement de Simone de Beauvoir : « À ceci près, nous avons beaucoup de points communs. Comme moi pieusement élevé, et aujourd'hui incrédule, la morale chrétienne l'avait marqué. (...) Il aimait à peu près les mêmes livres que moi, avec une prédilection pour Claudel, et un certain dédain de Proust qu'il ne trouvait pas "essentiel". »<sup>104</sup>

Pourtant elle le trouve, par bien des aspects éloigné d'elle : « Dans son inquiétude purement cérébrale, je ne reconnaissais pas mes déchirements. Je le jugeais « sans complication, sans mystère, un écolier sage » De plus il va pourtant la trahir en renouant avec la religion : « Je me sentais abandonnée, exclue, trahie. Jacques trouvait un asile dans les bars de Montparnasse, Pradelle au pied des tabernacles : à mes côtés, il n'y avait absolument plus personne. »<sup>105</sup>

*c. Herbaud*

Simone de Beauvoir devient l'amie de Herbaud (Maheu) qui appartient au trio composé de Nizan, Sartre et lui-même. Herbaud va faire vibrer le cœur de Simone de Beauvoir : « Quand en me quittant, il nous promet de longues conversations, j'exultai : "Il a une forme d'intelligence qui me prend le cœur" notai-je le soir. »<sup>106</sup>

De plus elle réussit à discuter avec Herbaud, et écrit bouleversée dans son journal : « Rencontre avec André Herbaud, ou avec moi-même ? Lequel m'a ému si fort ? Pourquoi suis-je bouleversée, comme si quelque chose m'était vraiment arrivé ? »<sup>107</sup>

---

104- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.341.

105- Ibid., P.342.

106- Ibid., P.369.

107- Ibid., P.435-436.

Durant sa relation avec Simone de Beauvoir et les autres, Herbaud a pris le nom de : le Castor : « Beauvoir=Beaver. "Vous êtes un Castor, dit-il. Les Castors vont en bande et ils ont l'esprit constructeur". »<sup>108</sup>

D'autre part Herbaud était marié : en fait, c'est surtout à Sartre qu'il est lié ; c'est à lui qu'il va bientôt, si jalouse que soit son amitié pour Simone, devoir céder la place.

#### *d. Sartre*

Si la jeune femme devient la "reine" du monde réel, c'est bien grâce à Sartre qui en est alors le roi. Simone de Beauvoir met en place toute une structure dans le but de transfigurer le couple Beauvoir-Sartre. « La rencontre de Sartre est pour Beauvoir une révélation. Il est le double parfait, *l'alter ego* que la jeune fille attendait depuis si longtemps. « Sartre répondait exactement au vœu de mes quinze ans : il était le double en qui je retrouvais, portées à l'incandescence, toutes mes manies. Avec lui, je pourrais toujours tout partager. Quand je le quittai au début d'août, je savais que plus jamais il ne sortirait de ma vie. »<sup>109</sup> « Cette rencontre avec celui qui restera jusqu'à la fin de sa vie son compagnon de route est tardive puisqu'elle intervient dans les dernières pages des *Mémoires*, mais elle est décisive. Sartre, en effet, est la première personne de sexe masculin en qui notre mémorialiste retrouve la force des rapports qu'avait connus l'enfant : en ce sens, c'est le mythe de l'androgynie qui lui permet de structurer la représentation de sa relation à Sartre. Car ce mythe de l'androgynie inscrit dans la gémellité la force d'un rapport où ressemblance, proximité et différence sont intimement liées et complémentaires. Même si Sartre reste profondément différent d'elle, Beauvoir a l'impression que le couple de

---

108- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.452.

109- Ibid., P.482.

jumeaux qu'ils forment a la même soif d'emprise sur le monde et peut tout embrasser. Avec Sartre, c'est l'idée de totalité qui s'impose au Castor ; avec lui elle renoue avec le bonheur et se retrouve prête à aimer : « une grande chance venait de m'être donnée : en face de cet avenir, brusquement je n'étais plus seule. »<sup>110</sup>

Avec Sartre, Simone de Beauvoir a rejeté le système religieux de son enfance. Elle est devenue sûre de sa singularité et de sa supériorité et emploie toujours un vocabulaire appartenant au champ lexical du sacré. Cette supériorité devient assurée par des preuves devant les hommes et surtout Sartre, non devant Dieu.

Simone de Beauvoir était cette fois sûre du génie de son nouvel ami. Pour cela elle a mis avec joie et sécurité son destin dans les mains de Sartre. Avec Sartre, Simone de Beauvoir va être un grand écrivain. Elle pourra dès maintenant écrire avec grande liberté comme un être libre écrit des mémoires d'un genre nouveau.

On a vu une grande révolution dans la vie de Simone de Beauvoir naissante de plusieurs facteurs comme la famille et ses mœurs bourgeoises, de la lecture des livres, dit de la littérature, en enfin de la compagnie.

---

110- RENOTTE (Guy)., Op.cit., P.48.



## II) La remise en question de l'éducation féminine traditionnelle

### a) L'adolescence et la découverte de la sexualité

« Simone est une enfant précoce », disait Georges de Beauvoir (...) L'image que je retrouve de moi aux environs de l'âge de raison est celle d'une petite fille rangée, heureuse et passablement arrogante. »<sup>111</sup>

Avant de parler de la période de l'adolescence chez Simone de Beauvoir dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée*, nous allons définir la signification de mot de l'adolescence ou bien la puberté.

La **puberté** « est une étape du développement humain marquant la transition de l'enfance à l'adolescence (fertilité). Elle se signale notamment par une croissance rapide due aux hormones de croissance et le développement des caractères sexuels primaires et secondaires dû aux hormones sexuelles, avec de notables changements comportementaux notamment un besoin accru de sommeil lié à un décalage de libération de la mélatonine. Le mot provient du latin *pubertas*, issu d'une famille de mots qui comporte à la fois des mots relatifs au passage à l'âge adulte et à la pousse du poil »<sup>112</sup>

Dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée* Simone de Beauvoir nous donne une introduction ou des indications de cette période attendue d'après plusieurs situations. La première situation quand Simone est allée avec sa famille au cinéma pour voir le film de « *Roi de Camargue* » : « Quelques semaines plus tard nous assistâmes, dans les mêmes conditions, au *Roi de Camargue*. Le héros, fiancé à une douce paysanne blonde, se promenait à cheval au bord de la mer; il rencontrait une bohémienne nue, aux yeux étincelants, qui souffletait sa monture ; il en restait pantois pendant un long moment ; plus tard, il

---

111- BEAUVOIR (Simone de)., Op.cit. P.85.

112- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Puberté>.

s'enfermait avec la belle fille brune dans une maisonnette, au milieu des marais. Je remarquais que ma mère et bonne-maman échangeaient des regards effarés; leur inquiétude finit par m'alerter et devinai que cette histoire n'était pas pour moi; mais je ne compris pas bien pourquoi. Pendant que la blonde courait désespérément à travers le marécage- et s'y engloutissait, je ne réalisai pas que le plus affreux des péchés était en train de se consommer. L'altière impudeur de la bohémienne m'avait laissée de bois. J'avais connu dans *La Légende dorée*, dans les contes du chanoine Schmidt, des nudités plus voluptueuses. Néanmoins, nous ne retournâmes plus au cinéma »<sup>113</sup>

Il faut mentionner que les bourgeois considèrent que le cinéma est une perte de temps mais il faut passer le temps libre dans la lecture: « quant au cinéma, mes parents le tenaient pour un divertissement vulgaire. »<sup>114</sup>

Dans les sociétés bourgeoises, les filles étaient complètement délaissées. On ne s'intéressait pas à les préparer pour cette période mais on leur donnait des ordres pour ne pas regarder ou découvrir leurs corps. La chair n'a pas eu une existence dans cet univers. « On m'avait appris à ne pas regarder mon corps, à changer de linge sans me découvrir. Dans mon univers, la chair n'avait pas droit à l'existence. »<sup>115</sup>. Mais Simone de Beauvoir a pu découvrir un peu des secrets du corps d'après sa mère. « J'avais connu la douceur des bras maternels ; dans l'échancrure de certains corsages naissait un sombre sillon qui me gênait et m'attirait. »<sup>116</sup> Si certains corsages gênaient le corps de Simone, cela nous indique qu'elle a commencé à entrer dans cette période mais sans connaissance, c'est pourquoi elle a recours à

---

113- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP. 74-75.

114- Idem.

115- Ibid., 81.

116- Idem.

d'autres manières pour éviter la caresse. « Je ne fus pas assez ingénieuse pour rééditer les plaisirs entrevus au cours de gymnastique ; mais parfois, un contact duveteux contre ma peau, une main qui frôlait mon cou, me faisaient frissonner. Trop ignorante pour inventer la caresse, j'usai de détours. »<sup>117</sup>

Par ailleurs les livres qui contenaient des indications sexuelles étaient interdits par la famille qui contrôlait la lecture de ses enfants et interdits aussi selon la religion catholique. Mais Simone nous donne un résultat affreux naissant de ces indications, c'est la curiosité de savoir le contenu immoral de ces livres. *Dans les Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir nous raconte une histoire indiquant cette vérité : « Le prédicateur, pour nous mettre en garde contre les tentations de la curiosité, nous raconta une histoire qui exaspéra la mienne. Une petite fille, étonnamment intelligente et précoce, mais élevée par des parents peu vigilants, était un jour venue se confier à lui : elle avait fait tant de mauvaises lectures qu'elle avait perdue la foi et pris la vie en horreur. Il essaya de lui rendre l'espoir, mais elle était trop gravement contaminée : à peu de temps de là, il apprit son suicide. »<sup>118</sup> Le résultat que le prédicateur espérait de cette histoire était de ne pas toucher les livres immoraux. Mais Simone de Beauvoir nous a dit le contraire : « Mon premier mouvement fut un élan d'admiration jalouse pour cette petite fille, d'un an seulement mon aînée, qui en savait tellement plus long que moi. »<sup>119</sup>

« Cette méconnaissance à cause de ces habitudes des bourgeois a poussé Simone vers sa cousine Madeleine qui lisait des livres au dessus de l'âge pour lui parler de ce qui existe dans ces livres.

---

117- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P. 81.

118- Ibid., P.115.

119- Idem.

Simone de Beauvoir voulait savoir les raisons pour lesquelles ces livres étaient interdits. « Nous avions déposé nos maillets, nous étions assises toutes trois sur la pelouse, au bord du terrain planté d'arceaux. Madeleine hésita, pouffa, et se mit à parler. Elle nous montra son chien et nous fit remarquer deux boules, entre ses jambes. « Eh bien! dit-elle, les hommes en ont aussi. » et Madeline a commencé a raconter cette histoire : « Dans un recueil intitulé *Romans et Nouvelles*, elle avait lu une mélodramatique histoire : une marquise, jalouse de son mari, lui faisait couper « ses boules » pendant qu'il dormait(...) Ses propos ne commencèrent à m'intéresser que lorsqu'elle me renseigna sur la façon dont naissent les enfants ; le recours à la volonté divine ne me satisfaisait plus car je savais que, les miracles mis à part, Dieu opère toujours à travers des causalités naturelles : ce qui se passe sur terre exige une explication terrestre. Madeleine confirma mes soupçons : les bébés se forment dans les entrailles de leur mère ; (...) Quand une femme attend un enfant, on dit qu'elle est enceinte et son ventre se gonfle. Madeleine ne nous donna guère d'autres détails. Elle enchaîna, en m'annonçant que d'ici un an ou deux des choses se passeraient dans mon corps ; j'aurais, des « pertes blanches » et puis je saignerais chaque mois et il me faudrait porter entre les cuisses des espèces de bandages (...) et ma sœur s'inquiéta de savoir comment on s'arrangeait avec ces pansements : comment faisait-on pour uriner? La question agaça Madeleine; elle dit que nous étions des sottes. »<sup>120</sup>

Durant la conversation avec Madeline, Simone de Beauvoir a commencé à savoir plusieurs choses sur la période de l'adolescence, le corps de la femme, et la sexualité chez les hommes.

---

120- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP. 117-118.

Cette conversation qui était contre l'éducation bourgeoise nous a donné des résultats inattendus sur le comportement de Simone de Beauvoir et sa sœur Hélène. Elles se livraient à des conversations peu moralisantes et plusieurs questions incongrues sortaient de leurs bouches sur des sujets concernant la relation sexuelle entre homme et femme. D'après cette conversation Simone est entrée dans le monde des adultes :

« Les bavardages de Madeleine durent vivement nous agiter, car nous nous livrâmes alors ma sœur et moi à de grandes débauches verbales. Gentille, peu moralisante, tante Hélène, avec son air d'être toujours ailleurs, ne nous intimidait pas. Nous nous mîmes à tenir devant elle un tas de propos « inconvenants ». Dans le salon aux meubles garnis de housses, tante Hélène s'asseyait parfois devant le piano pour chanter avec nous des chansons 1900; elle en possédait toute une collection; nous choisîmes les plus suspectes et nous les fredonnâmes avec complaisance. « Tes seins blancs sont meilleurs à ma bouche gourmande - que la fraise des bois - et le lait que j'y bois... » Ce début de romance nous intriguait beaucoup : fallait-il l'entendre littéralement? arrive-t-il que l'homme boive le lait de la femme? Est-ce un rite amoureux? En tout cas, ce couplet était sans aucun doute « inconvenant ». Nous l'écrivions du bout du doigt sur la buée des vitres,, nous le récitons à voix haute, au nez de tante Hélène; nous accablions celle-ci de questions saugrenues, tout en lui laissant entendre qu'on ne nous en contait plus. Je pense que notre exubérance désordonnée était en vérité dirigée; nous n'avions pas l'habitude de la clandestinité, nous voulions avertir les adultes que nous avions percé leurs secrets. »<sup>121</sup>

La connaissance de ces sujets a gêné et choqué notre moraliste. Cette connaissance a laissé des soupçons dans son esprit

---

121- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.119

Simone de Beauvoir voulait comprendre la relation entre la naissance d'enfant et les choses inconvenantes. Pourquoi cet effroi dans le ton de Madeleine et les réticences de maman se demandait-elle ? Les faits physiologiques relèvent de la science comme la rotation de la terre : qu'est-ce qui l'empêchait de nous en informer aussi simplement ? D'autre part, si les livres défendus ne contenaient, comme l'avait suggéré ma cousine, que de cocasses indécences, d'où tiraient-ils leur venin ?

Ces questions et d'autres tourmentaient l'esprit de Simone de Beauvoir et elle pensait que le danger résidait dans le corps humain et de toute façon elle a perdu la considération pour les adultes : « Il fallait que le corps fût en soi un objet dangereux pour que toute allusion, austère ou frivole, à son existence semblât périlleuse. Présument que derrière le silence des adultes quelque chose se cachait, je ne les accusai pas de faire des embarras pour rien. Sur la nature de leurs secrets cependant, j'avais perdu mes illusions : ils n'avaient pas accès à des sphères occultes où la lumière eût été plus éblouissante, l'horizon plus vaste que dans mon propre monde. Ma déception réduisait l'univers et les hommes à leur quotidienne trivialité. Je ne m'en rendis pas compte tout de suite, mais le prestige des grandes personnes s'en trouva considérablement diminué. »<sup>122</sup>

« C'est la formation. » Je détestais ce mot, et le sourd travail qui se faisait dans mon corps. »<sup>123</sup> Avec cette phrase Simone de Beauvoir est entré dans une autre étape de sa vie c'est l'adolescence. Cette période de l'adolescence est commencé comme un cauchemar pour elle, une période pleine de troubles, du changement du corps et aussi d'effroi: « J'eus des cauchemars. Un homme sautait sur mon lit, il

---

122- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP. 120-121.

123- Ibid., P.139

enfonçait son genou dans mon estomac, j'étouffais; je rêvais désespérément que je me réveillais et de nouveau le poids de mon agresseur m'écrasait. Vers la même époque, le lever devint un traumatisme si douloureux qu'en y pensant le soir, avant de m'endormir, ma gorge se serrait, mes mains devenaient moites. Quand j'entendais le matin la voix de ma mère, je souhaitais tomber malade tant j'avais horreur de m'arracher à l'engourdissement des ténèbres. Le jour, j'avais des vertiges; je m'anémiais. Maman et le médecin disaient : « C'est la formation. » (...) J'enviais aux « grandes jeunes filles » leur liberté; mais je répugnais à l'idée de voir mon torse se ballonner; j'avais entendu, autrefois, des femmes adultes uriner avec un bruit de cataracte ; en pensant aux outres gonflées d'eau qu'elles enfermaient dans leur ventre, je ressentais le même effroi que Gulliver le jour où de jeunes géantes lui découvrirent leurs seins. »<sup>124</sup>

Le corps de Simone de Beauvoir s'était éveillé. Et elle a commencé à sentir son sexe et voir les fantasmes sexuels. Elle est allée plus loin encore, elle les a créés selon son besoin, elle était la proie de désirs torturants. Elle voulait un corps d'homme contre son corps, des mains d'homme sur sa peau, elle voulait épouser pour apaiser le corps brulant, mais elle n'avait pas le droit de se marier avant quinze ans, c'était les mœurs de cette bourgeoise détestée par Simone de Beauvoir. Du surcroît, les livres prohibés n'effrayaient pas Simone comme autrefois. Cette période dans l'âge de Simone était pleine des mémoires douloureuses et en même temps pleines d'expériences. On peut dire que Simone de Beauvoir dans la période de l'adolescence était une victime.

Simone de Beauvoir dans ses mémoires nous a cité ces rêveries charnelles et ses sensations vers l'autre sexe, l'homme :

---

124- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.139.

« Les livres prohibés m'effrayaient moins qu'autrefois; souvent je laissais traîner mon regard sur les morceaux de journaux suspendus dans les w.-c. C'est ainsi que je lus un fragment de roman-feuilleton où le héros posait sur les seins blancs de l'héroïne des lèvres ardentes. Ce baiser me brûla ; à la fois mâle, femelle et voyeur, je le donnais, le subissais et je m'en remplissais les yeux. Assurément, si j'en éprouvai un émoi si vif, c'est que déjà mon corps s'était éveillé; mais ses rêveries cristallisèrent autour de cette image; je ne sais combien de fois je l'évoquai avant de m'endormir. J'en inventai d'autres: je me demande d'où je les tirais. Le fait que les époux couchent, à peine vêtus, dans un même lit, n'avait pas suffi jusqu'ici à me suggérer l'étreinte ni la caresse : je suppose que je les créai à partir de mon besoin. Car je fus pendant quelque temps la proie de désirs torturants ; je me retournais dans mon lit, la gorge sèche, appelant un corps d'homme contre mon corps, des mains d'homme sur ma peau. Je calculais avec désespoir : « On n'a pas le droit de se marier avant quinze ans! » Encore était-ce un âge limite : il me faudrait attendre des années avant que mon supplice prît fin. Il commençait en douceur ; dans la tiédeur des draps et le fourmillement de mon sang, mes phantasmes me faisaient délicieusement battre le cœur ; je croyais presque qu'ils allaient se matérialiser ; mais non, ils s'évanouissaient; nulle main, nulle bouche n'apaisait ma chair irritée; ma chemise de madapolam devenait une tunique empoisonnée. Seul le sommeil me délivrait. Jamais je n'associai ces désordres à l'idée de péché : leur brutalité débordait ma complaisance et je me sentais plutôt victime que coupable. Je ne me demandai pas non plus si les autres petites filles connaissaient ce martyr. Je n'avais pas l'habitude de me comparer. »<sup>125</sup>

---

125- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP.139-140



Avec ce réveil du corps, Simone de Beauvoir était prête d'entrer au fond de cette étape. La période de l'adolescence chez les femmes toujours accompagnée des traits remarquables comme développement des seins et de la vulve ; développement de la pilosité corporelle, notamment les poils pubiens et ceux des aisselles ; début des menstruations (règles), qui sont le critère usuel de puberté.

Devant ces traits et devant l'effroi de sa fille Simone, la mère est intervenue pour lui expliquer qu'elle est devenue une grande fille. Le rôle de la mère est venue trop tarde à cause de la tradition bourgeoise qui interdisait ces connaissances. Dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir a cité d'une manière claire ce que s'est passé avec elle devant la puberté : « je m'éveillai un matin, atterrée : ma chemise était souillée. Je la lavai; je m'habillai : de nouveau mon linge se salit. J'avais oublié les imprécises prophéties de Madeleine et je me demandais de quelle ignominieuse maladie j'étais atteinte. Inquiète, me sentant vaguement fautive, je dus recourir à ma mère ; elle m'expliqua que j'étais devenue « une grande fille », et m'empaqueta de manière incommode. J'éprouvai un vif soulagement en apprenant que je n'étais coupable de rien ; et même, comme chaque fois qu'il m'arrivait quelque chose d'important, il me vint au cœur une espèce de fierté. Je supportai sans trop de gêne que ma mère chuchotât avec ses amies. En revanche, quand le soir nous eûmes retrouvé mon père rue de Rennes, il fit en plaisantant une allusion à mon état : je me consumai de honte. J'avais imaginé que la confrérie féminine dissimulait soigneusement aux hommes sa tare secrète. J'enlaidis, mon nez rougeoya il me poussa sur le visage et sur la nuque des boutons que je taquinais avec nervosité. Ma mère, excédée de travail, m'habillait avec négligence mes robes informes accentuaient ma gaucherie. Gênée par mon corps, je développai des phobies : je ne supportais pas, par exemple, de boire

dans un verre où, j'avais déjà bu. J'eus des tics : je n'arrêtais pas de hausser les épaules, de faire tourner mon nez. Ma poitrine n'avait plus rien d'enfantin, j'hésitais avec disgrâce entre la fillette et la femme. »<sup>126</sup>

C'était une période dure pour une fille qui n'avait pas la moindre connaissance sur le développement du corps et les changements qui accompagnaient cette étape. C'était le mal éducation des familles bourgeoises de ce temps. Elle se sentait à jamais déçue. Elle est restée plusieurs nuits pour retrouver son calme. Mais quand elle eut atteint la puberté, son sentiment s'accusa. « J'assistai à l'examen solennel que passaient à l'intérieur de l'institut les élèves de seconde et que récompensait un « diplôme Adeline Désir » Marguerite portait une robe habillée, en crêpe de Chine gris, dont les manches laissaient apercevoir en transparence de jolis bras ronds: cette pudique nudité me bouleversa. J'étais trop ignorante et trop respectueuse pour ébaucher le moindre désir ; je n'imaginai pas même qu'aucune main pût jamais profaner les blanches épaules ; mais pendant tout le temps que durèrent les épreuves, je n'en détachai pas les yeux et quelque chose d'inconnu me serrait à la gorge. »<sup>127</sup>

Le corps changeait; l'existence aussi : le passé la quittait. Cette période était remarquable dans l'âme de notre moraliste. Elle a porté pour elle des changements non seulement corporels mais aussi spirituels. Elle est restée innocente malgré ces situations et malgré la lecture dans les livres inconvenants et pour indiquer cette innocence de Simone de Beauvoir nous allons citer deux situations écrites dans ses Mémoires : la première situation était dans le cinéma : « je restais une oie blanche. J'avais seize ans environ quand une tante nous emmena ma sœur et moi salle Pleyel à la projection d'un film de voyage. Toutes les

---

126- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. PP.140-141.

127- Ibid., PP.143-144.

places assises étaient occupées et nous restâmes debout au promenoir. Je sentis avec surprise des mains qui me palpaient à travers mon manteau de lainage; je crus qu'on cherchait à me voler mon sac et je le serrai sous mon bras; les mains continuèrent à me triturer, absurdement. Je ne sus que dire ni que faire : je ne bronchai pas. Le film terminé, un homme, coiffé d'un feutre marron, me désigna en ricanant à un ami qui se mit lui aussi à rire. Ils se moquaient de moi : pourquoi? Je n'y compris rien. »<sup>128</sup>

La deuxième situation qui nous indique son innocence, s'est passée dans une librairie : « Un peu plus tard, quelqu'un - je ne sais plus qui - me chargea d'acheter dans une pieuse librairie proche de Saint-Sulpice une pièce pour patronage. Un employé blond, timide, vêtu d'une longue blouse noire, s'enquit poliment de mes désirs. Il se dirigea vers le fond du magasin et me fit signe de le suivre ; je m'approchai : il ouvrit sa blouse, découvrant quelque chose de rose ; son visage n'exprimait rien et je restai un instant interloquée ; puis je tournai les talons et partis. Son geste saugrenu me tourmenta moins que, sur la scène de l'Odéon, les délires du faux Charles VI ; mais il me laissa l'impression que des choses bizarres pouvaient inopinément arriver. Quand je me trouvais seule - dans une boutique, ou sur le quai d'un métro - avec un homme inconnu, j'éprouvai désormais un peu d'appréhension. »<sup>129</sup>

Dans *les mémoires d'une jeune fille*, Simone de Beauvoir déclare que « A douze ans, mon ignorance avait pressenti le désir, la caresse ; à dix-sept ans, théoriquement renseignée, je ne savais même plus reconnaître le trouble. Je ne sais s'il entrait ou non de la mauvaise foi dans mon ingénuité ; en tout cas la sexualité m'effrayait. »<sup>130</sup> C'était

---

128- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.224.

129- Ibid., PP.224-225.

130- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit. P.226.

la conclusion finale de ses mémoires pendant la période de l'adolescence. Avec cette conclusion on peut imaginer ses idées sur le mariage et sur l'amour.

## b) Le mariage et la maternité

« La véritable histoire commence lorsque je sors dedans de mon milieu et non pas quand je suis dedans. »<sup>131</sup>

Simone de Beauvoir dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée* nous indique sa rupture avec la société bourgeoise d'après plusieurs situations dans sa vie. D'abord, elle a refusé le regard cette classe vers la naissance des filles puis elle n'a pas accepté l'éducation des filles qui les mettait en séparation avec la société. Elle ne respectait pas les mœurs et les traditions sociales en ce qui concerne la religion où elle a perdu sa foi à l'âge de quatorze ans.

Le mariage et représentait pour Simone de Beauvoir un autre obstacle devant sa liberté, devant son intimité : « Je considérais toujours avec déplaisir le mariage (...) c'était la promiscuité qui me rebutait. « Le soir, au lit, on ne peut même pas pleurer tranquillement si on en a envie! » Me disais-je avec effroi. Je ne sais pas si mon bonheur était entrecoupé de crises de tristesse, mais souvent la nuit je me faisais pleurer pour le plaisir; m'obliger à refréner ces larmes, c'eût été me refuser ce minimum de liberté dont j'avais un impérieux besoin. Tout le jour, je sentais des regards braqués sur moi; j'aimais mon entourage, mais quand je me couchais le soir, j'éprouvais un vif soulagement à l'idée de vivre enfin quelques instants sans témoin ; alors je pouvais m'interroger, me souvenir, m'émouvoir, prêter l'oreille à ces rumeurs timides que la présence des adultes étouffe. Il m'eût été odieux qu'on me privât de ce répit. Il me fallait échapper au moins quelques instants à toute sollicitude et me

---

131- CHAPSAL (Madeleine) ., *Les écrivains en personne*, Julliard, 1960, P. 17.

parler en paix sans que personne m'interrompît. »<sup>132</sup>

Cinq années dans la vie de Simone de Beauvoir furent importantes pour sa destinée, qui changèrent la monotonie de sa vie d'adolescence. La période entre 1919 et 1924, quand Simone de Beauvoir et sa famille étaient installées rue de Rennes, a été intensément marquée par des conflits affectifs. Simone de Beauvoir entrait dans la période de la puberté. De plus, la situation financière de ses parents était plus difficile que jamais. Simone de Beauvoir grandissait, ses changements physiques la préoccupaient. Et sa mère qui se montrait toujours la source du savoir, éludait à présent de ses questions gênantes. C'est pourquoi elle reprend confiance en elle-même.

Le mariage n'entrait pas comme un projet dans la vie future de notre moraliste. Le mariage lui apparaissait comme un sujet plein de secrets parce qu'elle ne savait pas la nature de la relation entre le mariage et la maternité et les choses inconvenantes. Et pourquoi sa mère et Madeleine n'expliquaient-elles pas pour elle la question du mariage ? Elles ont mis Simone de Beauvoir dans le désordre. Elles ont poussé Simone de Beauvoir à croire que le corps était un objet dangereux, c'est le mal éducation que Simone de Beauvoir refusait dans *les mémoires d'une jeune fille rangée* : « Je ne me souviens pas d'avoir ruminé les phénomènes de la grossesse et de l'accouchement, ni de les avoir intégrés à mon avenir; j'étais réfractaire au mariage et à la maternité, et je ne me sentis sans doute pas concernée. C'est par un autre biais que cette initiation avortée me troubla. Elle laissait en suspens bien des énigmes. Quel rapport y avait-il entre cette sérieuse affaire, la naissance d'un enfant, et les choses inconvenantes? S'il n'en existait pas, pourquoi

---

132- BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., PP.100-101.

le ton de Madeleine, les réticences de maman en faisaient-ils supposer un? Ma mère n'avait parlé qu'à notre instigation, sommairement, sans nous expliquer le mariage. Les faits physiologiques relèvent de la science comme la rotation de la terre : qu'est-ce qui l'empêchait de nous en informer aussi simplement? D'autre part, si les livres défendus ne contenaient, comme l'avait suggéré ma cousine, que de cocasses indécences, d'où tiraient-ils leur venin? Je ne me posais pas explicitement ces questions, mais elles me tourmentaient. Il fallait que le corps fût en soi un objet dangereux pour que toute allusion, austère ou frivole, à son existence semblât périlleuse. »<sup>133</sup>

Une autre vérité qui a poussé Simone de Beauvoir à ne pas penser au mariage, c'était la condition détestable de la femme mariée dans la maison bourgeoise. Une autre vérité amère, c'est que les travaux fatigants et épuisants avec des responsabilités beaucoup plus lourdes, que la femme fait à la maison, qu'il s'agisse des travaux ménagers ou d'élever les enfants - les mener à l'âge adulte, à la condition d'être humains - ne sont pas considérés comme un vrai travail aux yeux de l'homme et de la société. Il en résulte que les femmes sont obligées de supporter ces fardeaux et les injustices pour rien, sans aucune reconnaissance de salaire. Mais une fois qu'elles sont devenues femmes au foyer, par la force des traditions et l'exigence de la société masculine, les hommes la marquent comme "la femme" simplement "non-créative" et "incapable". Ainsi les tâches ménagères ont empêché la femme de témoigner de sa capacité dans des activités de valeur et ont au contraire manifesté son recul dans des domaines différents de celui qui était déclaré comme le leur; cela par la force des légendes et des mythes produits par le mâle, force qui a été la cause du triomphe de l'homme. Car ainsi l'homme était sans rival dans

---

133- BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., PP.120-121.

toutes les activités variées et reconnues dans la société.

« La monotonie de l'existence adulte m'avait toujours apitoyée ; quand je me rendis compte que, dans un bref délai, elle deviendrait mon lot, l'angoisse me prit. Un après-midi, j'aidais maman à faire la vaisselle ; elle lavait des assiettes, je les essuyais ; par la fenêtre, je voyais le mur de la caserne de pompiers, et d'autres cuisines où des femmes frottaient des casseroles ou épluchaient des légumes. Chaque jour, le déjeuner, le dîner ; chaque jour la vaisselle ; ces heures indéfiniment recommencées et qui ne mènent nulle part: vivrais je ainsi? Une image se forma dans ma tête, avec une netteté si désolante que je me la rappelle encore aujourd'hui : une rangée de carrés gris s'étendait jusqu'à l'horizon, diminués selon les lois de la perspective, mais tous identiques, et plats ; c'étaient les jours et les semaines, et les années. Moi, depuis ma naissance, je m'étais endormie chaque soir un peu plus riche que la veille; je m'élevais de degré en degré; mais si je ne trouvais là-haut qu'un morne plateau, sans aucun but vers lequel marcher, à quoi bon? Non, me dis-je, tout en rangeant dans le placard une pile d'assiettes ; ma vie à moi conduira quelque part. Heureusement, je n'étais pas vouée à un destin de ménagère. (...) Je préférais infiniment la perspective d'un métier à celle du mariage. »<sup>134</sup>

On peut dire que Simone de Beauvoir a détesté le mariage à cause de la place de sa mère dans la maison. Elle a tracé le destin tragique de la femme vivant sans amour dans le carcan de la famille bourgeoise. Cette place d'infériorité remonte à la culture de l'époque. La culture est toute puissante comme cette image du père. La femme en subit les conséquences. Simone de Beauvoir plaint sa mère qui était

---

134- BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., PP.144-145.



malheureuse avec lui. : « Le désir de papa passait toujours avant les siens. Elle a cessé de voir ses amies personnelles, dont il trouvait les maris ennuyeux »<sup>135</sup>

Alors le mariage incarne la vie malheureuse d'une femme bourgeoise qui, à cette époque, n'avait pas la possibilité de quitter son mari lorsque le désir n'existait plus. Elle construit une image de la mère insatisfaite. A partir de cette image, elle constate que la femme mariée est emprisonnée dans les prescriptions culturellement déterminées. Peut-être, ne voit-elle aucun amour dans une vie de couple marié. Dans cette logique, le mariage détruit automatiquement la vie d'une femme, d'autant que la séparation était quasi impossible dans le milieu dans lequel elle vivait. L'image paternelle incarne les exigences autoritaires de la culture. Par conséquent, la maternité de sa mère est, en effet, détestable. Elle incarne ce rapport vicieux que sa mère entretenait avec son père.

Dans l'autre côté Sa mère, se repliait sur elle-même sans rien dire. La mère qui a été trompée par son mari incarnait cette autre femme détruite par la loi de la culture. Dans cette logique ni le mariage ni la maternité n'incarnent une vie heureuse pour la femme. Le désir de la femme doit être protégé ainsi par le déferlement des liens conjugaux. « Certaines femmes qu'il y rencontrait avaient eu des relations avec papa. (...) papa gardait dans son bureau la photographie de sa dernière maîtresse brillante et jolie qui venait parfois à la maison avec son mari. »<sup>136</sup>

Simone de Beauvoir nous montre la vraie situation ou bien la vraie relation entre son père et sa mère. Elle voyait, dans le silence

---

135- BEAUVOIR (Simone de), *Une mort très douce*, Folio, Paris, P.48.

136- BEAUVOIR (Simone de), *Une mort très douce*, Op.cit., P. 49.

souffrant de sa mère, une femme abandonnée, trahie et malheureuse. La mère de Beauvoir qui, au lieu de lutter contre son malheur, incarne une femme dominée par un masochisme féminin renforcé. Elle laissait son mari passer toutes les soirées sans elle et quand le dimanche venait, elle sortait toute seule.

La femme est considérée comme un objet sans âme, un jouet et une esclave au service total et sans contestation de son maître, son mari, cela même si c'est elle qui a raison et que c'est l'homme qui commet une faute. Comme l'a dit Simone de Beauvoir, la femme doit toujours respecter un silence absolu devant les faits et les actes de son mari. Elle doit se cantonner à la maison par la force de la maternité et par celle de la culture masculine qui domine la loi sociale. Recluse à la maison elle ne peut et ne doit pas travailler, ainsi elle sera toujours économiquement dépendante de son époux; en plus en aucun cas elle n'est autorisée à contester, à s'insurger contre les injustices même très cruelles de son mari vis-à-vis d'elle. Ceci nous force à croire qu'elle doit obligatoirement renoncer à être traitée comme un être humain.

Simone de Beauvoir refusait le mariage parce qu'elle ne voulait pas être une proie comme sa mère. Elle ne voulait pas être écrasée par la culture masculine de la société bourgeoise. C'est pourquoi elle insistait pour continuer ses études au lieu de travailler la chose qui poussa son père à lui dire : « Vous, mes petites, vous ne vous marierez pas, répétait-il souvent Vous n'avez pas de dot, il faudra travailler. »<sup>137</sup> Pour la grande majorité des bourgeois, « le mariage était la plus grande opération financières de leur vie. »<sup>138</sup>

---

137-BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., P.145.

138- ZELDIN T., *Histoire des passions françaises, trad. 1848-1845*, Recherches, Paris, 1978, p.340

La vie dans cette société se change et se modifie pour l'argent et les bourgeois, eux- mêmes, font l'impossible pour l'obtenir. En 1912, un juge de paix du X<sup>e</sup> arrondissement de Paris rendait un jugement qui débutait en ces termes: « Attendu que dans l'Antiquité le mariage était basé uniquement sur l'amour de deux êtres de sexe différent; attendu que depuis l'avènement du Christianisme, la morale du mariage a subi des évolutions sensibles; que depuis environ un siècle et plus particulièrement de nos jours, l'organisation sociale le considère comme un véritable contrat financier pour tenir en respect les gredineries possibles des deux conjoints et pour rassurer les sourdes méfiances des futures époux, car la vraie raison du mariage moderne c'est l'argent; l'homme recherche une dot et la femme achète en même temps qu'un protecteur, un gérant, censé être plus expérimenté pour la gestion de ses biens. »<sup>139</sup>

Donc comme le précise Simone de Beauvoir, contrairement à ce que la société pense, la seule solution pour une femme n'est pas de chercher un mari pour vivre dans son ombre. Elle refuse l'idée que l'avenir d'une femme dépende seulement du mariage mais de profiter de leurs vies. La femme qui croit que son avenir est dans les mains de l'homme n'est jamais sûre de son lendemain, ni de son avenir plus lointain. Et pour ne pas perdre ces moyens d'existence, elle se sacrifie entièrement. C'est pour cette raison que Simone de Beauvoir croit que le mariage depuis toujours a été un contrat qui engageait pour la vie la femme à servir son mari, autrement dit c'est un acte de vassalité.

Par ailleurs, le mariage, selon Simone de Beauvoir, était le responsable de la disparition de la femme dans l'univers et qui préciser le rôle de la femme dans les travaux ménagers et l'éducation des enfants.

---

139- ZELDIN T., *Op.cit.*, P. 336.

Le mariage donne aux femmes une vie monotone et pleine de tristesse. Cette monotonie éloignait les femmes de ses créations. . Pour toutes ces raisons Simone de Beauvoir croit que le mariage est la cellule de la femme.

De surcroît on peut dire que *les mémoires d'une jeune fille rangée* est un roman contre tout ce qui est bourgeois. C'est pourquoi Simone de Beauvoir n'acceptait pas l'idée du mariage parce qu'il représente pour elle une tradition bourgeoise et avilissante pour les femmes. Pour l'homme le mariage (qui est l'issue habituelle - mais non naturelle - d'une relation amoureuse) n'implique pas forcément une diminution de sa liberté, il en va souvent tout autrement pour la femme. Celle-ci abandonne la plupart du temps ses ambitions et ses rêves et se soumet bon gré mal gré à la vision de l'avenir de son mari. Elle se retrouve au foyer avec sa marmaille et perd brutalement toute possibilité de développer authentiquement son potentiel.

On a dit que le mariage diminue l'homme: c'est souvent vrai; mais presque toujours il annihile la femme :

« Le drame du mariage, ce n'est pas qu'il n'assure pas à la femme le bonheur qu'il lui promet – il n'y a pas d'assurance sur le bonheur – c'est qu'il la mutile. Il la voue à la répétition et à la routine. Les vingt premières années de la vie féminine sont d'une extraordinaire richesse; la femme traverse les expériences de la menstruation, de la sexualité, du mariage, de la maternité; elle découvre le monde et son destin. A vingt ans, maîtresse d'un foyer, liée à jamais à un homme, un enfant dans les bras, voilà sa vie finie pour toujours. » Disait Simone de Beauvoir (*Le Deuxième sexe*)

On remarque que le bourgeois voulait créer une dynastie comme l'aristocratie mais celle-ci ne dépend plus seulement de l'héritage matériel et juridique. Simone de Beauvoir n'a pas cette perspective dynastique qui était celle de beaucoup de grandes bourgeoises ou de femmes nobles. Ce ne sont pas les individus qui sont responsables de

l'échec du mariage : c'est l'institution elle-même qui est originellement pervertie.

Autrement dans *les mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir nous donne une définition pour cette tradition bourgeoise. Le mariage chez elle représentait la nudité et cette nudité se confondait pour elle avec l'indécence. Il y a une situation qui a choqué Simone de Beauvoir en ce qui concerne le mariage et qui conforme son point de vue : « Au cours de mon année de philosophie, Marguerite de Théricourt vint annoncer à Mlle Lejeune son prochain mariage : elle épousait un associé de son père, riche et titré, beaucoup plus âgé qu'elle, qu'elle connaissait depuis l'enfance. Tout le monde la congratula, et elle rayonnait de candide bonheur. Le mot « mariage » explosa dans ma tête, et je fus plus éberluée que le jour où, en pleine classe, une camarade s'était mise à aboyer. Cette sérieuse demoiselle gantée, chapeautée, aux sourires étudiés, comment y superposer l'image d'un corps rose et tendre, couché entre les bras d'un homme ? Je n'allai pas jusqu'à dénuder Marguerite : mais sous sa longue chemise, et le ruissellement de ses cheveux dénoués, sa chair s'offrait. Cette brusque impudeur tenait de la démence. Ou la sexualité était une brève crise de folie, ou Marguerite ne coïncidait pas avec la jeune personne bien élevée qu'escortait partout une gouvernante ; les apparences mentaient, le monde qu'on m'avait enseigné était tout entier truqué. Je penchai vers cette hypothèse, mais j'avais été dupe trop longtemps : l'illusion résistait au doute. La véritable Marguerite portait obstinément un chapeau et des gants. Quand je l'évoquais, à demi dévoilée, exposée au regard d'un homme, je me sentais emportée dans un simoun qui pulvérisait toutes les normes de la morale et du bon sens. »<sup>140</sup>

---

140-BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., P.226-227.

On peut ajouter que le mariage pour Simone de Beauvoir représentait une chose ambiguë où elle ne connaissait pas ce qui se passait entre un homme et une femme : « Madeleine me confia que pendant ces soirées il se passait dans les bosquets, dans les autos, beaucoup de choses: Les jeunes filles prenaient garde de demeurer des jeunes filles. Yvonne, la cousine de Madeleine, ayant négligé cette précaution, les amis de Robert, qui à tour de rôle avaient profité d'elle, avertirent obligeamment mon cousin et le mariage ne se fit pas. Les autres filles connaissaient la règle du jeu, et l'observaient ; mais cette prudence ne leur interdisait pas d'agréables divertissements. Sans doute ceux-ci n'étaient-ils pas très licites : les scrupuleuses couraient se confesser le lendemain, et se retrouvaient, l'âme nette. J'aurais bien voulu comprendre par quel mécanisme le contact de deux bouches provoque la volupté : souvent, regardant les lèvres d'un garçon ou d'une fille, je m'étonnais, comme naguère devant le rail meurtrier du métro ou devant un livre dangereux. L'enseignement de Madeleine était toujours baroque; elle m'expliqua que le plaisir dépendait des goûts de chacun : son amie Nini exigeait que son partenaire lui embrassât ou lui chatouillât la plante des pieds. Avec curiosité, avec malaise, je me demandais si mon propre corps recelait des sources cachées d'où jailliraient un jour d'imprévisibles émois. »<sup>141</sup>

Malgré ses lectures dans les livres qui contiennent des choses inconvenantes et malgré les conversations sexuelles avec Madeleine Simone de Beauvoir reste innocente. Le mariage pour elle ne présentait pas cette envie du corps mais le mariage idéal, pour elle, devait être accompagné par l'amour : « Je ne me serais prêtée pour rien au monde à la plus modeste expérience. Les mœurs que me décrivait

---

141-BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., P.229-230.

Madeleine me révoltaient. L'amour, tel que je le concevais, n'intéressait guère le corps ; mais je refusais que le corps cherchât à s'assouvir en dehors de l'amour.(..) Il me semblait triste, incongru, et pour tout dire, coupable, de donner les lèvres à un indifférent. »<sup>142</sup>

De même on peut dire que la peur du mâle représente pour Simone de Beauvoir une des raisons pour lesquelles elle s'éloignait du mariage. Le mâle dans cette période inspirait la frayeur aux vierges. Simone de Beauvoir ne voulait pas comme les autres filles, elle voulait choisir son heure en liberté et dans le temps convenable. Cette heure devait être entourée par l'amour et le désir, elle voulait le tout ou rien, elle était extrémiste dans son désir « Une des raisons de ma prudence, c'était sans doute ce dégoût mêlé de frayeur que le mâle inspire ordinairement aux vierges; je redoutais surtout mes propres sens et leurs caprices ; le malaise éprouvé pendant les cours de danse m'irritait parce que je le subissais malgré moi; je n'admettais pas que par un simple contact, par une pression, une étreinte, le premier venu pût me faire chavirer. Un jour viendrait où je me pâmerais dans les bras d'un homme : je choisirais mon heure et ma décision se justifierait par la violence d'un amour. A cet orgueil rationaliste se superposaient des mythes forgés par mon éducation. J'avais chéri cette hostie immaculée : mon âme ; dans ma mémoire traînaient des images d'hermine souillée, de lys profané; s'il n'était pas transfiguré par le feu de la passion, le plaisir salissait. D'autre part, j'étais extrémiste : je voulais tout ou rien. Si j'aimais, ce serait à vie, et je m'engagerais tout entière, avec mon corps, mon cœur, ma tête et mon passé. Je refusais de grappiller des émotions, des voluptés étrangères à cette entreprise. »<sup>143</sup>

---

142-BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., P.229-230.

143- Ibid., PP.230-231.

Dans le mariage Simone de Beauvoir espérait l'égalité entre les deux sexes. Elle voulait aussi que la vie sexuelle fût dans son essence même et pour tout le monde une affaire sérieuse. Aussi elle demandait que les deux sexes doivent avoir une identique chasteté :

« Ma conduite se conformait à la morale en vigueur dans mon milieu; mais je n'acceptais pas celle-ci sans une importante réserve; je prétendais soumettre les hommes à la même loi que les femmes, (...) Mon père, la plupart des écrivains et, somme toute, le consentement universel encourageaient les garçons à jeter leur gourme. Le moment venu, ils épouseraient une jeune personne de leur monde ; en attendant, on les approuvait de s'amuser avec des filles de petite condition : lorettes, grisettes, midinettes, causettes. Cet usage m'écœurerait. On m'avait répété que les basses classes n'ont pas de moralité : l'inconduite d'une lingère ou d'une bouquetière me semblait donc si naturelle qu'elle ne me scandalisait même pas ; j'avais de la sympathie pour ces jeunes femmes sans fortune que les romanciers dotaient volontiers des qualités les plus touchantes. Cependant, dès le départ, leur amour était condamné un jour ou l'autre, selon son caprice ou ses commodités, leur amant les plaquerait pour une demoiselle. J'étais démocrate et j'étais romanesque : je trouvais révoltant, sous prétexte que c'était un homme et qu'il avait de l'argent, qu'on l'autorisât à se jouer d'un cœur. D'autre part, je m'insurgeais au nom de la blanche fiancée avec qui je m'identifiais. Je ne voyais aucune raison pour reconnaître à mon partenaire des droits que je ne m'accordais pas. Notre amour ne serait nécessaire et total que s'il se gardait pour moi comme je me gardais pour lui. Et puis, il fallait que la vie sexuelle fût dans son essence même et donc pour tout le monde une affaire sérieuse ; sinon j'aurais été amenée à réviser ma propre attitude et comme j'étais, pour l'instant, incapable d'en changer, cela m'aurait jetée dans de grandes perplexités. Je m'entêtai donc, en



dépit de l'opinion publique, à exiger des deux sexes une identique chasteté. »<sup>144</sup>

Simone apparaît donc comme une contestataire en décalage avec les idées de son temps. Elle voulait libérer les femmes de l'autorité du mâle. Elle estimait que les hommes et les femmes devaient être égaux. Aussi elle a refusé les hiérarchies qui distinguaient les uns des autres. On peut dire que Simone de Beauvoir a fait une révolution contre la bourgeoisie et ses valeurs. « Mais à mes yeux, hommes et femmes étaient au même titre des personnes et j'exigeais entre eux une exacte réciprocité. L'attitude de mon père à l'égard du « beau sexe » me blessait. Dans l'ensemble, la frivolité des liaisons, des amours, des adultères bourgeois m'écœurerait.(...) Je refusais les hiérarchies, les valeurs, les cérémonies par lesquelles l'élite se distingue; ma critique ne tendait, pensais-je, qu'à la débarrasser de vaines survivances : elle impliquait en fait sa liquidation. Seul l'individu me semblait réel, important : j'aboutirais fatalement à préférer à ma classe la société prise dans sa totalité. Somme toute, c'était moi qui avais ouvert les hostilités; mais je l'ignorais, je ne comprenais pas pourquoi mon père et tout son entourage me condamnaient. J'étais tombée dans un traquenard; la bourgeoisie m'avait persuadée que ses intérêts se confondaient avec ceux de l'humanité ; je croyais pouvoir atteindre en accord avec elle des vérités valables pour tous : dès que je m'en approchais,. Elle se dressait contre moi. Je me sentais « ahurie, désorientée, douloureusement ». Qui m'avait mystifiée? pourquoi? comment? En tout cas, j'étais victime d'une injustice et peu à peu ma rancune se tourna en révolte. »<sup>143</sup>

---

144-BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., P.231-232.  
145- Ibid., PP. 263-264.

Enfin on peut dire que Simone de Beauvoir voulait l'égalité entre les hommes et les femmes, un point c'est tout. Elle a réussi à avoir une vie en dehors des balises de la bourgeoisie, une vie peu conventionnelle où la liberté est la seule valeur admise.

## Epilogue

Dans son avant dernière œuvre intitulée « *Tout compte fait* », dédiée à sa fille adoptée, Sylvie Le Bon,<sup>\*</sup> Simone de Beauvoir nous a donné des explications ou bien des révisions concernant ses idées dans *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La deuxième Sexe*, et *La force de l'âge*. « Dissiper les mystifications, dire la vérité, c'est un des buts que j'ai le plus obstinément poursuivis à travers mes livres. Cet entêtement a ses racines dans mon enfance ; je haïssais ce que nous appelions ma sœur et moi la 'bêtise' : une manière d'étouffer la vie et ses joies sous des préjugés, des routines, des faux-semblants, des consignes creuses. J'ai voulu échapper à cette oppression, je me suis promis de la dénoncer. »<sup>146</sup>

La première chose que Simone de Beauvoir a dénoncée c'est l'unité romanesque dans *les Mémoires*, parce qu'elles n'avaient qu'un seul but : l'âge adulte. Celui-ci était pour Simone de Beauvoir une délivrance et un développement pour la vie : « A travers mon enfance et ma jeunesse ma vie avait un sens clair : l'âge adulte en était le but et la raison. Vivre, à vingt ans, ce n'est pas se préparer à en avoir quarante. Tandis que, pour mon entourage et pour moi, mon devoir d'enfant et d'adolescente consistait à façonner la femme que je serai demain. C'est pourquoi *les Mémoires d'une jeune fille rangée* ont une unité romanesque qui manque aux volumes suivants. Comme dans les romans d'apprentissage, du début à la fin le temps coule avec rigueur. Je sentais alors mon existence comme une ascension. »<sup>147</sup>

---

146-BEAUVOIR (Simone de)., *Tout compte fait*, Folio, Paris, 2008, P.633.

147-Ibid., PP. 27-28.

- **Sylvie Le Bon-Bertrand de Beauvoir**, dite Sylvie Le Bon de Beauvoir, née le 17 janvier 1941 à Rennes (Ille-et-Vilaine)<sup>1</sup>, est professeur de philosophie et éditrice française. Elle est la fille adoptive de Simone de Beauvoir et sa rencontre avec celle-ci est racontée dans le livre *Tout compte fait* que Beauvoir lui a dédié.

Simone de Beauvoir a avoué à la fin de sa vie qu'elle a gâté son enfance en pensant à l'âge adulte. « Certes on ne gagne rien sans perdre quelque chose. C'est un lieu commun qu'en se réalisant on sacrifie des possibilités. Les montages opérés dans le cerveau et le corps de l'enfant nuisent à ceux qu'on voudrait établir ensuite. Les intérêts qui se sont constitués en éliminent d'autres : le goût de la connaissance en a oblitéré chez moi beaucoup d'autres. La jouissance d'un objet lui ôte sa nouveauté. Les régressions des enfants signifient qu'ils regrettent de grandir. J'ai perdu la caresse de ma mère, l'insouciance et l'irresponsabilité du premier âge, et mon émerveillement devant les mystères du monde. »<sup>148</sup>

Autre chose était remarquable dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée*, c'est l'hostilité entre Simone de Beauvoir et tout ce qui est bourgeois. Durant l'enfance et l'adolescence Simone de Beauvoir était contre les valeurs bourgeoises. Mais quand elle est devenue vieille, elle a déclaré dans *Tout compte fait* qu'elle a de la chance de naître dans une famille bourgeoise, française et catholique et de plus d'être le premier enfant dans la famille. De même, elle a parlé avec émotion de sa mère, alors qu'elle était son ennemi dans *les Mémoires*. « Je suis née de Georges et Françoise de Beauvoir le 9 Janvier 1908. Vue du dehors, ce fait, d'une singularité pour moi vertigineuse, est tout à fait banal. En se mariant, elle a vingt ans, lui a trente ans, en ayant un an plus tard un enfant, deux jeunes bourgeois se conformaient aux mœurs de leur milieu et de leur temps. L'être de cet enfant était d'avance donné français, bourgeois, catholique ; seul le sexe était imprévu. Étant donné la situation aisée de mes parents, il était très probable que je ne mourrais pas prématurément et que je serais dotée d'une bonne santé ; un avenir défini

---

148-BEAUVOIR (Simone de), Op.cit , P.28..

m'attendait : des soins attentifs, une famille, proche et lointaine, une nourrice, l'appartement de Paris, le Limousin (...) d'emblée ma naissance me constituait comme socialement privilégiée et ma garantissait beaucoup plus d'opportunités qu'à une fille de paysans ou d'ouvriers. (...) Ma mère était jeune, gaie, et fière d'avoir réussi un premier enfant : elle a eu avec moi des rapports tendres et chaleureux. »<sup>149</sup>

Par ailleurs, Simone de Beauvoir a avoué qu'elle manquait d'expérience en comprenant les événements politiques et sociaux autour d'elle : « Je manquais d'imagination, d'expérience, de perspicacité. J'avais une confiance enfantine dans les paroles des gens (...) j'étais complètement aveugle au contexte social et politique (...) Mon histoire était typiquement celle d'une jeune bourgeoise française de famille pauvre. J'avais accès aux biens de consommation qu'offraient mon pays et mon époque, dans la mesure où ils convenaient au budget de mes parents. Mes études, mes lectures m'étaient imposées par la société. Celle-ci, je ne l'ai d'abord connue que par la médiation de mes parents puis d'une manière plus directe mais sans m'y intéresser. Cette indifférence était conditionnée par l'état du monde : c'est la sécurité l'après-guerre qui m'a permis de me soucier si peu des événements...j'ai compris l'ignominie du colonialisme. Stépha (l'un de ses camarades dans la Sorbonne) m'a convertie à l'internationalisme et à l'antimilitarisme...L'idée de la Révolution me séduisait. Je glissais vers la gauche : tout intellectuel de bonne foi, au nom de l'universalisme qu'on lui enseigne, ne peut que vouloir l'abolition des classes. Mais mon aventure individuelle comptait plus pour moi que celle pour l'humanité.....Je continuais à être très mal renseignée. »<sup>150</sup>

---

149-BEAUVOIR (Simone de)., Op.cit , PP. 13-15.

150- Ibid., PP. 32-33.

Quant à la foi chrétienne, Simone de Beauvoir reste fidèle à son athéisme. « Il y a un point sur lequel ma position n'a pas changé et je veux revenir ici : mon athéisme »<sup>151</sup> De plus elle a critiqué le rôle de la foi dans la vie des gens « Etrange raisonnement qui dévoile le rôle joué par la religion dans la plupart des cas : une fuite, une désertion. Les difficultés que l'athée affronte honnêtement, la foi permet de les éluder. Et le plus fort c'est que cette lâcheté le croyant tire des supériorités. Il nous tend de très haut une main charitable : « j'en suis sûr, un jour la voix de Dieu vous atteindra. Si on lui répondait : « J'espère qu'un jour vous cesserez de vous raconter des sornettes», il serait scandalisé. »<sup>152</sup>

D'autre part, la maternité chez Simone de Beauvoir représente une grande question. Si autrefois elle avait désiré être mère, cela ne la convenait plus parce que son existence avec Sartre était assez riche pour leur combler totalement. De plus, ses mauvaises relations avec ses parents ne la permettaient pas d'en espérer de meilleures avec sa progéniture. Elle n'avait donc aucune motivation affective.

De surcroît, impossible d'être simultanément mère et écrivain. Écrire exigeait d'elle une disponibilité absolue. Or, elle préférait depuis longtemps l'œuvre littéraire : par elle, on recrée un univers, on donne ainsi un sens à sa vie, ce que ne permet pas la maternité. En choisissant la littérature, elle renonçait donc naturellement à enfanter :

« Je n'avais, je n'ai, aucune prévention contre la maternité ; les poupons ne m'avaient jamais intéressée, mais, plus âgés, les enfants me charmaient souvent ; je m'étais proposé d'en avoir à moi au temps où je songeais à épouser mon cousin Jacques. Si à présent je me détournais de ce projet, c'est d'abord parce que mon bonheur était trop compact

---

151- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit , P. 628.

152- Ibid., P. 632.

pour qu'aucune nouveauté pût m'allécher. Un enfant n'eût pas resserré les liens qui nous unissaient Sartre et moi ; je ne souhaitais pas que l'existence de Sartre se reflétât et se prolongeât dans celle d'un autre : il se suffisait, il me suffisait. Et je me suffisais : je ne rêvais pas du tout de me retrouver dans une chair issue de moi. D'ailleurs, je me sentais si peu d'affinités avec mes parents que d'avance les fils, les filles que je pourrais avoir m'apparaissaient comme des étrangers ; j'escomptais de leur part ou de l'indifférence, ou de l'hostilité tant j'avais eu d'aversion pour la vie de famille. Aucun fantasme affectif ne m'incitait donc à la maternité. Et, d'autre part, elle ne me paraissait pas compatible avec la voie dans laquelle je m'engageais : je savais que pour devenir écrivain j'avais besoin de beaucoup de temps et d'une grande liberté. Je ne détestais pas de jouer la difficulté ; mais il ne s'agissait pas d'un jeu : la valeur, le sens même de ma vie se trouvaient en question. Pour risquer de les compromettre, il aurait fallu qu'un enfant représentât à mes yeux un accomplissement aussi essentiel qu'une œuvre : ce n'était pas le cas. J'ai raconté combien, vers nos quinze ans, Zaza m'avait scandalisée en affirmant qu'il valait autant avoir des enfants que d'écrire des livres : je continuais à ne pas voir de commune mesure entre ces deux destins. Par la littérature, pensais-je, on justifie le monde en le créant à neuf, dans la pureté de l'imaginaire, et, du même coup, on sauve sa propre existence ; enfanter, c'est accroître vainement le nombre des êtres qui sont sur la terre, sans justification. On ne s'étonne pas qu'une carmélite, ayant choisi de prier pour tous les hommes, renonce à engendrer des individus singuliers. Ma vocation non plus ne souffrait pas d'entraves et elle me retenait de ne poursuivre aucun dessein qui lui fût étranger. Ainsi, mon entreprise m'imposait une attitude qu'aucun de mes élans ne contrariait et sur laquelle je ne fus jamais tentée de revenir. Je n'ai pas eu l'impression

de refuser la maternité : elle n'était pas mon lot ; en demeurant sans enfant, j'accomplissais ma condition naturelle.

Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, 1960

Alors Simone de Beauvoir était claire et franche devant ses lecteurs en parlant de ses idées et ses expériences dans la vie. Par ses écrits, elle voulait se faire exister pour les autres en leur parlant de sa propre vie : « je n'ai pas été une virtuose de l'écriture. Je n'ai pas, comme Virginia Woolf\*, Proust, Joyce, ressuscité le chatolement des sensations et capté dans des mots le monde extérieur. Mais ce n'était pas mon destin. Je voulais me faire exister pour les autres en leur communiquant, de la manière la plus directe, le goût de ma propre vie : j'y ai à peu près réussi. J'ai de solides ennemis, mais je me suis aussi fait parmi les lecteurs beaucoup d'amis, je ne désirais rien d'autre. »<sup>153</sup>

---

153- BEAUVOIR (Simone de), Op.cit , P. 634.

- **Virginia Woolf** (25 janvier 1882 - 28 mars 1941) est une femme de lettres anglaise et une féministe<sup>1</sup>. Pendant l'entre-deux-guerres, elle fut une figure marquante de la société littéraire londonienne et un membre du Bloomsbury Group.
- Valentin Louis Georges Eugène Marcel Proust, né à Auteuil le 10 juillet 1871 et mort à Paris le 18 novembre 1922, est un écrivain français, dont l'œuvre principale s'intitule *À la recherche du temps perdu*



Pour conclure, dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée* Simone de Beauvoir a critiqué les valeurs établies dans la société bourgeoise et en particulier la violence contre l'enfance. « Simone de Beauvoir a détesté son enfance, triste reflet des conventions bourgeoises de son temps »<sup>154</sup> Simone de Beauvoir a déclaré que « Toute mon éducation m'assurait que la vertu et la culture comptent plus que la fortune : mes goûts me portaient à le croire ; j'acceptais donc avec sérénité la modestie de notre condition. Fidèle à mon parti pris d'optimisme, je me convainquis même qu'elle était enviable : je vis dans notre médiocrité un juste milieu. »<sup>155</sup>

Au cours Désir, où la petite Simone fait ses premiers pas d'écolier, il n'y avait pas de place pour la volonté d'indépendance de la jeune fille « dérangée » qui contestait l'ordre établi. Le risque de se laisser étouffer par le conformisme ambiant était d'autant plus grand qu'il pouvait paraître manière insidieuse faire disparaître ce que la toute petite enfance avait tenté de sauvegarder.

De même, Simone de Beauvoir dans ses mémoires a lutté contre la supériorité masculine dans l'éducation et dans le mariage tel qu'ils ressentaient de condition bourgeoise. « Depuis le XVI<sup>ème</sup> Siècle, les ouvrages sur l'éducation des « filles de bonne famille », ne sont qu'une suite de recettes sur les milles et une manières de rendre les adolescentes dociles et inoffensives. On avait alors compris que, si l'on est bien obligé de donner aux garçons une éducation solide afin qu'ils puissent succéder valablement à leur père, les filles, elles, ne sont rien d'autre, dans les classes supérieures, que le support d'une masse de biens qui, par leur mariage, passe d'une famille à une autre. Et pour que ce passage puisse

---

154-RENEOTTE (Guy) ., Op.cit., P.13.

155-BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., P.67

s'effectuer au mieux des intérêts concernés, il importe que la fille soit elle-même le plus possible réduite à l'état de chose, une chose parfaitement fluide, cessible et adaptable à n'importe qui. En faisant du garçon un sujet et de la fille un objet, les dangers de révolte sont réduits au minimum. Seul un sujet peut se rebeller, mais le garçon devra alors aller très loin dans la révolte, jusqu'à sortir de sa classe. C'est ce qu'a bien analysé Beauvoir, elle qui, à travers la critique de la conception « bourgeoise » du mariage dénonce le conformisme social de Jacques. Ce qu'elle refuse, c'est ce qu'elle reproche à Jacques d'accepter sans remettre en question, « sa condition bourgeoise »<sup>156</sup> Ici Simone de Beauvoir a négligé la mission de la mère bourgeoise : reproduire, transmettre et garder la pérennité d'une dynastie.

Simone de Beauvoir a sacrifié son amour pour Jacques parce qu'elle n'acceptait pas d'être une fille comme les autres, fille sans but dans la vie sans mission à accomplir dans la société. « Le jour où il prononça le mot de mariage, je fis longuement le bilan de ce qui nous séparait : "jouir de belles choses lui suffit ; il accepte le luxe et la vie facile, il aime le bonheur. Moi, il me faut une vie dévorante. J'ai besoin d'agir, de me dépasser, de réaliser ; il me faut un but à atteindre, des difficultés à vaincre, une œuvre à accomplir. Jamais je ne pourrai me satisfaire de ce qui le satisfait. »<sup>157</sup>

De plus Simone de Beauvoir dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée* était contre le catéchisme. Elle était contre le mysticisme dans la religion. Elle voulait vivre dans un univers normal : « Dans un livre doré sur tranche, je lus un apologue qui me combla de certitude ; une petite larve qui vivait au fond d'un étang s'inquiétait ; l'une après l'autre ses compagnes se perdaient dans la nuit du firmament aquatique :

---

156-RENEOTTE (Guy) ., Op.cit., PP.13-14.

157-BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., PP. 301-302.

disparaîtrait-elle aussi ? Soudain, elle se retrouvait de l'autre côté des ténèbres : elle avait des ailes, elle volait, caressée par le soleil, parmi des fleurs merveilleuses. L'analogie me parut irréfutable ; un mince tapis d'azur me séparait des paradis où resplendit la vraie lumière ; souvent, je me couchais sur la moquette, yeux clos, mains jointes, et je commandais à mon âme de s'échapper. »<sup>158</sup>

Elle a critiqué aussi l'idée dite que la paix de l'esprit se trouve dans l'obéissance de l'aumônier. « . « Quand l'aumônier du Cours Désir m'eut prise en main, je devins une petite fille modèle. »<sup>159</sup> Le résultat de cette éducation religieuse pleine de mysticisme était inattendu pour la petite Simone : l'éloignement de la foi catholique puis la voie qui mène Simone vers l'athéisme « la ferveur religieuse de la petite fille dévie de la foi catholique traditionnelle et les leçons morales des demoiselles du Cours Désir deviennent obsolètes (...) Au catéchisme, basé sur quantité de principes moraux, Simone de Beauvoir substitue une véritable mystique qui a pour essence de rendre sensible au cœur la présence divine. Mais Dieu réduit à l'idée de perfection finit par s'évanouir. L'athéisme est alors la conséquence de cette idée d'absolu qu'on recherche sans prétendre y parvenir jamais. »<sup>160</sup>

D'autre part *les Mémoires d'une jeune fille rangée* nous offre le portrait d'une jeune fille qui veut être intellectuelle. Avec ses choix existentiels, Simone de Beauvoir était contre ses valeurs acquises de la bourgeoisie. Elle était « le prototype de l'intellectuel issu de la bourgeoisie, nourri de ses valeurs, et placé par les circonstances historiques devant une contradiction qu'elle ne surmonte pas : pour être fidèle à sa propre tradition intellectuelle, notre mémorialiste doit rompre

---

158-BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., PP.67-68.

159- Ibid., P. 42.

160- RENEOTTE (Guy) ., Op.cit., PP.15-16.

avec les siens qui sont en passe de la renier. »<sup>161</sup> Cette intellectualisme de notre moraliste était le produit de contradictions. Simone de Beauvoir n'était pas seulement une femme écrivain mais aussi une pensante dans la société patriarcale. La vocation intellectuelle a l'avantage de séparer Simone de Beauvoir de son milieu bourgeois et de l'engager dans une voie choisie librement.

Donc on peut dire que l'intellectuel occupe une place très importante dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée*. Ce rôle n'était pas seulement l'expression d'un devenir personnel, mais aussi d'une période historique. « L'intellectuel des années 30, tel que le décrit notre mémorialiste, vit dans le mal confort. Ce mal est apparu clairement « dans ses difficultés d'adaptation au réel (...) dans ses relations douloureuses avec la pensée(...) dans sa situation sociale : en porte -à-faux par rapport aux divers milieux qu'il côtoie, et même par rapport aux milieux bourgeois dont sa fonction pourrait le rapprocher. »<sup>162</sup>

Par ailleurs, on peut dire aussi que *les Mémoires d'une jeune fille rangée* exprimaient une époque, les années d'après guerre. On ne peut pas comprendre l'évolution des mentalités et la vie des pensées générations d'intellectuelles françaises sans les œuvres de Simone de Beauvoir. Elle se distinguait par la vérité en décrivant la société où elle vivait. Cette vérité la poussait à dépasser la singularité de son expérience vécue en montrant en quoi son enfance était représentative d'une époque et d'un milieu. Pour exprimer cette idée, Simone de Beauvoir nous a décrit le portrait de son père. Celui-ci sentait qu'il appartenait à l'aristocratie par ses opinions politiques et par ses comportements mais il n'avait pas assez d'argent pour adopter le train de vie correspondant. Il croyait « par son statut social, par son nom, qu'il appartenait à

---

161- RENEOTTE (Guy) ., Op.cit., P.16.

162- Ibid., P.18.

l'aristocratie (...) il avait un nom à particule, mais obscur, qui ne lui ouvrait ni les clubs, ni les salons élégants ; pour vivre en grand seigneur, les moyens lui manquaient. »<sup>163</sup>

C'est à cause de ce « déclassement social subi par le père dont les affaires périclitent au lendemain de la guerre que Simone de Beauvoir, jeune fille désormais sans dot, peut suivre des études supérieures et envisager librement de gagner sa vie. »<sup>164</sup> Cette dernière phrase nous montre la condition de la femme après la guerre. *Dans les Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir remet en question le mariage bourgeois et la situation dans laquelle il place la femme c'est pourquoi elle a cherché à échapper en se révoltant contre la mystification et l'injustice. « Pour qui connaît un peu l'histoire du féminisme, la célèbre affirmation du Deuxième Sexe : « On ne naît pas femme, on le devient », s'inscrit dans toute une tradition de pensée dénonçant la « naturalisation » des femmes, leur confinement dans un statut intangible. »<sup>165</sup>

Dans *les Mémoires d'une jeune fille rangée*, on a vu les relations entre mère et fille, le lien entre éducation religieuse et masochisme, les circonstances qui permettent à une fillette d'échapper au destin que la société impose aux femmes, ou encore le refus précoce d'un avenir maternel et domestique, on a vu aussi l'état des gens après la guerre enfin on a vu un monde plein de contrastes et en même temps la naissance d'une moraliste.

Avec l'œuvre de Simone de Beauvoir, c'est le dernier bastion de l'ordre bourgeois traditionnel qui s'effondre : la mère de famille vouée corps et âme à la production et à l'éducation des futurs

---

163-BEAUVOIR (Simone de) ., Op.cit., PP.47-48.

164- RENEOTTE (Guy) ., Op.cit., P.20.

165- Idem.

bourgeois. Alors que les maris prennent de plus en plus de liberté par rapport aux vertus bourgeoises traditionnelles, au début du XXe siècle, des épouses continuent à mener une vie austère tout entière consacrée à la famille, telle la mère de Simone de Beauvoir.

Simone de Beauvoir refuse un partage des tâches qui permet à l'homme de réaliser toutes ses aspirations alors que son épouse doit au contraire sacrifier tout accomplissement personnel au profit de la génération future.

\*\*\*\*\*



CONCLUSION

A l'issue de cette recherche, quelques résultats paraissent pouvoir être retenus. Le plus important, est que la société bourgeoise française a connu des changements remarquables et c'est ainsi que une mutation sociale dans la société française au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> Siècle. A toutes les normes, on peut considérer le XIX<sup>e</sup> Siècle est le siècle de la bourgeoisie triomphante. Un autre résultat important est de s'appuyer sur littérature pour exprimer les événements actuels. Ce sont les résultats généraux de cette recherche. Mais il y a d'autres conséquences liées à chaque période.

Concernant la période de la Restauration et la Monarchie de Juillet, *Le père Goriot* de Balzac nous a montré certaines choses attachées à l'évolution de la bourgeoisie française : le pouvoir corrompateur de l'argent « l'argent, c'est la vie, Monnaie fait tout »<sup>1</sup> et rôle social des femmes. Mais le traitement de Balzac pour cette évolution n'était pas conforme à la réalité.

S'il a bien perçu la puissance acquise par la bourgeoisie sous la monarchie censitaire, les éléments qui font sa force semblent mal connus. Dans son tableau de la réalité économique et sociale de son temps, celui-ci insiste sur le pouvoir corrompateur de l'argent, l'inégalité des conditions du haut en bas de l'échelle sociale et l'égoïsme des riches. Mais il ne montre rien de ces fameuses « vertus bourgeoises » qui font les entrepreneurs et les créateurs de richesses. Dans *Le père Goriot*, les sources de l'enrichissement et de l'ascension sociale qui l'accompagne sont les spéculations sur le blé (Goriot), le crime (Vautrin), la chance au jeu (Rastignac) et la capacité à séduire les femmes fortunées (Rastignac).

---

1-BALZAC (Honoré de), op.cit, P.356.



Les « vertus bourgeoises », travail, épargne, calcul attentif des gains prévisibles, stabilité conjugale et familiale, ne sont nulle part mentionnées. Quant à la fortune du baron de Nucingen, elle semble ancienne et inépuisable. Au totale, la vie économique apparaît à Balzac comme un jeu un somme nulle où la fortune des uns se paie de la misère des autres.

La haute bourgeoisie qu'il décrit est en fait celle qui a déjà fait fortune et s'accorde à elle-même un genre de vie de plus en plus calqué sur celui de l'aristocratie. Elle dispose de suffisamment de temps libre pour s'adonner aux bals, aux réceptions, aux représentations théâtrales. Il est à noter, toutefois, que, dans cette vie mondaine, les épouses des grands bourgeois et des aristocrates sont plus visibles que leurs maris : Balzac parle en fait assez peu du baron de Nucingen.

Par ailleurs, Balzac décrit les lieux avec énormément de réalisme et tout ce qu'il décrit est vrai. Mais derrière le réalisme des descriptions se cache une symbolique qui est significative. La Pension Vauquer, par exemple, est décrite avec beaucoup de précision qui met en place la simplicité voire la misère de celle-ci et ceci nous permet de voir un jugement fait par l'auteur qui estime cette pension miteuse. Mais la pension derrière son aspect réaliste représente aussi symboliquement la société par son étagement des classes sociales (argent), les différentes générations qui y sont représentées et le langage propre. La pension est un univers en soi et dans cet univers on voit Paris.

Paris dans l'œuvre de Balzac se limite aux beaux quartiers du faubourg Saint-Germain les quartiers pauvres, tel que celui de la pension Vauquer sont décrits rapidement et sont présentés comme des coins inconnus, isolés et désertés de toute vie, même s'ils sont en plein centre de Paris. Ainsi les descriptions complètes et réalistes de Paris nous permettent de situer la ville dans son époque.

Au total, Balzac nous fait un tableau de la société de son temps qui est conforme à la réalité, dans la mesure où il saisit les genres de vie et les modes de consommation des diverses classes sociales, et montre le triomphe de la haute bourgeoisie. Mais sa vision est anti-économique, dans la mesure où les fondements de la puissance des banquiers originaires du monde rhénan (tel le baron de Nucingen, dont le nom est de consonance germanique) et notamment la pratique des « vertus bourgeoises » sont passés sous silence.

Avec Émile Zola « *Nana* » et Georges Feydeau « vaudeville », nous avons vu une autre étape dans l'évolution de la bourgeoisie française sous le Second Empire.

Pour Zola, *Nana* incarne la société pourrissante du Second Empire. Sa mort dans la pourriture quand commence la guerre de 1870 est le symbole de la pourriture du régime. Donc Zola condamne le style de vie de *Nana* et avec lui celui du Second Empire. Les " charognes tolérées " dont nous parle Zola, c'est de la prostitution de luxe, c'est aussi l'alcoolisme et la bassesse morale de toute la population, ouvrier et paysan. Les termes "charnier", "tas", "pelletée" évoquent une mort de groupe et ajoute la mort de *Nana* à celle des soldats de la guerre qui va avoir lieu (d'où l'exclamation "à Berlin..." pour évoquer le début de la guerre"). Tout au long du roman, on assiste à la décadence de la société du second empire, on constate la puissance du sexe! C'est bien sûr l'histoire d'une femme mais c'est aussi l'histoire d'une société bourgeoise qui se laisse contaminer par le péché de chair à cause de cette idole irrésistible.

Le roman de Zola dresse donc le portrait de la société finissante de Napoléon III dont *Nana* est une figure symbolique, et qui va symboliquement s'achever avec sa mort. En effet, la guerre de 1870 dont l'annonce termine le roman, va marquer la fin du Second Empire.

Napoléon III, défait à Sedan, s'enfuit, laissant place à la naissance d'une nouvelle République, la Troisième.

Fin d'un personnage et fin d'un roman, mais aussi fin d'un monde et d'une société, l'explicite de *Nana* apparaît polysémique et symbolique, entrelaçant l'histoire, la destinée d'une femme, et l'Histoire d'une époque. A travers sa théorie naturaliste, Zola construit une œuvre expérimentale, dans laquelle l'observation des faits (la mort de *Nana*) offre un miroir à la société, responsable des maux et ici de sa propre faillite.

Quant à Georges Feydeau, il a pu se montrer un observateur, un témoin et un complice de la société «fin de siècle». Sa plume n'a pas tenté d'élaborer une critique de régime politique comme Balzac et Zola, mais il a traité la vie privée des bourgeois, d'où vient l'importance du théâtre de Georges Feydeau. «Le théâtre a l'avantage de grouper le peuple d'après ses contradictions sociales. »<sup>2</sup>

Georges Feydeau chercha à provoquer dans son théâtre toutes les couches sociales, même celles dites « inférieures » : les domestiques (Arnold dans *La Duchesse des Folies-Bergères*). Feydeau fit un tableau vivant de *la Belle Époque* en donnant à voir des domestiques, des médecins, des assureurs, des tenanciers d'établissements, etc. Mais il s'acharna surtout sur la médiocrité sinon les absurdités des existences bourgeoises, ridiculisa leurs conventions. Il montra, entre eux, les rapports de force, les abus de pouvoir, le rôle de l'argent, la toute-puissance de certaines corporations. Surtout, il souligna la difficulté qu'ont les hommes et les femmes à se comprendre, l'incommunicabilité entre les sexes, l'échec du couple et des relations humaines en général.

---

2-UBERSFELD A., *Lire le Théâtre*, Coll. Lettres Sup., éd Belin, Paris, 1996, P. 12.

Par ailleurs, Georges Feydeau s'accorde avec Balzac et Zola sur l'importance de l'argent pour les bourgeois. Mais chez Georges Feydeau l'argent ne suffit pas pour être un bourgeois. Il est donc nécessaire de tenir compte à la fois de la fortune et de la manière de l'utiliser. «Le bourgeois est celui qui a plus d'argent qu'il ne lui en faut pour assurer sa subsistance, et qui juge le superflu indispensable pour tenir un certain rang social. »<sup>3</sup> En cela, il rapproche de l'aristocratie mais il s'éloigne des qualités qui font le vrai créateur de richesses.

Alors les deux écrivains donnent l'image d'une classe en pleine décadence morale qui s'offre au lecteur. Avec l'accroissement du nombre des rentiers et la sécurité que donne la fortune accumulée, une certaine oisiveté semble devenir un trait distinctif de la condition du bourgeois parisien.

En poursuivant l'évolution de la bourgeoisie française, *les Thibault* de Roger martin du Gard, nous donne un nouveau chapitre de cette évolution au début de la Première guerre Mondiale. « Derrière l'œuvre de Martin du Gard, c'est la philosophie même de la Troisième République que nous trouvons, la « morale laïque » avec ses limites et ses excellences, et jusqu'au caractère volontairement terne de sa grandeur. Il donne leur expression littéraire à toutes les conquêtes de la fin du XIX<sup>e</sup> : scientisme, matérialisme, pacifisme, refus de toute transcendance même intérieure. Il nous offre un monde où c'est le médecin qui a remplacé le prêtre dans le rôle du saint (laïque cette fois) au point de faire songer parfois à un Anatole France qui n'eût été ni égoïste ni pantouflard : ce que la République de Grévy et de Combes pouvait donner mieux en littérature »<sup>4</sup>.

---

3-SORLIN P., *La société française 1/1840-1914*, B. Arthaud, Paris, 1969. p .127.

4-Edmonde Magny (Claude), *Histoire du roman français depuis 1918*. Seuil, Paris, 1968, P.69.

A la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, le roman de Roger Martin du Gard, *Les Thibault*, montre, cette fois, une remise en question des vertus bourgeoises traditionnelles de façon motivée et argumentée par la génération postérieure. Le père, Oscar Thibault, est dépeint comme travailleur, austère, autoritaire et dogmatique. Le fils aîné, Antoine, semble suivre ses traces en faisant preuve des mêmes vertus professionnelles, mais il remet en question le dogmatisme religieux et l'autoritarisme de son père. Le fils cadet, Jacques, se révolte de façon radicale, non seulement contre la foi religieuse, mais contre la vision sociale conservatrice, la recherche du gain et les multiples limitations à la liberté individuelle qu'implique la « morale bourgeoise ».

Les principes qui ont fondé la puissance de la bourgeoisie française sont contestés sur le plan philosophique avec le déclin de la foi religieuse, le refus croissant des inégalités sociales et un certain mépris pour les avantages matériels. La fascination pour l'aventure en Afrique, l'espoir mis dans la révolution, puis l'expérience de la guerre de 1914-1918 accélèrent cette évolution chez les fils d'Oscar Thibault.

Les personnages féminins semblent en retrait sur cette évolution, à l'exception d'une aventurière mystérieuse et atypique, Rachel, mais celle-ci n'est pas issue de la bourgeoisie traditionnelle et apparaît au contraire comme lui étant diamétralement opposée.

*Les Thibault*, représente une critique contre la bourgeoisie française de 1904, la bourgeoisie hypocrite et paternaliste celle d'Oscar Thibault et aussi contre la bourgeoisie de 1914-1918 qui était nationaliste et revancharde celle de Rumelles, un politicien- type de la III<sup>e</sup> République.

En s'éloignant de ses valeurs et de sa morale, la société bourgeoise française est devenue une société hypocrite et absurde. La morale bourgeoise, qu'elle repose sur des croyances religieuses ou des

convictions rationalistes, s'appuie sur deux notions : la liberté individuelle et l'égalité à capacités égales. Elle a la vocation à être universelle, ce n'est pas une morale de classe. Les bourgeois ne comptent que sur eux-mêmes pour réussir leur vie. Au XIXe S., le bourgeois français est un homme supérieur et qui se sent tel. La primauté est accordé aux hommes les plus capables, les plus efficaces et, si possible, les plus honorables, en un mot les meilleurs. Les bourgeois ont bonne conscience ce qui les amène à mal percevoir les difficultés de la condition populaire.

Dans ce temps là, le moment est devenu convenable pour la révolution de Simone de Beauvoir et devant sa lutte pour la libération de la femme. Avec l'œuvre de Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, c'est le dernier bastion de l'ordre bourgeois traditionnel qui s'effondre : la mère de famille vouée corps et âme à la production et à l'éducation des futurs bourgeois. Alors que les maris prennent de plus en plus de liberté par rapport aux vertus bourgeoises traditionnelles, au début du XXe siècle, des épouses continuent à mener une vie austère tout entière consacrée à la famille, telle la mère de Simone de Beauvoir.

Simone de Beauvoir refuse un partage des tâches qui permet à l'homme de réaliser toutes ses aspirations alors que son épouse doit au contraire sacrifier tout accomplissement personnel au profit de la génération future.

Son œuvre, *'Mémoires d'une jeune fille rangée*, est une histoire d'un demi-siècle vécu par elle. Son but était, évidemment, de « tout dire » et de raconter sa vie de la façon la plus objective. Les « *Mémoires* » pour elle est une sorte de libération de l'éducation reçue : À la maison comme au cours Désir. Elle a refusé l'éducation fondée sur le principe d'autorité. Ce système, à la fois monolithique et incohérent, présente différents rouages : le christianisme conformiste, puritain, de la

mère contredit par le scepticisme du père ; le conservatisme et le nationalisme.

Les « *Mémoires* » représentent une libération de la société bourgeoise. Simone de Beauvoir a rejeté cette société fondée sur la propriété privée ; de la France de la Troisième République. Elle s'est révoltée aussi contre la prédominance masculine de la société bourgeoise qui refuse la possibilité pour la femme de réaliser ses propres aspirations. Les préjugés bourgeois de son père, qui auraient dû la ligoter, ont, paradoxalement, libéré Simone de Beauvoir. Le fait d'être une intellectuelle l'a éveillée sur le malheur d'être femme et n'a fait que renforcer son désir d'émancipation.

Faisant tout pour effacer les particularités de son enfance et de son adolescence, elle voulut, à travers sa situation, peindre celle de beaucoup de femmes de sa génération, celle du début du siècle, de son milieu, celui de la bourgeoisie intellectuelle du début du siècle. Ses mémoires ont bien évidemment une visée didactique, veulent montrer aux jeunes filles qu'elles peuvent se libérer du joug familial et acquérir leur indépendance.

Il me reste à dire que l'écrivain a toujours un souci de clarté et de précision qui nous font revivre le déroulement des événements qui nous permettent d'appréhender le plus complètement possible la situation. L'écrivain est comme un mémorialiste, un historien de l'instant qui enregistre les événements et les faits dont il est témoin.

\*\*\*\*\*



**BIBLIOGRAPHIE TRAVAILLÉE**



## *Ouvrages généraux*

ABASTADO (C.), Émile Zola: analyse critique. Nouvelle Edition Hatier, Paris, 1991.

AGULHON (M.) & NOUSCHI (A.) La France de 1940 à nos jours. Paris, Nathan, 1972.

ALBISTUR (M.) & ARMOGATE (D.) Histoire du féminisme français du Moyen -Age à nos jours. Editions des Femmes, Paris, 1977.

ARIES (Philippe) et DUBY (Georges) (dir.), Histoire de la vie Privée, T.1 "De L'Empire romain a l'an mil", Paris, Seuil, 1985.

AMBROSI (C.) et AMBROSI (A.) :

- Histoire de la France (1870- 1940). Masson, Paris, 1995.
- La France de 1870 à nos jours. Masson, Paris, 1995.

AMOUROUX (M. C.) La vie des Français sous l'occupation. A. Sauzet, Paris, 1973. Vol 2.

ANCEAU (É.) : Dictionnaire des députés du Second Empire. Presses Universitaires de Rennes, 1999.

APRILE (S.)- La II<sup>e</sup> République et le second Empire 1848: 1870: du prince président à Napoléon III. Pygmalion, Paris, 2000.

BABLET (Denis), Esthétique générale du Décor de Théâtre de 1870 à 1914, Paris, Ed .du C. N. R .S ., 1965.

BAPST (Germain), Essais sur l'Histoire du Théâtre, la Mise en Scène, le Décor , le Costume , L'Architecture l'Eclairage, l'Hygiène , Paris, Hachette, 1983.

BARTILLAT (C.) :

- Les Aristocrates: de la Révolution au Second Empire. Albin Michel, Paris, 1988.
- Les Nobles: du Second Empire à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Albin Michel, Paris, 1991.

Baudelot ©., R.Establet, J.Malemort, La petite bourgeoisie en France , paris ,François Maspero , 1974 et1981.

BEBEL (August)- La femme dans le passé, le présent et l'avenir., Slatkine Paris, 1979.

BECKER (J.- J.) :

- La Première Guerre mondiale. MA Éditions, Paris, 1985.
- Les Français dans la Grande Guerre, Robert Laffont, Paris, 1980.

BECKER (J. - J.) & BECKER (A.)- La France en guerre: 1914- - 1918. La grande mutation, Bruxelles, Complexe, 1988.

BEEVOR (A.), COOPER (A.)- Paris libéré. Paris retrouvé, 1944- 1949. Perrin, Paris, 2004.

BERL (E.)- Cent ans d'histoire de France, (1860-1960). Arthaud, Grenoble, 1962.

BERTHIER (Patrick), Le Théâtre au XIX<sup>e</sup> Siècle Coll., "Que sais- je?" Paris, Presses Universitaires de France, 1986. BONNEROT (Sylviane), Visages du Théâtre contemporain, Paris, Masson et Cie, 1971.

BLIN (général Émile) & BLIN (lieutenant Roger)- Les Offensives de Septembre 1915 sur le Front français. Lavauzelle, Paris, 1938.

BONNEFOUS (G.)- Histoire politique de la Troisième République, tome second, La Grande guerre (1914-1918). Presses universitaires de France, Paris, 1957.

BOUJU (P. M.) et DUBOIS (H.)- La Troisième République (1870-1940). PUF, Paris, 1995.

BOURDIEU (Pierre), La distinction, Paris, Coll. Le sens commun, Les Editions de Minuit, 1996.

BRETON (G.):

- Histoire d'amour de l'histoire de France: T. 2. Presses de la Cité, Paris, 1991.
- Quand l'amour était « sans culotte » Napoléon et les femmes Presses de la Cité, Paris, 1991.
- L'Amour sous l'empire. Presses de la Cité, Paris, 1991.
- La Restauration galante. Presses de la Cité, Paris, 1991.
- Du Second Empire à la III<sup>e</sup> République. Presses de la Cité, Paris, 1991.

BRIGITTE (L.)- L'album photo des français de 1914 à nos jours. Edition de Chêne, Paris, 2004.

BRUÛÈRE- OSTELLES (W.)- Napoléon III et le second Empire. Vuibert, Paris, 2004.

CANOVA (Marie – Claude), La Comédie, Paris, Coll. Contours littéraires, Hachette, 1954.

CORVIN (Michel), Le Théâtre Nouveau en France, Paris, Coll. "Que sais-je?" Presses Universitaires de France, 1963.

COTTEREAU (Alain), Vie quotidienne et résistance ouvrière à Paris en 1870, Paris, François Maspero, 1972.

COUPRIE (Alain), Le Théâtre, Paris, Nathan, 1995

CROISSET Francis, la Vie parisienne au Théâtre, Paris, Grasset, 1929.

DEJEAN (Jean-Luc), Le Théâtre français aujourd'hui, Paris, Fernand Nathan, 1971.

DUCHATEL (Eric), Analyse littéraire de l'Œuvre dramatique, Paris, Coll. Synthèse, Lettres, Armand Colin, 1998.

DUROSELLE (J.-B.) :

- La France de la Belle Époque. P. F. N. S. P., Paris, 1992.
- La Grande Guerre des Français. Perrin, collection « Que sais-je ? », Paris, 1998.
- Histoire diplomatique de 1919 à nos jours. Dalloz Paris, 1990.

DUVIGNAUD (Jean), Sociologie du Théâtre, Paris, Essais sur les Ombres collectives, Presses Universitaires de France, 1981.

Edmonde Magny (Claude), Histoire du roman français depuis 1918. Seuil, Paris, 1968.

ESSLIN (Martin) , Le Théâtre de l'Absurde , (The Theater of Absurd) London, trad. de l'anglais.....Buchet-Chastel .s.d Spoltiswoode, 1961.

GEPNER (Corinna)., Comédie et Comique, Paris, Ellipses, 2001.

GINESTIER (Paul), Le Théâtre contemporain dans le Monde, Essais de critique esthétique, Paris, Presses Universitaires de France, 1961.

GOUHIER (Henri),

- L'œuvre théâtrale, Paris Bibliothèque D'esthétique, Flammarion, 1958.
- Le Théâtre de l'Existence, Paris, Librairie Philosophique Vrin, 1973.

GUIRAL (Pierre), La société française 1815-1914 vue par les romanciers, Armand Colin, Paris, 1969.

JOUVET (Louis) ,

- Réflexions du comédien, éd. Nouvelles Paris, Revue critique, 1938.
- Témoignages sur le Théâtre, Paris, Flammarion, 1952.

MAZEAU (Jacques), Les Grands Français Contemporains "Que sais-je?" Paris, Presses Universitaires de France, 1982.

MICHELET (Jules) , Histoire de la France ,t.6.Lausanne , Edition Rencontre ,1966.

PIGNARRE (Robert), Histoire du Théâtre, «Que sais- je?" Paris, Presses Universitaires de France, 1982.

PINCON (Michel) et MONIQUE PINCON –(Charlot) , Sociologie de la bourgeoisie, Paris, Collection 'Repères "La Découverte, 2001.

PONTELL (Félix), Les classes de la bourgeoisie et L'avènement de la démocratie 1815-1914, Paris, Albin Michel, 1968.

RYNGAERT (Jean- Pierre) , - Lire le Théâtre contemporain, Paris, Armand Colin, 2005.

SORLIN (Pierre), La société française 1/1840-1914, Paris, B. Arthaud, 1969.

SURER (Paul), Le Théâtre français contemporain, Paris, SEDES, 1964.

UBERSFELD (Anne), Les Termes de l'Analyse du Théâtre, mémo  
Lettres, Paris, Seuil, 1996.

UBERSFELD (Anne) - Lire le Théâtre I , Paris , Coll. Lettres SUP, éd.  
Belin, février 1996.

VOLTZ (Pierre) La Comédie, Paris, Collection V, Série "Lettres  
Françaises", Armand Colin, 1964.

ZELDIN (Théodore), Histoire des passions françaises "Ambition et  
amour" trad. de l'anglais, Oxford University Press, 1973 et 1977.

## 1. Bibliographie de Balzac

Balzac (honoré de) le père Goriot, Hatier, Paris, 2004,478 p.

ATKINSON (Geoffroy) :

- Les idées de Balzac d'après la Comédie humaine, tome I, Psychologie, passions, physiologie, Genève, Droz, 1949, 110 p.
- Les idées de Balzac d'après la Comédie humaine, tome II, Mœurs, histoire, théories métaphysiques et philosophiques, sciences naturelles, enfance et éducation, Genève, Droz, 1949, 116 p.
- Les idées de Balzac d'après la Comédie humaine, tome III, Influences du milieu, théories politiques, sentiments religieux, sciences occultes, Genève, Droz, 1949, 116 p.
- Les idées de Balzac d'après la Comédie humaine, tome IV, La morale, les sentiments politiques, Genève, Droz, 1949, 116 p.

BARBERIS (Pierre), Le monde de Balzac, Flammarion, Paris, 2006.

BERTAUT (Jules), Le Père Goriot de Balzac, Amiens, Editions Edgar Malfère. 1928, 128p.

BERTIER (Philippe), La Vie quotidienne dans La Comédie humaine de Balzac, Hachette, Paris, 1998,348 p.

BILODEAU (François), Balzac et le jeu des mots, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1971, 228 p.

BORDAS (Éric), Balzac, Discours et détours. Pour une stylistique de l'énonciation romanesque, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. Champs du signe, 1997.

CHOLLET (Roland), Balzac journaliste. Le tournant de 1830, Paris, Klincksieck, 1983, 654 p.

CITRON (Pierre) Dans Balzac, Paris, Seuil, 1986, 301 pages.

COURTEIX (René Alexandre), Balzac et la Révolution française. Aspects idéologiques et politiques, Paris, PUF, 1997, 458 p

- DONNARD (Jean- Hervé), Les réalités économiques et sociales dans « la Comédie humaine », Armand Colin, Paris, 1961.
- G.DE SAUVIGNY (Bertier de), La Restauration, Flammarion, Paris, 1974, P. 244.
- GENGEMBRE (Gérard) Le père Goriot, coll. Textes et contextes, Magnard, 1989.
- GÉRARD (G.)- Balzac. Le Napoléon des lettres. Gallimard, Paris, 1992.
- GUICHARDET (Jeannine), Le père Goriot, Gallimard, Paris, 1993.
- GUISLAIN (Gilbert) Le père Goriot, Ed. Studyrama, Levallois-Perret, 2004.
- GUYON (Bernard), La pensée politique et sociale de Balzac, Armand Colin, Paris, 1947, 829 p.
- JEAN (P.)- Balzac, une vie, une œuvre, une époque. Balland, Coll. Phares, Paris, 1986.
- LEFEBVRE (Anne-Marie) Le père Goriot, Ellipses, Paris, 1998.
- MÉNARD (Maurice), Balzac et le comique dans La Comédie humaine, Paris, PUF, Publications de la Sorbonne, 1983, 448 p.
- MARTINEZ (Michel) Le père Goriot, Bertrand- Lacoste, Paris, 1995.
- MAUROIS (André) Prométhée ou la vie de Balzac, Paris, Flammarion, 1974, 697 p.
- MEININGER (Anne-Marie), « Réalisme et réalités », *Europe*, 1965,
- MENARD (Maurice), Balzac et le comique dans La Comédie humaine, PUF, Paris, 1983.
- PICON (Gaëtan) Balzac, Paris, Seuil, 1956.
- PIERRE (C.)- Dans Balzac. Le Seuil, Paris, 1986.
- RIEGERT (Guy) Le père Goriot, Hatier, Paris, 2003.
- SIPRIOT (Pierre) Honoré de Balzac 1799-1850, Paris, l'Archipel, 1999, 460 pages.



## 2. Bibliographie de Georges Feydeau

FEYDEAU Georges :

- Théâtre complet, Paris, Garnier, 1988. 4 vol..
- Feydeau Théâtre, Paris, Omnibus, 1994.
- Occupe- toi d'Amélie, Paris, Classique, Hachette, 1995.

ACHARD (Marcel)., "Georges Feydeau notre grand comique" in *La Question Feydeau, Cahiers Renaud Barrault* ., n<sup>32</sup>Julliard, 1960

GIDEL (Henri) :

- Le Vaudeville, «Que sais- je?» Paris, Presses Universitaires de France, 1986.
- Le dramaturgie de Georges Feydeau, Paris, Seghers coll. Théâtre de tous les temps, 1972. 4 vols.
- Le théâtre de Georges Feydeau, 4 Vol, Collection Bibliothèque de l'Université de Haute Alsace, Paris, Klincksieck, 1979.
- Le théâtre de Georges Feydeau, Paris, Klincksieck ,1979.
- Georges Feydeau, Grandes Biographies, Paris, Flammarion, 1991.

JEANSON (Henri)., "*Notes sur Georges Feydeau* "in Cahiers de la Compagnie Maledaine Renaud- Jean Louis Barrault: La Question Feydeau, n<sup>032</sup>, Julliard, Paris, décembre, 1960,

LORCEY (Jacques), Georges Feydeau, Collection les vies perpendiculaires, Paris, La Table Ronde ,1972.

NAHMIAS (Robert), Tout l'humour de Feydeau, Col. Tout L'humour de....., Grancher, Paris, 1995 .

ROUSSIN (André) ., farce et vaudeville, in *Cahiers Renaud Barrault, La question Feydeau.*, N<sup>72</sup> Julliard, Paris, décembre, 1960, p.72.

- SHANKAN (Arlette), Georges Feydeau, Coll. Théâtre de tous les temps, Paris, Seghers, 1972.
- THEBAUD- MONY (Annie)., Feydeau athlétique, in *Le Figaro* ,30 mai 1985.
- TREICH (Léon) (dir.), L'Esprit de Georges Feydeau, Collection d'Anas, n.30, Paris, Gallimard, 1927.

### 3. Bibliographie d'Emile Zola

ZOLA (Emile) :

- Nana., Ed. Auguste Dezalay, Paris, 2003, 513 p.
- Les Rougon-Macquart : histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire, T.III, Laffont, Paris, 2002. 1690 p.

Becker (Colette), Zola en toutes lettres, Bordas, Paris, 1990, 175 p.

Carlier (Christophe), Le Roman naturaliste: Zola, Maupassant, Hatier, Paris, 1999, 159 p.

COLETTE (Becker), *Dictionnaire d'Émile Zola, Robert Laffont. Coll Bouquins, 1993.*

FREDERICK (Brown)., Zola : une vie, Trad. Dominique Peters, Belfond, 1996, 921 p.

GILSON (Etienne), Réalisme thomiste et critique de la connaissance, Vrin, Paris, 1983, 240 p.

HENRI (Mitterrand) :

- Zola et le naturalisme, PUF, Coll. Que sais-je ? 1989,127 p.
- Zola : la vérité en marche, Gallimard, Paris, 1995, 175 p.
- Littérature du XIX<sup>e</sup> S., Nathan, Paris, 1986.
- Carnets d'enquêtes - Une ethnographie inédite de la France, Plon, 1987.

Maryse (Adam-Maillet), Etude sur Zola et le roman, Paris, Ellipses, 2000 127 p.

MICHELE (*Sacquin*) et autres, *Zola, Bibliothèque nationale de France, Fayard, Paris, 2002.*

PAGES (Alain) et OWEN (Morgan), *Guide Zola, Ellipses, Paris, 2002.*  
550 p.

THOREL- CAILLETEAU (Sylvie), *Réalisme et Naturalisme, Hachette, Paris, 2000.*

#### **4. Bibliographie de Roger Martin du Gard**

MARTIN (Roger du Gard) :

- Les Thibault, Œuvres Complètes, Gallimard, Paris, 1955. Vol.2
- Lettre de Roger Marin du Gard à Pierre Margaritis du 1er septembre 1918.
- Les Thibault : Cahier gris, Tome premier, Gallimard, Paris, 1955.
- Les Thibault: Le Pénitencier, Tome premier, Gallimard, Paris, 1955.
- Les Thibault: la Belle Saison, Tome premier, Gallimard, Paris, 1955.
- Les Thibault: la Consultation, Tome II, Gallimard, Paris, 1955.
- Les Thibault: la Sorellina, Tome II, Gallimard, Paris, 1955.
- Les Thibault: la Mort du Père, Tome II, Gallimard, Paris, 1955.
- Les Thibault: l'Été 1914, Tome III, Gallimard, Paris, 1955.
- Les Thibault: l'Été 1914, Tome IV, Gallimard, Paris, 1955.
- Les Thibault: l'Épilogue, Tome V, Gallimard, Paris, 1955.
- Correspondance Gide - Roger Martin du Gard. T. 1, Gallimard, Paris, 1968.
- Correspondance Jacques Copeau- Roger Martin du Gard, texte établi par Cl. Sicard. 2vol. Gallimard, Paris, 1972.
- Discours de *Stockholm*, in N.R.F., mai 1959.

- Lettre de Roger Martin du Gard à Jean Richard Bloch du 29 juillet 1919, revue Europe, no 415-416.

BORGAL (Clément), Roger Marin du Gard, Ed. Universitaires, Classiques du XX<sup>e</sup> S. Paris, 1957.

BRENNER (Jacques), Roger Marin du Gard, Gallimard, Paris, 1961.

DAIX (Pierre), Réflexions sur la méthode de Roger Marin du Gard, Les Editeurs Français réunis, Paris, 1957.

GARGUILO (René)., La genèse des Thibault de Roger Marin du Gard, C.Klincksieck, Paris, 1974, 843 p.

LALOU (René), Roger Martin du Gard, Gallimard, Paris, 1937.

Robert Genton : « La méthode de Roger Martin da Gard » in Nouvelle Critique, numéro du 13 février 1965.

ROBIDOUX (Réjean)., Roger Martin du Gard et la religion., Aubier, Paris, 1964, 395 p.

## **5. Bibliographie de Simone de Beauvoir**

### **BEAUVOIR (Simone de)**

- Mémoire d'une jeune fille rangée, Gallimard, Paris, 1958.
- Deuxième sexe, Gallimard, Paris, 2009.
- Lettres à Sartre : 1930-1939, Lettres à Sartre . [1], Simone de Beauvoir, Gallimard, Paris, 1990.
- La Force des choses. 1, La Force des choses. 1, Simone de Beauvoir, Gallimard, 2006.
- Une Mort très douce, Simone de Beauvoir, Gallimard, Paris, 1988.
- Tout compte fait, Simone de Beauvoir, Folio, Paris, 2008

BAIR (Deirdre) :- Simone de Beauvoir, Fayard, Paris, 1991.

BOUCHARDEAU (Huguette), Simone de Beauvoir, Flammarion, Paris, 2007.

GALSTER (Ingrid):- Beauvoir dans tous ses états, Tallandier, 2007.  
MONTEIL (Claudine) :- Simone de Beauvoir, le Mouvement des femmes : mémoires d'une jeune fille rebelle, Éd. du Rocher, 1996.  
RENOTTE (Guy), étude sur Simone de Beauvoir, Mémoire d'une jeune fille rangée, Ellipses, Paris, 2002.  
RETIF (Françoise):- Simone de Beauvoir: l'autre en miroir, Éd. l'Harmattan, 1998.  
ROWLEY (Hazel):- Tête-à-tête : Beauvoir et Sartre, un pacte d'amour, B. Grasset, 2006.

\*\*\*\*\*